
B 1,004,949


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME SIXIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE LE NORMANT, 8, RUE DE SEINE.

PROVERBES

DRAMATIQUES

PAR M.

THÉODORE LECLERCQ.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DE GRAVURES EN TAILLE-DOUCE,
D'APRÈS LES DESSINS DE MM. JOHANNOT ET AUTRES ARTISTES DISTINGUÉS.

TOME SIXIÈME.

PARIS.

AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
1, RUE CHRISTINE.

LADRANGE,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
19, QUAI DES AUGUSTINS.

M DCCC XXXVI.

LES HONNEURS,

OU

IL NE FAUT PAS QUE LA FORME EMPORTE LE FOND.

PERSONNAGES.

MADAME DUMONT.
MADEMOISELLE SACHET.
LE BARON DES CONTOURS.
M. JACOB.
M. LEFRANC.
GERVAIS, fermier.
MADELAINE, femme de Gervais.
LA MÈRE CHAUVEL.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.
JEANNETTE.
UNE PAYSANNE, mère de Jeannette.
PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène se passe dans un château.

Le théâtre représente un salon.



MME DUMONT.

QUI ÊTES-VOUS, S'IL VOUS PLAIT, MESSIEURS?

Les Honneurs, Sc. X.

LES HONNEURS.

SCÈNE I.

M. JACOB, GERVAIS, MADELAINE.

GERVAIS.

Enfin, monsieur Jacob, vous croyez donc que ce château va appartenir à quelqu'un ?

M. JACOB.

Je ne sais pas encore ; mais la dame qui vient de Paris dans l'intention de l'acheter, a l'air d'en avoir grande envie.

MADELAINE.

Et quelle dame est-ce à peu près, monsieur Jacob? Puisqu'elle est descendue hier au soir à votre maison de Saint-Martin, vous devez déjà la connaître. Croyez-vous qu'elle ressemblera à la défunte? Certainement nous aimions bien la défunte, mais nous n'aimerions guère quelqu'un qui lui ressemblerait. N'est-il pas vrai, mon homme?

GERVAIS.

Madame de Monval était une bonne maîtresse.

MADELAINE.

Je ne vas pas à l'encontre; mais elle était trop tra-

cassière, trop diseuse : « Je ne veux pas que vos vaches aillent dans mes bois; elles mangent le bourgeon, elles abîment tout! »

GERVAIS.

Et pis pour ses routes, me faisait-elle damner! « Vous chargez trop vos voitures; vous faites des ornières du diable, que vous ne comblez jamais. Je ne veux pas de cela. »

MADELAINE.

Et les pauvres enfans! il aurait fallu que je les misse dans ma poche. Ils cassaient les arbres en voulant attraper des nids; ils jetaient des pierres dans les noyers; ils pêchaient ses écrevisses; toutes choses que font les enfans; car enfin il faut ben qu'ils s'amusent ces pauvres petits. Elle ne vous rencontrait pas de fois qu'elle n'eût quelques reproches à vous faire.

M. JACOB.

Oui; mais il faut tout dire : vous ne pouviez pas trop vous plaindre du prix de votre ferme.

GERVAIS.

Eh ben, monsieur Jacob, vous me croirez si vous voulez; comme vous êtes un homme d'honneur, c'est la vérité, on ne trouverait pas encore dans le pays un fermier qui en donnerait le prix que j'en donnons.

MADELAINE.

Mais sans doute. Ce qui nous a retenus depuis six ans, c'est que nous n'avions affaire qu'à un mineur, et que c'était ben commode. Nous vous payions nos

fermages que vous envoyiez à Paris à monsieur Lefranc, le tuteur de notre petit monsieur, et pis ça finissait par-là; je faisions du reste ce que je voulions. Quand le château est occupé, si ça a l'air d'une douceur sous un rapport, ça gêne ben d'un autre côté.

GERVAIS.

Madelaine a raison; ça gêne beaucoup.

MADELAINE.

Sans compter que les paysans ne vous regardent plus de même. Depuis six ans nous avons été les premiers de l'endroit.

M. JACOB.

Parlons affaires. Cette dame qui est descendue chez moi avec le tuteur de votre jeune maître arrivera probablement ici sur les deux heures. Avez-vous fait tout ce que je vous ai écrit de faire? Ce salon me paraît en bon état.

GERVAIS.

Ah! tout le reste est de même. Depuis deux jours ma femme n'a pas bougé du château.

MADELAINE.

Il y avait tant à nettoyer.

M. JACOB.

Est-ce que la mère Chauvel n'entretenait pas cela comme il faut?

MADELAINE.

Ne parlez donc pas de la mère Chauvel. La mère

Chauvel allait encore un peu du temps de madame; mais à présent elle est si vieille! Elle ne se mêle plus des choses de ce monde; aussi laissait-elle des toiles d'araignées partout.

M. JACOB.

Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être bien polis avec cette dame.

GERVAIS.

Laissez donc, monsieur Jacob, est-ce qu'on n'a pas de savoir-vivre?

M. JACOB.

C'est que c'est une dame qui paraît tenir beaucoup à tout cela.

MADELAINE.

Nos petits gars ont déjà acheté de la poudre pour lui tirer des coups de fusil, comme vous avez fait à monseigneur l'archevêque, quand il est passé à Saint-Martin.

GERVAIS.

Bien mieux, le bedeau doit sonner les cloches.

JACOB.

Diable!

MADELAINE.

Il est même question qu'on lui chantera la chanson.

M. JACOB.

Quelle chanson?

GERVAIS.

Une chanson qu'on chante depuis *in æternum*

dans le pays à toutes les dames qui viennent au château.

M. JACOB.

C'est à merveille.

GERVAIS.

Mais qu'elle ne nous augmente pas not' bail, au moins.

MADELAINE.

Ça serait trop traître.

M. JACOB.

N'ayez pas d'inquiétude.

MADELAINE.

Tenez, voilà monsieur le baron des Contours qui est déjà venu vous demander ce matin. (A son mari.) Viens, Gervais.

M. JACOB.

Ne vous éloignez pas.

MADELAINE.

Non, non, monsieur Jacob.

(Elle sort avec son mari.)

SCÈNE II.

M. JACOB, M. DES CONTOURS.

M. DES CONTOURS.

Bonjour, monsieur Jacob. Vous m'avez donc trouvé une voisine? Si, pendant qu'elle est en train,

elle voulait aussi m'acheter ma terre, je lui en ferais bon marché. Est-ce une femme aimable? Est-elle jeune? Est-elle jolie? Comment s'appelle-t-elle?

M. JACOB.

Elle s'appelle madame Dumont.

M. DES CONTOURS.

Madame Dumont! C'est bien commun ce nom-là. Qu'est-ce que fait son mari?

M. JACOB.

Son mari ne fait plus rien; il est mort.

M. DES CONTOURS.

Elle est veuve! Ah! mais, c'est charmant. A-t-elle des enfans?

M. JACOB.

Un fils bossu, qu'elle a mis dans une maison d'orthopédie, dans l'espoir qu'en sortant de là il ne sera plus que voûté.

M. DES CONTOURS, *se frottant les mains.*

C'est une personne qui ne se fait pas d'illusions, à ce qu'il paraît. Et vous dites qu'elle est jolie?

M. JACOB.

Je ne vous l'ai pas encore dit; mais j'aurais pu vous dire que c'est une femme très-bien conservée. A vue d'œil, elle doit avoir à peu près.....

M. DES CONTOURS.

Quarante mille livres de rentes?

M. JACOB.

Si c'est comme cela que vous l'entendez.

M. DES CONTOURS.

Il ne faut pas davantage. Avec quarante mille livres de rentes, je vous assure qu'on vit très-bien.

M. JACOB.

Penseriez-vous déjà à l'épouser?

M. DES CONTOURS.

Monsieur Jacob, je suis bien las de la vie que je mène. J'enrage quelquefois d'être cloué dans un méchant manoir, après avoir été si brillant dans la capitale.

M. JACOB.

J'ai bien peur que le petit-fils de madame de Monval ne fasse comme vous; et encore n'aura-t-il pas le bon esprit que vous avez eu, de conserver un manoir pour se retirer quand il aura dissipé tout le reste.

M. DES CONTOURS, se frottant les mains.

Il fait donc bien danser les écus de la bonne-maman?

M. JACOB.

Son tuteur en est désolé.

M. DES CONTOURS.

C'est que vous ne savez pas, vous autres, combien c'est agréable de faire danser des écus. Malheureusement ça va trop vite. Il ne faut plus penser à cela.

Combien voulez-vous vendre cette terre à madame Dumont ?

M. JACOB.

Nous lui en demandons, je crois, trois cent mille francs.

M. DES CONTOURS.

C'est conscience. Après tout, j'aimerais bien une femme qui peut mettre cent mille écus à l'acquisition d'une terre. Son mari était donc dans la finance ?

M. JACOB.

Son mari était parfumeur.

M. DES CONTOURS.

Parfumeur ! On gagne tant d'argent que cela à être parfumeur à Paris ? Parbleu ! je suis bien fâché de ne pas m'être fait parfumeur. Mais si j'épouse la parfumeuse, cela reviendra au même.

M. JACOB.

Vous ne craignez pas de déroger.

M. DES CONTOURS.

Le métier que je fais est si noble ! Je chasse depuis le matin jusqu'au soir comme un imbécile. Je n'aime pas les paysannes ; votre ville de Saint-Martin est à mourir d'ennui ; excepté votre maison, tout le reste est un troupeau d'oies. Pour sortir d'une pareille existence, je ferai bon marché de tous mes aïeux, je vous en réponds. Si du moins j'avais pu m'embarquer avec quelqu'une de vos dames dans une intrigue un peu difficile, que j'eusse trouvé quel-

ques obstacles, quelques rigueurs à combattre, cela m'aurait tenu en éveil; mais aucune d'elles n'a le goût des difficultés, c'est comme un fait exprès.

M. JACOB.

Vous êtes bien joli garçon, il faut en convenir.

M. DES CONTOURS.

J'ai pourtant passé la trentaine; mais pour une veuve de quarante ans, qui n'a qu'un fils d'une faible santé, des idées de grandeur à coup sûr.....

M. JACOB.

Ah! je vous en réponds : un air d'assurance, un ton de commandement; c'est une princesse.

M. DES CONTOURS.

Vous voyez bien que mes projets ne sont pas si hasardés.

M. JACOB.

Elle s'est déjà munie d'une demoiselle de compagnie, mademoiselle Sachet, qui, je crois bien, est une de ses anciennes filles de boutique, mais qui a pour madame Dumont une vénération, un respect... C'est risible.

M. DES CONTOURS.

Comment a-t-elle fait le voyage?

M. JACOB.

En poste, vraiment, dans une très-jolie voiture à elle, un domestique sur le siége.

M. DES CONTOURS.

Je vous dis qu'il ne lui manque plus que d'être madame la baronne des Contours.

M. JACOB.

A l'entendre parler de son château, il est sûr qu'il y a du féodal dans ses idées.

M. DES CONTOURS.

Tant mieux, tant mieux. Nous devons désirer qu'elle soit folle, le jeune Monval pour en tirer cent mille écus, et moi pour pouvoir reprendre la vie de Paris.

SCÈNE III.

M. JACOB, M. DES CONTOURS, LA MÈRE CHAUVEL.

LA MÈRE CHAUVEL, à M. Jacob.

Monsieur, y en a qui disent qu'on aperçoit un carrosse dans la prairie; c'est sans doute la nouvelle dame.

M. JACOB.

N'ayez donc pas l'air si triste, la mère Chauvel.

LA MÈRE CHAUVEL.

Chacun est comme il peut, mon bon monsieur.

M. DES CONTOURS.

Je remonte à cheval pour aller chez moi faire un bout de toilette, et ordonner un dîner que je puisse lui offrir à tout hasard.

M. JACOB.

Et moi, je vais au-devant d'elle.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LA MÈRE CHAUVEL, ensuite MADELAINE.

LA MÈRE CHAUVEL.

V'là donc c'te terre qu'appartenait à madame parce qu'elle avait appartenu à son père et à son grand-père, qui va appartenir à quelqu'un qui n'y a pas de droit. Bonté divine! faut-il que j'aie assez vécu pour voir ça? Qu'est-ce que vont devenir toutes les provisions que j'avais faites, dans l'espérance que notre jeune maître nous reviendrait? Est-ce que je dois les donner à c'te dame? non. Ce n'est pas de son temps, ça ne lui appartient pas. Je trouverai toujours ben moyen de les envoyer à Paris à monsieur Amédée. Des poires tapées, des pruneaux et du raisiné; n'y a pas d'jeune homme à qui ça ne fasse plaisir.

MADELAINE.

Comment, mère Chauvel, vous n'êtes pas pus belle que ça? un jour comme celui-ci!

LA MÈRE CHAUVEL.

Qu'est-ce qu'un jour comme celui-ci a donc de si superbe?

MADELAINE.

Cette dame qui vient.

LA MÈRE CHAUVEL.

Est-ce que ça me regarde?

MADELAINE.

Vous aʌez votre habillement de cotonnade rouge.

LA MÈRE CHAUVEL.

Ce n'est que pour les fêtes.

MADELAINE.

C'en est une pour nous aujourd'hui.

LA MÈRE CHAUVEL.

Oui-da; je vous en fais mon compliment, ça n'en est pas une pour moi. Vous êtes jeune, vous, Madelaine, et aux jeunes gens, tout ce qui est nouveau paraît beau; à mon âge, ce n'est pas de même. Que votre nouvelle dame prenne tout, la chambre de madame, le lit de madame, le fauteuil de madame, ça ne vous fait pas saigner le cœur?

MADELAINE.

Pisque madame ne peut plus s'en servir.

LA MÈRE CHAUVEL.

Elle a son petit-fils.

MADELAINE.

C'est lui qui veut vendre.

LA MÈRE CHAUVEL.

C'est-i ben sûr? N'est-ce pas un tour qu'on veut lui jouer?

MADELAINE.

Est-ce qu'on joue de ces tours-là?

LA MÈRE CHAUVEL.

Son tuteur est un fin merle; il va faire ses orges dans tout ça. C't enfant n'y entend goutte. Pau-

vre petit! Ils vont li ôter une bonne terre pour li en acheter une à Paris qui ne vaudra rien peut-être.

MADELAINE.

Que pouvez-vous y faire?

LA MÈRE CHAUVEL.

C'est bon, Madelaine, vous êtes comme les autres; il n'y a personne ici à qui il soit resté un peu d'âme. C't enfant est le fils de nos maîtres, après tout.

MADELAINE.

Je payons à lui, je payerons à un autre; il n'y a pas de différence. Ah! si on disait: « Les maîtres « que vous perdez ne vous demandaient rien; ceux « que vous allez avoir vont vous demander; » ça vaudrait la peine de réfléchir. Mais comme tous les maîtres demandent, les uns valent les autres.

LA MÈRE CHAUVEL.

Je m'en vas, Madelaine, je m'en vas, je ne peux pas entendre parler comme ça. Ainsi, que c'te dame qui vient vous diminue vot' ferme, je suppose, vous la préféreriez donc à vot' ancienne maîtresse? Vous devriez mourir de pure honte. C'est une abomination, Madelaine, c'est une abomination.

(Elle sort.)

MADELAINE.

La mère Chauvel radote tout-à-fait à présent.

SCÈNE V.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET, M. LEFRANC, M. JACOB, MADELAINE.

MADAME DUMONT.

Quel guet-apens !

M. LEFRANC.

Mais, madame.....

MADAME DUMONT.

Nous sommes moulues.

M. JACOB.

Je vous assure.....

MADAME DUMONT.

Que les chemins sont excellens, peut-être?

M. LEFRANC.

Pas excellens; mais.....

MADAME DUMONT.

Est-ce que vous pouvez vous remuer, mademoiselle Sachet ?

MADEMOISELLE SACHET.

Bien peu, madame.

MADAME DUMONT.

Pour moi, je suis morte.

MADEMOISELLE SACHET.

On ne sait donc pas paver dans ce pays-ci ?

M. LEFRANC.

On ne pave guère les chemins de traverse, mademoiselle.

MADEMOISELLE SACHET.

A Paris, on pave partout.

MADAME DUMONT.

Monsieur Lefranc, c'est un bien vilain procédé de votre part. Pourquoi me vantiez-vous tant cette terre, puisque vous saviez qu'on ne pouvait pas y arriver? Faire faire quarante lieues de poste à des femmes, pour les tuer ensuite dans des chemins de traverse.

M. LEFRANC.

Vous n'êtes pas tuées.

MADAME DUMONT.

Cela vous est bien aisé à dire; vous étiez à cheval.

M. LEFRANC.

C'était pour indiquer les mauvais pas à l'homme qui vous conduisait.

MADAME DUMONT.

Vous les lui avez bien indiqués, en effet, car il ne nous en a pas échappé un seul. (On entend le son des cloches; madame Dumont écoute avec attention.) Qu'est-ce que c'est que ce carillon-là?

M. JACOB.

Ce sont les cloches de la paroisse qui célèbrent votre arrivée, madame.

MADAME DUMONT, d'un air de grande satisfaction.

C'est pour moi que les cloches sonnent ainsi? En-

tendez-vous, mademoiselle Sachet, les cloches qui sonnent pour moi?

MADEMOISELLE SACHET.

Oui, madame. Je trouve que, pour le son, elles ressemblent un peu à celles de Saint-Nicolas-des-Champs.

MADAME DUMONT.

Comme les cloches de Saint-Nicolas-des-Champs n'ont jamais sonné pour moi, je ne puis pas dire; mais celles-ci me paraissent très-harmonieuses. Vous me présenterez le curé, monsieur Lefranc. (On tire des coups de fusil en-dehors.)

MADEMOISELLE SACHET, effrayée.

Ah! mon Dieu!

MADAME DUMONT, prenant par degrés un air d'importance.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle Sachet? Vous êtes d'un enfantillage aujourd'hui!.... Ne devinez-vous pas que ce sont des réjouissances? Je ne pourrai plus vous mener avec moi. (On fait une nouvelle décharge; mademoiselle Sachet se bouche les oreilles.) Monsieur Lefranc, dites à ces bonnes gens de cesser, car mademoiselle finirait par se trouver mal.

MADEMOISELLE SACHET.

C'est plus fort que moi, madame. A Tivoli, au moment du feu d'artifice, je m'en vas toujours dans les coins.

MADAME DUMONT.

Les feux d'artifice n'ont rien de commun avec ceci.

MADELAINE.

Est-ce que madame ne voudra pas recevoir ses sujets. (Mademoiselle Sachet fait un mouvement de surprise ; madame Dumont la regarde de manière à lui imposer silence.)

MADAME DUMONT, à Madelaine.

Qu'appelez-vous mes sujets?

M. JACOB.

C'est l'expression dont ils se servent ici pour désigner les gens qui vous entourent, et dont une grande partie travaille d'habitude pour le château.

MADAME DUMONT.

L'expression est bonne; mais je ne crois pas que je puisse les recevoir tout de suite. J'ai besoin de me remettre un peu. Qu'on leur dise d'attendre. Je suis si horriblement fatiguée. Comprenez-vous, monsieur Lefranc? Qu'on leur dise d'attendre.

M. JACOB.

Si madame voulait entrer dans la pièce à côté, on y a fait du feu.

MADAME DUMONT.

Hé bien! à la bonne heure. Je n'ai pas froid; mais le feu délasse.

MADELAINE.

Madame ne désirerait pas prendre quelque chose?

MADAME DUMONT, souriant.

Que pourriez-vous m'offrir, ma bonne?

MADELAINE.

Dame! une tasse de lait, si vous voulez.

MADAME DUMONT.

Cela vous tente-t-il, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET.

Oh! du lait de campagne, on dit que c'est si bon.

MADAME DUMONT, à Madelaine.

Vous nous donnerez du lait. (Madelaine va pour sortir.) Dites-moi, ma bonne, qu'est-ce que vous êtes ici?

MADELAINE.

Madame, je suis la fermière.

MADAME DUMONT.

Vous êtes mariée alors?

MADELAINE.

Comme de juste.

MADAME DUMONT.

Combien avez-vous d'enfans?

MADELAINE.

Deux, madame.

MADAME DUMONT.

Ce n'est pas assez pour une fermière. Où est votre mari?

MADELAINE.

Il viendra, madame.

MADAME DUMONT.

Je lui parlerai. A présent, conduisez-nous à la chambre où il y a du feu. Venez, mademoiselle Sachet. Nous reviendrons bientôt, messieurs.

(Elle sort; mademoiselle Sachet et Madelaine la suivent.)

SCÈNE VI.

M. LEFRANC, M. JACOB.

M. JACOB.

Mais c'est tout-à-fait une princesse que votre madame Dumont.

M. LEFRANC.

Tout-à-fait. Elle prétend que sa mère est née au Parc-aux-Cerfs.

M. JACOB.

Au Parc-aux-Cerfs?

M. LEFRANC *lui frappant sur l'épaule.*

Je vois que vous ne savez pas votre histoire de France. Enfin, madame Dumont s'imagine être d'une origine très-relevée; et c'est ce qui lui donne les airs que vous venez de lui voir.

M. JACOB.

Ainsi, nos cloches et nos coups de fusil ont été comme de cire.

M. LEFRANC.

Je ne suis fâché que d'une chose à présent, c'est de n'avoir pas pensé à faire dételer sa voiture à vingt pas d'ici, pour la faire traîner par des paysans jusqu'à la grande porte. Je ne sais pas où j'avais la tête.

M. JACOB.

Ma foi! c'eût été encore une dépense; je trouve que c'est bien assez comme cela.

M. LEFRANC.

Songez donc qu'il faut la tenter par quelque chose, si nous voulons lui vendre cette terre un prix un peu raisonnable. J'ai passé tout le temps du voyage à lui faire croire que c'était une espèce de royaume qu'elle allait acquérir; aussi les sujets ne l'ont-ils pas étonnée.

M. JACOB.

Elle ne vous a pas encore questionné sur les revenus?

M. LEFRANC.

Non; elle n'y a pas pensé. Elle a de l'argent à n'en savoir que faire. Outre son commerce, qui lui a donné des bénéfices énormes, elle vient de recueillir deux héritages sur lesquels elle ne comptait pas.

M. JACOB.

Pour cent mille écus, il faudra pourtant bien lui donner quelque chose.

M. LEFRANC.

Le loyer de la ferme.

M. JACOB.

Trois mille francs.

M. LEFRANC.

Des coupes de bois.

M. JACOB.

Qui suffiront à peine pour la chauffer.

M. LEFRANC.

N'y a-t-il pas des vignes?

M. JACOB.

Elles sont dans un bel état.

M. LEFRANC.

Bast, bast, laissez donc faire. Vous pensez bien qu'un vieux renard comme moi n'est pas venu de Paris comme un sot. Je connaissais madame Dumont de longue date. Je lui ai parlé château comme je savais qu'il fallait lui parler château.

M. JACOB.

C'est qu'elle peut en trouver à meilleur marché.

M. LEFRANC.

Raison de plus pour profiter de son engouement, et ne pas lui laisser le temps de réfléchir.

M. JACOB.

Dans ce cas, je crois que nous devons nous méfier du baron des Contours.

M. LEFRANC.

Qui, ce vieil hobereau?

M. JACOB.

Depuis qu'on ne vous a vu ici, le vieil hobereau est mort, et son fils, après avoir mangé une grande partie de l'héritage, est revenu habiter le château que vous connaissez. Le voisinage de madame Dumont lui a mis la puce à l'oreille, et, dans un avenir très-rapproché, il voit déjà la possibilité d'un mariage entre eux. Je crains que pour se bien mettre dans ses bonnes grâces, il ne cherche à lui donner quelques lumières.

M. LEFRANC, *d'un ton d'ironie.*

Pour la dégoûter de cette acquisition? Le calcul serait adroit s'il a des prétentions sur elle. Où trouverait-il l'occasion de la revoir?

M. JACOB.

Pensez-y toujours. C'est un écervelé qui peut renverser nos projets, en ne suivant que ses idées.

SCÈNE VII.

M. LEFRANC, M. JACOB, MADELAINE, MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET.

MADELAINE, *traversant le théâtre.*

V'là la dame.

MADAME DUMONT.

Je viens de parcourir différentes chambres.

MADEMOISELLE SACHET.

Comme c'est grand! c'est comme le Louvre. Qu'est-ce qu'on peut faire là-dedans?

MADAME DUMONT.

Mademoiselle Sachet n'est pas enchantée.

MADEMOISELLE SACHET.

J'ai regardé par les fenêtres; on ne voit que des arbres et de l'herbe. Où donc va-t-on à la promenade?

M. LEFRANC.

Dans tout ce que vous avez vu.

MADEMOISELLE SACHET.

Il n'y a personne; il n'y a seulement pas de chaises.

MADAME DUMONT.

Il est certain que pour quelqu'un qui ne connaît que les boulevards et les Tuileries, c'est un peu triste; mais c'est le propre de ces endroits-ci. Je me suis promenée plus de cent fois dans le parc de Versailles sans rencontrer un chat.

MADEMOISELLE SACHET.

Moi qui me suis fait de si jolies robes!

MADAME DUMONT, avec un peu d'ironie.

C'est un sujet de désolation, il faut en convenir. (A M. Lefranc.) Cela n'empêche pas que pour moi, qui ai toujours aimé ce qui avait un air de grandeur, cette habitation ne me paraisse assez bien, sauf les chemins pour y arriver.

MADEMOISELLE SACHET.

Le domestique de madame me disait tout à l'heure qu'il ne faudrait pas dix voyages comme cela pour mettre la calèche hors d'état de servir.

MADAME DUMONT.

Vous voyez bien, monsieur Lefranc.

M. LEFRANC.

Mais, madame, on fait de beaux chemins quand on veut.

MADAME DUMONT.

Pourquoi alors madame de Monval n'en faisait-elle pas faire?

M. JACOB.

Elle sortait si rarement !

MADAME DUMONT.

Mais les gens qui venaient la voir ?

M. JACOB.

On les avertissait de prendre garde aux endroits dangereux.

MADEMOISELLE SACHET.

Ce n'est pas tout-à-fait la même chose.

MADAME DUMONT.

Laissez-moi donc faire une question, mademoiselle Sachet. (A M. Jacob.) Avec quoi fait-on des chemins ?

M. JACOB.

Avec des pierres, madame.

MADAME DUMONT.

En trouve-t-on ici ?

MADELAINE.

Hélas ! madame, que trop. On ne laboure pas de fois qu'on ne casse deux ou trois socs.

MADAME DUMONT.

Dites-moi donc cela. C'est la première chose que je ferai faire à mes paysans. A propos, il ne faut pas oublier que j'ai promis de les recevoir.

M. LEFRANC.

Madelaine, voyez à les rassembler.

M. JACOB.

Je vais aller avec elle.

(Il sort avec Madelaine.)

SCÈNE VIII.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET, M. LEFRANC.

MADAME DUMONT.

Ces pauvres gens! Ils doivent être affamés de voir une dame. D'après la réception qu'ils m'ont faite, ils paraissent assez dévoués.

M. LEFRANC.

Entièrement.

MADAME DUMONT.

Le village est-il nombreux?

M. LEFRANC.

A peu près une soixantaine de familles.

MADAME DUMONT.

Pas davantage?

M. LEFRANC.

Je ne crois pas.

MADEMOISELLE SACHET.

Et tout cela vous appartiendra, madame?

MADAME DUMONT, à M. Lefranc.

Mademoiselle Sachet s'imagine que c'est un grand bonheur. C'est un grand fardeau.

MADEMOISELLE SACHET.

Madame les recevra-t-elle assise ou debout?

MADAME DUMONT.

Assise! Y pensez-vous, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET.

Dame! dans les tragédies, dans les mélodrames, dans les opéras comiques, les princesses, les reines, qui reçoivent le peuple sont toujours assises.

MADAME DUMONT.

Taisez-vous donc avec vos princesses de mélodrame. Les princesses de mélodrame ne reçoivent que du peuple de mélodrame. Ici, tout est vrai. Ne faut-il pas que je leur parle à tous, que je m'approche d'eux, que je les apprivoise? Dans des jours comme ceux-ci, il faut se prodiguer.

MADEMOISELLE SACHET.

J'admire madame, quand elle n'aurait jamais fait autre chose de sa vie.

MADAME DUMONT.

Tout vous étonne. Je rentre dans ma position naturelle.

M. LEFRANC, regardant du côté de la porte.

Je ne sais pas ce qui les retient.

MADAME DUMONT.

Ni moi non plus.

M. LEFRANC.

Quelque dispute de préséance peut-être.

MADAME DUMONT.

Ce serait à mourir de rire.

M. LEFRANC.

Il faut que j'en aie le cœur net.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET.

MADAME DUMONT.

Causons un peu, mademoiselle Sachet. Vous savez l'amitié que j'ai pour vous; mais je vous assure que vous finirez par me compromettre ici. Tout vous ahurit, tout vous rend stupéfaite. Parce que j'ai été parfumeuse, vous ne voulez toujours voir en moi qu'une parfumeuse; vous savez pourtant bien de quelle manière je l'ai été. Jamais je n'ai parlé qu'aux pratiques qui en valaient la peine; encore ne disais-je tout juste que ce qu'il fallait dire. La preuve que je me distinguais des autres marchandes, c'est que dans tout le quartier, vous ne l'ignorez pas, jamais on ne m'appelait autrement que la reine.

MADEMOISELLE SACHET.

C'est vrai, madame.

MADAME DUMONT.

Alors, qu'est-ce donc qui vous interloque dans ce qui se passe aujourd'hui?

MADEMOISELLE SACHET.

Rien ne m'interloque.

MADAME DUMONT.

Pardonnez-moi. Vous venez de me dire devant monsieur Lefranc: « J'admire madame; quand elle

n'aurait jamais fait autre chose de sa vie. » Qu'est-ce donc que j'ai fait de si extraordinaire ? Toute femme qui le voudra fera toujours très-bien la reine. Quand il ne s'agit que de représenter, c'est si facile ; à moins d'être une buse, on ne manque pas cela. Si vous n'aimez pas la campagne, il faut le dire ; mais je ne veux pas être gênée dans mes mouvemens. Aimez-vous la campagne ?

MADEMOISELLE SACHET.

Je me plairai toujours avec madame.

MADAME DUMONT.

Ce n'est pas répondre.

MADEMOISELLE SACHET.

Je ne connaissais pas encore la grande campagne. J'en avais bien lu quelque chose, et j'avouerai à madame que ça ne me paraissait pas bien beau ; mais ce n'est pas comme de voir.

MADAME DUMONT.

Dans quoi en aviez-vous lu ?

MADEMOISELLE SACHET.

Dans un livre de son pays, que monsieur Frinann m'avait prêté. Il est de la campagne, lui, il est de la Suisse. Tout ce qui m'en est resté, c'est que les paysans et les paysannes ne sont guère propres toujours, et qu'ils sont bien effrontés.

MADAME DUMONT.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

MADEMOISELLE SACHET.

Si c'est dans ce pays-ci comme c'était dans ce livre-là qu'on appelle, je crois, les Idylles de Gessner, je ne pourrai pas m'empêcher de leur dire ce que je pense. Ils se font l'amour au bord des ruisseaux.

MADAME DUMONT, éclatant de rire.

Vous croyez que ce sont des ruisseaux comme à Paris?

MADEMOISELLE SACHET, d'un air piqué.

Ça a beau être des ruisseaux de campagne, c'est toujours des ruisseaux.

MADAME DUMONT.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle Sachet, ne vous fâchez pas. Voilà des messieurs qui entrent; je vous expliquerai cela une autre fois.

SCÈNE X.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET, M. DES CONTOURS, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

MADAME DUMONT, allant au-devant de ces deux derniers avec un air agréable.

Je ne puis pas douter qu'on ait l'intention de me donner une fête, puisque je vois un uniforme de gendarme. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, messieurs?

M. DES CONTOURS, montrant le brigadier.

Madame, monsieur est le brigadier de gendarmerie du canton.

LE BRIGADIER.

Qui me fera-z-honneur, moi et mes hommes, de vous protéger dans tous les cas qui le requèreront.

MADAME DUMONT.

De me protéger!

M. DES CONTOURS.

Il veut dire vos propriétés.

LE BRIGADIER.

Vos propriétés et toutes vos appartenances.

MADAME DUMONT, avec ironie.

Je suis très-sensible. (Au baron.) Et vous, monsieur?

M. DES CONTOURS.

Je suis le baron des Contours, madame, maire de cette commune, et propriétaire d'une terre qui relève de la vôtre.

MADAME DUMONT, bas à mademoiselle Sachet.

Qui relève de la mienne! Vous ne comprenez pas cela, vous. (Haut.) Ainsi, messieurs, à vous deux, vous représentez le civil et le militaire. Pourquoi le curé ne vous a-t-il pas accompagnés? c'eût été plus complet. Je me réserve de lui en faire des reproches. Est-on religieux ici?

LE BRIGADIER.

Pas autant que je le désirerais bien, madame. Nous n'avons point d'octroi; le vin est trop bon marché; et surtout dans les temps de vendanges, moi et mes hommes nous avons toutes les peines

du monde inimaginables à empêcher de danser dans les cabarets.

MADEMOISELLE SACHET.

On empêche donc de danser ici?

LE BRIGADIER.

Sur la place publique et dans les cabarets; mais les personnes comme madame, nous fermons les yeux.

MADAME DUMONT.

Monsieur le baron, voilà qui est drôle.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. LEFRANC, MADELAINE, ensuite JEANNETTE, SA MÈRE et M. JACOB, à la tête des paysans.

M. LEFRANC.

Enfin je vous les amène, madame. Je ne m'étais pas trompé; c'était à qui vous chanterait la chanson du pays. Ce n'était pas un petit embarras que de leur faire entendre raison. Ils ont tiré au sort.

LE BRIGADIER.

Au sort! Vous n'aviez qu'à m'avertir. Ah! parbleu!

M. JACOB.

Du silence, et saluez tous madame.

(Les paysans saluent.)

MADAME DUMONT, leur faisant des signes de tête.

Bonjour, mes amis, bonjour, bonjour. J'ai grand

plaisir à me trouver au milieu de vous. Monsieur le brigadier, faites-les ranger de chaque côté du salon pour que je puisse les voir comme il faut.

LE BRIGADIER, se précipitant au milieu de la foule.

Allons, allons, vous autres.

MADAME DUMONT, élevant la voix.

Pas de violence..

M. DES CONTOURS.

Dans tout ce qui est ici, il n'y a pas un cœur qui ne batte pour vous, madame.

MADAME DUMONT.

Je vous assure, monsieur le baron, que je suis bien émue aussi. (Elle fait quelques pas, et se place entre les deux rangées de paysans, accompagnée du baron et suivie du brigadier.) Mes enfans, j'espère que quand nous nous connaîtrons, nous serons contens les uns des autres; c'est pourquoi je veux bien vous dire que je suis sévère, mais juste, mais bonne. J'encouragerai le travail et l'industrie. Les hommes laborieux, les bons pères de famille peuvent compter sur ma protection, et, Dieu aidant, je tâcherai de leur donner, comme notre bon Henri IV, l'espoir d'avoir la poule au pot tous les dimanches.

M. JACOB, bas à M. Lefranc.

Cela ne la ruinera pas.

LE BRIGADIER, s'approchant de M. Jacob.

Faudrait-il pas leur faire crier vive...... Comment qu'elle s'appelle?

M. JACOB, bas au brigadier.

Madame Dumont.

MADAME DUMONT, à M. Lefranc.

Que dites-vous de mon petit discours? Quand vous croyiez que je dormais dans la voiture, c'était à cela que je pensais.

TOUS LES PAYSANS.

Vive madame Dumont!

MADAME DUMONT.

Et vous aussi, mes amis. Je vous porte tous dans mon cœur. (Mademoiselle Sachet s'essuie les yeux.) Bonne Sachet, je ne pleure pas, mais je n'en vaux guère mieux.

M. JACOB.

A présent la chanson.

MADAME DUMONT.

Pas encore, monsieur Jacob. Ne m'accablez pas tout d'un coup; ils sont parfaits pour moi. Ciel! quelle journée! Sachet, avancez-moi un siége. (Elle s'assied.) Asseyez-vous aussi, ma chère; vous en avez besoin. (Jeannette s'avance.) C'est donc vous, ma petite, qui allez chanter? Regardez-la donc, Sachet; elle est jolie comme un ange.

LA MÈRE DE JEANNETTE, secouant sa fille par le bras.

Eh bien! qu'est-ce qu'on répond?

JEANNETTE.

Je ne sais pas, ma mère.

LA MÈRE.

Madame est bien honnête.

JEANNETTE.

Madame est bien honnête.

MADAME DUMONT.

Voyons la chanson.

JEANNETTE, chantant.

AIR : Or nous dites, Marie.

« La meilleure des dames,
« Vous savez que c'est vous. »

MADAME DUMONT, souriant avec émotion.

Mais vraiment non, ma petite, je n'en sais rien.

M. DES CONTOURS, se penchant vers madame Dumont.

Dans ce village-ci, depuis un temps immémorial, leur dame a toujours eu le privilége d'être la meilleure des dames. Vous ne voulez pas faire exception?

MADAME DUMONT.

C'est trop avantageux. (A Jeannette.) Pardon, ma belle, recommencez.

JEANNETTE, chantant.

La meilleure des dames,
Vous savez que c'est vous.
Dans le fond de nos âmes
Nous vous chérissons tous.
De quelques fleurs nouvelles
Acceptez le présent;
C'est l'image fidèle
Du cœur de vos enfans.

MADAME DUMONT.

C'est très-joli. Qui est-ce qui a fait cette chanson-là?

PLUSIEURS PAYSANNES.

Personne, madame. Nous la savons tous.

MADELAINE.

C'était ma grand'mère qui la chantait bien.

JEANNETTE.

Ce n'est pas fini.

MADAME DUMONT.

Il y en a encore?

JEANNETTE.

Oui, madame.

MADAME DUMONT.

Tant mieux.

JEANNETTE, chantant.

Tous les dieux du Parnasse
Vous comblent de leurs dons;
Car vous avez la grace
De la belle Judon.

MADAME DUMONT.

Judon? Qu'est-ce que c'est que celle-là?

M. DES CONTOURS.

C'est Junon qu'elle devrait dire.

MADAME DUMONT.

Ah! j'y suis; la déesse de la sagesse.

M. DES CONTOURS.

Non, pas tout-à-fait. La déesse de la sagesse, c'était Minerve.

MADAME DUMONT.

Vous avez raison, monsieur le baron, vous avez raison. Mais depuis que ce n'est plus la religion dominante, il est bien permis de s'embrouiller un peu sur tout cela. (A Jeannette.) Ne vous fatiguez pas, mon enfant, je suis très-contente. (Elle tire un fichu de son sac.) Tenez. Heureusement j'avais ce petit fichu-là avec moi; je vous le donne.

LA MÈRE DE JEANNETTE.

Est-ce qu'on ne remercie pas?

JEANNETTE.

Merci, madame. (Jeannette se retire et est entourée de toutes les paysannes, qui veulent voir le fichu.)

MADAME DUMONT.

Adieu, mes enfans. Nous nous reverrons bientôt. J'emporte dans mon cœur des souvenirs qui ne s'effaceront jamais. (Le brigadier frappe dans ses mains.)

TOUS LES PAYSANS.

Vive madame Dumont!

MADAME DUMONT.

Oui, mes enfans, je crois à votre amour; j'ai besoin d'y croire. (Les paysans se disposent à sortir; madame Dumont s'approche de M. des Contours.) Il me vient une idée qui leur fera plaisir. (Au brigadier.) Rappelez-les.

LE BRIGADIER, aux paysans.

Ne vous en allez pas; on a encore besoin de vous.

MADAME DUMONT.

Mes amis, je suis très-poltronne en voiture; vos chemins sont détestables; j'ai encore une heure ou deux à passer dans ce château; allez tous combler les plus mauvais pas qui se trouvent d'ici à Saint-Martin. Vous aurez du courage; c'est pour moi que vous travaillerez, pour votre dame. (Les paysans restent sur place; madame Dumont les congédie en leur faisant de petites salutations.) Allez. (Ils ne bougent pas.) Allez. Je n'ai plus rien à vous dire. (A M. Jacob.) Est-ce qu'ils ne m'ont pas comprise?

M. JACOB.

Vous avez peut-être parlé un peu trop vite pour eux. (Bas à M. Lefranc.) Diable de femme! Comment allons-nous faire?

M. LEFRANC.

Elle prend tout cela au sérieux.

MADAME DUMONT, au brigadier.

Vous devez connaître leur jargon, vous, monsieur le brigadier. Parlez-leur donc.

LE BRIGADIER.

Oui, madame. (Aux paysans.) Qu'on me suive. Nous allons nous expliquer dehors.

(Le brigadier sort avec les paysans.)

M. LEFRANC, bas à M. Jacob.

Voyons à nous en tirer au meilleur marché possible. C'est un sacrifice indispensable.

(M. Lefranc et M. Jacob sortent.)

SCÈNE XII.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS, MADEMOISELLE SACHET.

MADAME DUMONT.

Êtes-vous enfin raccommodée avec les paysans, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET.

En vérité, madame, j'en suis à ne pas pouvoir parler. Quelles excellentes créatures! et bien propres. Il y avait là-dedans des figures, si c'était habillé à la mode de Paris....

MADAME DUMONT.

C'est comme un miracle que de se trouver tout de suite aimée par autant de monde.

M. DES CONTOURS.

Vous devez être accoutumée à ces miracles-là.

MADAME DUMONT.

Je vous assure que non. Vous voudrez bien me présenter à madame la baronne.

M. DES CONTOURS.

Il n'y a pas de madame la baronne, madame.

MADAME DUMONT.

Vous êtes veuf?

M. DES CONTOURS.

Je n'ai pas encore été marié.

MADAME DUMONT.

Quelles sont donc les dames que je verrai ici?

M. DES CONTOURS.

Le voisinage est très-bien habité, les châteaux se touchent; une demi-lieue, une lieue tout au plus.

MADAME DUMONT.

Avec de bons chevaux, ce n'est rien.

M. DES CONTOURS.

Vous y trouverez la même conversation, les mêmes usages qu'à Paris, une bienveillance peut-être plus marquée, comme lorsqu'on se fait besoin les uns aux autres.

MADAME DUMONT.

Je comprends. Il semble qu'on ait juré de vivre en famille.

M. DES CONTOURS, avec hésitation.

Comme nous sommes tous de la même classe....

MADAME DUMONT.

Eh quoi! au milieu des champs?

M. DES CONTOURS.

Où la vanité ne se glisse-t-elle pas? Il y a peu d'années, j'ai vu beaucoup d'hésitation pour savoir si on accueillerait la veuve d'un très-riche fabricant de Normandie, qui était venue acheter une des plus belles propriétés de ce canton. Demandez-moi pourquoi.

MADAME DUMONT.

Alors je vous demande pourquoi?

M. DES CONTOURS.

Une femme remplie de qualités, belle, ayant des manières excellentes, remarquable par son esprit....

MADAME DUMONT.

Que lui reprochait-on?

M. DES CONTOURS, s'efforçant de rire.

Une niaiserie, une pauvreté; ce que nos dames appelaient son origine bourgeoise.

MADAME DUMONT.

Quelle extravagance!

M. DES CONTOURS.

Quelques mois après, elle s'est remariée à un des nôtres, à un homme de nom....

MADAME DUMONT, avec une intention marquée.

Eh bien?

M. DES CONTOURS.

Ce n'a plus été cela du tout. Les plus difficiles se sont jetées à sa tête, et c'est une adoration générale à l'heure qu'il est.

MADAME DUMONT.

Vous me rassurez pour cette pauvre veuve de fabricant. Un homme de nom, un mari qui est des vôtres, je conçois. Mais, monsieur le baron, vous m'avez dit que votre terre relevait de celle-ci. J'ai assez de lecture pour savoir que, dans les anciens temps, vous auriez été tenu à me prêter aide et assistance lorsque je vous en aurais requis.

M. DES CONTOURS.

Ce que j'aurais fait alors par devoir, je le ferais aujourd'hui par un sentiment beaucoup plus doux.

MADAME DUMONT.

Dites-moi donc, ces péronnelles si vaines de leur classe et de leur rang connaissent-elles seulement mon origine? Elles seront bien étonnées, je crois, quand à la place de ces caricatures d'aïeux de madame de Monval, que j'ai trouvées là-haut dans une espèce de galerie, j'aurai substitué les portraits de mes ancêtres, et qu'elles y verront figurer un roi en première ligne.

M. DES CONTOURS.

Un roi!

MADAME DUMONT.

Oui, monsieur le baron, un roi, le roi Louis XV. Ma grand'mère viendra ensuite, qui était une des plus belles femmes de l'époque, puis ma mère.

MADEMOISELLE SACHET.

Et monsieur Dumont?

MADAME DUMONT.

Paix donc, mademoiselle Sachet. Monsieur Dumont! Est-ce que monsieur Dumont a jamais été mon ancêtre? Monsieur Dumont ne m'était rien du tout; monsieur Dumont n'était que mon mari. (A M. des Contours.) Je vous demande, monsieur, si une telle origine trouvera grâce aux yeux de vos superbes voisines?

MADELAINE, à la porte.

Mamzelle, pourriez-vous venir deux petites minutes?

MADAME DUMONT, à mademoiselle Sachet.

Allez, mademoiselle Sachet. (Mademoiselle Sachet sort avec Madelaine.) Je ne conçois pas, quand on peut mettre cent mille écus à une terre, comment il se trouve des gens qui aient la folie de balancer à vous voir.

M. DES CONTOURS.

Elles y regarderont peut-être à deux fois à présent qu'elles ont un exemple. Vous êtes veuve aussi; vous pouvez faire un choix, acquérir un titre....

MADAME DUMONT.

Que cela m'arrive ou non, je renonce dès ce moment à avoir rien de commun avec elles. Je n'ai pas de vanité, mais je suis très-fière. Le ciel m'a fait rencontrer de bons paysans qui n'ont pas hésité à me donner leur affection; je ne veux plus m'occuper que de faire leur bonheur. Au milieu de ces gens simples et naïfs, j'oublierai facilement que je suis entourée de sottes qui ne valent seulement pas la peine qu'on pense à elles.

MADEMOISELLE SACHET, rentrant.

Hélas! mon Dieu, madame, comment allons-nous faire? Voilà toutes les filles et toutes les femmes du pays qui sont comme des harpies autour de la petite à qui vous avez donné un fichu, et qui lui disent qu'elle ne l'a pas plus mérité que les autres.

MADAME DUMONT.

Qu'on est heureux d'habiter un pays où un chiffon peut faire autant d'envieux! (A mademoiselle Sachet.)

Prenez, dans la chambre à côté, ce grand châle qui m'a servi dans la route, coupez-le en autant de carrés qu'il vous sera possible, et vous les leur distribuerez; cela les apaisera peut-être.

MADEMOISELLE SACHET.

Je n'en sais rien. Si madame les voyait....

MADAME DUMONT.

Allez, allez toujours.

(Mademoiselle Sachet sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS.

MADAME DUMONT.

Ce n'est pas la valeur du fichu, j'en suis bien persuadée; mais quelque chose qui vient de moi! de leur dame! Vos paysans vous aiment-ils autant que cela, monsieur le baron?

M. DES CONTOURS.

Ce sont les mêmes.

MADAME DUMONT.

Mes paysans sont aussi les vôtres?

M. DES CONTOURS.

Vous en êtes fâchée?

MADAME DUMONT.

Cela me déroute.

M. DES CONTOURS.

Pour moi, cela m'enchante. Ce sera au moins quelque chose de commun entre nous.

MADAME DUMONT.

Vous êtes bien honnête, monsieur; mais qu'est-ce que j'aurai donc pour mes trois cent mille francs?

M. DES CONTOURS.

Je n'ose pas vous dire toute ma pensée.

MADAME DUMONT.

Avec moi, on ne risque jamais rien; on peut me parler franchement.

M. DES CONTOURS, *d'un ton insinuant.*

Si je le croyais!

MADAME DUMONT, *avec dignité.*

C'est sans doute quelque chose de sérieux que vous avez à me dire, monsieur?

M. DES CONTOURS.

Oui, madame, mais j'hésite encore. Je ne sais pas si l'intérêt qu'il est impossible de ne pas prendre à vous du moment qu'on a eu le bonheur de vous voir, m'autorise à vous avouer....

MADAME DUMONT.

A m'avouer?

M. DES CONTOURS.

Quand ce ne serait que par simple probité, il me semble que je devrais encore vous avertir qu'on veut vous vendre cette terre beaucoup plus qu'elle ne vaut.

MADAME DUMONT.

Combien donc l'estimez-vous?

M. DES CONTOURS.

Je sais qu'on en a refusé une fois deux cent trente mille francs, et qu'on l'a bien regretté depuis.

MADAME DUMONT.

Mais alors qu'est-ce que ce serait donc que ce monsieur Lefranc?

SCÈNE XIV.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS, MADEMOISELLE SACHET.

MADAME DUMONT.

Venez, venez, mademoiselle Sachet. Ah! quel service monsieur le baron vient de me rendre! On me faisait payer cette terre soixante-dix mille francs au-dessus de sa valeur.

MADEMOISELLE SACHET.

Sainte Vierge! est-il permis! Surfaire autant une vieille campagne!

M. DES CONTOURS.

Que ceci reste entre nous, je vous prie. Je puis faire un voyage à Paris; je connais le jeune Monval, je le conduirai chez vous. Il est majeur, nous traiterons avec lui sans intermédiaire, et je suis sûr que vous vous en trouverez bien.

MADAME DUMONT.

Monsieur, je ne veux pas vous donner tout cet embarras.

M. DES CONTOURS.

Si vous saviez, madame, le plaisir que cela me fait.

MADAME DUMONT.

Ce serait une grande obligation que je contracterais avec vous.

M. DES CONTOURS.

Il ne tient qu'à vous de vous acquitter tout de suite, en acceptant le dîner que je vous ai fait préparer chez moi.

MADAME DUMONT.

Chez un garçon!

MADEMOISELLE SACHET.

A la campagne.

MADAME DUMONT.

A la campagne, à la campagne tant que vous voudrez, mademoiselle Sachet; mais cependant....

MADEMOISELLE SACHET.

Vous alliez bien dîner chez monsieur du Cerceau, à Auteuil.

MADAME DUMONT.

Monsieur du Cerceau est un de mes anciens amis.

M. DES CONTOURS.

Il est vrai que je n'ai pas le même avantage.

MADAME DUMONT.

Mais il y a commencement à tout, allez-vous dire. Eh bien! monsieur le baron, j'accepte; mais j'y mets une condition, c'est que ce sera moi qui me chargerai de vous conduire à Paris.

M. DES CONTOURS.

Ah! madame!

MADAME DUMONT, *avec gaieté.*

C'est comme cela, ou je ne dîne pas chez vous. J'y trouve d'ailleurs un très-bon arrangement; ma calèche ne pouvant tenir qu'une personne sur le devant, je me vois par-là tout naturellement débarrassée de ce vilain monsieur Lefranc, qui reviendra à Paris comme il pourra.

MADEMOISELLE SACHET.

Sans savoir jusqu'à quel point il était trompeur, dans mon petit particulier, je trouvais que madame montrait trop d'empressement.

MADAME DUMONT.

Le moyen de s'en défendre? Ces bonnes pâtes de paysans avaient l'air si content de m'avoir pour maîtresse! C'est entraînant.

SCÈNE XV.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS, MADEMOISELLE SACHET, LA MÈRE CHAUVEL.

LA MÈRE CHAUVEL.

Madame, j'aurais autant aimé ne pas venir vous

troubler; mais je prends mon cœur par autrui, et, en conscience, on ne peut pas y tenir quand on voit ne promettre que dix sous par chaque homme qui ira travailler à la route que vous avez ordonné de réparer.

MADAME DUMONT.

Qu'est-ce que vous dites, bonne femme?

LA MÈRE CHAUVEL.

Défunte ma maîtresse, madame de Monval, Dieu veuille avoir son âme! était plus juste que ça, sans la flatter.

MADAME DUMONT, à M. des Contours.

Je ne la comprends pas.

LA MÈRE CHAUVEL.

Aussi ont-ils envoyé promener monsieur Jacob et le tuteur de notre jeune maître, et ils ont bien fait.

MADAME DUMONT.

A qui en a-t-elle?

LA MÈRE CHAUVEL.

Ce n'est pas que je sois portée pour les paysans, ce sont tous des races qui mangeraient les maîtres, s'ils le pouvaient; mais aujourd'hui je ne peux pas leur donner tort. Ça vaut vingt sous par homme, et une demi-bouteille de vin, parce que ce n'est pas de l'ouvrage ordinaire, qu'il faut que ça soit fait tout de suite, et que, du hâle qu'il y a, la terre est ben dure.

MADAME DUMONT.

Mais puisqu'ils savent que c'est pour moi qu'ils

travailleront, cela doit leur suffire. Qu'est-ce qu'ils demandent de plus?

LA MÈRE CHAUVEL.

Vingt sous par chaque homme et une demi-bouteille de vin.

MADAME DUMONT.

Mais, bonne femme, je vous répète que c'est pour moi, pour moi.

LA MÈRE CHAUVEL.

Parguenne! la bonne femme n'est pas sourde.

MADAME DUMONT.

Eh bien?

LA MÈRE CHAUVEL.

Eh ben?

MADAME DUMONT.

Je suis leur maîtresse.

LA MÈRE CHAUVEL.

Aussi, c'est-i pour ça. Notre ancienne dame leur aurait donné le double.

MADAME DUMONT.

Parlez-lui donc, monsieur le baron; moi, j'y renonce.

LA MÈRE CHAUVEL.

Vous y renonçais parce que je ne vois que trop que vous avais dans l'idée qu'ils devraient faire toutes vos fantaisies pour rien. Où c'est-il jamais arrivé? Quand monseigneur est passé à Saint-Martin, il n'a pas payé les politesses qu'on lui a faites, c'est vrai;

mais en arrière, le prix était convenu, comme ça se fait toujours. Sans ça, est-ce qu'il y a des politesses ?

M. DES CONTOURS.

En voilà assez, mère Chauvel.

LA MÈRE CHAUVEL, entre ses dents.

Ces dames de Paris....

M. DES CONTOURS.

Dites-leur d'aller travailler à la route, et que je m'en charge.

LA MÈRE CHAUVEL.

Pardon, monsieur le maire; mais vous savais qu'il y a des gens pour qui on n'aime à travailler que l'argent à la main.

M. DES CONTOURS.

Voulez-vous bien vous taire! (A madame Dumont.) Depuis le morcellement des propriétés, depuis que ces gens-là possèdent, on ne peut plus en jouir. Comme elle le dit, il faut toujours avoir l'argent à la main avec eux.

MADAME DUMONT.

Pourquoi les laisse-t-on posséder ? Il faut les forcer à vendre.

M. DES CONTOURS.

En attendant, je vais les forcer à réparer la route.

LA MÈRE CHAUVEL.

Ah ben, oui.

M. DES CONTOURS, à la mère Chauvel.

Sortez. (A madame Dumont.) Vous pouvez compter sur un bon chemin pour le retour.

MADAME DUMONT.

Vous n'oublierez pas de dire à ces messieurs que nous dînons chez vous.

M. DES CONTOURS.

Non, madame.

(Il sort avec la mère Chauvel.)

SCÈNE XVI.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET.

MADEMOISELLE SACHET.

Savez-vous, madame, que c'est étonnant?

MADAME DUMONT.

Qu'est-ce qui vous paraît étonnant?

MADEMOISELLE SACHET.

Je ne sais pas, madame.

MADAME DUMONT.

Je vais vous le dire, moi. Ce qui est étonnant, c'est une femme de mon âge et de mon expérience qui fait quarante lieues pour venir voir une terre sans avoir demandé ce qu'elle avait de revenu.

MADEMOISELLE SACHET.

J'ai cru que madame ne cherchait que de l'embarras; aussi, quand j'ai vu tout celui qu'on a fait à notre arrivée, et que madame était si attendrie, je me suis dit en moi-même: C'est peut-être là ce qu'on appelle une terre.

MADAME DUMONT.

Je n'ai pas été attendrie.

MADEMOISELLE SACHET.

Pardonnez-moi. Madame n'a pas caché qu'elle avait de l'émotion.

MADAME DUMONT.

Ah! oui, de l'émotion. Mais pour peu qu'on s'y prête, on a de l'émotion quand on veut; on n'est pas attendrie pour cela. En définitive, j'aurai fait un voyage agréable; je pourrai dire que je sais par moi-même ce que c'est qu'une réception de princesse, même avec les dessous de cartes dont une princesse ne se doute guère; un baron m'aura fait la cour; je serai la cause de la réparation d'un mauvais chemin; et, pour revenir à Paris, j'aurai troqué un compagnon de voyage que je ne veux plus voir, contre un homme agréable qui me divertira pendant la route.

MADEMOISELLE SACHET.

Et qui vous fera acheter cette terre à meilleur marché.

MADAME DUMONT.

Qui ne me fera rien acheter du tout. Je lui rendrai à Paris le dîner qu'il va me donner aujourd'hui, et nous serons quittes.

MADEMOISELLE SACHET.

Madame ne l'avertira même pas?

MADAME DUMONT.

Pourquoi donc avertir? On a cru se moquer de la

parfumeuse, on n'aura réussi qu'à l'amuser. A présent, me fît-on des réceptions encore plus magnifiques que celle d'aujourd'hui, me tirât-on plus de coups de fusils, sonnât-on un plus grand nombre de cloches, je me rappellerai que, dans les affaires d'argent surtout,

IL NE FAUT PAS QUE LA FORME EMPORTE LE FOND.

LE
SERMON DE SOCIÉTÉ,

OU

LES ACTES SONT DES MÂLES
ET LES PAROLES SONT DES FEMELLES.

PERSONNAGES.

MADAME DE SELMAR.
MONSIEUR DRAVEL, oncle de madame de Selmar.
MONSIEUR ÉMERY.
MADAME ÉMERY.
MADAME DE VERSEUIL.
ARTHUR.
MONSIEUR DE CAMBROUZE.
MADAME DE CAMBROUZE.
DEUX MESSIEURS.
MADEMOISELLE VERDIER, femme de charge.
JOSEPH, jeune commissionnaire.

La scène se passe à Paris, chez madame de Selmar.

Le théâtre représente un arrière-salon.



JOSEPH.

AH! MONSIEUR! COMME MON COUSIN VA ÊTRE CONTENT!

Le Sermon de Société, So XV.

LE

SERMON DE SOCIÉTÉ.

SCÈNE I.

MADAME DE SELMAR, M. DRAVEL.

MADAME DE SELMAR.

Mais, mon oncle, pourquoi ne voulez-vous pas entrer dans le salon?

M. DRAVEL.

Parce que ma condition, en venant ce soir chez toi, a été que je ferais ce que je voudrais, et que ce que je veux est de rester seul dans cette pièce, au coin du feu, tandis que vous écouterez votre sermon.

MADAME DE SELMAR.

Vous auriez aussi chaud là-dedans qu'ici, et vous y verriez du monde, de jolies femmes, des parures.

M. DRAVEL.

Cela ne me tente pas.

MADAME DE SELMAR.

Je crains qu'on ne vous trouve un peu extraordinaire.

M. DRAVEL.

Eh bien! je vous trouverai un peu extravagans, et nous serons quittes.

MADAME DE SELMAR.

En quoi extravagans?

M. DRAVEL.

Je te l'ai déjà dit l'autre jour. Parce que tu as su que quelques personnes avaient donné des sermons, tu as voulu avoir le tien; c'est fou. Cette prédication en chambre a l'air d'une parodie. Manque-t-on de sermons quand on a ce goût-là? Qu'est-il nécessaire d'en attirer chez soi?

MADAME DE SELMAR.

C'est, jusqu'ici, la manière la plus distinguée de passer une soirée, et vraiment, mon oncle, la moins coûteuse. Le prédicateur a toujours une œuvre pour laquelle il fait une quête; cela ne vous regarde pas. Votre société en fait les frais. Vous n'avez besoin ni de tapissier, ni de décorateur, comme pour un bal, un concert ou des proverbes; pas de répétitions; vous n'avez affaire qu'à un seul homme. C'est comme une lecture, et c'est d'un style beaucoup plus relevé.

M. DRAVEL, *avec gaieté.*

Tu n'as pas le sens commun.

MADAME DE SELMAR.

Plus que vous ne croyez, mon oncle. Cele se sait en haut, et y fait très-bon effet.

M. DRAVEL.

Je commence à comprendre.

MADAME DE SELMAR.

Mon mari est un excellent homme; mais quand

on a dit cela, on a à peu près tout dit. Si je puis donner à notre maison un léger vernis de dévotion, nous aurons plus de facilité pour obtenir quelque chose qui nous tenterait assez dans ce moment-ci.

M. DRAVEL.

Ah! tu en es déjà là?

MADAME DE SELMAR.

C'est le fruit de l'expérience, mon cher oncle. Je ne voyais que des gens qui me disaient: « J'espère, madame de Selmar, que vous aurez le courage de résister à la contagion. Vous êtes trop franche pour vous affubler d'aucun masque; d'ailleurs que pouvez-vous désirer? votre position est parfaite.... » Et au bout de quelque temps, tous ces gens-là étaient dévots et placés. Ils ne parlaient ainsi que pour diminuer la concurrence; on assurait même qu'ils se moquaient de ma crédulité. C'était trop fort. Ce petit prédicateur est venu à me tomber sous la main; il cherchait à se faire connaître, moi aussi: voilà l'histoire de mon sermon.

M. DRAVEL.

Tout naturellement.

MADAME DE SELMAR.

Mon Dieu, oui!

SCÈNE II.

MADAME DE SELMAR, M. DRAVEL, MADAME ÉMERY.

MADAME ÉMERY.

Où êtes-vous donc, ma chère amie?

MADAME DE SELMAR.

Je parlais à mon oncle, qui ne veut pas entendre le sermon.

MADAME ÉMERY.

Comment! monsieur Dravel, un homme comme vous, qui pense si bien!

M. DRAVEL.

Si je pense si bien, je n'ai pas besoin d'être sermonné. Allez, allez, mesdames : suivez la mode; mais laissez un pauvre vieillard traiter plus sérieusement que vous les choses sérieuses.

MADAME ÉMERY.

C'est positivement parce que vous êtes un vieillard, que vos cheveux blancs feraient un bon effet au milieu de toute cette jeunesse. Une foi vive et ardente a tant d'éclat dans un ancien militaire dont la poitrine est couverte de décorations.

M. DRAVEL.

On dirait que vous doutez de l'éloquence de votre jeune apôtre.

MADAME DE SELMAR.

Dame, mon oncle, c'est son début.

MADAME ÉMERY.

D'ailleurs, les signes sensibles ne doivent jamais être négligés. M. Dravel a une si belle tête! et, tout justement au milieu du front, une cicatrice, comme si on l'eût fait faire exprès.

M. DRAVEL.

Heureux âge que le vôtre, mesdames!

MADAME ÉMERY.

Est-ce que vous n'approuvez pas le parti qu'elle a pris? Moi, je le trouve admirable. Un sermon sans peuple, à une heure si commode, où l'on n'est dérangé ni par des bedeaux, ni par des suisses d'église, ni par des ouvreuses de...... (Elle se reprend.) ni par des loueuses de chaises. On est à ce qu'on fait, bien chaudement, en bonne compagnie; c'est délicieux. On peut au moins parler à droite ou à gauche indifféremment; c'est tous gens de connaissance.

MADAME DE SELMAR.

Venez, mon oncle.

M. DRAVEL.

Je te dis que non. J'ai un trop grand inconvénient: tout le monde dort au sermon; moi, j'y ronfle. Dans une église, cela se perd; mais dans une chambre, vois donc un peu.

MADAME DE SELMAR.

Il y a tant de personnes à regarder! Vous ne dormirez pas.

MADAME ÉMERY.

Je vais vous en donner un moyen sûr, moi : amusez-vous seulement à détailler la toilette de madame de Cambrouze, vous en aurez pour toute la soirée.

MADAME DE SELMAR.

Elle est aujourd'hui comme je ne l'ai jamais vue.

MADAME ÉMERY.

C'est la reine des fanfreluches.

MADAME DE SELMAR.

Venez donc, mon oncle.

M. DRAVEL.

Ah! ça, tu en es aux sermons, c'est fort bien; mais tu n'en es pas encore à la persécution, j'espère.

MADAME DE SELMAR.

Mon oncle, je vous laisse.

MADAME ÉMERY, bas à madame de Selmar.

Est-ce qu'il deviendrait athée, par hasard?

MADAME DE SELMAR.

En vérité, je n'en sais rien.

(Elles entrent dans le salon.)

SCÈNE III.

M. DRAVEL, un peu après ARTHUR.

M. DRAVEL.

Si c'est ainsi qu'on croit revenir aux idées saines, le chemin est un peu détourné, il faut en convenir.

ARTHUR.

Monsieur, pourriez-vous me dire si le sermon est déjà commencé?

M. DRAVEL.

Je ne crois pas, monsieur.

ARTHUR, arrangeant sa cravate devant une glace.

On dîne si tard à présent!

M. DRAVEL.

Et vous seriez bien fâché de manquer un sermon?

ARTHUR.

Nous avons décidé qu'il fallait être religieux.

M. DRAVEL.

Nous! Je vous demande pardon, monsieur: qu'entendez-vous par nous?

ARTHUR.

Une société de jeunes gens dont je fais partie. Nous ne savons pas encore ce que nous croirons; mais comme nous voulons rester cosmopolites, nos doctrines seront simples et élevées.

M. DRAVEL.

Vous serez tolérans, du moins?

ARTHUR, d'un air capable.

Tolérans en ce sens que nous repousserons l'analyse, qui n'est autre chose que la décomposition. Nous voulons des principes fondés sur de larges bases, il est vrai, mais dont les conséquences soient fa-

ciles à déduire; nous reconnaîtrons des causes, afin de pouvoir reconnaître des effets; en un mot, notre culte sera la synthèse.

M. DRAVEL.

Avec une méthode aussi claire, vous ferez beaucoup de prosélytes.

ARTHUR.

Très-certainement, pourvu que la satire ne vienne pas éloigner les faibles. Plus une chose est sérieuse, et plus il est facile de la tourner en dérision. Je suis étonné qu'on n'interdise pas la discussion sur des matières aussi importantes.

M. DRAVEL.

Vous ne voulez pas même de discussion?

ARTHUR.

Non, monsieur. L'esprit de discussion est un esprit de destruction. Je ne sors pas de mon système.

M. DRAVEL.

Il faut être conséquent.

ARTHUR.

Je ne sais pas si madame de Verseuil est arrivée.

M. DRAVEL.

Je ne l'ai pas vue; mais peut-être sera-t-elle entrée par l'antichambre.

ARTHUR.

Je suis venu par ici, parce qu'on m'a dit que de l'autre côté tout était plein : je vais voir.

(Il entre dans le salon.)

SCÈNE IV.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER.

M. DRAVEL.

Les singulières prétentions, et les drôles de docteurs!

MADEMOISELLE VERDIER.

Pardon, monsieur; je croyais qu'il n'y avait personne dans cette pièce.

M. DRAVEL.

Entrez, entrez, mademoiselle Verdier; j'ai toujours grand plaisir à vous voir. Ne sommes-nous pas d'anciennes connaissances?

MADEMOISELLE VERDIER.

Monsieur me fait beaucoup d'honneur. Mais le feu de monsieur va-t-il, seulement?

M. DRAVEL.

Il y en a assez comme cela. Vous n'allez donc pas entendre prêcher?

MADEMOISELLE VERDIER.

Non, monsieur, quoique madame me l'ait permis, je ne m'en soucie pas.

M. DRAVEL.

Parce que?

MADEMOISELLE VERDIER.

Parce que, d'abord, monsieur, ce n'est pas la place d'une femme de charge d'être dans un salon....

M. DRAVEL.

Une femme de charge qui a élevé sa maîtresse.

MADEMOISELLE VERDIER.

Et puis, je trouve qu'avant d'être prédicateur, on devrait être charitable; et pas du tout.

M. DRAVEL.

Est-ce que le prédicateur n'est pas charitable?

MADEMOISELLE VERDIER.

Métier, monsieur, métier; pas autre chose. Je savais qu'il devait faire une quête, et j'ai profité du temps qu'il était dans ma chambre à préparer son sermon, pour lui parler d'un petit Savoyard à qui on a volé hier tout ce qu'il possédait. Oh bien! oui, il m'a joliment reçue.

M. DRAVEL.

Qu'est-ce que c'est que ce petit Savoyard?

MADEMOISELLE VERDIER.

Un enfant charmant, monsieur. Ça n'a pas quatorze ans, et ça travaille déjà, depuis dix-huit mois, comme un pauvre petit mercenaire. C'est rempli d'ordre; c'est la probité même.

M. DRAVEL.

Comment l'a-t-on volé?

MADEMOISELLE VERDIER.

Ça couche trois ou quatre dans une chambre; est-ce qu'on peut savoir? Cependant il n'accuse pas ses camarades. C'est comme un fait exprès: son petit

magot était destiné à son père, qui vient de se casser la jambe.

M. DRAVEL.

Ma nièce sait-elle cela ?

MADEMOISELLE VERDIER.

Je le lui ai dit, parce que ce petit bonhomme se tient d'habitude à la porte de l'hôtel, et que tout le monde l'aime ici.

M. DRAVEL.

Eh bien ?

MADEMOISELLE VERDIER.

Voilà tout.

SCÈNE V.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, MADAME DE SELMAR.

MADAME DE SELMAR.

Oh ! ma bonne, vous êtes là ; je n'en suis pas fâchée. Le sermon que nous allons avoir sera divisé en trois points ; mais le prédicateur m'a permis de faire servir des rafraîchissemens dans chaque entr'acte.

M. DRAVEL.

Dans chaque entr'acte !

MADAME DE SELMAR.

Entre chaque point, entre deux points. Cela lui donnera le temps de se reposer, et à l'auditoire aussi. Un sermon en trois points prononcé tout d'une haleine, c'est mortel pour tout le monde, vous savez bien ?

Il faut avoir pitié des gens qu'on a chez soi. Avec cela, je crois que ce petit jeune homme-là réussira; rien que sur sa mine, deux personnes me l'ont déjà demandé.

M. DRAVEL.

Aura-t-il la mesure de ce qui doit se dire dans un salon ?

MADAME DE SELMAR.

Je vous en réponds. Il est stylé par un homme qui s'y entend. Si je vous le nommais, vous verriez qu'il n'y a rien à craindre. Cependant je lui ai parlé bien délicatement d'une petite malice que je voudrais faire; je n'ai nommé personne; mais je lui ai demandé une légère sortie contre le goût immodéré de la toilette, pour voir un peu la mine que fera madame de Cambrouze pendant ce temps-là.

M. DRAVEL.

Tu crois donc à l'efficacité des sermons?

MADAME DE SELMAR.

Au fait, c'est comme la comédie,

On y reconnaît son voisin;
On ne veut pas s'y reconnaître.

(A mademoiselle Verdier.) Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être bien attentive, ma bonne. Aussitôt le premier point fini, vous ferez servir des glaces et des sirops.

(Elle rentre dans le salon.)

SCÈNE VI.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER.

MADEMOISELLE VERDIER.

C'est singulier, monsieur, les enfans ne changent pas. J'ai vu madame venir au monde; elle a toujours été gaie comme elle l'est aujourd'hui; toujours la même malice. Cette espiéglerie qu'elle veut faire à madame de Cambrouze, c'est bien dans son caractère, par exemple.

M. DRAVEL.

Je suis seulement fâché de la voir attirer des abbés chez elle.

MADEMOISELLE VERDIER.

Celui de ce soir n'est encore qu'un petit abbé.

M. DRAVEL.

Ces messieurs-là grandissent bien vite, mademoiselle Verdier!

MADEMOISELLE VERDIER.

Que voulez-vous y faire, monsieur? c'est la fureur aujourd'hui, et je ne vois pas qu'on en soit meilleur. De toutes les dames qui sont venues ce matin pour savoir quelle toilette il fallait faire pour ce sermon, aucune n'a voulu écouter l'histoire de mon petit Joseph : elles ont leurs pauvres, disent-elles. Je ne sais pas comment cela se fait, tout le monde a ses pauvres, et les pauvres n'ont personne.

M. DRAVEL.

On n'entend plus remuer dans le salon, ce me semble.

MADEMOISELLE VERDIER va à la porte.

Voilà le prédicateur qui fait semblant de prier, et l'auditoire qui fait semblant de l'imiter. Ça commence.

M. DRAVEL fait signe à mademoiselle Verdier de revenir auprès de lui.

Vous vous intéressez donc beaucoup à cet enfant?

MADEMOISELLE VERDIER.

Comment ne s'y intéresserait-on pas? Si monsieur le connaissait, je gage qu'il s'y intéresserait comme moi. Il m'écoute comme si j'étais sa mère; je l'entretiens dans de bons sentimens; il sait sa religion comme un bijou. Tous les dimanches, la petite veste et le petit pantalon de velours bleu, des souliers cirés, du linge blanc, et le chapeau neuf; le fils d'un seigneur ne serait pas plus propre. Joignez à cela qu'il ne ferait pas ce jour-là le moindre ouvrage, excepté pour la maison: ça attache.

M. DRAVEL.

Allez donc écouter un peu.

MADEMOISELLE VERDIER retourne à la porte du salon, et transmet de temps en temps, à demi-voix, les paroles qui parviennent jusqu'à elle.

Voltaire.... la révolution.... les athées et les philosophes.... Rousseau, le plus perfide de tous.... la liberté et l'égalité.... l'usurpateur.... la Charte.... l'oppression sous le nom d'ordre légal....

M. DRAVEL.

Bien obligé, mademoiselle Verdier; en voilà assez. Je sais cela par cœur.

MADEMOISELLE VERDIER.

Il n'y a pas de charité là-dedans; au nom de quoi fera-t-il sa quête?

M. DRAVEL.

Ne vous inquiétez pas; quand le moment sera venu, il ne sera pas embarrassé.

MADEMOISELLE VERDIER.

Que d'argent on donne comme cela! Où ça va-t-il? Avec ce que coûte une soirée pareille, on pourrait faire tant de bien!

M. DRAVEL.

Ce n'est pas là la question, mademoiselle Verdier. Il est fort heureux qu'il y ait des soirées; car il y a des glaciers, des marchandes de modes, des pâtissiers, qui mourraient de faim sans cela, eux et tous les gens qui travaillent pour eux.

MADEMOISELLE VERDIER.

Hélas! monsieur, vous avez grandement raison. Si ce n'était pas un sermon, s'il n'y avait pas une quête, il ne me viendrait pas de ces idées-là. Quand on donne des concerts, des bals, je n'y pense pas; mais dans une soirée de charité, il semble que tout devrait être pour les pauvres.

M. DRAVEL.

Je crois que le premier point est fini.

MADEMOISELLE VERDIER.

Eh! mon Dieu, c'est vrai. Vite les glaces.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. DRAVEL, ensuite ARTHUR et MADAME DE VERSEUIL.

M. DRAVEL.

Il y a beaucoup de bon sens dans cette fille-là. (Il passe la main sur son front.) J'ai un peu mal à la tête. (Il s'enfonce dans son fauteuil et ferme les yeux.)

MADAME DE VERSEUIL, donnant le bras à Arthur.

Madame de Selmar m'avait dit que son oncle n'avait pas voulu entrer dans le salon de peur de s'endormir; mais il me paraît qu'il n'a pas eu besoin de sermon pour cela.

ARTHUR.

Vous ne voulez donc pas me répondre?

MADAME DE VERSEUIL.

Non.

ARTHUR.

D'où vient votre haine contre moi?

MADAME DE VERSEUIL.

Vous seriez trop glorieux, si c'était de la haine.
(On apporte des glaces; Arthur et madame de Verseuil en prennent.)

ARTHUR.

J'espère que ce n'est pas du mépris.

MADAME DE VERSEUIL.

Je ne veux pas répondre.

ARTHUR.

Prenez-y garde : on prétend que les femmes n'é-

prouvent jamais que trois sentimens pour nous : le mépris, la haine ou l'amour.

MADAME DE VERSEUIL.

On prétend une fausseté, car je n'éprouve rien de tout cela pour mon mari.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DEUX MESSIEURS.

PREMIER MONSIEUR.

Tenez, voici justement M. Dravel.

M. DRAVEL, *se frottant les yeux.*

Que me veut-on?

DEUXIÈME MONSIEUR.

Monsieur me soutient qu'à l'Opéra-Comique il faut, avant tout, des chanteurs.

PREMIER MONSIEUR.

Prenez donc garde que c'est un opéra.

DEUXIÈME MONSIEUR.

Que signifie opéra? Le mot latin *opera* ne veut pas dire autre chose que des œuvres, des ouvrages, des affaires; du moment que vous y ajoutez l'épithète de comique, ce sont des œuvres, des ouvrages, des affaires comiques, et qui réclament, avant tout, des acteurs.

PREMIER MONSIEUR.

Faites-en une condition secondaire au moins. Je m'en rapporte à monsieur Dravel.

M. DRAVEL.

Je n'ai pas assisté au sermon, de sorte que je ne puis guère répondre.

ARTHUR.

Brava ! c'est une épigramme charmante. — Effectivement, ce jeune lévite nous ayant parlé de tout, je m'étonne qu'il ait oublié l'Opéra-Comique.

DEUXIÈME MONSIEUR.

Si vous ne voulez que du chant, donnez des concerts ; autrement ayez des chanteurs, mais qui soient d'abord acteurs.

PREMIER MONSIEUR.

Vous n'en trouverez pas.

ARTHUR.

Est-ce bien prouvé ?

PREMIER MONSIEUR.

Ce sont des études diamétralement opposées.

MADAME DE VERSEUIL.

Pourrait-on affirmer qu'on n'a jamais rencontré ces deux talens-là réunis dans la même personne ? C'est comme pour les attelages, j'entends dire partout que la chose la plus essentielle est d'assortir le pas des chevaux, sans se soucier de la taille ni de la robe ; pourquoi ne pas assortir le pas, la taille et la robe ? On n'a qu'à chercher.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MADAME ÉMERY.

MADAME ÉMERY.

Ah! les jolies mains! (A madame de Verseuil.) Les avez-vous remarquées, madame?

MADAME DE VERSEUIL.

Les mains de qui?

MADAME ÉMERY.

Du prédicateur. Elles sont blanches et potelées; on dirait des mains de femme. Cela m'a frappée, parce que ce doit être un homme de campagne, le fils d'un fermier tout au plus.

ARTHUR.

Nous ne l'avons pas demandé.

MADAME DE VERSEUIL.

Comme jusqu'ici il n'a pas été très-méchant, c'est égal; mais je vous avouerai que d'être grondée par un paysan, au milieu d'un salon.....

MADAME ÉMERY.

Il y a des gens à qui c'est indifférent; pour eux, la robe fait tout. Mon beau-frère, que j'aime beaucoup, puisque je vais ce soir au bal chez lui, eh bien! il est comme cela pour les ministres. Il est tellement façonné au respect pour tout ce qui est Excellence, que s'il entrait dans une chambre où

il y eût un habit de ministre sur un porte-manteau, il serait homme à ne pas oser lever les yeux assez haut pour s'apercevoir que le ministre n'a pas de tête.

ARTHUR.

Des ministres ont quelque chose de réel; mais ce petit abbé!

MADAME DE VERSEUIL.

Il faut être juste, il n'a pas l'air assez imposant. Peut-être veut-il paraître timide; mais il est toujours tourné du côté de la console, au lieu de regarder en face de lui.

ARTHUR.

De prêcher terre à terre, de plain-pied, ce ne doit pas être facile non plus. C'est comme pour des proverbes, il faut au moins six pouces d'élévation.

PREMIER MONSIEUR.

Un conseil que je lui donnerais, si on pouvait se permettre de donner des conseils à quelqu'un qui a la prétention de vous faire la leçon, ce serait de régler l'usage de sa voix. Elle n'est bien que dans le médium; quand il veut la forcer, il crie; s'il la baisse, on ne l'entend plus.

MADAME DE VERSEUIL.

Que de choses il faut pour bien prêcher! Je ne m'étonne pas d'après cela qu'il n'y ait plus de bons prédicateurs.

MADAME ÉMERY.

On prétend que parmi les missionnaires il y en a de foudroyans.

ARTHUR.

Ne parlez donc pas des missionnaires; tout leur est bon; ils font entrer dans leurs sermons jusqu'à la fantasmagorie. Non, non; l'éloquence de l'époque ne peut plus s'appuyer que sur le raisonnement; voilà ce qui en fait la difficulté. Nous ne voulons plus être persuadés d'autorité, nous voulons des démonstrations, du grandiose.

MADAME DE VERSEUIL.

Comme il devient fort!

MADAME ÉMERY.

Tous les jeunes gens sont comme cela à présent. Mon frère me fait quelquefois perdre la tête, en voulant que je comprenne des choses qu'il ne peut pas m'expliquer.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE SELMAR.

MADAME DE SELMAR.

Mesdames, si vous voulez entendre le second point, il faut aller reprendre vos places.

MADAME DE VERSEUIL.

Ne pourrais-je pas me glisser auprès de madame de Cambrouze? Elle doit donner une soirée la semaine prochaine; je ne serais pas fâchée de m'y faire inviter.

MADAME DE SELMAR.

Nous allons voir à arranger cela.

MADAME ÉMERY.

Il paraît que ce sera une merveille.

ARTHUR.

Je veux aussi lui faire la cour.

MADAME ÉMERY, restant en arrière.

Passez, passez, messieurs. Comme je suis obligée de m'en aller à dix heures, je veux me tenir le plus près possible de la porte.

ARTHUR.

Nous vous obéissons, madame.

(Ils entrent dans le salon.)

SCÈNE XI.

M. DRAVEL, un peu après MADEMOISELLE VERDIER.

M. DRAVEL.

S'il n'y a pas de quoi être édifié! Pauvres marionnettes!

MADEMOISELLE VERDIER.

Madame m'a recommandé de reprendre mon poste; cela ne vous gêne pas, monsieur?

M. DRAVEL.

Au contraire, mademoiselle Verdier; avec vous du moins je suis sûr d'entendre parler raison.

MADEMOISELLE VERDIER.

Monsieur, je n'ai pas assez d'esprit.....

M. DRAVEL, l'interrompant.

Pour ne dire que des sottises? C'est la moindre chose que l'esprit, mademoiselle Verdier, quand il ne s'y mêle pas un peu de bon sens.

MADEMOISELLE VERDIER.

Monsieur, je crois que, pour avoir du bon sens, il ne s'agit pourtant que de réfléchir.

M. DRAVEL.

Et vous réfléchissez quelquefois, vous?

MADEMOISELLE VERDIER.

Continuellement, monsieur; c'est ce qui m'embrouille. Je dois penser que les maîtres en savent plus que nous; que ce qu'ils font, ils ont des motifs pour le faire; presque jamais je ne puis les deviner. Madame est gaie, et la voilà dans les sermons; elle est généreuse, et elle ne donne qu'à des gens qui n'ont pas besoin.

M. DRAVEL.

C'est à cause de votre petit bonhomme que vous dites cela.

MADEMOISELLE VERDIER.

Oui, monsieur, c'est un peu vrai. Si l'on montrait dans une comédie un pauvre enfant aussi malheureux qu'il l'est, comme il n'en coûterait rien pour s'attendrir, on s'attendrirait. C'est réel, personne ne veut en entendre parler.

M. DRAVEL.

Mais on s'étouffe pour assister à un sermon sur la charité.

MADEMOISELLE VERDIER.

N'y a-t-il pas de quoi perdre la tête?

SCÈNE XII.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, MONSIEUR et MADAME ÉMERY.

MADAME ÉMERY.

Je ne me doutais pas qu'il fût si tard.

M. ÉMERY.

Je vous faisais signe depuis une heure. (Apercevant M. Dravel.) Ah! bonsoir, monsieur Dravel. Vous n'avez pas voulu être des nôtres; vous avez peut-être eu tort, cela pouvait s'entendre.

MADAME ÉMERY.

Parfaitement. Je crois bien que nous avons eu ce qu'il y avait de mieux, car lorsque nous avons quitté le salon, il commençait à se rabattre sur l'enfer; c'est ordinairement des lieux communs.

M. ÉMERY.

Devant des gens comme il faut, j'aurais été curieux de voir comment s'en serait tiré un homme qui n'en a pas l'habitude.

MADAME ÉMERY.

Par réflexion, un enfer de bonne compagnie doit être assez difficile à composer. Je ne sais même pas, sur un sujet comme celui-là, si la parole peut aller aussi loin que l'imagination. Pour la peinture, il faut qu'elle y renonce, car, malgré le prestige du théâtre, il est certain que ce qu'on nous en a montré à l'Opéra et à la Porte-Saint-Martin n'en donne aucune idée.

M. ÉMERY.

C'est toujours mesquin. Voilà pourquoi je regrettais l'enfer de ce petit jeune homme.

MADAME ÉMERY.

Moi aussi, mais nous allons au bal.

M. DRAVEL.

Vous allez au bal en sortant d'ici?

M. ÉMERY.

Un bal de famille, un bal indispensable. J'étais assez contrarié qu'il tombât justement aujourd'hui; mais c'est chez ma sœur, qui est extrêmement frivole, et qui n'aurait pas accepté nos excuses.

MADAME ÉMERY.

D'ailleurs un bal n'est pas comme un spectacle.

M. ÉMERY.

Si c'eût été une comédie, je connais trop les convenances pour ne pas avoir refusé net. Sans être fanatique, j'ai des principes, et je me règle sur ce que même les bals publics sont ouverts les jours

de solennités où, par décence, on fait fermer les théâtres.

MADAME ÉMERY.

A le voir, on ne croirait jamais que M. Émery soit aussi rigide qu'il l'est.

M. ÉMERY.

Quand on a des emplois..... Il y a tant de gens qui en attendent, et qui ont les yeux ouverts sur vous.

MADAME ÉMERY.

Je ne vous blâme pas non plus. (A mademoiselle Verdier.) Mademoiselle, on doit avoir apporté un carton pour moi.

MADEMOISELLE VERDIER.

Il est dans la chambre à côté, madame.

MADAME ÉMERY.

Pourriez-vous me l'envoyer, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE VERDIER.

J'y vais tout de suite.

(Elle sort.)

MADAME ÉMERY, à M. Dravel.

Vous me permettrez bien de changer de coiffure devant vous? (M. Dravel fait un signe.) Ce qui m'éloignerais des sermons, c'est l'obligation de mettre un bonnet. A propos, monsieur Émery, avez-vous pris garde à madame de Cambrouze quand il a été question du luxe et des vanités du monde? Vous savez que c'était un tour que madame de Selmar lui faisait jouer.

M. ÉMERY.

Vous me l'aviez dit.

MADAME ÉMERY.

J'étais mal placée pour la voir.

M. ÉMERY.

L'idée pouvait être bonne; mais elle a été mal amenée. Il était évident que c'était un placage.

MADAME ÉMERY.

Ah! ce ne pouvait être amusant que pour les personnes qui étaient dans le secret. (Mademoiselle Verdier apporte le carton, et en retire un chapeau fort élégant.) Si le prédicateur voyait ce chapeau-là, c'est pour le coup qu'il crierait à la vanité.

M. ÉMERY.

Ce n'est pas de la vanité; c'est de la nécessité. Une femme ne peut pas aller au bal en toilette de sermon.

MADAME ÉMERY, mettant son chapeau.

Je suis persuadée que les gens d'église s'imaginent qu'il y a dans les plaisirs du monde une jubilation infinie.

M. ÉMERY.

Ne vous figurez donc pas cela. La plupart savent fort bien à quoi s'en tenir; aussi, pour changer, donnent-ils de très-bonne heure dans l'ambition.

MADAME ÉMERY, à mademoiselle Verdier.

Voyez donc, mademoiselle, il me semble que cette plume va tout de travers.

MADEMOISELLE VERDIER.

Et à présent, madame?

MADAME ÉMERY.

C'est un peu mieux; mais elle a été mal posée dans le principe. (A son mari.) Monsieur Émery, j'y pense, est-ce que nous nous en irons sans avoir donné à la quête?

MADEMOISELLE VERDIER.

Mon Dieu! madame, je vous demande pardon; mais si madame voulait au moins aussi bien employer son argent, il y a un pauvre petit Savoyard.....

M. ÉMERY.

Tout cela, ce sont des longueurs. (A sa femme.) Avez-vous fini, ma femme?

MADAME ÉMERY, arrangeant ses cheveux.

Je suis à vos ordres.

M. ÉMERY.

Partons. Bonsoir, monsieur Dravel; ne nous jugez pas sur ce que nous allons au bal: c'est une grande complaisance de notre part.

MADAME ÉMERY, toujours occupée de sa coiffure.

Il est bien certain que j'aurais autant aimé rester jusqu'à la fin du sermon, surtout avec une plume comme celle-là, qui a juré de ne pas vouloir aller comme il faut; c'est un supplice. Bonsoir, monsieur Dravel.

(Elle sort avec son mari.)

SCÈNE XIII.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER.

MADEMOISELLE VERDIER.

Voilà un mari et une femme qui sont bien d'accord ensemble. Ils n'ont voulu m'écouter ni l'un ni l'autre.

M. DRAVEL.

Votre persévérance mériterait un meilleur succès, il faut en convenir.

MADEMOISELLE VERDIER.

Si je n'avais pas ma sœur dont les deux enfans sont malades, et qui, par conséquent, ne peut pas travailler, je n'aurais pas perdu tant de paroles. Mais il est censé qu'on se doit d'abord aux siens, et je ne suis pas assez riche pour faire tout ce que je voudrais faire.

M. DRAVEL.

Bonne mademoiselle Verdier.

MADEMOISELLE VERDIER.

Je suis terrible pour m'attacher, moi, monsieur; c'est un défaut que j'ai. Mais comment ne pas admirer un enfant qui pouvait tourner si mal et qui tourne si bien? A cent cinquante lieues de son pays, sans parens, sans personne pour le surveiller! Ils lui ont persuadé, à la cuisine, qu'il ne fallait pas qu'il se chagrinât, parce qu'il pourrait tomber malade,

et que ce serait encore pis; de sorte que ce pauvre enfant, qui est accoutumé à obéir, s'efforce de sourire quand on le regarde; mais il est aisé de voir que le diable n'y perd rien. Il y a toujours dans ses yeux de grosses larmes qui font une peine....

M. DRAVEL.

Il est donc dans la cuisine?

MADEMOISELLE VERDIER.

Depuis ce matin, on l'a laissé dans un coin de la cheminée, où il claque des dents comme s'il avait la fièvre; il l'a peut-être seulement. Je n'ai pas osé m'en assurer, de peur de lui donner de l'inquiétude. Il ne veut pas manger, lui qui a toujours si bon appétit.

M. DRAVEL.

Où pourrais-je avoir du bois?

MADEMOISELLE VERDIER.

Du bois, monsieur? je vais vous en faire apporter. (Elle va à la porte du salon qu'elle entr'ouvre; après avoir écouté quelque temps, elle revient auprès de M. Dravel.) Bon, il n'y aura pas d'interruption; le prédicateur vient d'annoncer qu'il allait passer tout de suite à son troisième point. Je puis faire votre commission.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

M. DRAVEL.

Je me tromperais fort, ou ce doit être le petit Joseph qui va m'apporter du bois. Je n'en ai demandé

que pour cela ; et cette excellente fille, sans m'avoir deviné, ne trompera pas mon attente, j'en suis sûr. Il y a tant d'instinct dans la bonté ? J'admirais quelles ressources elle trouvait pour ramener toujours la conservation sur l'enfant qu'elle protége, sans se répéter, sans être importune, tout naturellement. Qu'est-ce que je disais ? Voici Joseph.

SCÈNE XV.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, JOSEPH, portant du bois.

MADEMOISELLE VERDIER, à Joseph.

Pose ton bois bien doucement pour ne pas faire trop de bruit. (A M. Dravel.) Les domestiques sont si occupés, que je n'ai pas voulu les déranger. (Bas, en se penchant à son oreille.) C'est lui. (Haut à Joseph.) Mets une bûche dans le feu. (A M. Dravel, à demi-voix.) Monsieur ne trouve-t-il pas qu'il a une figure intéressante ?

JOSEPH.

Est-ce là tout ce qu'il y a pour votre service, mamzelle ?

MADEMOISELLE VERDIER, cherchant à le retenir.

Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu pourrais faire ? Tiens, range toujours le restant du bois dans ce coin-là. As-tu mangé quelque chose enfin ?

JOSEPH.

Non, mamzelle.

M. DRAVEL.

Est-ce que vous êtes malade, mon enfant?

MADEMOISELLE VERDIER, avec empressement.

Réponds à monsieur; n'aie pas peur.... Il est si timide !.... Monsieur t'a demandé si tu étais malade.

JOSEPH.

Il ne faut pas être malade, monsieur; il faut tâcher d'avoir du courage.

MADEMOISELLE VERDIER.

Il veut dire....

M. DRAVEL, l'interrompant.

Laissez-moi faire.

MADEMOISELLE VERDIER.

Oui, monsieur. (A Joseph.) Lève donc les yeux, Joseph. (Bas à M. Dravel.) Monsieur voit-il les larmes dont je lui parlais?

M. DRAVEL, à Joseph.

Vous avez l'air d'avoir du chagrin.

JOSEPH, soupirant.

Ah! monsieur, ça se passera.

M. DRAVEL.

Vous avez perdu de l'argent? (Joseph regarde mademoiselle Verdier.)

MADEMOISELLE VERDIER.

Parle comme si de rien n'était.

JOSEPH, pleurant.

Oui, monsieur; on m'a pris cent vingt francs,

cent francs en pièces de cinq francs, cinq pièces de deux francs, et le reste en monnaie que j'allais changer.

M. DRAVEL.

Comment avez-vous fait pour vous laisser prendre cela?

JOSEPH, pleurant plus fort.

Monsieur, nous logeons chez un logeur qui loge quelquefois des gens pour une nuit. Nous autres petits Savoyards, nous nous levons de bonne heure; on a beau bien fermer la chambre, avec un clou on peut l'ouvrir. Je n'accuse personne; mais ces gens-là, quand nous sommes partis, sont maîtres de faire ce qu'ils veulent; ils paient leur coucher, et puis bonsoir.

M. DRAVEL.

Où aviez-vous donc mis votre trésor?

JOSEPH.

Dans un morceau de linge que j'avais fourré sous une tuile, par la lucarne, monsieur. Quand on a caché son argent sous une tuile, on se croit bien sûr; mais les gens qui ont envie de mal faire sont si malins! Par bonheur encore, mon cousin Pierre, qui retourne au pays pour épouser Madelaine Soudan, notre voisine, pourra dire à monsieur le curé et à monsieur le syndic comment ça s'est passé. Ils m'ont tant recommandé d'être bon sujet, que je mourrais de chagrin s'ils allaient s'imaginer qu'après avoir promis d'envoyer de l'argent à mon père, je l'ai dépensé à m'amuser.

M. DRAVEL.

Votre père ne le croira-t-il pas, lui?

JOSEPH.

Mon père! oh! pour ça non, monsieur. Mon père et ma mère me connaissent trop. Quand monsieur le syndic leur disait : « Vot' fils n'est-il pas ben jeune pour l'envoyer à Paris ? — Gn'y a de danger nulle part pour not' Joseph », qu'i répondaient. Ils ne pensaient pas au danger des voleurs. Enfin, le bon Dieu verra peut-être que ce n'est pas de ma faute; il me récompensera plus tard. S'il voulait seulement guérir la jambe à mon père. V'là l'hiver; c'est une bonne saison; y a du bois à scier.

M. DRAVEL.

Bien, mon petit.

JOSEPH.

N'est pas marchand qui toujours gagne, n'est-ce pas donc, monsieur? Cent écus de chagrin ne paient pas pour un sou de dettes. (En sanglotant.) Mais c'est toujours bien triste de perdre cent vingt francs. Ce n'est pas l'embarras, sans la jambe de mon père.... Je suis aimé dans le quartier; en me privant sur ma nourriture, cent vingt francs, ça peut être l'affaire de trois ou quatre mois; mais y a c'te jambe.... et que ça m'aurait fait ben de l'honneur dans le pays.

M. DRAVEL.

Écoutez, mon petit, tout cela peut s'arranger; consolez-vous. Venez demain matin chez moi avec votre cousin, je remplacerai vos cent vingt francs.

MADEMOISELLE VERDIER, pleurant de joie.

Monsieur, je ne voulais pas le dire; mais je l'aurais gagé. (Joseph le regarde machinalement.) Est-ce que tu n'as pas entendu?

JOSEPH, suffoquant.

Mamzelle, mamzelle, oh! que j'ai mal à l'estomac!

MADEMOISELLE VERDIER.

Eh bien! pleure à présent, ça ne te fera que du bien.

JOSEPH, pleurant et riant tout à la fois.

Monsieur, si je pouvais savoir comment je pourrai jamais être digne envers vous de votre bonté.

MADEMOISELLE VERDIER, lui prenant le menton.

Va, va, la seule manière d'être digne des bontés de monsieur, c'est de bien souper, de bien dormir, afin d'avoir demain ta petite mine gaillarde, comme à ton ordinaire; n'est-il pas vrai, monsieur?

JOSEPH.

Sans autre remercîment que cela, mamzelle?

MADEMOISELLE VERDIER.

Regarde monsieur, il a l'air plus content que toi.

JOSEPH.

Ah! mon Dieu, mon pauvre père! ma mère! (Il saute.) et monsieur le curé! et monsieur le syndic! Ah! mamzelle! ah! monsieur! (En se frottant les mains.) comme mon cousin va être content! Je peux-t-i m'en aller à présent, monsieur?

M. DRAVEL.

Oui, mon enfant, vous pouvez vous en aller. A demain.

JOSEPH.

Je n'y manquerai pas, monsieur. Merci, monsieur; je vous salue ben, monsieur; bonsoir, monsieur.

(Il sort en sautant.)

SCÈNE XVI.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, ensuite MADAME DE SELMAR et ARTHUR.

MADEMOISELLE VERDIER.

Si j'avais son âge, je crois que je sauterais aussi. Mon bon monsieur, que vous êtes bien le frère de défunte ma digne maîtresse! Il ne fallait pas la tenter long-temps non plus pour lui faire faire une bonne action.

MADAME DE SELMAR, conduite par Arthur, s'arrête devant M. Dravel, en lui présentant une bourse de quêteuse.

Mon oncle, j'ai voulu commencer par vous; c'est dans l'ordre.

M. DRAVEL.

A quoi est destinée la quête?

MADAME DE SELMAR.

C'est pour une œuvre que je ne connais pas.

M. DRAVEL.

J'en suis bien fâché, ma bonne amie; mais j'aime assez à savoir ce que je fais.

MADAME DE SELMAR.

Vous me refusez donc?

M. DRAVEL.

Oui.

MADAME DE SELMAR, du plus grand sérieux.

Mon oncle, une quêteuse, soit qu'on lui donne, soit qu'on la refuse, n'en doit pas moins une révérence; je vous prie d'accepter la mienne.

(Elle lui fait une profonde révérence.)

M. DRAVEL se lève précipitamment de son fauteuil, et la salue très-gravement à son tour.

Madame, je suis excessivement reconnaissant.

MADAME DE SELMAR, bas à Arthur.

Mon oncle avare! je m'y perds.

ARTHUR, bas à madame de Selmar.

Il prend la maladie des vieillards.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE.

(Cette dernière est habillée avec une recherche de mauvais goût.)

MADAME DE SELMAR, à madame de Cambrouze.

Vous n'attendez pas la fin du sermon, madame de Cambrouze?

MADAME DE CAMBROUZE.

Je n'attends jamais la fin de quoi que ce soit, ma chère dame. Demandez à monsieur de Cambrouze.

M. DE CAMBROUZE.

Madame de Cambrouze en est souvent désespérante.

MADAME DE CAMBROUZE.

Que voulez-vous? je suis méridionale, je suis vive; tout ce qui traîne en longueur me fait mourir. Cela n'empêche pas que votre petit homme ne m'ait ravie.

ARTHUR.

Il ne faut pas qu'il le sache; cela lui donnerait trop de vanité.

MADAME DE CAMBROUZE.

Dans notre Midi, il ferait fureur. En un mot, j'en raffole.... Il n'y a pas jusqu'à son petit nez qui ne me tourne la tête, quoiqu'il soit grand comme rien du tout; mais cela lui complète un air de béatitude qui, par malheur, se trouve aujourd'hui bien rarement dans le clergé.

MADAME DE SELMAR.

Il faut que je continue ma quête. Voulez-vous m'étrenner, madame?

MADAME DE CAMBROUZE.

Je ne porte jamais d'argent sur moi; monsieur de Cambrouze va vous donner pour nous deux. (M. de Cambrouze met de l'argent dans la bourse que lui présente madame de Selmar.) Il a l'œil si joli! La bouche un peu dédaigneuse, ce qu'on est convenu d'appeler une bouche à la Louis XIV, chose qui se perd encore tous les jours; voilà en quoi il me ravit. Je ne sais pas si

tout le monde est comme moi; il est vrai que j'ai beaucoup d'imagination; mais il me semble que, rien qu'à le regarder, on se sent meilleur.

(Madame de Selmar et Arthur rentrent dans le salon, mademoiselle Verdier sort d'un autre côté.)

SCÈNE XVIII.

M. DRAVEL, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE.

MADAME DE CAMBROUZE.

Monsieur Dravel, il faut que vous me fassiez vos confidences. Pourquoi n'êtes-vous pas venu dans le salon ?

M. DRAVEL.

J'ai pensé que je serais plus à mon aise ici.

MADAME DE CAMBROUZE.

Ce n'est pas cela; je vous connais; vous avez craint que ce petit homme ne fût cagot : dites la vérité.

M. DRAVEL.

Je suis fort aguerri contre tout ce qui est ridicule, je vous assure.

MADAME DE CAMBROUZE.

Mais c'est qu'il ne l'est pas du tout. Il est impossible, au contraire, d'être plus raisonnable.

M. DE CAMBROUZE.

Mon témoignage n'est pas suspect; j'en ai été très-content. Des opinions politiques bien posées, un grand respect pour les hautes classes....

MADAME DE CAMBROUZE.

Pas un mot de morale....

M. DE CAMBROUZE.

De religion, juste ce qu'il en fallait.

MADAME DE CAMBROUZE.

Bien juste.... En tout, cet homme-là a du tact; ce ne sera jamais un écervelé.

SCÈNE XIX.

M. DRAVEL, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE, MADAME DE VERSEUIL.

MADAME DE VERSEUIL, à madame de Cambrouze.

On prétendait que vous étiez partie, madame.

MADAME DE CAMBROUZE.

Pour aller où? à cette heure-ci! D'ailleurs, ne faut-il pas que je remercie madame de Selmar, à qui je n'ai dit qu'un mot en passant, sur la charmante soirée qu'elle nous a donnée?

MADAME DE VERSEUIL.

Cela lui fera beaucoup d'honneur.

MADAME DE CAMBROUZE.

Au dernier degré. Quant à moi, je ne veux pas m'en taire; et qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, d'ici à quelques jours son sermon fera grand bruit, je puis vous en répondre.

M. DE CAMBROUZE.

Nous lui devons cela. Le choix de ce prédicateur est un des plus heureux qu'elle pouvait faire.

MADAME DE VERSEUIL, avec malice.

Il aurait pu seulement se dispenser de parler toilette.

MADAME DE CAMBROUZE.

Pourquoi donc? Je ne sais pas trop ce qu'il a dit; mais, devant des femmes, cela ne manque pas de galanterie, ce me semble.

MADAME DE VERSEUIL.

Vous me faites plaisir d'en avoir jugé ainsi; c'était la seule chose qui m'eût chiffonnée, d'autant que, pour son compte, le petit jeune homme ne manque pas de coquetterie. Sa robe est d'une finesse et d'un noir.... Dieux! que ce serait joli pour un deuil de veuve!

MADAME DE CAMBROUZE.

Je n'y ai pas pris garde; j'ai la vue si délicate! On n'ose pas trop lorgner un prédicateur.

MADAME DE VERSEUIL.

Tout comme autre chose.

MADAME DE CAMBROUZE.

Oh mais! j'ai un moyen pour voir sa belle robe de près. Il doit la mettre dans toutes les grandes circonstances; je l'inviterai à la soirée de jeudi.

MADAME DE VERSEUIL.

Prenez garde, si c'est un bal.

MADAME DE CAMBROUZE, avec enjouement.

Curieuse! non, ce n'est pas un bal.

MADAME DE VERSEUIL.

Ostensiblement, un prêtre ne peut pas aller partout.

MADAME DE CAMBROUZE.

Il pourra venir à ma soirée; il y sera fort en place, très en place, plus en place que partout ailleurs.... Je ne veux rien dire.

M. DE CAMBROUZE.

Non, mais vous brûlez de parler.

MADAME DE CAMBROUZE.

Ce que nous venons d'entendre est sublime, si l'on veut, édifiant, charmant, on ne peut pas plus agréable; j'ai toujours aimé à rendre justice à ce qui est joli; mais j'ose me flatter que je serai beaucoup plus piquante, c'est-à-dire qu'il n'y aura pas de comparaison. Des sermons, bons ou mauvais, ne sont jamais que des sermons, au lieu que.... (Elle regarde M. de Cambrouze.)

M. DE CAMBROUZE.

Achevez. Vous vous êtes trop avancée pour en rester là.

MADAME DE CAMBROUZE.

Imaginez-vous qu'on me mitonne depuis plus d'un mois une petite possédée de dix-huit ans, jolie comme les amours, et que c'est elle qu'on doit m'exorciser jeudi dans ma salle de billard, que je fais arranger tout exprès pour cette cérémonie.

MADAME DE VERSEUIL.

Vous m'en direz tant.

MADAME DE CAMBROUZE.

J'espère que ce n'est pas commun. Une possédée!

MADAME DE VERSEUIL.

D'où faites-vous donc venir cela?

MADAME DE CAMBROUZE.

De Bretagne, ma chère dame, de Bretagne! Il paraît qu'on en trouve à présent dans ce pays-là presque autant qu'autrefois.

MADAME DE VERSEUIL.

Ce sera curieux, je n'en doute pas; mais ce sera bientôt fait.

MADAME DE CAMBROUZE.

Tout est prévu. Le démon ne doit la quitter qu'à dix heures et demie; et comme je ne veux pas que ma société achète chat en poche, ni qu'on s'imagine que M. de Cambrouze et moi nous soyons des compères, j'ai mis pour condition que l'exorciste amènerait avec lui des savans pour faire des questions à la petite possédée après l'opération.

M. DRAVEL, souriant.

C'est d'une prudence admirable!

M. DE CAMBROUZE.

Et savoir d'elle où le démon la tourmentait le plus.

M. DRAVEL.

Au lieu de n'être qu'un vain spectacle, de la façon

que vous vous y prenez, ce sera réellement une expérience qui pourra avoir des résultats infinis.

MADAME DE CAMBROUZE.

Infinis. Vous y viendrez, j'espère, monsieur Dravel?

M. DRAVEL.

Dès que vous m'en donnez la permission, madame, assurément je n'y manquerai pas.

M. DE CAMBROUZE.

J'ai toujours été d'avis que, autant qu'il est en nous, on doit chercher à réunir l'utile à l'agréable. Voilà ce qui m'a souri lorsque madame de Cambrouze m'a fait l'ouverture de ce projet. J'y ai vu, comme tout le monde aurait pu le voir, un sujet de divertissement; mais, dans mes principes, ce n'aurait pas été assez, si en même temps je n'y avais aperçu un champ immense d'instruction.

MADAME DE CAMBROUZE.

Je ne me fais pas meilleure que je ne suis, moi; j'avoue que ce qui m'a flattée tout d'abord, c'est que, dans un temps où chacun s'évertue à trouver du nouveau en cherchant dans les vieilleries, j'aurai la première ressuscité celle-là dans la capitale. Je serai pillée, je m'y attends; les courtisans vont s'emparer de cela, comme ils s'emparent de tout; mais ils ne seront que des plagiaires. J'aurai toujours pour moi l'honneur de la date; c'est tout ce que je veux.

M. DE CAMBROUZE.

Ce n'est pas assez, madame de Cambrouze; j'en

fais juge monsieur Dravel et madame de Verseuil. Quand cette infortunée n'aura plus le diable au corps, il lui faudra nécessairement faire autre chose.

MADAME DE CAMBROUZE.

Elle fera ce qu'elle voudra.

M. DE CAMBROUZE.

C'est-à-dire que vous ne pensez qu'à votre soirée : j'ai pensé plus loin, je vous en demande pardon. Mon médecin, que vous n'aimez pas, mais qui n'en est pas moins un philanthrope dans la bonne acception du terme, m'a promis formellement de la faire employer comme somnambule.

MADAME DE CAMBROUZE.

Attendez donc, monsieur de Cambrouze ; faites-y réflexion, s'il vous plaît. Est-ce que les somnambules ce n'est pas du charlatanisme ?

M. DE CAMBROUZE.

Puisque c'est un médecin qui s'en mêle.

MADAME DE CAMBROUZE.

J'ai toujours la tête je ne sais où ; vous avez raison.

SCÈNE XX.

M. DRAVEL, MADAME DE VERSEUIL, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE, MADAME DE SELMAR, ARTHUR.

MADAME DE CAMBROUZE, à madame de Selmar.

Avez-vous fait bonne recette, madame ?

MADAME DE SELMAR.

Mais non; mon oncle m'a porté malheur.

MADAME DE VERSEUIL.

Est-ce que monsieur Dravel ne vous a rien donné?

M. DRAVEL.

Non, madame, je n'ai rien donné.

MADAME DE CAMBROUZE.

Comme il dit cela! Mais c'est que j'aurai aussi une quête jeudi, il faut vous y attendre; et je ne serai pas d'aussi bonne composition que madame de Selmar. Tout le monde donnera, je vous en avertis.

M. DRAVEL.

Si c'est une condition, je paierai ma place comme les autres.

MADAME DE SELMAR.

Monsieur Arthur prétend que c'est par économie que mon oncle n'a pas assisté au sermon.

ARTHUR.

Ah! madame, vous me faites parler.

M. DRAVEL.

Ne vous en défendez pas, monsieur Arthur, c'est la vérité.

SCÈNE XXI.

M. DRAVEL, MADAME DE SELMAR, MADAME DE VERSEUIL, ARTHUR, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE, MADEMOISELLE VERDIER.

MADAME DE SELMAR à mademoiselle Verdier qui n'ose pas entrer.

Que voulez-vous, ma bonne?

MADEMOISELLE VERDIER, s'avançant.

Ah! madame, je venais seulement dire à monsieur (Indiquant M. Dravel) que, s'il pouvait voir ce qui se passe en bas, ça l'amuserait bien.

MADAME DE SELMAR.

Que se passe-t-il donc en bas?

MADEMOISELLE VERDIER, ayant l'air d'interroger M. Dravel.

Je ne sais pas si je dois dire, madame.

M. DRAVEL.

Dites tout ce que vous voudrez, mademoiselle Verdier; je ne fais jamais de secrets.

MADEMOISELLE VERDIER.

Aussi bien, ce serait inutile, puisqu'à l'heure qu'il est toute la maison le sait. Monsieur a donc rendu au petit Joseph les cent vingt francs qu'il avait perdus. Ça a mis en goût tous les gens de madame, et c'est à présent à qui lui donnera quelque chose. J'ai beau leur dire que ce n'est pas la peine de le récompenser de ce qu'on l'a volé; que monsieur a fait la seule

chose qu'il y avait à faire en lui remplaçant son argent : c'est égal, le branle est donné ; on ne peut plus les retenir.

MADAME DE SELMAR.

Je reconnais enfin l'avarice de mon oncle.

MADAME DE CAMBROUZE.

Allons donc voir cela, madame ; comme elle le dit, ce doit être amusant.

ARTHUR.

Tous ces gens-là avaient-ils assisté au sermon seulement ?

MADEMOISELLE VERDIER.

Pas un, monsieur.

MADAME DE CAMBROUZE.

Cela n'en est que plus méritoire.

M. DE CAMBROUZE.

Qu'est-ce donc qui les a décidés alors ?

MADAME DE VERSEUIL.

Le bon exemple que leur a donné monsieur Dravel. C'est désespérant pour les prédicateurs ; mais les vrais sermons, c'est le bon exemple.

MADEMOISELLE VERDIER.

Oui, comme on disait de mon temps :

LES ACTES SONT DES MALES ET LES PAROLES SONT DES FEMELLES.

LA FOLLE,

OU

A GENS DE VILLAGE,

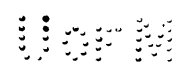
TROMPETTE DE BOIS.

PERSONNAGES.

MADAME LANOUE, ancienne femme de chambre.
MANETTE, servante de madame Lanoue.
M. PERREL.
M. LÉGER, greffier du juge de paix.
MADAME LÉGER, sa femme.
M. TASSIN, arpenteur.
UN FERMIER.
UNE FERMIÈRE.
CLAUDINE, leur fille.
UN MAÎTRE DE POSTE.
BONNEMAIN, brigadier de gendarmerie.
TROUPE DE GENS DE VILLAGE.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente une chambre.





MME LÉGER.

« TAIS-TOI BONHOMME, TAIS-TOI.

LA FOLLE.

SCÈNE I.

MADAME LANOUE, MANETTE.

MANETTE.

MADAME Lanoue, qu'est-ce que c'est donc que c't'affaire que vous voulez faire ici ce soir?

MADAME LANOUE, arrangeant un quinquet.

Madame Lanoue! madame Lanoue! Ne vous ai-je pas répété cent fois qu'il fallait dire madame, sans ajouter mon nom, que je sais aussi bien que vous, peut-être.

MANETTE.

Eh ben! madame, qu'est-ce que c'est donc que c't'affaire que vous voulez faire ici ce soir?

MADAME LANOUE.

Est-elle sotte! C't'affaire, c'est un *rout.* Ça s'écrit rout, r, o, u, t, rout; et ça se prononce raout, r, a, ra; o, u, ou, raou; t, e, te, raoute: c'est un rout.

MANETTE.

V'là ce que je vous demande; qu'est-ce que c'est que ça?

MADAME LANOUE.

Manette, j'ai toujours vécu avec des personnes de

la première distinction, et je ne me ferai jamais à vos façons de parler grossières et paysannes.

MANETTE.

Je parle comme on m'a appris.

MADAME LANOUE.

Au lieu de me faire des questions insidieuses, regardez plutôt comment s'arrange un quinquet. Depuis six semaines que vous êtes à mon service, n'est-il pas scandaleux que je sois encore obligée de faire votre besogne?

MANETTE.

Vous ne vous en êtes servie qu'une fois, de ce quinquet, le jour que vous attendiez la femme du maire, qui n'est pas venue, et pis aujourd'hui ça fait deux; je n'ai pas pu apprendre.

MADAME LANOUE.

Quelle patience il faut avoir pour endurer une raisonneuse pareille!

MANETTE.

En quoi suis-je raisonneuse?

MADAME LANOUE.

En ce que vous raisonnez toujours. Mais je ne le souffrirai pas davantage. Passé aujourd'hui, plus de concessions; entendez-vous?

MANETTE.

Non, je n'entends pas.

MADAME LANOUE.

Saurez-vous seulement me cueillir des fleurs dans le jardin, pour mettre dans ces vases?

MANETTE.

Pardine ! faudrait donc que je fusse ben bornée.

MADAME LANOUE.

Voilà mon quinquet achevé ; tout bien considéré, j'aime mieux y aller moi-même.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MANETTE, seule, regardant sortir madame Lanoue.

Allez-y ! C'est vrai, elle commande toujours, elle ne laisse rien faire, et elle est étonnée qu'on n'apprenne pas. Avant d'avoir été femme de chambre de sa défunte maîtresse, est-ce qu'elle n'avait pas commencé aussi par ne rien savoir ? C'est par-là que tout le monde commence ; et pis on se forme.

SCÈNE III.

MANETTE, PERREL.

PERREL.

Bonsoir, petite Manette. Où est donc madame Lanoue ?

MANETTE.

Elle cueille des fleurs pour mettre dans les pots qui sont sur c'te cheminée, parce que moi je suis si sotte, si bête, que je ne pourrais pas les choisir comme il faut.

PERREL.

Tu as la tête montée contre ta maîtresse.

MANETTE.

A dire vrai, monsieur Perrel, je commence à en avoir assez.

PERREL.

Elle est un peu folle.

MANETTE.

Un peu ! vous êtes ben poli.

PERREL.

Pourquoi m'as-tu quitté ?

MANETTE.

Parce que, d'un autre côté, vous ne me laissiez pas tranquille non plus, et que, dans le village, on croyait ce qui n'était pas.

PERREL.

Est-ce qu'il faut prendre garde au village ?

MANETTE.

Vous étiez un bon maître, pour ça je ne dis pas le contraire. Quoique vous ayez été valet de chambre comme madame Lanoue a été femme de chambre, vous n'en êtes pas plus méprisant pour le pauvre monde ; au lieu que madame Lanoue avec sa chouanne...

PERREL.

Qu'est-ce que c'est que sa chouanne ?

MANETTE.

C'est c'te marquise qu'elle a servie, qui a fait longtemps un état qui s'appelait comme ça, chouanne. Ça rapportait beaucoup, à ce qu'il paraît; madame Lanoue a encore des effets qui viennent de là. Tout ce qui était dans les diligences appartenait à sa dame et à ceux qui faisaient l'état avec elle.

PERREL, riant.

Je sais ce que tu veux dire.

MANETTE.

C'était très-beau; mais est-ce une raison pour que madame Lanoue soit si fière? car enfin ce n'est pas elle qui a été chouanne, ce n'est que sa maîtresse. C'est comme si moi je me mettais aussi à être fière d'être la servante de madame Lanoue.

SCÈNE IV.

MADAME LANOUE, PERREL, MANETTE.

MADAME LANOUE, portant des fleurs.

Je vous salue, monsieur Perrel; vous venez de bien bonne heure. Manette, mettez-moi de l'eau dans ces vases. (Manette va pour prendre les vases.) Je ne vous dis pas de les prendre; je vous dis d'apporter une carafe. (Manette sort.) Êtes-vous aussi malheureux que moi, monsieur Perrel? Je ne puis rien faire entendre à cette fille-là.

PERREL.

C'est qu'apparemment vous vous y prenez mal, madame Lanoue : tout le temps qu'elle a été à mon service, j'en ai été fort content.

MADAME LANOUE, *arrangeant ses fleurs.*

Le service d'une femme et le service d'un homme c'est si différent! Vous ne pouvez d'ailleurs avoir que des habitudes bourgeoises, vous.

PERREL.

Si vous eussiez fait comme moi, qu'en arrivant ici vous fussiez redevenue paysanne...

MADAME LANOUE.

Redevenue ! Je ne l'ai jamais été.

PERREL.

On dit pourtant que vous êtes née dans un village du Soissonnais.

MADAME LANOUE.

On dit ce qu'on veut; mais on ne peut pas appeler paysanne une personne qui est entrée en service à l'âge de douze ans, et qui n'a jamais été qu'avec des grands noms; une personne qui a émigré ; une personne dont les sentimens monarchiques et religieux, le dévouement à la dynastie légitime... Vous êtes bonapartiste, vous, monsieur Perrel.

PERREL.

Ah ! vraiment !

MADAME LANOUE.

Je ne vous en fais pas un reproche; mais, croyez-

moi, ralliez-vous au panache d'Henri IV et de saint Louis : pour le moment, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Les peuples, c'est un mot; les peuples, ce n'est personne. Songez donc, il n'y a pas encore deux mois, je vivais au milieu de la plus haute société. Si je vous parlais du refus de l'impôt, de la croix dans le Levant... La croix dans le Levant! est-ce que c'est sa place? Tout doit dépendre de Rome, monsieur Perrel.

PERREL.

Tout dépend de Dieu, madame Lanoue.

MADAME LANOUE.

C'est que vous êtes protestant.

PERREL.

Je n'en sais, ma foi, rien.

MADAME LANOUE.

Mais moi, je vous le dis, et que ce n'est pas votre faute s'il n'y a pas de synagogue dans ce village. Comme nous avons été de maison tous les deux, quoique avec une grande différence de maison, je crois devoir vous avertir qu'il y a des rapports contre vous. J'ai vu le curé; j'étais recommandée au brigadier de gendarmerie; je suis fort au courant. Je donne ce soir un rout pour pacifier le village.

PERREL.

Mais le village est tranquille.

MADAME LANOUE.

Il y a tranquillité et tranquillité; nous ne vou-

lons pas de tranquillite factieuse. Ne vous inquiétez pas; on a son but. Il faut extir... extir... Aidez-moi donc!

PERREL.

Extir...

MADAME LANOUE.

Extirper. M'y voilà! Il faut extirper jusqu'à la dernière catégorie de l'esprit révolutionnaire. Je sors pour ainsi dire de la cour, puisque ma maîtresse n'en bougeait pas; et je sais combien on a à cœur de changer les habitudes anti... Allons, encore un diable de mot... anti... antisociables... enfin les habitudes qui font que les sujets raisonnent.

PERREL.

Les paysans ne raisonnent guère.

MADAME LANOUE.

Je n'ai pas invité les paysans non plus. Les paysans! les paysans ne sont pas même des sujets. Les paysans! qu'est-ce que c'est que ça? Le village est assez considérable pour que j'aie pu choisir. Quand je tiendrai tout mon monde chez moi, je dirai un mot à l'un, un mot à l'autre; j'en ai de tout faits. Ils verront bien que j'ai de bonnes manières; le curé m'aidera, le brigadier de gendarmerie ne me sera pas inutile non plus, parce que, moitié par crainte de l'enfer, moitié par crainte de la force armée, moitié par les raisons que je leur donnerai, moitié sur ce que je compte que vous ne leur direz pas le contraire, moitié aussi....

PERREL.

Voilà bien des moitiés.

MADAME LANOUE, avec la plus grande chaleur.

Monsieur Perrel, il faut en finir; on a eu trop de ménagemens jusqu'ici. Ma pauvre maîtresse, qui m'a laissé quinze cents livres de rentes, disait...

PERREL.

Quinze cents livres de rentes!

MADAME LANOUE.

Elle m'en aurait laissé bien davantage; mais avec une famille comme la sienne! Les chouannes faisaient beaucoup d'enfans; elles étaient si malheureuses! Rien qu'en quatre ans madame la marquise en a eu sept. Et comment les mettait-elle au monde, la chère dame? Derrière une haie, au pied d'un arbre, contre un mur, au fond d'un fossé, partout enfin où les douleurs la prenaient. Cela doit vous toucher, monsieur Perrel. Dites-moi que vous n'êtes pas révolutionnaire; non, non, vous ne l'êtes pas. Pourquoi le seriez-vous? vous ne pouvez pas l'être. (A Manette qui apporte une carafe.) Laissez cela, et allez-vous-en. (Manette sort.) Je veux vous convertir. Vous n'avez que deux arpens de biens nationaux, rendez-les à l'Eglise, il vous en restera encore assez, et vous serez sûr d'être sauvé. Quelque opinion qu'on ait, c'est toujours une douceur. Vous rendrez ces deux vilains arpens; promettez-le-moi; vous irez plus souvent à la messe; vous observerez les jeûnes et les jours maigres; vous vous confesserez; vous communierez;

vous retirerez vos enfans de l'enseignement mutuel pour les envoyer chez les Frères. Il le faut; je le veux. C'est convenu, n'est-il pas vrai?

PERREL.

Là, là; comme vous y allez!

MADAME LANOUE.

Prenez-y garde, nous serons terribles, je vous en préviens. Les prêtres nous ont assurés contre tout événement; l'Autriche et l'Angleterre sont pour nous; la gendarmerie est à nos ordres; ne badinez pas.

PERREL.

Je vous regarde, je vous écoute, et, soit dit sans vouloir vous fâcher, en vérité, si je peux vous comprendre!...

MADAME LANOUE.

Ce n'est pourtant pas de l'Alcoran. Ce que je dis, c'est ce que j'ai entendu dire si long-temps par des gens d'esprit qui ont des cinquante et des soixante mille francs de place rien que pour penser comme cela. Je parierais que vous en êtes encore aux victoires de la grande-armée, vous; c'était donc bien beau? Avez-vous été voir le Calvaire à votre dernier voyage à Paris? Laissez-nous faire; nous pensons à l'essentiel. Ne dites rien; ne nous contrariez pas; vous verrez. Vous êtes propriétaire; nous aimons les propriétaires.

PERREL.

Avez-vous jamais été malade?

MADAME LANOUE.

La tête quelquefois.

PERREL.

C'est cela : vous vous mêlez de trop de choses.

MADAME LANOUE.

Il y a tant à faire, monsieur Perrel, songez donc. Depuis quinze ans, en quoi a-t-on réussi? Il y a toujours des lois, vous ne pouvez pas dire le contraire; est-ce un gouvernement que cela? Les Français sont essentiellement révolutionnaires; ils nous regardent en riant; ils aiment mieux être en effervescence que de se reposer dans le pouvoir absolu. Ma défunte maîtresse avait bien raison: il faudrait que le gouvernement allât se camper au milieu de la Bretagne, pour venir ensuite reconquérir le gouvernement : les fidèles Bas-Bretons auraient bientôt purgé la langue française de tous les vilains mots qu'on a inventés pendant la démocratie.

PERREL.

Ça viendra, ça viendra, madame Lanoue. Il n'est pas possible que des projets aussi sages ne s'accomplissent pas. En attendant, calmez-vous.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME LANOUE, ensuite MADAME LÉGER.

MADAME LANOUE.

J'ai dans l'idée qu'il est du comité directeur; mais

le voilà terriblement ébranlé. Il faut leur parler ferme; il n'y a que cela. Voyons à d'autres à présent. (A madame Léger qui entre.) Bonsoir, madame Léger. Pourquoi monsieur le greffier n'est-il pas avec vous?

MADAME LÉGER.

Son juge de paix lui donne à dîner aujourd'hui; mais il viendra plus tard avec nos enfans.

MADAME LANOUE.

Des enfans dans un rout, cela ne se fait guère.

MADAME LÉGER.

Vous allez vous moquer de moi, je ne sais pourtant pas encore ce que c'est qu'un rout.

MADAME LANOUE.

C'est une assez bonne invention pour les personnes qui ne sont pas de fortune à recevoir souvent. On donne, dans un hiver, un ou deux routs; c'est comme une revue que l'on passe chez soi de toutes les personnes dont on sait à peu près le nom. Si vous êtes glorieux, vous faites servir des rafraîchissemens plus tôt et avec profusion; si vous êtes avare ou seulement économe, on les sert plus tard et avec prudence.

MADAME LÉGER.

Mais qu'est-ce qu'on fait de tout ce monde-là?

MADAME LANOUE.

Quand on leur a ouvert la porte, on ne s'en inquiète plus. C'est une foule où tout le plaisir est d'être serrés les uns contre les autres.

MADAME LÉGER.

Comme à la foire?

MADAME LANOUE.

Pas du tout. On n'y chante pas; on n'y danse pas; on n'y joue pas; il n'y a ni marionnettes ni curiosités : il n'y a qu'une maîtresse de maison qui se trémousse afin qu'on dise le lendemain que son rout était des plus charmans. Ici, ce n'est pas cela; j'ai un but politique. Vous connaissez mes opinions?

MADAME LÉGER.

Les sœurs en sont très-satisfaites.

MADAME LANOUE.

Eh bien! madame Léger, en moins de quinze jours, il faut que, malgré eux, tous vos paysans pensent comme moi.

MADAME LÉGER.

Si vous espérez cela, par exemple....

MADAME LANOUE.

Dieu le veut.... et les plus grands seigneurs de la cour aussi. La France ne doit pas toujours faire à sa tête non plus; il est bien temps que nous ayons notre tour. J'ai déjà, aux trois quarts, converti monsieur Perrel.

MADAME LÉGER.

Bah!

MADAME LANOUE.

Sans doute. J'ai une provision de ces raisons de cour auxquelles personne ne peut résister. «N'affligez

pas mon cœur, leur dirai-je ; ayez de la patience et laissez-vous conduire. J'ai été à Coblentz ; j'en sais plus que vous. Je vous assure que les jésuites sont excellens. » Que pourront-ils répondre ?

MADAME LÉGER, la regardant d'un air étonné.

Rien.

MADAME LANOUE.

Au premier abord, on est pétrifié de m'entendre parler comme je fais ; on se demande : A qui en veut-elle donc, cette ancienne femme de chambre ? Mais peut-on raisonnablement ne passer que pour une femme de chambre quand on a vécu pendant quinze ans auprès d'une maîtresse qui savait tout, et qui était si confiante qu'elle ne me cachait rien ? Je connaissais toujours les ministres trois ou quatre jours d'avance ; je pourrais dire que j'en ai vu faire.

MADAME LÉGER.

Connaîtriez-vous ceux actuels, par hasard ?

MADAME LANOUE.

Je ne sais pas s'ils y sont encore.

MADAME LÉGER.

C'est que nous avons un neveu dont nous désirerions bien faire quelque chose, un substitut ou approchant. Il n'est pas très-fort sur le droit ; mais, s'il était poussé une fois, il nous ferait bien de l'honneur, parce qu'il est pétri d'indignation.

MADAME LANOUE.

Contre quoi ?

MADAME LÉGER.

Contre tout. C'est un tempérament comme cela. Il est jaune; il est bilieux; il aurait un dévouement d'enfer.

MADAME LANOUE.

Eh! eh! madame Léger, si c'est ainsi que vous le dites, il ne serait pas impossible....

MADAME LÉGER.

Faites cela, ma bonne petite madame Lanoue, oh! faites cela; nous en serons reconnaissans toute la vie. Nous pensons déjà presque comme vous; que notre neveu devienne substitut, nous penserons tout-à-fait de même. Vous devez avoir de grandes protections; vous avez tant de mérite. Ce jeune homme nous a coûté beaucoup d'argent; le brigadier de gendarmerie Bonnemain a de l'estime pour lui, et nos vénérables sœurs lui trouvent je ne sais quoi d'un prédestiné.

MADADE LANOUE.

On y songera; on s'en occupera.

SCÈNE VI.

MADAME LANOUE, MADAME LÉGER, M. LÉGER, un peu ivre.

M. LÉGER.

Me voici, moi.

MADAME LÉGER.

Bonhomme, pourquoi n'as-tu pas amené les enfans?

M. LÉGER.

Pourquoi? pourquoi? Parce que, lorsque j'ai été à la maison pour les prendre, les petits drôles se sont mis à tourner autour de moi de telle sorte que je n'ai jamais pu en venir à bout.

MADAME LANOUE, à madame Léger.

Qu'est-ce qu'il a donc votre mari?

MADAME LÉGER.

Je n'aime pas qu'il dîne dehors.

M. LÉGER.

On va donc faire le sabbat chez vous ce soir, madame Lanoue?

MADAME LÉGER.

Tais-toi, bonhomme, tais-toi.

M. LÉGER.

C'est monsieur le maire qui a dit cela à table chez monsieur le juge de paix.

MADAME LANOUE.

Comment osez-vous parler du maire devant moi? Ignorez-vous que j'ai fait à sa femme une visite qu'elle ne m'a pas rendue?

M. LÉGER.

Cela n'ôte rien à la moralité du maire, madame Lanoue; cela n'empêche pas que ce soit un brave homme, un digne administrateur qui a promis de nous enterrer tous indistinctement, malgré le curé qui voudrait choisir.

MADAME LÉGER.

Finis donc, bonhomme. (A madame Lanoue.) Mon mari a d'excellentes opinions ordinairement; mais quand il a dîné en ville, il n'en est plus le maître.

MADAME LANOUE.

Une autorité doit-elle jamais dîner à ce point-là?

MADAME LÉGER.

Le greffier d'un juge de paix est une si petite autorité.

MADAME LANOUE.

J'en conviens; mais dans aucune circonstance il ne doit oublier que ses paroles portent coup.

M. LÉGER.

Je vais vous dire, madame Lanoue: quoique salariées, les autorités ne peuvent pas s'empêcher d'être un peu comme tout le monde; il ne faut pas leur en vouloir. Demandez plutôt à monsieur Tassin, qui a la meilleure tête du pays.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. TASSIN.

M. TASSIN.

Ne me compromettez pas, monsieur Léger; je n'ai pas la meilleure tête du pays. Je suis arpenteur; mon métier est de toiser; je toise et m'en tiens là.

M. LÉGER.

C'est au mieux. Je toise aussi, moi; mais ce sont les gens que je toise, et ça me les rapetisse bien.

MADAME LANOUE.

Ça ne vous rapetisse pas monsieur le maire, à ce qu'il me semble.

M. LÉGER.

Monsieur le maire est à part, il ne reçoit pas d'appointemens; je ne toise que ceux-là.

MADAME LANOUE.

Dans quel pays suis-je tombée, bon Dieu!

MADAME LÉGER.

Mais croyez bien, madame Lanoue, que mon mari parlerait tout autrement s'il n'avait pas un petit verre de vin dans la tête.

M. LÉGER, avec gaieté.

In vino veritas, maman Lanoue. Mettez un petit verre de vin dans la tête de tout le monde, et tout le monde parlera comme moi.

MADAME LANOUE.

Toiser les gens qui reçoivent des appointemens!

M. LÉGER.

Expliquons-nous; et qui ne font rien pour les gagner.

MADAME LANOUE.

Ne faut-il pas que l'argent aille à quelqu'un?

M. LÉGER.

On en laisserait un peu plus à ceux à qui on le prend.

M. TASSIN.

Je ne dis pas mon opinion; mais je suis assez de cet avis-là.

MADAME LANOUE.

Vous êtes des carbonari, des francs-maçons, des révolutionnaires qui prêchez les gouvernemens à bon marché pour aggraver la circulation.

M. TASSIN.

C'est entraver que vous voulez dire.

MADAME LANOUE.

Cela ne fait rien. Je suis forte là-dessus; c'est ce qui mettait le plus en fureur tous les amis de ma défunte maîtresse. De grands seigneurs, qui ont des places, ne font-ils pas plus de dépense que des boutiquiers, des industriels? Sont-ce des épiciers qui feront peindre des armoiries sur leurs voitures? Le luxe est nécessaire dans une grande monarchie; mais il faut qu'il n'y ait que ceux qui ont le droit d'en avoir qui en aient.

M. LÉGER.

Tudieu! madame Lanoue, comme vous dégoisez. Si les femmes de chambre de Paris sont toutes des commères comme vous, elles n'y vont pas de main morte.

MADAME LANOUE, *à madame Léger.*

Votre neveu a beau être jaune, madame Léger, je vous prie toujours de ne pas compter sur moi pour lui trouver une place.

SCÈNE VIII.

MADAME LANOUE, MONSIEUR et MADAME LÉGER, M. TASSIN, UN FERMIER, SA FEMME, et CLAUDINE leur fille.

LE FERMIER.

Queuque vous voulez donc faire de nous autres, madame Lanoue? Y a une heure que nous sommes dans votre cour à attendre que ça commence.

LA FERMIÈRE.

Vot' violoneux n'est pas seulement encore venu. C'te jeunesse s'ennuie.

CLAUDINE.

Non, ma mère; nous ne nous ennuyons pas; c'est ben joli comme ça.

MADAME LANOUE.

Je veux embrasser cette charmante enfant. (Elle embrasse Claudine.) Comment s'appelle-t-elle?

CLAUDINE.

Claudine, madame, pour vous servir.

MADAME LANOUE.

Elle répond comme un petit ange. Il y a donc quelques gens comme il faut par ici? Elle n'a pas appris cela toute seule.

M. LÉGER.

Mais j'espère bien que nous sommes tous des gens comme il faut.

MADAME LANOUE.

Vous ne vous doutez seulement pas de ce que c'est qu'un rout, et cette enfant en a le sentiment; elle devine que c'est une petite cohue tout-à-fait dans le goût anglais.

LE FERMIER, à sa fille.

Est-ce que vraiment t'as deviné ça, toi?

CLAUDINE.

Oui, mon père; car je voudrais qu'il y en eût tous les jours.

MADAME LANOUE.

Bien, bien, ma belle petite.

LE FERMIER.

Mais ils gèlent tous en bas.

MADAME LANOUE.

Ils n'ont qu'à monter ici.

LA FERMIÈRE.

Et pis après?

MADAME LANOUE.

Ils seront dans une chambre.

LE FERMIER.

Et ensuite?

MADAME LANOUE.

Un rout n'est pas autre chose que cela.

LE FERMIER, à demi-voix à M. Léger.

Dites donc, monsieur Léger, est-ce qu'elle perd la tête?

M. LÉGER

Il faudrait savoir d'abord si elle en a jamais eu.

LA FERMIÈRE.

En conscience, madame Lanoue, vous ne nous ferez pas croire que vous nous ayez dérangés rien que pour nous entasser dans votre chambre.

MADAME LANOUE.

Allez en Angleterre.

LE FERMIER.

Laisse donc, femme, il y a queuque chose là-dessous.

LA FERMIÈRE.

Je voyons ben que madame Lanoue a mis des fleurs dans ses pots, et que son quinquet est allumé; mais c'est bentôt vu.

MADAME LANOUE.

Têtes de fer que vous êtes, je vous dis que c'est un rout.

LE FERMIER.

Raoute, raoute tant que vous voudrez; mais faites-nous faire queuque chose.

MADAME LANOUE.

Patientez; on vous donnera du pain et du beurre.

LA FERMIÈRE.

J'en avons chez nous.

MADAME LANOUE.

Et du thé.

LE FERMIER.

Je ne sommes pas malades.

M. LÉGER, riant.

Ah! ah! ah! ah!

MADAME LANOUE.

Vous le faites donc exprès? Ne me tourmentez pas. J'ai invité tous les gros bonnets du village dans de si bonnes intentions! Je veux vous rendre monarchiques et religieux, mes enfans.

M. TASSIN.

Je ne m'explique pas; mais nous le sommes peut-être plus que vous.

MADAME LANOUE.

A la bonne heure; mais vous ne l'êtes pas comme moi.

M. TASSIN.

C'est que nous ne sommes pas pensionnés pour cela.

MADAME LANOUE.

Donc vous pouvez vous tromper dans vos opinions.

M. TASSIN.

Si je me trompe, je me trompe pour rien.

MADAME LANOUE.

Est-ce la révolte que vous prêchez?

MADAME LÉGER.

Il n'y a pas de révolte, madame Lanoue.

MADAME LANOUE, à Claudine.

Vous me comprenez, vous, aimable créature? Nous comptons sur la jeunesse; la jeunesse est toujours bonne, quand elle n'est pas intriguée par la malveillance.

M. LÉGER, la reprenant.

Instiguée.

MADAME LANOUE.

Taisez-vous; ne corrompez pas cette enfant. La fidélité est la première des vertus, Claudine.

CLAUDINE.

Entendez-vous, mon père?

MADAME LANOUE.

N'écoutez pas vos parens.

M. LÉGER.

Jolie éducation!

CLAUDINE.

Eh! ben oui, monsieur Léger, puisque madame Lanoue est pour moi, et qu'elle est aussi pour la fidélité, je ne cache pas que je n'ai jamais aimé qu'Ambroise, et que je n'aimerai jamais que lui. Quand je suis avec Ambroise, je n'ai pas besoin d'autre chose. Les autres peuvent vouloir de la danse et des violons; moi je ne veux qu'Ambroise; et je vas le retrouver en bas, pour qu'il ne s'ennuie pas trop à m'attendre.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

MADAME LANOUE, MONSIEUR et MADAME LÉGER, M. TASSIN, LE FERMIER et LA FERMIÈRE.

M. LÉGER, à madame Lanoue.

Est-ce là une déclaration de principes? Vous devez être contente.

MADAME LANOUE.

Cette malheureuse révolution a pénétré partout. Une jeune fille pure et naïve en apparence, quand on lui parle de fidélité, s'imagine qu'on lui parle d'un amour grossier pour un paysan.

MADAME LÉGER.

Ambroise est beau garçon.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE MAITRE DE POSTE.

MADAME LANOUE.

Monsieur le maître de poste, nous sommes dans un maudit village que je ne parviendrai jamais à réunir.

LE MAITRE DE POSTE.

Vous avez plus de trente personnes en bas.

MADAME LANOUE.

Réunir à la bonne cause.

LE MAITRE DE POSTE.

Réunir à la bonne cause! Mais ne devrait-on pas aussi se réunir un peu à nous, et ne pas nous tourmenter comme on fait?

MADAME LANOUE.

Encore un qui se plaint.

LE MAITRE DE POSTE.

Ne vient-on pas de nous retirer tout nouvellement une malle-poste, pour la faire passer sur l'autre route, soi-disant parce que l'autre route pense mieux que nous?

MADAME LANOUE.

Dame! si c'est vrai qu'elle pense mieux que vous.

LE MAITRE DE POSTE.

Toutes les routes pensent de même. On parle aussi de nous ôter les deux diligences qui nous restent.

LA FERMIÈRE.

Il ne manquera plus que ça pour achever l'auberge que tient mon frère; il sera obligé de mettre la clef sous la porte.

MADAME LANOUE.

Tous les maîtres de poste et tous les aubergistes qui sont sur cette route-ci pourraient dire la même chose.

LE FERMIER.

Je ne les empêchons pas.

MADAME LANOUE.

Dès qu'une mesure est générale, on n'a pas le droit

de se plaindre; vous semblez n'être satisfaits que quand vous êtes mécontens. Il serait bien plus simple de rester tranquille et de ne rien dire : c'est le vrai dévouement.

LE MAITRE DE POSTE.

Nous ne voudrions qu'une chose, c'est que ces messieurs de Paris, qui se battent à qui nous gouvernera, eussent de temps en temps de bonnes idées pour la France.

M. LÉGER.

On les paierait à part pour cela, parce qu'il faut être juste; on sait bien que ce n'est pas dans leur besogne ordinaire.

LE FERMIER.

De bonne foi, quand il fait des saisons comme celles que nous avons depuis deux ans, à leur place je ne pourrais pas m'empêcher d'avoir queuque pitié.

MADAME LANOUE.

C'est votre presse périodique qui vous apprend à être malheureux. (Au fermier.) Voyons, bonhomme, que lisez-vous?

LE FERMIER.

Je ne lisons pas; je ne savons pas lire.

MADAME LANOUE.

Si vous ne savez pas lire, vous devez être pour nous.

LA FERMIÈRE.

Qui donc, c'est-i vous?

MADAME LANOUE.

L'ancien régime, où les gens de campagne étaient

si heureux. Êtes-vous faits pour être politique? On ne vous demande rien.

LA FERMIÈRE.

Que nos enfans ; c'est une bagatelle !

LE FERMIER.

Et de l'argent.

MADAME LANOUE.

L'argent! l'argent! c'est leur mot d'ordre à tous ; ils n'ont que cela à la bouche. Cette vilaine révolution a rendu les Français avares à un point que cela fait frémir. Dieu merci ! les gouvernemens ne partagent pas ces idées mesquines. Les gouvernemens voient de haut.

M. LÉGER, *avec ironie*.

Oui, les gouvernemens ont l'air de voir de haut, parce qu'ils ne se soucient de rien.

MADAME LANOUE.

Il faut des coups d'État; il faut des coups d'État; et il y en aura; et vous ne pourrez pas dire qu'on vous prend en traître : il y a assez de temps qu'on vous y prépare. Quand la France aura de bons malheurs, nous verrons si elle s'amusera encore à ergoter sur des matières qui ne la regardent pas. Moi, qui n'étais venue dans ce village que parce qu'on m'avait assuré que l'esprit y était excellent et la vie à bon marché...

M. LÉGER.

Ça fait deux motifs.

MADAME LANOUE.

Ai-je été trompée! Je ne trouve que des ingrats, des cœurs endurcis, des révoltés, des incendiaires qui ne parlent que d'économie, d'horreurs, qui voudraient dépouiller tout ce qui est au-dessus d'eux.

LA FERMIÈRE, à demi-voix, aux autres personnages.

Ne la contrarions pas; elle n'est plus jeune; il est ben possible que sa tête déménage.

MADAME LÉGER.

Pauvre femme! Elle est folle de bonne foi, au moins.

M. TASSIN.

C'est très-touchant!

SCÈNE XI.

MADAME LANOUE, MONSIEUR et MADAME LÉGER, LE FERMIER, LA FERMIÈRE, MONSIEUR TASSIN, LE MAITRE DE POSTE, BONNEMAIN, brigadier de gendarmerie.

MADAME LANOUE.

Arrivez, arrivez, monsieur Bonnemain. Vous montez à cheval, vous êtes brigadier de gendarmerie; pourquoi n'avez-vous pas combattu les mauvaises doctrines de ce village?

M. LÉGER.

Quand on est à cheval, c'est si facile!

BONNEMAIN.

Qu'est-ce donc que vous disiez?

LE FERMIER.

Ma fine, nous parlions quasi politique.

M. LÉGER.

Et comme vous êtes militaire, vous savez bien, monsieur Bonnemain, que cela ne vous regarde pas.

BONNEMAIN.

C'est juste : il y a un ordre du jour là-dessus.

MADAME LANOUE.

A quoi servez-vous donc ? Ne devez-vous pas soutenir ce qu'on veut faire ?

M. TASSIN.

Tenez, madame Lanoue, sans dire ce qu'on pense, on peut bien dire ce qu'on a vu. Vous devez vous rappeler qu'il y a eu un gouvernement qu'on nommait le Directoire; les gendarmes ne lui manquaient pas, ni les canonniers, ni les canons. Un jour, pour se faire respecter, il s'avise d'envoyer tout cela sur une des terrasses des Tuileries; les promeneurs viennent comme de coutume, et même en plus grand nombre que de coutume, pour voir ce qu'on ferait. On ne fit rien. Le Directoire était usé, on le sentait; si bien que les canonniers, avec leur mèche allumée, regardaient les promeneurs, et les promeneurs regardaient les canonniers avec leur mèche allumée. Je ne sais pas de quel côté on commença à rire; mais ça finit par être tout le monde, canonniers, promeneurs, jusqu'aux canons et aux mèches allumées. Il y a des temps où on ne peut plus être sérieux.

MADAME LANOUE, *effrayée.*

Mes amis, je ne vous veux pas de mal ; vous pouvez avoir raison et moi tort. Je vous prêche la morale la plus pure ; je vous engage à ne pas tenir à l'argent autant que vous le faites. Quoi de mieux ? Vous savez le proverbe : PAYEZ, ET VOUS SEREZ CONSIDÉRÉ.

M. LÉGER.

Voilà qui est bien. Mais ceux qui sont payés, qu'est-ce qu'ils seront ?

MADAME LÉGER, *avec impatience.*

Ils seront payés, bonhomme ; car tu es trop méchant aujourd'hui.

M. LÉGER.

Laisse donc, madame Léger ; nous plaisantons. Madame Lanoue plaisante en parlant de coups d'État ; moi je plaisante pour lui répondre ; sans cela la conversation finirait.

MADAME LANOUE, *affectant de rire.*

Eh ! mais, sans doute. Nous ne sommes méchans ni les uns ni les autres. (*Bas à Bonnemain.*) La vilaine engeance ! Je me suis mise trop à découvert. J'avais cru que tout me serait facile avec des gens de rien comme ceux-ci.

BONNEMAIN.

Il y a tant de gens de rien.

MADAME LANOUE.

Vous n'avez pas mis vos gendarmes autour de la maison ?

BONNEMAIN.

A quoi cela aurait-il servi ?

MADAME LANOUE.

Pour des routs, c'est assez l'usage. Je vous avoue que la peur me gagne.

BONNEMAIN.

Faites comme on fait ; ayez l'air menaçant.

MADAME LANOUE.

M'assurez-vous que je les intimiderai?

BONNEMAIN.

Essayez.

MADAME LANOUE, haut.

Messieurs, je suis bonne, très-bonne, trop bonne peut-être ; mais je déclare que je ne souffrirai pas qu'on m'insulte chez moi.

MADAME LÉGER, avec douceur.

On ne vous insulte pas, madame Lanoue.

MADAME LANOUE, élevant la voix davantage.

Si fait, on m'insulte. On doit deviner mes opinions et s'y confirmer.

M. LÉGER, la reprenant.

S'y conformer.

MADAME LANOUE.

Quand on a l'air de se plaindre du gouvernement, c'est à mes yeux comme si on se plaignait de moi. Je suis pour les prérogratis.

M. LÉGER.

Prérogatives.

LA FERMIÈRE.

Ils parlent latin ; mon homme, allons-nous-en.

LE MAITRE DE POSTE.

Est-elle drôle, cette madame Lanoue? A qui en a-t-elle ?

MADAME LANOUE.

C'est vous qui êtes un drôle.

LE MAITRE DE POSTE, riant.

Oui, madame Lanoue.

MADAME LANOUE, avec exaltation.

Je serais martyre au besoin.

M. LÉGER, riant.

Oui, madame Lanoue.

MADAME LANOUE.

Et le pape est au-dessus de tout.

LE FERMIER.

Oui, madame Lanoue.

MADAME LANOUE.

Si les gendarmes français ne font pas leur devoir, nous en appellerons d'autres. Le monde est assez grand.

M. TASSIN.

Halte-là, s'il vous plaît. Il y a des folies dont on peut rire ; il y en a d'autres qu'on ne doit pas sup-

porter. De quel droit nous menacez-vous? Avons-nous été vous chercher? Nous sommes comme nous sommes, vous ne nous changerez pas. Si vous vous déplaisez parmi nous, retournez d'où vous venez; et bon voyage.

M. LÉGER.

Allons, allons, papa Tassin, vous prenez les choses trop au sérieux.

M. TASSIN, *se calmant.*

Vous avez raison; mais on est si peu accoutumé à entendre de pareilles radotages....

MADAME LANOUE.

Monsieur Bonnemain, faites-moi le plaisir, je vous prie, de renvoyer tous ces gens-là.

BONNEMAIN, *bas.*

Je suis seul.

MADAME LANOUE.

N'importe. J'écrirai à Paris; je vous ferai avoir de l'avancement. Vous aurez déjoué une conspiration: rien ne fait plus d'honneur. Ah! mon Dieu, on devrait... Est-ce qu'on ne pourrait pas... Je voudrais... Mais regardez-les donc; ils ne bougent pas. Approchez-vous de la fenêtre, monsieur Bonnemain, pour voir ce que font les autres; ils doivent avoir des ramifications....

BONNEMAIN.

Non. Ils dansent.

MADAME LANOUE.

Ils dansent! voyez-vous? Ils savent que c'est un

rout, et ils dansent. C'est pour renverser les usages reçus. Ma tête s'embrouille. Qu'il est pénible d'avoir à lutter contre l'effervescence.... N'est-ce pas comme cela qu'on dit ?... Quand il n'y a pas d'étrangers pour soutenir un gouvernement, tout va de travers. Juste ciel! qu'est-ce donc qu'ils crient? N'est-ce pas *vive la liberté?*

MADAME LÉGER, lui frappant dans la main.

Madame Lanoue! madame Lanoue! vous vous faites mal.

MADAME LANOUE.

Ils crient *Vive la Charte!* au moins.

LE MAITRE DE POSTE.

Avait-elle invité le chirurgien? Sait-on s'il est en bas?

MADAME LANOUE.

Ceux qui vivaient il y a deux cents ans ne connaissaient pas leur bonheur!

MADAME LÉGER.

Que c'est triste de voir quelqu'un dans cet état-là!

MADAME LANOUE.

Le bruit augmente. C'en est fait de moi. C'est la révolution. Ils vont tout mettre au pillage. Mes amis, ne m'abandonnez pas. Vous êtes plus raisonnables qu'eux; faites-leur donc entendre que les peuples sont bien plus heureux quand ils souffrent tout que quand ils regimbent contre tout. Si je n'avais pas perdu un album, un petit livre où ma défunte maîtresse avait écrit de si belles choses! Mais enfin ap-

prenez-leur toujours qu'il y a jusqu'à des cardinaux à la tête de nos affaires; peut-être cela les calmera-t-il.

M. LÉGER.

Ils verront moins en noir.

MADAME LANOUE.

Nous voulions ramener le beau siècle.... (Elle s'arrête et écoute.) Ils montent l'escalier! (Elle se laisse tomber sur un siége.) Jésus! Maria!

(On entend en dehors le refrain d'une ronde sur l'air : *Et voilà la vie que les moines font.*)

Le monde est une danse
Où l'bon Dieu nous lance :
Dès qu'elle commence
On n'peut plus r'culer.

MADAME LANOUE.

On ne peut plus reculer! Est-ce contre moi qu'ils ont fait cette chanson?

LA FERMIÈRE.

Oh ben oui!

MADAME LANOUE.

On ne peut plus reculer! Si on ne pouvait plus reculer, tout serait donc fini? (Bas en se détournant.) Les monstres!

(Une troupe de gens du village entre en dansant, tandis que madame Lanoue, entourée de tous les autres personnages, paraît terrifiée.)

SCÈNE XII.

MADAME LANOUE, MONSIEUR et MADAME LÉGER, M. TASSIN, LE MAITRE DE POSTE, LE FERMIER, LA FERMIÈRE, BONNEMAIN; GENS DU VILLAGE se tenant tous par la main, et formant une ronde.

UNE JEUNE FILLE, chantant.

Voyez notre danse,
Elle est sans façon;
Si c'est vot' conv'nance,
Entrez dans le rond.
Prenez votre place
Sans fair' la grimace;
Dansez avec grâce,
Et pas à r'culons.

(On danse.)

MADAME LANOUE, entre ses dents.

On reculera, malgré vos chansons séditieuses, intrigans que vous êtes, impies, athées.

JEUNE FILLE, chantant.

Gens de haut étage
Voudraient n'plus danser;
Ils trouv' qu'à leur âge
C'est dur d'avancer.
Restez en arrière
Si c'est vot' manière;
Mais un' danse entière
Ne peut pas r'culer.

(On danse.)

MADAME LANOUE, avec violence.

Vous serez damnés; le ciel tombera sur vous; c'est comme si c'était fait.

(Les paysans sont au moment d'éclater de rire; mais madame Léger et la fermière leur font signe de se taire.)

MADAME LÉGER.

Ne riez pas, je vous en prie; dans l'état où elle est, vous pourriez lui faire bien du mal.

LA FERMIÈRE.

La tête n'y est plus. Laissons-la seule.

PLUSIEURS PAYSANS.

Oui, oui, laissons-la seule.

UN PAYSAN.

Et allons danser autre part.

(Ils sortent tous, à l'exception de M. Léger et de madame Lanoue.)

SCÈNE XIII.

MADAME LANOUE, MONSIEUR LÉGER.

MADAME LANOUE, après quelques momens de silence.

Je leur ai dit qu'ils étaient damnés, et ça n'a pas eu l'air de leur faire grand'chose.

M. LÉGER.

Ça ne leur a rien fait du tout. Depuis six ans on leur répète cela tous les dimanches, ils y sont accoutumés.

MADAME LANOUE.

Je regretterai toute ma vie cet album de feu madame la marquise ; ça leur aurait fait plus d'effet que toutes les damnations possibles. C'était joli! Imaginez-vous, monsieur Léger, des plaisanteries de ducs et de princes, des bons mots d'émigrés, des épigrammes charmantes contre la révolution, faites tant à Versailles qu'à Coblentz; et puis, outre cela, des maximes, des sentences sérieuses, comme celles-ci, par exemple : Si veut le roi, si veut la loi. C'est fort, n'est-ce pas?

M. LÉGER.

C'est même très-fort.

MADAME LANOUE.

J'avais fait un paquet de tout cela, avec un tas de vieux ridicules qui venaient de madame; quelqu'un aura mis la main dessus.

M. LÉGER.

Ne le regrettez pas trop cependant; je doute que vous en ayez tiré le parti que vous croyez. Vous venez de Paris, de la cour surtout, où il y a tant d'espèces de mondes! Ici nous sommes des gens tout simples qui ne comprenons pas les finesses; vous avez pu vous en apercevoir.

A GENS DE VILLAGE, TROMPETTE DE BOIS.

LA DISGRACE,

OU

IL N'Y A PAS DEUX ESPÈCES D'ANTICHAMBRES.

PERSONNAGES.

LE MARGRAVE.
LA MARGRAVE.
MADAME DE ROSEMBERG, dame d'honneur.
L'ÉVÊQUE DE NEUBRUNN.
LE PRÉSIDENT DE BUTTLER.
LE GRAND-MARÉCHAL.
LE CONSEILLER LINCK.
MADAME DE WALTER.
MADAME DE RUDENS, mère de madame de Walter.
LE COMTE DE BURCSHAL.
MADAME DE FURTZBOURG.
RODOLPHE, frère de madame de Rosemberg.
LA BARONNE DE GREENSCHLOFF.
SOPHIE DE BRISNAW.
MADAME DE TELLFINGEN, dame d'atour.
ABRAHAM, joaillier.
FRANZ, marchand de modes.
LOUISE, femme de chambre de madame de Rosemberg.
BIBER, chasseur de madame de Rosemberg.
MADEMOISELLE KOHLD, au service de madame de Walter.
DAMES de la Margrave.
CHAMBELLANS.
PAGES.

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne.



MME DE WALTER.

IL EST BIEN BEAU, JE VEUX L'ESSAYER.

La Disgrace, P. 121

LA DISGRACE.

SCÈNE I.

(Le salon de madame de Rosemberg.)

LOUISE, brodant, ensuite BIBER.

BIBER, arrivant sur la pointe des pieds.

MADEMOISELLE Louise!

LOUISE.

Mon Dieu, Biber, je vous ai défendu cent fois de me parler dans le jour.

BIBER, avec naïveté.

J'ai dit : Mademoiselle Louise.

LOUISE.

C'est égal; madame se doute déjà de quelque chose, et avec l'humeur qu'elle a, depuis hier surtout....

BIBER.

Je voulais vous demander des nouvelles de la cour.

LOUISE.

C'est toujours de même.

BIBER.

La princesse ne s'apaise donc pas?

LOUISE.

Non, allez-vous-en.

BIBER.

Écoutez, mademoiselle Louise ; je vais faire comme si je nettoyais cette console; vous, continuez à broder; de cette façon-là, il entrerait quelqu'un, que ça aurait l'air tout naturel.

LOUISE.

Je ne veux pas.

BIBER.

Vous me refusez toujours.

LOUISE.

Ne dites donc pas des bêtises.

BIBER.

Mais c'est vrai. Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à ce que deux personnes en service dans la même maison se trouvent, par hasard, dans la même pièce?

LOUISE.

Si c'était autre chose que la curiosité encore qui vous attirât auprès de moi.

BIBER.

Que vous êtes maligne! Vous savez bien à quoi vous en tenir. Au fait, ce que je vous demande ne m'intéresse que parce que c'est à vous que je le demande. Qu'est-ce que ça me fait à moi que madame soit brouillée avec la margrave? Elle peut bien se passer de sa place; on dit que ses gages ne sont pas déjà si forts.

LOUISE.

Ses gages! Vous parlez comme s'il était question de gens comme nous.

BIBER.

Eh bien! comment dit-on pour eux autres?

LOUISE.

On dit traitement. Mais ce n'est pas pour cet argent-là que madame a le plus de chagrin.

BIBER.

Est-ce qu'elle aimait vraiment la princesse?

LOUISE.

Ce ne serait pas encore là une raison.

BIBER.

Alors, c'est donc l'honneur que cela lui faisait?

LOUISE.

Voilà. La place de madame était extrêmement honorable, et tellement honorable, que je crains bien qu'en la perdant elle ne soit obligée de diminuer sa dépense.

BIBER.

Je ne vous comprends pas.

LOUISE.

Mais sans doute. Une place extrêmement honorable à la cour est une place qui rapporte extrêmement d'argent.

BIBER.

Expliquez-vous donc. Vous disiez tout à l'heure que ce n'était pas pour l'argent.

LOUISE.

Pour l'argent du traitement. Mais le reste, ce qu'on appelle les droits qui sont comme un pillage autorisé, les grâces, les faveurs que l'on fait obtenir, les services que l'on reçoit des ministres et de tous les gens qui possèdent de grands emplois.... Une dame d'honneur qui était toujours dans l'oreille de sa maîtresse; vous jugez que ça se paie. Madame était chez la margrave comme est ici notre femme de charge, à qui vous donnez de temps en temps des boîtes de confitures, quoique vous ne puissiez pas la souffrir, parce que vous savez bien que d'un autre côté ça n'est pas perdu.

BIBER.

La vieille madame Miller peut bien prendre ce qu'on lui donne; mais madame qui est si fière...

LOUISE.

Aussi n'est-ce pas des confitures qu'on lui offre.

BIBER.

J'entends bien.

LOUISE.

Par exemple, tous les concerts, tous les divertissemens que nous avons donnés cet hiver, ça n'a rien coûté à madame, et nous avons cependant eu l'étrenne de tous les virtuoses qui ont passé par la ville; mais le directeur du théâtre, qui voulait être nommé directeur des concerts du palais, n'a pas manqué son coup non plus.

BIBER.

C'est bien commode de divertir la cour pendant trois mois à si bon marché.

LOUISE.

Je ne suis que femme de chambre de madame, moi; eh bien! regardez cette bague-là.

BIBER, avec humeur.

Louise, qu'est-ce que cela signifie?

LOUISE.

Bon. Appelez-moi Louise tout haut. Criez plus fort.

BIBER, baissant la voix.

Je veux savoir comment vous avez eu ce diamant.

LOUISE.

Parce qu'on me l'a donné pour la peine de remettre à madame un petit chiffon de papier.

BIBER.

Un petit chiffon de papier!

LOUISE.

Oui, le bourgmestre de Staurback qui veut être autorisé à faire payer aux voyageurs plus de chevaux de poste qu'il ne leur en fournit, afin de gagner davantage.

BIBER.

Je ne vois pas ce que madame peut faire à cela.

LOUISE.

Sans notre disgrâce, nous n'aurions pas été em-

barrassés; et même, malgré notre disgrâce, je n'en désespère pas.

BIBER.

Dites-moi donc au juste le sujet de cette disgrâce; car si madame n'aimait pas beaucoup la margrave, il est certain du moins que la margrave....

LOUISE, *l'interrompant.*

Aimait madame? Pas davantage. Elle l'avait choisie de préférence pour la tourmenter un peu plus que les autres, et parce que ça l'amusait de faire croire qu'elle avait de l'attachement pour quelqu'un; voilà tout. Madame a donc demandé cette permission de trois jours pour aller à sa terre; mais elle n'a pas été plus tôt partie que la princesse a trouvé charmant de lui écrire tout de suite, comme une amie qui ne peut pas être un instant sans s'occuper de son amie. Elle lui a dépêché un courrier qui devait arriver en même temps que nous. En passant par Spiegelberg, la bonne madame Schwarz, qui fiançait sa fille, nous a retenues quelques heures; le courrier, ne nous trouvant pas au château, est revenu, par conséquent, sans réponse; de sorte que la margrave a jeté les hauts cris. « Madame l'avait trompée; madame avait dit qu'elle allait à sa terre, et madame était allée autre part. Où était-elle allée? Pourquoi lui avait-elle fait un mensonge? » Quand une princesse crie contre quelqu'un, il y a toujours de bonnes amies qui prennent la défense de ce quelqu'un-là de manière à mettre les choses au pis. Madame de Kalb, madame de Wurms, toutes les commères de la cour

ne s'y sont pas épargnées, à ce qu'il paraît, puisqu'il est défendu à madame de se présenter désormais devant la margrave.

BIBER.

Quelque réforme que fasse madame, cela ne peut pas tomber sur nous. Il lui faudra toujours bien une femme de chambre et un chasseur. Ainsi cela nous est égal; nous n'y perdrons rien.

LOUISE.

Je ne m'y fie pas. Elle s'arrangera pour renvoyer quelqu'un. Elle a tant répété qu'elle se ruinait pour faire honneur à sa maîtresse, qu'elle ne voudra pas en avoir le démenti. Elle a déjà parlé de voyager en France.

BIBER.

Ah! que j'aimerais cela!

LOUISE.

Ne l'entends-je pas?

BIBER.

C'est elle-même : je me sauve.

(Il s'enfuit.)

(La comtesse de Rosemberg entre.)

LA COMTESSE, avec humeur.

Que faites-vous ici?

LOUISE.

Madame sait bien que c'est ma place ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous n'étiez pas seule.



LOUISE.

Madame, je crois que Biber est venu un instant pour nettoyer les meubles.

LA COMTESSE, avec ironie.

Vous croyez? Vous n'en êtes pas sûre? Allez, mademoiselle, et dites à monsieur Hutten de faire le compte de Biber.

LOUISE.

Madame le renvoie?

LA COMTESSE.

Exécutez mes ordres.

(Louise sort.)

LA COMTESSE, seule.

Disgraciée! je suis disgraciée! Combien de fois encore serai-je obligée de répéter ce terrible mot avant d'y être accoutumée? Je ne suis plus rien à la cour! C'est impossible! Non, non, c'est impossible. Que pourra faire sans moi cette princesse sans caractère, sans esprit, incapable d'écrire le plus petit billet? Ne craindra-t-elle pas de perdre la réputation que je lui avais faite?.... A quoi vais-je penser? Si on lui a persuadé qu'elle compromettrait sa dignité en me rappelant, elle ne me rappellera jamais. Ingrate! Une femme se conduire aussi durement avec une autre femme!

(Elle reste quelque temps pensive, et tout à coup elle sonne; Louise paraît.)

LA COMTESSE, avec douceur.

Louise, j'avais de l'humeur en entrant dans ce salon; je ne sais pas trop ce que je vous ai dit; il ne faut plus y penser.

LOUISE.

Madame tient-elle toujours à ce que je parle à monsieur Hutten ?

LA COMTESSE.

Non, non; c'est inutile, Louise.

LOUISE.

Je remercie madame pour ce pauvre Biber.

LA COMTESSE.

Laissez-moi à présent, Louise. (Louise sort.) C'est un exemple que je donne à la margrave. Il me semble que, pour peu qu'on ait le cœur bien placé, c'est ainsi qu'on doit agir : mais les princes ne croient rien devoir à personne.

LOUISE, annonçant.

Monseigneur l'évêque de Neubrunn.

(Elle sort.)

LA COMTESSE, allant au-devant de l'évêque.

Ah ! monseigneur, que je suis reconnaissante !

L'ÉVÊQUE.

Mon devoir n'est-il pas de consoler les affligés ?

LA COMTESSE, soupirant.

Ah !

L'ÉVÊQUE.

C'est au château de Lenstenn que j'ai appris cette fatale nouvelle. Vous jugez si j'ai eu hâte de faire mettre mes chevaux. Mais dites-moi que ce n'est pas aussi terrible qu'on me l'a raconté. Vous n'avez pas perdu tout espoir ?

LA COMTESSE.

J'en conserve bien peu.

L'ÉVÊQUE.

Le grand-maréchal vous avait-il effectivement préparé une fête?

LA COMTESSE.

Voici la première fois que j'entends parler du grand-maréchal dans cette affaire.

L'ÉVÊQUE.

Je vous en fais la question parce qu'on m'en a fait le propos. Pour moi personnellement.... vous savez bien.... Mais vous n'avez pas été à votre terre comme vous l'aviez dit à Son Altesse.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi.

L'ÉVÊQUE.

Pourquoi le courrier ne vous y a-t-il pas trouvée?

LA COMTESSE.

Je suis lasse de raconter ces détails; mais enfin puisque vous les ignorez, il faut bien que je vous les apprenne. Je me suis arrêtée chez madame Schwarz, mais deux heures tout au plus, pour complimenter sa fille qu'elle fiançait ce jour-là à un petit Polonais, neveu du grand-maréchal. Je devine à présent que c'est cela qui a mêlé le nom du grand-maréchal dans les contes qu'on aura pu faire.

L'ÉVÊQUE.

Et ensuite?

LA COMTESSE.

Ensuite j'ai continué ma route, et je suis arrivée une heure peut-être après le départ de ce malheureux courrier.

L'ÉVÊQUE.

Vous n'avez pas écrit aussitôt à la princesse?

LA COMTESSE.

Je n'ai pas perdu un seul instant, au contraire.

L'ÉVÊQUE.

A la bonne heure. On m'avait assuré que vous ne lui aviez pas écrit.

LA COMTESSE.

Mais, à mon retour, j'ai trouvé ma lettre qu'elle m'avait renvoyée sans l'ouvrir.

L'ÉVÊQUE.

C'est incroyable.

LA COMTESSE, soupirant.

C'est pourtant comme cela.

L'ÉVÊQUE, après un moment de réflexion.

Il faut convenir d'une chose; une princesse est une princesse.

LA COMTESSE.

Quel crime avais-je commis?

L'ÉVÊQUE.

Ah! ah! voilà ce que c'est que de le prendre avec les princes sur le pied du dévouement absolu; on n'en finit jamais. Je sais bien que c'est avantageux

sous un autre rapport; mais dame! aussi..... Tenez, j'aime mon état à cause de cela. Un évêque peut se tenir dans d'excellentes limites sans se faire le moindre tort. Il est censé que nous avons des devoirs, une conscience qui ne peut pas se plier à tout; au lieu que vous autres.....

LA COMTESSE.

Si ce sont là les consolations que vous veniez m'apporter.....

L'ÉVÊQUE.

Permettez donc, permettez donc, ma chère comtesse; il faut bien que je commence comme nous commençons; que je vous remontre la faute que vous avez faite. Vous êtes trop attachée aux choses de ce monde.

LA COMTESSE.

Monseigneur!

L'ÉVÊQUE, *d'un ton de psalmodie.*

Tâchez d'acquérir cette force d'âme qui aide à supporter les misères de la vie. Votre foi n'est pas assez ardente. Toutes les passions s'éteignent avec l'âge, souvent même l'ambition. Que vous restera-t-il dans vos vieux jours, si vous n'avez jamais cultivé des idées sérieuses? Du vague, de la tristesse, un vide affreux, de vains souvenirs, et plus d'espoir. Continuez, ma fille.

LA COMTESSE.

Que je continue quoi?

L'ÉVÊQUE.

Vous avez raison, vous avez raison. Je m'imagi-

nais tout autre chose. Oui, ma fille, la foi! la foi! Avec la foi, les vraies consolations ne vous manqueront pas.

(Un moment de silence pendant lequel l'évêque paraît prêt à s'endormir.)

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, monseigneur? Est-ce que vous souffrez?

L'ÉVÊQUE, revenant à lui.

Ce n'est pas positivement que je souffre, mais depuis quelque temps, je ne sais pas ce que j'ai; il me faut du mouvement. En arrivant chez vous, j'étais assez bien, parce que la voiture m'avait remué; aussitôt que je laisse travailler ma tête, je tombe dans un état indéfinissable : c'est comme un brouillard, de l'ennui, du vague.

LA COMTESSE.

Cela ressemble un peu à l'état dont vous me menaciez tout à l'heure; et pourtant, monseigneur, on ne peut pas dire que vous soyez tout-à-fait sans ambition.

L'ÉVÊQUE.

A quoi cela me sert-il? On ne veut rien faire pour moi. Il est certain que je n'ai jamais eu une vie épiscopale.

LA COMTESSE.

Il faut laisser dire cela à vos ennemis.

L'ÉVÊQUE.

Si mes ennemis disent cela, ils disent la vérité. Qu'est-ce que c'est donc que quinze mille florins par

an? C'est tout ce que je puis faire que de conserver quatre chevaux; je me passe de maître d'hôtel, et je n'ai pas la moitié de la livrée que je devrais avoir. Vous deviez parler à la princesse.

LA COMTESSE.

C'est la dernière conversation que nous avons eue ensemble.

L'ÉVÊQUE, avec une grande anxiété.

Elle refuse, j'en suis sûr.

LA COMTESSE.

Elle trouve le petit prince Ferdinand bien jeune encore pour passer dans les mains d'un gouverneur.

L'ÉVÊQUE.

Bien jeune! Songez donc que le mois prochain je vais entrer dans ma soixante-deuxième année.

LOUISE, annonçant.

Madame la baronne de Greenschloff.

(Elle sort.)

LA BARONNE, entrant.

Ah! ah! le bon évêque ici! Eh bien! ma bru, je ne m'étais pas trompée dans ce que je vous disais ce matin.

LA COMTESSE.

Hélas! serait-il possible!

LA BARONNE.

On parle plus que jamais de la petite Amélie de Walter pour vous succéder.

L'EVÊQUE, très-vivement.

Mademoiselle de Rudens que j'ai mariée l'année dernière à monsieur le comte de Walter?

LA BARONNE.

Il y a une très-forte cabale pour elle.

LA COMTESSE.

Assurément vous vous trompez, madame. La margrave ne souffrira jamais auprès d'elle une femme aussi jeune et aussi écervelée. Rappelez-vous donc qu'elle a presque fait une scène le jour que madame de Walter a été présentée, à cause de la manière dont le margrave la regardait.

L'ÉVÊQUE, se parlant à lui-même.

Madame de Walter! Il y a des alliances entre nos familles.

LA BARONNE.

Que voulez-vous que je vous dise? Si vous aviez pu voir les Rudens; ils sont triomphans. C'est d'un goût détestable.

L'EVÊQUE.

Madame, je vous demanderai la permission de vous quitter.

(Il salue très-profondément; la comtesse l'accompagne jusqu'à la porte.)

LA COMTESSE, revient lentement.

Cela ne peut pas m'entrer dans la tête.

LA BARONNE.

Ma bru, quand on demande une permission pour aller à sa terre, on va à sa terre; on ne s'arrête pas en route.

LA COMTESSE.

C'est d'un esclavage !....

LA BARONNE.

Bien, très-bien; les mots à la mode, esclavage! Et si vous eussiez été attachée comme moi, pendant plus de vingt ans, à la feue margrave, c'était bien autre chose vraiment! Vous parlez de la rigueur de celle-ci; la mienne n'a jamais souffert que l'on prît la parole devant elle, à moins qu'elle ne vous interrogeât, et il était extrêmement rare qu'elle interrogeât. Elle nous tenait des journées entières à faire du filet ou de la tapisserie, comme on tient des enfans dans une école; nous ne nous en plaignions pas; c'était l'étiquette dans toute sa pureté : aussi notre cour, dans ce temps-là, était-elle citée comme un modèle.

LA COMTESSE.

On aurait peine à faire revivre une pareille méthode.

LA BARONNE.

Je le crois bien. Aujourd'hui ce sont des amitiés, des attachemens, des tendresses! Aussi voyez comme c'est solide. Ma margrave était bonne, très-bonne, mais sans aucune espèce de familiarité. J'étais devenue la plus ancienne de ses dames, qu'elle ne m'avait encore parlé que pour me donner des ordres.

LA COMTESSE.

Ainsi les Rudens ont tout-à-fait levé le masque?

LA BARONNE.

Tout-à-fait.

LA COMTESSE.

Il sont si intrigans! Ce doit être le ciel ouvert pour eux.

LA BARONNE.

S'ils avaient un peu de sang dans les veines, ils dissimuleraient encore. Plus l'espoir est certain, plus la modération est facile. La feue margrave, par exemple, était un excellent juge de ces sortes de convenances; je le savais; aussi avait-elle beau m'accabler de ses bontés dans les derniers temps, j'étais toujours soumise et respectueuse comme si j'avais encore ses faveurs à conquérir. Elle n'a jamais pu mettre ma prudence en défaut sous ce rapport-là. Vingt fois, entourée de toute sa cour, elle m'a fait asseoir sur son petit tabouret de pieds au moment où l'on apportait sa collation du soir, et là, avec une grâce pleine de majesté, elle me donnait elle-même, soit une aile de volaille, ou bien quelques fruits qu'elle se plaisait à me voir manger dans cette attitude. Eh bien! je vous certifie, ma bru, que loin de paraître fière d'une aussi glorieuse préférence, mon maintien fut toujours ce qu'il devait être, modeste et réservé.

LA COMTESSE.

La petite Walter! Un enfant! une idiote! Soyez sûre que c'est une plaisanterie.

LA BARONNE.

Je ne demanderais pas mieux; car il va y avoir une question à éclaircir dans cette affaire. En vous cédant ma charge, lors de votre mariage avec mon

fils, le prince et la princesse m'avaient accordé un brevet de retenue. Je ne vous ai pas pressée à cet égard quand vous êtes devenue veuve.....

LA COMTESSE.

Mais, madame, ne parlons pas de cela, je vous en conjure.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi. Il faudra bien que j'intervienne lorsqu'on vous demandera votre démission.

LA COMTESSE.

Ma démission? Nous n'en sommes pas encore là, il faut l'espérer.

LA BARONNE.

Certainement, sans votre mariage avec mon fils, j'aurais su conserver cette place toute ma vie, et je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin de la voir passer dans des mains étrangères.

LA COMTESSE.

Vous n'en savez rien, madame.

LA BARONNE.

Mais si vraiment, madame, j'en sais quelque chose.

LA COMTESSE.

Avec une princesse si bizarre.

LA BARONNE.

Chut.

LA COMTESSE.

Si exigeante.

LA BARONNE.

Paix donc, juste ciel! paix donc. Les murs ont des oreilles.

LA COMTESSE.

Que m'importe!

LA BARONNE.

Ma bru, vous n'y pensez pas.

LA COMTESSE.

Bouleverser toute une existence par le caprice le plus ridicule.

LA BARONNE.

En vérité, je vais vous quitter. Je ne suis pas accoutumée à entendre parler ainsi.

LA COMTESSE.

Qu'ai-je fait? là, qu'ai-je fait? je vous le demande.

LA BARONNE.

Vous vous êtes arrêtée en route.

LA COMTESSE.

Et vous trouvez.....

LA BARONNE.

Oui, je trouve que vous avez eu tort. Quel mérite aurons-nous auprès de nos maîtres, si nous n'avons pas au moins celui de l'exactitude? Chaque fois que j'ai demandé une permission pour m'absenter, je n'avais pas de cesse que je ne fusse revenue. J'étais tourmentée, j'étais malheureuse; aussi n'en demandais-je pas souvent.

LA COMTESSE.

Mais je n'ai pas excédé le temps qui m'avait été accordé.

LA BARONNE.

Vous vous êtes arrêtée en route, et vous ne deviez pas le faire.

LA COMTESSE.

Vous me rendriez folle.

LA BARONNE.

Pensez-vous à toutes les personnes qui se trouveront entraînées dans votre disgrâce? Moi qui ai conservé mes grandes entrées, ne puis-je pas les perdre? alors je perds tout; car les ministres ne se soucient plus de mes recommandations. Mon frère, ses enfans, votre famille, vos protégés, tous doivent être dans des transes mortelles. Voilà comme les meilleures maisons tombent à rien.

LOUISE, donnant une lettre à la comtesse.

Madame, c'est une lettre.

LA COMTESSE, prenant la lettre.

Qu'avez-vous donc à me regarder?

LOUISE.

Rien, madame. Je ne regarde pas madame.

LA COMTESSE.

Vous avez un air effaré comme si vous preniez le plus grand intérêt à ce qui se passe. Je vous fais grâce de cette pantomime.

LOUISE.

Madame, il n'y a pas de pantomime.

LA COMTESSE.

Taisez-vous. Attend-on la réponse?

LOUISE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Dites que je vais la faire.

(Louise sort.)

LA COMTESSE, après avoir parcouru la lettre.

Permettez-vous que je passe dans mon cabinet?

LA BARONNE.

Ne vous gênez pas pour moi.

LA COMTESSE, d'un air joyeux.

Cette lettre est de madame de Furtzbourg; elle m'y accable de cajoleries; et comme, malgré sa prétendue légèreté, elle sait toujours fort bien ce qu'elle fait, cela me paraît d'un assez bon augure.

LA BARONNE.

Il est sûr que celle-là ne perd jamais ses phrases.

LA COMTESSE, lisant avec plus d'attention.

Voyez donc, madame : « Nous avons beaucoup « ri ce matin de la petite Walter, qui a la simplicité « de croire qu'elle doit vous remplacer. »

LA BARONNE.

Nous! Quel est ce nous! Serait-ce la margrave!

LA COMTESSE.

Ça en aurait tout l'air.

LA BARONNE.

Allez, allez lui répondre, ma chère enfant, et tâchez de lui demander quelque explication. Moi, je vais voir de mon côté. A propos, savez-vous que mon frère a la prétention de devenir diplomate et d'être envoyé à Vienne?

LA COMTESSE.

Nous verrons cela, nous verrons cela.

LA BARONNE.

Eh bien! vous ne m'embrassez pas?

LA COMTESSE.

Volontiers. (Elles s'embrassent. La comtesse sort.)

LA BARONNE, seule.

J'espère beaucoup. La feue margrave aimait assez à faire de ces tours-là; elle était quelquefois des semaines entières sans vous regarder; et puis, quand vous vous étiez bien tourmentée, elle vous reparlait tout à coup. Il faut bien que les princes s'amusent à quelque chose. Ce n'est pas l'embarras, si c'était la petite Walter qui succédât à ma belle-fille, mes intérêts ne seraient pas compromis.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

(Une galerie dans le palais du margrave.)

LE CONSEILLER LINCK, LE COMTE DE BURCSHAL.

LE COMTE.

Bonjour, monsieur le conseiller. Il y a bien long-temps que je n'ai eu l'honneur de vous voir ici.

LE CONSEILLER.

Ah! dame, monsieur le comte, il est sûr que je ne suis pas un homme de cour, et je ne viens au palais que pour entretenir le margrave d'affaires importantes. Ce qui se passe aujourd'hui peut devenir si grave!

LE COMTE.

Vous êtes pour madame de Rosemberg, vous, je parie?

LE CONSEILLER.

Plaît-il?

LE COMTE.

Qu'entendez-vous par ce qui se passe aujourd'hui?

LE CONSEILLER.

Les provinces du midi sont dans une grande effervescence.

LE COMTE.

Il est bien question de cela.

LE CONSEILLER.

Quoi ! parlerait-on de guerre ?

LE COMTE.

La grande affaire du jour, celle qui occupe tous les esprits, c'est de savoir si ce sera réellement madame de Walter qui remplacera madame de Rosemberg. Moi, je suis pour madame de Walter ; je ne m'en cache pas. Si on nous mettait encore là une prude comme madame de Rosemberg, ce serait à déserter le pays.

LE CONSEILLER.

Vraiment ?

LE COMTE.

Madame de Walter est bonne personne ; sa mère counaît le monde ; on ne tremblerait pas à chaque instant que la margrave fût instruite d'une foule de petites choses qui ne regardent pas une princesse ; qui, par elle, remontent au margrave, et abîment un homme au moment où il s'y attend le moins.

LE CONSEILLER.

Je vois que vous pensez à la petite espièglerie dont vous m'avez parlé.

LE COMTE.

Sans doute. La petite fille m'aimait au moins autant que je l'aimais ; il n'y a pas eu séduction de ma part, en vérité.

LE CONSEILLER.

Et quand il y aurait eu séduction, monsieur le comte, qu'est-ce que cela ferait ?

LE COMTE.

Si je n'avais pas perdu autant d'argent la semaine dernière, je ne serais pas embarrassé d'en finir. Le père a beau crier bien fort..... Un contrebandier!

LE CONSEILLER.

Êtes-vous sûr qu'il fasse la contrebande?

LE COMTE.

Sûr comme on est sûr de ces choses-là; vous entendez bien.

LE CONSEILLER.

C'est égal; c'est bon à savoir.

LE COMTE.

Vous serez mon sauveur. Le margrave est si fantasque! Malgré les bontés qu'il a pour moi, avec les redoublemens de morale qui lui prennent de temps en temps, il n'a qu'à s'imaginer qu'il sera très-glorieux pour lui de faire un exemple, il est capable de m'exiler.

LE CONSEILLER.

Exiler le comte de Burcshal pour la fille d'un contrebandier!

LE COMTE.

Eh, mon Dieu! on ne peut pas savoir. Notre voisin de Prusse, Frédéric II, fait à chaque instant de ces choses-là; tout en le détestant, il n'y a pas aujourd'hui une tête un peu couronnée qui ne cherche à l'imiter par quelque chose; il faut y prendre garde.

LE CONSEILLER.

Silence. J'aperçois le président de Buttler; il n'entend pas raison sur ces matières-là, comme vous savez. C'est le sage par excellence.

LE COMTE.

Je le crois plus adroit que nous tous.

(Le président de Buttler entre; après avoir échangé un salut avec le comte et le conseiller, il s'assied et parcourt des papiers qu'il tient à la main.)

LE COMTE, bas au conseiller.

Vous croyez que ce n'est pas de l'habileté que de s'être établi comme cela à la cour? Le margrave luimême y ferait plus de façons.

LE CONSEILLER.

Monsieur le président est mon supérieur; je ne puis rien dire.

(Le grand-maréchal entre.)

LE COMTE.

Salut à monsieur le grand-maréchal.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Bonjour, messieurs. Il faut avouer que nous avons un prince admirable. Quant à moi, je ne puis m'en taire.

LE PRÉSIDENT, sans lever la tête.

Ce sont de ces indiscrétions que l'on peut se permettre sans grand inconvénient dans le palais d'un souverain.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah! ah! monsieur le président, tout frondeur que vous êtes, si notre margrave avait daigné marier

votre fille comme il a daigné marier la mienne; s'il avait daigné tenir son premier enfant sur les fonts de baptême; et si, non content de cela, il avait encore daigné....

LE PRÉSIDENT.

Abrégez, monsieur le grand-maréchal; ne savons-nous pas du reste que le margrave daigne faire tout ce qu'il fait?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Vous en convenez donc? Je sais qu'on dit qu'il y a trop d'exaltation dans mes sentimens; mais chacun a sa manière. Mon maître me pardonne la mienne; du moins je dois le croire, puisqu'il vient encore de me décorer lui-même de l'ordre que voici.

(Il entr'ouvre sa veste et laisse voir une décoration.)

LE COMTE, qui s'est approché du maréchal.

Les pierreries en sont superbes.

LE GRAND-MARÉCHAL, avec exaltation.

Ce n'est pas cela qu'il faut admirer; mais la manière dont cette faveur m'a été accordée. Je vous demande à quel titre?

LE PRÉSIDENT.

C'est la question que l'on pourra vous faire.

LE CONSEILLER, bas au comte.

Vous m'avouerez que ce ton d'indépendance est très-rare à la cour.

LE COMTE.

C'est un calcul comme un autre.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Mais j'aperçois mon gracieux souverain.

(Il se précipite au-devant du margrave.)

(Le margrave entre accompagné de l'évêque de Neubrunn ; le président se lève.)

LE MARGRAVE, à l'évêque.

Ainsi vous croyez, monsieur de Neubrunn, que ma femme se décidera pour madame de Walter? Sans pouvoir m'expliquer pourquoi, l'autre ne me déplaisait pas.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah! mon prince, que ces paroles touchantes de Votre Altesse vont porter de soulagement dans le cœur de madame de Rosemberg.

LE MARGRAVE.

J'étais accoutumé à la voir là. J'aime beaucoup par habitude, moi.

L'ÉVÊQUE.

De l'aveu de tout le monde, madame de Walter est une des plus jolies personnes de la cour.

LE MARGRAVE.

Comte de Burcshal, qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Mon prince, j'en appellerais à vous-même. On avait cru remarquer que Votre Altesse....

LE MARGRAVE.

Eh bien! que mon Altesse....

LE COMTE.

Avait été frappée de l'éclat de ses charmes.

LE MARGRAVE, riant.

Ce sont de mauvais sujets comme vous qui ont cru remarquer cela. Je ne le cache pas, les jolies femmes attirent volontiers mes regards; mais j'aime aussi la paix; et la margrave, ah! ah!... Ce n'est pas l'embarras, Louis quatorzième de France ne s'en gênait guère; ce qui ne l'a pas empêché d'être un très-grand roi, messieurs. C'est mon héros. (A l'évêque.) Monsieur de Neubrunn, madame de Walter met-elle du rouge?

L'ÉVÊQUE.

Elle est si jeune et si fraîche.

LE MARGRAVE.

Si elle veut me plaire, elle en mettra, et beaucoup. Avec sa pâleur, madame de Rosemberg avait toujours l'air souffrant. C'est elle qui m'a gâté la margrave; elle l'a rendue trop simple; toutes les autres ont voulu imiter leur maîtresse, et ma cour n'a plus l'air de rien. (Au président.) Qu'en pensez-vous, monsieur le censeur?

LE PRÉSIDENT.

Prince, le véritable luxe d'un souverain est dans le bonheur de ses sujets.

LE MARGRAVE.

C'est commun cela. Ce sont de ces maximes banales que vous avez été puiser à Ferney dans votre dernier voyage.

LE COMTE, à part.

Le margrave s'émancipe.

LE MARGRAVE.

Monsieur de Voltaire, à ce qu'on dit, se pique parfois de faire le philosophe.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Le luxe d'un souverain est dans l'amour des serviteurs qui entourent sa personne.

LE MARGRAVE.

Je comprends mieux cela; c'est plus immédiat. D'ailleurs mes sujets ne sont pas malheureux.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Le nom de Votre Altesse est béni partout.

LE MARGRAVE, au président.

Vous voyez bien.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le grand-maréchal ignore vraisemblablement ce qui se passe dans les provinces du midi.

LE MARGRAVE.

Qu'est-ce qu'elles ont donc ces provinces du midi?

LE PRÉSIDENT.

Le recouvrement du dernier impôt y souffre beaucoup de difficultés. Monsieur le conseiller Linck doit même présenter à Votre Altesse un rapport....

LE MARGRAVE, élevant la voix.

Ah! ah! monsieur le conseiller, vous vous en mêlez donc aussi, vous?

LE CONSEILLER, intimidé.

Mon prince, mon rapport ne sera que ce qu'il plaira à Votre Altesse.

LE MARGRAVE.

Si on écoutait les plaintes de ceux qui paient, ce serait à n'en pas finir. Il faut bien des impôts; mes provinces du midi les doivent comme les autres; n'est-il pas vrai, monsieur de Neubrunn?

L'ÉVÊQUE.

Il est écrit: Rendez à César ce qui est à César.

LE MARGRAVE.

Pour mes peuples, je suis César, et il faut qu'ils me rendent tout ce dont j'ai besoin. S'imagine-t-on qu'il existe dans mon palais un puits où je trouve de l'argent quand il me plaît? Un palais ne produit rien. Que j'accorde des diminutions d'impôt, qu'est-ce que vous me direz, vous autres? Il faudra diminuer vos traitemens, déranger vos existences; je ne serai plus entouré que de figures allongées; je n'aime pas les figures allongées. Voilà déjà l'évêque qui convenait avec moi tout à l'heure qu'il n'avait pas de quoi soutenir sa dignité, et, outre ce que je lui donne, certainement l'évêque a bien des ressources; mais je conçois qu'elles ne suffisent pas à la dépense qu'il lui faudrait faire pour avoir la considération qu'il voudrait avoir.

LE COMTE.

L'économie est la perte des États.

LE GRAND-MARÉCHAL.

En général, elle ne profite à personne.

LE MARGRAVE.

Si les provinces du midi se plaignent, c'est qu'à coup sûr les provinces du nord sont heureuses; veillez à cela, monsieur le conseiller. Il y a beaucoup plus de jalousie que de malaise réel au fond de toutes les plaintes. Je veux être tranquille. Allez.

(*Le conseiller sort.*)

LE GRAND-MARÉCHAL.

Les novateurs n'ont pas beau jeu avec notre maître.

LE MARGRAVE.

Je ne vous en veux pas pour cela, mon cher président; continuez à me parler à cœur ouvert. J'aime assez qu'il y ait à ma cour un homme de votre humeur; mais, pour Dieu, ne m'en élevez pas d'autres. Henri quatrième de France n'a eu qu'un Sully. Il ne faut pas que les remontrances descendent jusqu'aux conseillers; je n'en souffre même pas de mes évêques; quoique certainement ils ne demanderaient pas mieux que de me tourmenter avec leur pouvoir spirituel. (*A l'évêque.*) Vous riez, monsieur de Neubrunn? Oh! je sais bien que ce n'est pas sur les gens d'esprit que le pouvoir spirituel a le plus d'influence.

L'ÉVÊQUE.

Mon prince, monsieur de Voltaire, que vous n'aimez pas, n'a jamais rien dit d'aussi fort.

LE MARGRAVE.

Bah! je serais plus fort que monsieur de Voltaire! Vous êtes un flatteur. Il est certain, quand on a bien déjeûné, qu'on a l'imagination plus éveillée qu'à l'or-

dinaire. Grand-maréchal, donnez donc un bal ce soir à madame de Walter, afin que je puisse la voir tout à mon aise.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah! mon prince, dans toute autre circonstance l'ordre que je reçois de Votre Altesse me comblerait et d'orgueil et de joie; mais daignez réfléchir que si madame de Walter est destinée à remplacer auprès de la margrave une personne....

LE MARGRAVE.

Je sais bien, une personne que vous avez fait disgracier; mais aussi pourquoi lui donniez-vous une fête?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Mon prince, permettez-moi de faire observer à Votre Altesse qu'elle a été mal informée. Je n'ai pas donné de fête à madame de Rosemberg.

LE MARGRAVE.

Comment, il faudrait donc supposer que l'on nous aurait fait de faux rapports! Qui l'oserait? (A l'évêque.) Monsieur de Neubrunn, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez vu madame de Rosemberg ce matin, et qu'elle vous avait parlé d'une fête?

L'ÉVÊQUE.

Ce que j'ai pu affirmer à Votre Altesse, c'est que j'avais trouvé à cette respectable dame toute la résignation que l'on devait attendre d'une piété aussi vive que la sienne.

LE MARGRAVE.

De la résignation, de la piété; c'est à merveille; je

lui en sais bon gré; cela lève bien des difficultés. Grand-maréchal, vous ne devez plus vous faire de scrupule, et je compte sur votre bal pour ce soir.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Votre Altesse sera obéie.

(Il fait une profonde révérence et s'en va.)

LE MARGRAVE.

Il semblerait qu'il est plus attaché à madame de Rosemberg qu'à moi-même. Je voudrais bien savoir si Frédéric de Prusse souffre que des considérations particulières nuisent à son service. On est trop heureux que je ne demande que des bals; quand je serai dévot.... Mais nous n'en sommes pas encore là. Allez, comte de Burcshal, dites à ma jeune noblesse que je veux désormais qu'elle soit légère, spirituelle et galante; le bal de ce soir doit faire époque.

LE COMTE, à part.

Voilà les idées de morale en baisse; je n'ai plus rien à craindre pour ma contrebandière.

(Il sort.)

LE MARGRAVE, à l'évêque.

Et vous, mon cher prélat, puisque madame de Walter se trouve être votre alliée, présentez-lui mes hommages. Vous comprenez? Adieu. (L'évêque sort.) Vous ouvrez de grands yeux, président, vous êtes étonné de me voir aussi résolu. Je veux m'amuser. Je ne suis pas politique, je ne suis pas guerrier, je ne suis pas ambitieux, il faut pourtant bien faire quelque chose; je suis trop jeune pour vivre comme je vis. Un Caton

de trente ans, et sur le trône encore; ce n'est pas de notre siècle. Eh bien! vous ne dites rien?

LE PRÉSIDENT.

J'écoute Votre Altesse.

LE MARGRAVE.

Si les choses s'arrangent comme je l'espère, que pourra-t-on me reprocher? Madame de Walter est Rudens de son nom; par son mari, par sa famille, elle a droit aux plus grands honneurs de la cour; ce ne sera pas du moins une femme obscure que j'aurai élevée jusqu'à moi. A quoi rêvez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Je cherche qui peut avoir suggéré de pareilles pensées à Votre Altesse.

LE MARGRAVE.

Pas de leçons; aujourd'hui cela m'ennuierait. Ne dirait-on pas qu'il faut avoir un esprit supérieur pour avoir de ces pensées-là?

LE PRÉSIDENT.

Quel exemple allez-vous donner à vos sujets?

LE MARGRAVE.

Je ne prétends pas non plus qu'ils s'autorisent de notre exemple.

LE PRÉSIDENT.

Cependant....

LE MARGRAVE.

Mes inclinations regardent-elles personne?

LE PRÉSIDENT.

Un femme mariée! Songez à votre famille, dans laquelle vous allez porter le trouble. Mon prince, j'embrasse vos genoux.

LE MARGRAVE.

Ah! vous allez faire du Burrhus, à présent!

LE PRÉSIDENT.

Tout le margraviat n'aura qu'un cri.

LE MARGRAVE, avec emportement.

Le margraviat! Qu'est-ce à dire le margraviat? Le margraviat c'est moi.

LE PRÉSIDENT.

O mon maître, ne repoussez pas le dévouement d'un serviteur loyal et d'un fidèle sujet.

LE MARGRAVE.

Le dévouement c'est de se taire. Je vous ai gâté, monsieur. De ce que je vous ai permis des représentations sur les choses dont je ne me souciais pas, vous vous êtes imaginé que vous pourriez étendre cela à tout; vous vous êtes trompé. Si madame de Walter paraît sensible au bien que je lui veux, demain je la fais dame d'honneur.

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT, seul.

Quel feu de paille. (Il rit.) Il a beau dire, ou il achètera ma complaisance par quelques faveurs, ou il me reviendra avec plus d'estime pour mon caractère. Ma position est prise.

SCÈNE III.

(Chez madame de Walter. — Un salon.)

MADAME DE RUDENS, ABRAHAM.

MADAME DE RUDENS.

Entrez donc, entrez donc, Abraham.

ABRAHAM.

J'ai bien l'honneur de présenter mes très-humbles respects à madame. Je me suis douté que, d'après les bruits qui courent sur madame la comtesse de Walter, madame aurait besoin de moi. J'ai, dans ce moment-ci, une des plus belles parures....

MADAME DE RUDENS.

Il n'est pas question de cela, Abraham, ma fille ne pense pas encore à acheter.

ABRAHAM.

Cependant, madame, je connais les pierreries de madame de Walter, et, pour le poste qu'elle va occuper, je ne lui vois rien....

MADAME DE RUDENS.

J'ai du monde chez moi; finissons tout de suite. Vous allez d'habitude chez madame de Rosemberg?

ABRAHAM.

Oui, madame; c'était une de mes bonnes pratiques. Je dis: c'était, parce qu'à présent....

MADAME DE RUDENS.

Êtes-vous bien avec Louise, sa première femme de chambre?

ABRAHAM.

Mademoiselle Louise? Nous sommes comme les deux doigts de la main.

MADAME DE RUDENS.

Eh bien! Abraham, vous êtes adroit; sans que cela ait l'air de venir de moi, sondez un peu quelles seraient ses dispositions dans le cas où ma fille lui offrirait d'entrer chez elle.

ABRAHAM.

Je comprends, madame. En effet, c'est une personne bien habile, à qui on peut se confier en toute assurance. Jamais le nom de sa maîtresse n'a été prononcé dans aucun des services qu'elle a pu rendre; on aurait cru que madame de Rosemberg n'en savait pas un mot. Que de bonnes affaires elle m'a procurées comme cela?

MADAME DE RUDENS.

Je ne vous demande pas toutes ces indiscrétions, Abraham.

ABRAHAM.

Il n'y a pas d'indiscrétion à vanter les bonnes qualités d'une personne. Qu'est-ce que j'ai dit? que mademoiselle Louise était obligeante; mais avec un bon cœur comme le sien, il est sûr qu'il faut une maîtresse qui soit en position de s'y prêter. Pour des priviléges d'entreprises, pour des demandes de places,

pour obtenir d'être fournisseur breveté de la cour; on n'ira pas s'adresser à quelqu'un qui n'a pas de protection.

MADAME DE RUDENS.

Enfin, voyez-la. Ma fille est généreuse; ainsi les gages ne peuvent pas être un obstacle; ils seront ce qu'elle voudra.

ABRAHAM.

Je crois bien que madame ne penserait pas à marchander un trésor comme mademoiselle Louise, d'autant que je la crois fort attachée à madame de Rosemberg.

MADAME DE RUDENS.

Cela doit être; mais avec l'esprit qu'elle a, soyez sûr qu'elle n'aura pas manqué de réfléchir qu'aujourd'hui ce ne serait qu'un attachement stérile. Au surplus, je ne veux rien de force; elle se consultera. Je n'ai pas besoin de vous recommander beaucoup de circonspection, Abraham.

ABRAHAM.

On dirait que madame ne me connaît pas.

MADAME DE RUDENS.

Je vous quitte; l'évêque de Neubrunn m'attend dans mon cabinet; ne perdez pas de temps.

(Elle sort.)

ABRAHAM, seul.

Ça ne vaudra jamais madame de Rosemberg; ça ne se laisse tenter par rien. Je croyais qu'avec une place comme celle que sa fille va avoir, elle allait m'acheter au moins une parure de couleur; mais c'est

une chipotière qui est si près regardante ! Je ne conçois pas ce choix-là de la part de la margrave.

(Madame de Walter entre.)

MADAME DE WALTER.

Vous attendez ma mère, Abraham ?

ABRAHAM.

Madame la comtesse, je viens de lui parler.

MADAME DE WALTER.

Vous a-t-elle acheté quelque chose pour moi ?

ABRAHAM.

Non, madame.

MADAME DE WALTER.

Vous n'aviez donc rien à lui montrer ?

ABRAHAM.

Si fait vraiment. J'avais apporté mon plus bel écrin.

MADAME DE WALTER.

Voyons-le.

ABRAHAM, ouvrant son écrin.

Tenez, madame, regardez-moi ce collier-là. Il n'a peut-être pas son pareil dans le monde pour l'égalité des pierres. Vous me croirez si vous voulez, j'ai mis plus de dix ans à les assortir.

MADAME DE WALTER.

En effet, il est bien beau. Je veux l'essayer. (Elle l'essaie devant une glace.) Ce doit être cher.

ABRAHAM.

Mais non. Je puis le donner pour vingt mille florins, avec les boucles d'oreilles.

MADAME DE WALTER.

Avec les boucles d'oreilles!

ABRAHAM.

Si le commerce allait un peu, je ne le donnerais pas pour ce prix-là, assurément.

MADAME DE WALTER.

Je le croirais bien. Il jette des feux admirables. Je vais mettre aussi les boucles d'oreilles; donnez-les-moi. (Elle les attache.) Comment me trouvez-vous avec cela?

ABRAHAM.

Je ne voudrais pas mentir à madame; madame est on ne peut pas mieux.

MADAME DE WALTER.

C'est ce qu'il me semble aussi. Combien dites-vous?

ABRAHAM.

J'ai eu l'honneur de dire vingt mille florins.

MADAME DE WALTER.

Et vous m'assurez que c'est bon marché?

ABRAHAM.

Un collier comme celui-là, madame, aussi vrai comme je dois mourir un jour, avec des boucles d'oreilles pareilles à celles-ci, je n'aurais qu'à les envoyer en France, je parie tout ce qu'on voudra que je les vends un grand tiers de plus. Ce n'est pas la grosseur des pierres qui en fait le mérite; c'est la pureté, c'est la taille; et sous ce rapport vous avez ce qu'il y a de mieux. Que madame me fasse le plaisir

de les montrer à qui elle voudra, je défie qui que ce soit de leur faire le moindre reproche.

MADAME DE WALTER.

Eh bien! si c'est ainsi, Abraham, je les prends. Vous n'avez qu'à venir demain; je parlerai à ma mère.

ABRAHAM.

Rien ne presse, madame. A quelle heure?

MADAME DE WALTER.

A peu près à cette heure-ci.

ABRAHAM.

Une grâce que je demanderai à madame, c'est de n'en dire le prix à personne, parce que, en vérité, c'est donné.

MADAME DE WALTER.

Je vous le promets.

ABRAHAM se retourne avant de sortir.

Comme ils font bon effet!

(Il sort.)

MADAME DE WALTER, seule devant une glace.

Je puis bien me permettre cela. Une dame d'honneur! Au bal de ce soir, quel étonnement cela va produire! D'après quelques mots que j'ai entendus entre ma mère et l'évêque de Neubrunn, on croira peut-être que c'est le margrave qui m'aura fait ce présent. (Elle remue sa tête pour faire briller les diamans.) C'est joli! Je ne dirai à personne d'où cela me vient. (Mademoiselle Kohld entre.) Tenez, ma bonne, regardez.

MADEMOISELLE KOHLD.

Oh! madame, qu'est-ce que c'est que ça?

MADAME DE WALTER.

Ce sont des diamans.

MADEMOISELLE KOHLD.

Je le vois bien ; mais d'où viennent-ils ?

MADAME DE WALTER, d'un air mystérieux.

C'est mon secret, ma bonne. Ils sont bien beaux, n'est-il pas vrai ?

MADEMOISELLE KOHLD.

Madame votre mère les connaît-elle ?

MADAME DE WALTER.

Pas encore. Je veux la surprendre. L'évêque de Neubrunn désire que j'essaie ma toilette de ce soir, afin de pouvoir la juger ; le coiffeur et Thérèse sont là-dedans qui m'attendent ; dans une demi-heure, je serai resplendissante.

(Elle sort.)

MADEMOISELLE KOHLD, seule.

Elle prend son parti bien gentiment, à ce qu'il paraît. Le domestique du comte de Burcshal ne m'a pas trompé ; c'est cela.... Ma foi ! qu'ils s'arrangent. Pourquoi aussi monsieur le comte de Walter est-il toujours dans ses domaines à faire de l'agriculture au lieu de rester auprès de sa femme ? Il n'aura que ce qu'il mérite. Eh, mon Dieu ! il en sera peut-être fier seulement. Je les vois tous ici ; ce qui me ferait rougir jusqu'aux yeux, ça les émerveille. C'est ma pauvre jeune dame que je plains ; elle va faire la poupée dans cette cour pendant quelque temps, et puis après..... On dira : C'est avec le margrave..... Qu'est-ce que ça fait le margrave ? Ce n'est pas une excuse. Que ça dure seulement assez pour que je

puisse ajouter quelques petites choses à ce que j'ai déjà, je me retirerai avec bien du plaisir d'un gâchis aussi révoltant. (Biber entre.)

BIBER.

Votre serviteur, mademoiselle Kohld.

MADEMOISELLE KOHLD.

Quoi! c'est vous, monsieur Biber! quel bon vent vous amène?

BIBER.

Hélas! mademoiselle Kohld, je viens à vous comme à une providence. Madame de Rosemberg va faire de grandes réformes dans sa maison, à coup sûr; votre maîtresse, au contraire, doit penser à augmenter la sienne; si elle avait besoin d'un chasseur....

MADEMOISELLE KOHLD.

Elle doit être bien désolée, cette pauvre madame de Rosemberg, dites-moi donc un peu; avoir été tout dans cette cour, et puis n'être plus rien!

BIBER.

Dans un sens, elle est plus malheureuse que moi; elle ne peut servir qu'une princesse, au lieu qu'un chasseur....

MADEMOISELLE KOHLD.

Je ne sais pas encore si nous en prendrons un. Ce serait terrible pour vous si nous n'en prenions pas; car les places de chasseur sont rares.

BIBER.

C'est vrai. Il n'y a guère que les gens en place qui en aient; voyez comme c'est solide. Servir des gens en service, vous avez deux chances à craindre, ou qu'il vous chassent, ou qu'ils soient chassés.

MADEMOISELLE KOHLD.

Eh bien! oui; mais aussi quand on sort de chez eux, on peut appeler cela une disgrâce.

BIBER.

La belle avance! On me met la queue d'un coq sur mon chapeau, un sabre au côté, un habit militaire, pour me faire monter derrière une voiture; est-ce que ce n'est pas une moquerie? Il faut que j'aie des moustaches pour aller chercher des chiffons chez une marchande de modes, ou bien porter sous mon bras une pelisse de femme pendant toute une soirée.

MADEMOISELLE KOHLD.

Avec cela, n'est pas chasseur qui veut.

BIBER.

Parce que ce sont ordinairement les maîtresses qui nous choisissent, et qu'elles nous prennent à la taille.

(Madame de Walter entre à moitié habillée.)

MADAME DE WALTER.

Ma bonne, qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là?

MADEMOISELLE KOHLD.

C'est le chasseur de madame de Rosemberg qui vient offrir ses services à madame.

MADAME DE WALTER.

Pourquoi quitte-t-il madame de Rosemberg?

MADEMOISELLE KOHLD.

Je lui dois la justice de dire qu'il avait toujours désiré d'entrer dans la maison de madame.

MADAME DE WALTER.

Au fait, il va me falloir un chasseur. Mon Dieu! qu'il est grand! (A Biber.) Je vous prends.

BIBER.

Je remercie bien madame de ses bontés.

MADAME DE WALTER.

Venez demain à cette heure-ci; je vous présenterai à ma mère.

BIBER.

Je n'y manquerai pas, madame.

(Il sort.)

MADAME DE WALTER.

Il a bien bonne mine. Je venais vous chercher pour me passer ma robe; Thérèse n'y entend rien du tout.

MADEMOISELLE KOHLD.

Il fallait me sonner, madame.

MADAME DE WALTER.

J'ai mieux aimé venir moi-même. J'ai besoin de mouvement aujourd'hui; ils m'ont tenue plus d'une demi-heure assise. Je ne sais pas ce que je ferai d'ici à ce soir. O ma bonne, c'est une grande affaire que le bal de ce soir! Prenez des lacets dans le tiroir de la console.

(Elle sort.)

MADEMOISELLE KOHLD.

Il est clair que nous voulons voler de nos propres ailes. Arrêter un chasseur sans consulter sa mère! voilà déjà un grand changement.

(En voyant entrer l'évêque et madame de Rudens, elle sort.)

MADAME DE RUDENS.

Comment pouvez-vous craindre, monseigneur,

que nous ne mettions pas tous nos soins à reconnaître vos bontés?

L'ÉVÊQUE.

Dans votre position, rien ne vous sera plus facile que d'obtenir qu'on avance un peu pour le jeune prince l'âge où il doit être confié aux mains d'un gouverneur.

MADAME DE RUDENS.

C'est même prudent. Cet enfant est si précoce.

L'ÉVÊQUE.

Même pour vous, ma chère cousine, n'est-il pas essentiel que vous fassiez entrer le plus possible des vôtres auprès de Leurs Altesses?

MADAME DE RUDENS.

Je ne redoute que ce président que vous avez laissé seul avec le margrave.

L'ÉVÊQUE.

Quoi! auriez-vous entendu dire que l'on pensât à lui pour le petit prince Ferdinand?

MADAME DE RUDENS.

Ce n'est pas cela. Mais avec sa grande figure sévère, vous savez tout ce qu'il se permet.

L'ÉVÊQUE.

N'ayez pas d'inquiétude. Ma visite avait précédé la sienne, et vous sentez que je ne suis pas resté trois quarts d'heure tête à tête avec le margrave sans savoir sur quel ton je devais lui parler.

MADAME DE RUDENS.

Je m'en rapporte bien à vous, monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Il en a pour huit jours à croire que les moindres conseils sont une atteinte portée à son pouvoir. Cela visait droit au président, comme vous voyez.

MADAME DE RUDENS.

Et le margrave a bien compris cela?

L'ÉVÊQUE.

Ah! s'il l'a compris! Il l'a compris au point de se mettre au pis-faire pour montrer sa puissance.

MADAME DE RUDENS.

Il ne s'agit plus que de le maintenir dans ces idées-là.

L'ÉVÊQUE.

Faites-moi gouverneur du jeune prince.

MADAME DE RUDENS.

Tout dépend du bal de ce soir.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la baronne de Greenschloff!

MADAME DE RUDENS.

O ciel! la belle-mère de madame de Rosemberg!

L'ÉVÊQUE.

Eh bien! qu'est-ce que cela a donc de si effrayant?

LA BARONNE, *entrant.*

Je trouve aujourd'hui l'évêque partout où je vais.

L'ÉVÊQUE.

C'est que je vous devine, madame la baronne.

LA BARONNE.

Bonjour, madame de Rudens.

MADAME DE RUDENS, *embarrassée.*

Madame....

LA BARONNE.

On raconte des merveilles sur madame de Walter.

MADAME DE RUDENS.

Vous savez ce que sont des bruits de cour.

LA BARONNE.

Vous allez remplacer ma bru.

MADAME DE RUDENS.

Pas moi.

LA BARONNE.

Non; mais madame votre fille; c'est la même chose.

MADAME DE RUDENS.

Rien n'est encore fait.

LA BARONNE.

La princesse y consent, dit-on, et certes le margrave ne s'y opposera pas.

(*Elle sourit avec malice.*)

MADAME DE RUDENS.

C'est ce que j'ignore.

LA BARONNE.

Allons donc! Et cette fête qu'il lui fait donner ce soir par le grand-maréchal.

L'ÉVÊQUE.

Le grand-maréchal donne une fête ce soir, on ne dit pas le contraire; mais rien ne prouve que ce soit pour madame de Walter, ni sur l'ordre du prince.

LA BARONNE.

Ah! monseigneur! un ministre de vérité! pour-

quoi dissimuler avec moi? Est-ce parce que je suis la belle-mère de madame de Rosemberg? Je vous assure que de toutes les personnes qui pouvaient la remplacer, madame de Walter était celle que j'aurais choisie moi-même. Que de fois, dans son enfance, ne l'ai-je pas tenue sur mes genoux! Elle promettait d'être bien jolie, et certes elle a tenu encore plus qu'elle ne promettait. J'étais loin de m'imaginer alors que j'aurais un jour des affaires d'intérêt à régler avec elle.

MADAME DE RUDENS.

Quelles affaires, s'il vous plaît, madame?

LA BARONNE, négligemment.

Oh! rien, absolument rien, une bagatelle. Je veux parler du brevet de retenue que j'ai sur la charge de dame d'honneur de la margrave.

(Madame de Rudens regarde l'évêque, qui lui fait signe de le laisser parler.)

L'ÉVÊQUE.

Vous appelez cela une affaire?

LA BARONNE.

J'ai dit affaire, en plaisantant. Je savais fort bien qu'avec madame de Rudens et madame de Walter il n'y avait pas d'inquiétude à avoir. Où est-elle donc cette chère petite? Il est pourtant bien vrai que le feu ne va jamais sans fumée; on ne parle partout que de l'intérêt que lui porte le margrave.

MADAME DE RUDENS.

En vérité, madame, je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

LA BARONNE.

Je vois des imbéciles qui s'étonnent; je leur de-

mande pourquoi. Il est certain que ce sera assez nouveau dans cette cour. Hélas! il y a quelque quarante ans, il s'en est fallu de bien peu que je ne servisse de premier exemple. Cela n'a tenu à rien.

MADAME DE RUDENS.

Madame de Greenschloff, je vous proteste que vous me parleriez grec que je ne vous comprendrais pas davantage.

LA BARONNE.

L'évêque au moins doit se rappeler ce grec-là. C'est pour moi comme si c'était hier. Feu le margrave était un très-beau cavalier; déjà, depuis longtemps, ses yeux m'avaient dit tout ce qu'ils pouvaient me dire; les miens, plus réservés, n'avaient trop osé leur répondre; mais les princes ont tant de pénétration! Enfin un jour le hasard voulut que nous nous trouvassions dans une embrasure de croisée, assez éloignés du reste de la cour pour qu'il pût me parler sans contrainte. Mon cœur battait comme vous l'imaginez; celui du margrave à coup sûr n'était pas plus tranquille; nos mains se rencontrent. Quel moment! Un mot, et j'étais.... j'étais Agnès Sorel, Gabrielle d'Estrées, la tendre La Vallière, madame de Montespan; toute la cour n'attendait que ce mot pour fléchir devant moi; mes yeux le sollicitaient avec la plus vive impatience: « Ah! Greenschloff, Greenschloff! » s'écria mon souverain.... et puis ce fut tout; il s'éloigna; et Greenschloff, Greenschloff en a été pour ses rêves de gloire, sans avoir jamais pu deviner pourquoi ils ne s'étaient pas réalisés.

(Un domestique paraît.)

MADAME DE RUDENS, au domestique.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

C'est la liste des visites que madame avait fait demander. (Il sort.)

MADAME DE RUDENS.

Quel concours de monde! (Elle regarde les noms.) Est-ce que je me trompe? Ce n'est pas possible. Jusqu'au président Buttler! Voyez donc, monseigneur. (Avec explosion.) Il n'y a plus d'incertitude; l'austère président lui-même! Ah! monseigneur, quel beau jour! Madame de Greenschloff, je suis mère, ces transports ne doivent pas vous surprendre.

LA BARONNE.

Mais croyez bien que je les partage, madame de Rudens.

MADAME DE RUDENS.

Oh! j'en suis sûre. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma fille vous signera tout ce que vous voudrez.

L'ÉVÊQUE.

En effet, ce doit être le premier acte de son avènement.

MADAME DE RUDENS.

Sans contredit. Le président Buttler!

LA BARONNE.

Je vous parlerai plus tard de mon frère qui voudrait être envoyé à Vienne.

MADAME DE RUDENS.

On l'y enverra, madame de Greenschloff, on l'y enverra. On fera tout ce que vous voudrez.

(Madame de Walter entre.)

MADAME DE WALTER.

Maman, voilà à peu près comme je serai ce soir.

LA BARONNE.

Elle est ravissante!

MADAME DE RUDENS.

Je ne vous connais pas ces diamans, ma fille.

MADAME DE WALTER.

Moi-même, ce matin, je ne les connaissais pas non plus, maman.

MADAME DE RUDENS.

Les auriez-vous achetés?

MADAME DE WALTER.

C'est mon secret.

MADAME DE RUDENS.

Parle donc, ma bonne amie.

MADAME DE WALTER.

Est-ce que c'est trop beau pour une dame d'honneur?

LA BARONNE.

Y a-t-il quelque chose de trop beau pour vous, petite espiègle? Mais pourquoi ne pas vous découvrir le cou davantage? Rien n'est si joli qu'un jeune cou. Laissez, laissez-moi faire. (Elle arrange quelque chose à la toilette de madame de Walter.) Un peu plus de poitrine aussi. Regardez madame votre mère, à présent.

MADAME DE RUDENS.

Ce sont ces diamans qui m'occupent. Dis-moi donc d'où ils te viennent?

LA BARONNE, toujours occupée de la toilette de madame de Walter.

C'est si difficile à deviner.

L'ÉVÊQUE.

La seule chose qui lui manque à cette heure, c'est du rouge.

MADAME DE WALTER.

Fi donc! je l'ai en horreur.

L'ÉVÊQUE.

Il ne s'agit pas de votre goût; je vous dis positivement qu'il faut que vous mettiez du rouge.

MADAME DE WALTER.

Le sérieux de monsieur de Neubrunn me fait rire.

L'ÉVÊQUE.

Est-ce que c'est pour moi que je parle? Mais vous ne pouvez pas faire que je n'aie pas entendu ce que j'ai entendu. Il y a eu une explication à ce sujet-là ce matin. Un des reproches que l'on faisait, et quand je dis on, vous savez bien qui je veux dire; eh bien! donc, un des reproches que l'on faisait à madame de Rosemberg, c'était sa pâleur que la margrave a imitée, et qui a entraîné celle de toute la cour.

LA BARONNE.

Voilà qui est clair. Puisqu'il est ainsi, ma belle, vous n'avez rien à répondre; il faut en passer par-là. Dites-moi seulement où je trouverai du rouge.

MADAME DE WALTER.

Dans mon cabinet de toilette, madame; mais je vais sonner.

LA BARONNE.

Eh non! eh non! laissez-moi donc faire quelque chose pour vous.

(Elle quitte la scène.)

MADAME DE RUDENS, à sa fille.

A présent que nous ne sommes qu'entre nous, mon cher cœur, explique-moi donc un peu tes diamans. La baronne aurait-elle deviné juste? Est-ce qu'en effet le margrave...

MADAME DE WALTER.

Quelle curiosité!

MADAME DE RUDENS.

C'est si important à savoir.

L'ÉVÊQUE.

A sa place, je ne dirais rien.

MADAME DE WALTER.

N'ayez pas d'inquiétude, monseigneur; j'ai fait des réflexions : une dame d'honneur ne doit plus se laisser traiter comme une petite fille.

MADAME DE RUDENS.

Qu'entends-je? Eh quoi! ma chère enfant, ne suis-je plus ta mère? Faudra-t-il que je regrette les vœux que j'ai faits pour ton élévation? Ah! si elle devait me faire perdre ton cœur, si elle devait m'enlever ta confiance, je préférerais mille fois l'obscurité la plus profonde. (Elle a l'air de tomber dans l'accablement.)

LA BARONNE, entrant avec un pot de rouge qu'elle élève au-dessus de sa tête.

J'apporte de quoi donner le coup de grâce; il ne faut pas qu'on en réchappe. (A madame de Walter.) Voyons, ma toute belle, tendez-moi vos jolies joues.

L'ÉVÊQUE, à madame de Walter.

Voici un fauteuil pour vous asseoir.

LA BARONNE.

A nous deux à présent, mon ange.

MADAME DE WALTER.

Et qu'il faille cela pour être dame d'honneur!

(La baronne lui met du rouge.)

L'ÉVÊQUE.

Plus sous les yeux, madame de Greenschloff, plus sous les yeux. J'ai vu un portrait de madame de Pompadour destiné à l'impératrice Marie-Thérèse, c'est inconcevable ce qu'elle avait de rouge sous les yeux.

LA BARONNE.

Est-ce bien comme cela, monseigneur?

L'ÉVÊQUE.

Encore un peu sur le menton et au bout des oreilles, et ce sera parfait.

MADAME DE WALTER, courant à une glace.

Voyez donc, maman, à quoi je ressemble!

MADAME DE RUDENS, jouant toujours l'accablement.

Je n'ai rien à vous dire; vous n'êtes plus une petite fille.

MADAME DE WALTER.

Ah! maman, allez-vous me faire une querelle pour un mot que j'ai dit? Il est certain qu'une dame d'honneur peut avoir des secrets, même pour sa mère.

MADAME DE RUDENS.

Mais, cruelle enfant, si tu as des secrets pour moi, où trouveras-tu l'expérience nécessaire à la position délicate dans laquelle tu vas te trouver?

MADAME DE WALTER.

L'expérience vient avec la position.

MADAME DE RUDENS.

Tu m'étonnes.

MADAME DE WALTER.

Qu'est-ce que c'est d'ailleurs que l'expérience? Votre expérience vous a-t-elle empêchée de me faire faire le mariage le plus singulier....

MADAME DE RUDENS.

Des reproches! ma fille, c'en est trop.

LA BARONNE, bas à l'évêque.

Faites donc finir cela.

L'ÉVÊQUE, élevant la voix.

Avec ce rouge, remarquez-vous, madame la baronne, combien ces diamans font d'effet?

LA BARONNE.

Aux bougies ils en feront bien davantage.

L'ÉVÊQUE.

Je m'y connais; c'est un présent au moins de vingt mille florins.

MADAME DE WALTER.

Vous me faites bien plaisir, monseigneur; c'est justement ce que m'a dit Abraham.

MADAME DE RUDENS.

Est-ce qu'Abraham vous les a estimés?

MADAME DE WALTER.

Non; mais Abraham me les a vendus.

MADAME DE RUDENS.

Vendus !

(Un domestique remet une lettre à madame de Walter.)

LE DOMESTIQUE.

Madame, on attend la réponse.

(Il sort.)

MADAME DE WALTER.

C'est de ma cousine. Permettez-vous que je voie ce qu'elle m'écrit ?

LA BARONNE.

Comment donc ?

MADAME DE WALTER.

Voici une terrible nouvelle. Jugez-en. (Elle lit haut.) « Ma chère cousine, on vient de m'assurer que le margrave était indisposé. »

MADAME DE RUDENS, avec vivacité.

Indisposé ! contre qui ? Contre nous ?

MADAME DE WALTER, continuant.

« Son déjeûner lui a donné une assez forte indigestion. On craint que le bal de ce soir n'ait pas lieu. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en savez. Votre amie et cousine,

« AMÉLIE DE SIEVERS. »

MADAME DE RUDENS, avec une colère concentrée.

Et l'on achète pour vingt mille florins de diamans, comme si c'était la première chose à faire.

MADAME DE WALTER, du plus grand sang-froid.

Je vais répondre à ma cousine.

MADAME DE RUDENS.

Quoi ! qu'allez-vous lui répondre?

MADAME DE WALTER.

Qu'il faut espérer que ce qui est différé n'est pas perdu.

(Elle sort.)

MADAME DE RUDENS.

Je suis confondue. Je ne reconnais plus du tout ma fille. Vous n'avez pas d'enfans, vous, monseigneur ?

L'ÉVÊQUE.

Plaît-il ?

MADAME DE RUDENS.

Mais madame de Greenschloff en a eu, et elle peut se figurer ce que je dois souffrir. C'est donc là le prix d'une tendresse si active ! Infortunés parens, qui n'avez d'ambition que pour vos enfans, voilà votre récompense !

LA BARONNE.

N'exagérons rien, madame de Rudens, ce n'est pas que pour ses enfans qu'on a de l'ambition.

MADAME DE RUDENS.

Me reprocher son mariage !

L'ÉVÊQUE.

N'allez pas faire de la maternité à contre-temps ; vous perdriez tout. On ne meurt pas d'une indigestion. Le margrave a cette affaire fort à cœur, soyez-en persuadée. Une mère d'ailleurs ne doit-elle pas avoir de l'indulgence pour sa fille ? Je vais rôder de ce côté-là, et je saurai vous faire tenir des nouvelles sûres. Mais du calme, je vous en prie; du calme.

MADAME DE RUDENS.

Quoi qu'il m'en coûte, je prendrai sur moi, monseigneur....

L'ÉVÊQUE.

Allez trouver votre fille; comme la plus raisonnable, c'est à vous à faire la première démarche.

MADAME DE RUDENS.

J'y vais donc; mais n'oubliez pas les nouvelles que vous m'avez promises.

L'ÉVÊQUE.

Non, non.

(Madame de Rudens sort.)

LA BARONNE.

Savez-vous que cette indigestion pourrait bien relever les actions de ma belle-fille ?

L'ÉVÊQUE.

Je ne dis pas non. Pour la margrave, il est certain que l'âge et le caractère de madame de Rosemberg conviennent beaucoup mieux.

LA BARONNE.

Là, n'est-il pas vrai ?

L'ÉVÊQUE.

Il n'y a pas l'ombre d'un doute.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IV.

(Chez madame de Rosemberg.)

LOUISE, BIBER.

LOUISE.

Je suis désolée que madame de Walter se soit trouvée là pour vous arrêter tout de suite.

BIBER.

Je n'ai fait que ce que tu m'as dit.

LOUISE.

Tu m'as dit!

BIBER, *se reprenant.*

Que ce que vous m'avez dit.

LOUISE.

Il est sûr que moi j'ai eu du bonheur. Quand Abraham est venu me parler de la part de madame de Rudens, je savais déjà par le président Buttler...

BIBER.

Comment connaissez-vous le président Buttler?

LOUISE.

Je ne puis pas souffrir qu'un homme me demande comment j'en connais un autre. N'est-ce pas lui qui m'a fait entrer ici?

BIBER.

Allons, continuez.

LOUISE.

Je ne sais plus où j'en étais. Le président Buttler est donc venu voir madame; j'étais curieuse de savoir ce qu'il lui dirait, et d'apprendre s'il était bien vrai que le margrave fût malade; pour cela, je m'étais collée contre la porte; mais on entend mal à travers une porte. Ma foi! c'était si important que quand le président est sorti, je n'ai pas été par quatre chemins, je le lui ai demandé à lui-même; il n'a pas pu s'empêcher de sourire.

BIBER.

Ah! il vous sourit.

LOUISE.

Est-il ennuyeux ce garçon-là ! il ne vous laisse rien achever.

BIBER.

Quel crime y a-t-il à dire : « Ah ! il vous sourit ? »

LOUISE.

Quand Abraham est venu ensuite, j'étais sur le velours ; j'ai pu faire la dévouée tout à mon aise, assurer que je voulais mourir au service d'une maîtresse pleine de bonté pour moi. Qu'est-ce que je risquais ? de faire monter l'enchère d'un côté, ou de pouvoir me vanter à madame de ma fidélité et de mon attachement si je trouvais plus avantageux de rester à son service.

BIBER.

Ça fait trembler comme vous êtes fine.

LOUISE.

Pas autrement que les maîtres. Est-ce que le président n'avait pas été remettre une carte chez madame de Walter avant de venir ici ? Le grand-maréchal, qui est censé être tout à madame, n'en donne pas moins ce soir un bal où sa disgrâce doit s'achever ! Enfin madame de Greenschloff, madame de Greenschloff elle-même, notre belle-mère, n'a-t-elle pas passé toute la matinée chez madame de Rudens ? Je ne parle pas de l'évêque, parce que ces messieurs-là il est défendu de les juger. Allez, allez, mon cher Biber, eux et nous c'est la même chose.

BIBER.

Qui donc vous a dit que le président, que madame de Greenschloff, que l'évêque... ?

LOUISE.

C'est le cocher de madame de Rudens, puisque vous faites toujours des questions.

BIBER.

En voilà encore un!

LOUISE.

Il y en aura cent si vous ne vous taisez pas. Ne lui sied-il pas bien de faire le jaloux quand ma première pensée a été de le placer dans une maison où je sais que je pourrai le suivre aussitôt que je voudrai? Doutez-vous que si madame de Walter vous eût refusé, j'eusse jamais songé à entrer chez elle? Non. Eh bien! alors, que voulez-vous?

BIBER.

Vous êtes fâchée à présent qu'on m'ait accepté.

LOUISE.

Oui, parce que ce n'est plus cela. Cette maladie du margrave m'a fait faire d'autres réflexions. L'évêque qui, dit-on, lui a parlé maîtresse ce matin, va sans doute lui parler religion ce soir; et religion ça ne peut plus être madame de Walter.

BIBER.

Voyons donc, voyons donc; est-ce qu'il faut absolument que madame de Walter soit la bonne amie du margrave pour être dame d'honneur de la margrave?

LOUISE.

Je ne sais pas trop comment ils font cadrer cela ensemble; mais il me paraît que ça se tient.

BIBER.

Ça ne se tenait pas pour madame.

LOUISE.

Quand madame a eu sa place, le margrave venait de se marier, il ne pouvait pas faire cette condition-là.

BIBER.

D'autant que je crois bien que madame...

LOUISE, lui donnant un petit soufflet.

Vous êtes un innocent, mon cher Biber.

BIBER.

N'entends-tu pas madame qui sonne?

LOUISE.

Eh! mon Dieu, oui. J'y vas.

(Elle sort en riant.)

BIBER.

Elle a l'air de croire que madame.... Dans le fait, ce n'est pas impossible. Madame qui aime tant à faire des affaires, ç'aurait été une belle affaire pour elle, et qui ne l'aurait pas empêchée de faire d'autres affaires; au contraire.

LOUISE, tenant une lettre.

Quand je vous disais tantôt que notre disgrâce ne nous empêcherait pas de contenter le maître de poste de Saurbach, celui qui m'a donné ce diamant. Tenez, voilà une lettre pour lui.

BIBER.

Quoi! madame, malgré sa douleur....

LOUISE.

Oui, oui; malgré sa douleur, madame a fort bien trouvé moyen d'arranger cela avec le président. Portez cette lettre à l'auberge des Trois-Rois, fau-

bourg Saint-Luc; c'est une bonne commission que je vous donne.

BIBER.

Si je passais en même temps chez madame de Walter pour me dégager?

LOUISE.

Ne précipitons rien; attendons ce que deviendra la maladie du margrave.

BIBER.

Comme vous voudrez.

(Il sort.)

LOUISE, seule.

C'est commode d'être une grande dame! Oh! c'est très-commode. On est dans le chagrin, dans les regrets, dans les larmes; et puis il vient un président qui vous dit: « Mais il ne faut pas vous affliger ainsi; vous vous tuerez. — Ah! vous avez raison, je n'y survivrai pas. C'est dans tous les momens, c'est jusque dans la moindre chose que je sens toute l'horreur de ma position. Il y avait là, encore tout à l'heure, un brave homme que j'aime beaucoup, le maître de poste de Staurbach, qui demande la chose du monde la plus simple. Eh bien! je suis obligée de lui répondre que je n'y peux plus rien. » Là-dessus on essuie quelques larmes. Le président, qui entend à demi-mot, demande quelle est cette chose du monde la plus simple; on ne sait pas si le maître de poste n'a pas laissé un papier; on le cherche négligemment; on finit par le trouver, et on remet au président le placet que j'avais donné ce matin. Je riais de tout ce manége, à travers la serrure, et

de madame et de ce président qui est bien le plus grand comédien! « Ne vous inquiétez pas, madame la comtesse, reprend-il, je voudrais que tous vos déplaisirs ne fussent pas plus difficiles à calmer que celui-là. Votre protégé sera satisfait. » Il semblait de part et d'autre que c'était de la bonté d'âme toute pure. Ce sont d'agréables manières, il faut en convenir. Nous ne pourrons jamais les imiter, nous autres; c'est là où est la séparation.

(Rodolphe entre.)

RODOLPHE.

Ah! voici ma petite Louise. Il faut que je t'embrasse.

(Il l'embrasse.)

LOUISE.

De grâce, monsieur, ne me tutoyez pas ici.

RODOLPHE.

Tu es donc toujours la même? Pourvu qu'on ne te tutoie pas, le reste t'est égal. Ah çà, dis-moi, ma sœur m'a écrit qu'elle était en disgrâce; est-ce que cela lui fait autant de peine qu'elle me le dit?

LOUISE.

Mais dame, monsieur, il faut être juste; c'est un fier rabat-joie.

RODOLPHE.

Nous ne nous ressemblons guère. Elle est riche, elle est veuve; elle pourrait être libre comme l'air; et elle se plaît à tressaillir de peur depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, sans autre compensation que le plaisir d'être esclave.

LOUISE.

C'est bientôt dit.

RODOLPHE.

Ah ! que je me sais bon gré d'avoir changé de pays! Si je fusse resté ici, elle aurait peut-être fini par me faire partager toutes ses angoisses.

LOUISE.

C'est possible; mais aussi au lieu de n'être que capitaine chez votre prince.....

RODOLPHE.

Elle m'aurait protégé, n'est-ce pas? Un soldat doit se protéger lui-même; et tous ces officiers faits par des femmes ou par des prêtres, c'est bien peu de chose, selon moi.

LOUISE.

Il n'en aurait été que ce que vous auriez voulu; vous seriez du moins resté dans votre air natal.

RODOLPHE.

Les États de mon prince sont si près de ceux-ci, que je ne crois pas que l'air ait beaucoup le temps de se renouveler en passant de l'un dans l'autre. Mais parlons un peu de toi. Qui est-ce qui te recherche en mariage dans ce moment?

LOUISE.

Je ne vous comprends pas.

RODOLPHE.

Oui. N'est-ce pas comme cela que tu dis?

LOUISE.

Monsieur Rodolphe, vous ne vous apercevez pas que vous me tutoyez encore.

RODOLPHE.

Pardon, pardon. Es-tu toujours bien avec ma sœur?

LOUISE.

Pas trop, monsieur Rodolphe, surtout depuis sa disgrâce.....

RODOLPHE.

Je te défends de me parler disgrâce. Parbleu ! je vais en être assez rebattu.

LOUISE.

Madame devient près regardante, près regardante.....

RODOLPHE.

Pauvre enfant !

LOUISE.

Si madame n'était pas madame votre sœur.....

RODOLPHE, l'embrassant.

Il faut que je t'embrasse pour ce bon sentiment-là.

LOUISE.

Je crois que vous perdez la tête.

RODOLPHE.

Eh bien ! si madame n'était pas madame ma sœur, tu la quitterais donc ?

LOUISE.

Ma fine ! monsieur Rodolphe, je crois que oui. Toujours des hauts et des bas, des douceurs et des rebuffades, c'est fatigant. On aimerait mieux tout un ou tout autre : on se déciderait, du moins.

RODOLPHE.

C'est comme à la cour, ma petite Louise ; ma sœur en est là aussi avec sa princesse. Dis-moi donc le nom de ton amoureux.

LOUISE.

Vous êtes drôles, vous autres messieurs, vous croyez qu'on ne peut pas vivre sans amoureux.

RODOLPHE.

Biber est-il toujours ici?

LOUISE.

Biber le chasseur?

RODOLPHE.

Il n'y en a pas trente-six dans cette maison.

LOUISE.

Madame voulait le renvoyer ce matin.

RODOLPHE.

C'est tout simple; ma sœur doit être tentée de renvoyer quelqu'un; mais tu aimerais mieux que ce fût un autre que Biber, toi.

(La comtesse entre.)

LA COMTESSE, à Louise.

Mon frère est ici, mademoiselle, et vous ne venez pas m'avertir?

RODOLPHE.

C'est moi qui la retenais, ma sœur.

LOUISE.

Sans cela, madame.....

LA COMTESSE.

C'est bon. (Louise sort.) J'ai eu bien de la peine à vous faire venir, Rodolphe.

RODOLPHE.

Mon service m'a retenu toute la semaine.

LA COMTESSE.

Ne peut-on pas se faire remplacer? Vous n'igno-

riez pas combien j'avais besoin de consolations.

RODOLPHE.

Il y a des chagrins que je conçois si peu! A votre place, je serais enchanté de ce qui vous arrive.

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez pas savoir l'attachement que j'avais pour la princesse.

RODOLPHE.

Ni vous non plus, ma sœur; ne cherchez pas à me faire croire que ce soit la passion qui vous subjugue. Que vous soyez de la cour, passe; dans nos petites principautés, tout le monde en est; mais pourquoi vouloir en être plus que tout le monde?

LA COMTESSE.

On ne peut pas lutter avec vous; vous avez puisé dans votre université d'Iéna des principes si étranges! Une cour vous paraît une monstruosité.

RODOLPHE.

Où avez-vous vu cela? Ne suis-je pas moi-même dans une cour? Ne suis-je pas attaché à un souverain?

LA COMTESSE, avec ironie.

Quel souverain!

RODOLPHE.

Ah! par exemple, ma sœur, je ne souffrirai pas qu'on attaque celui-là; il est tout-à-fait selon mon cœur. Son palais n'est pas, il est vrai, le refuge de toutes les inutilités de ses Etats; on n'y tient pas école de fourberies et de mendicité; nous n'a-

vons pas été en Asie puiser cet amour du maître que vous étalez chez vous; mon prince ne veut pas être dupe; mais quand on a un vrai mérite, on est toujours sûr d'être bien accueilli par lui.

LA COMTESSE.

Un prince doit d'abord commander le respect, mon frère.

RODOLPHE.

Tout peut se commander, ma sœur, ce n'est pas là la difficulté.

LA COMTESSE.

Je cherche de quels honneurs on vous a comblé pour vous avoir rendu aussi fanatique.

RODOLPHE.

Mon prince n'a jamais eu la prétention de faire des fanatiques; il a trop d'esprit pour espérer qu'on l'aime en dépit du bon sens.

LA COMTESSE.

Cela doit faire une cour bien gaie.

RODOLPHE.

Pour vous, elle serait à mourir de rire. Nos jours de réception, par exemple, sont de vrais jours de comédie. De toute son éducation d'étiquette, notre bon souverain n'a retenu que la nécessité, en pareille circonstance, de parler au plus grand nombre de personnes qu'il est possible. Mais comme rien de ce qui est futile ne peut captiver long-temps son attention, il saboule le petit protocole de phrases qu'il a à distribuer, de façon, très-souvent, qu'aucune ne tombe juste. Il ne sait pas ce qu'il dit; on

lui répond ce qu'on veut; et quand on ne peut pas s'empêcher de sourire, il se met aussi à rire de fort bonne grâce, ce qui donne un air de fête à ces revues périodiques, si insipides partout ailleurs.

LA COMTESSE.

Vous vous contentez de peu chez vous, à ce qu'il paraît. Si votre princesse, de son côté, n'y fait pas plus de façons.....

RODOLPHE.

Elle en fait bien moins encore; elle a prié toutes ses dames de la laisser tranquille.

LA COMTESSE.

Juste ciel! Et ses dames s'arrangent de cela?

RODOLPHE.

Il le faut bien. D'ailleurs celles qui ne peuvent pas y tenir ont un moyen tout simple pour se procurer l'honneur de voir leur maîtresse; c'est de lui apporter quelques vêtemens, quelques trousseaux à l'usage des pauvres.

LA COMTESSE.

Une princesse qui reçoit des présens de ses dames!

RODOLPHE.

Il faut tout dire, elle en reçoit très-peu. Comme on sait que cela n'avance à rien, qu'elle est tout-à-fait étrangère à la distribution des pensions et des faveurs, on est très-raisonnable avec elle.

LA COMTESSE.

Ah! que ma princesse l'entend bien mieux!

RODOLPHE.

Il est sûr qu'elle se donne plus de mouvement que la mienne.

LA COMTESSE.

C'est une grâce et une majesté qui lui assurent tous les cœurs.

RODOLPHE.

Si l'on ôtait de cette majesté la peur qu'elle fait aux uns, l'argent qu'elle donne aux autres, il resterait bien peu de ces sentimens d'amour et de respect qu'on prétend qu'elle impose.

LA COMTESSE.

Rodolphe, je ne puis vous passer une pareille sécheresse de cœur.

RODOLPHE.

J'adore mon souverain, non pas comme une pagode, mais comme un prince excellent.

LA COMTESSE.

Et vous croyez que pour moi c'est une consolation ?

RODOLPHE.

Non ; c'est une comparaison. Si je pouvais vous décider à venir chez nous, vous seriez radicalement guérie. Venez, venez chez nous.

LA COMTESSE, ne pouvant s'empêcher de rire.

Chez nous ! une cour !

LOUISE, annonçant.

Mademoiselle Sophie de Brisnaw.

(Elle sort.)

LA COMTESSE.

J'avais bien besoin de la visite de cette étourdie-là!

SOPHIE arrive en sautillant.

Bonjour, ma cousine; bonjour, mon cousin Rodolphe. Ma cousine, je suis chargée pour vous des complimens de toutes nos dames, madame de Rhisbourg, madame d'Erelreich, de toute la cour enfin.

LA COMTESSE.

Des complimens! à propos de quoi?

SOPHIE, avec légèreté.

Des complimens de condoléance. (La comtesse fait un mouvement d'humeur; Sophie ne s'en aperçoit pas.) Moi, je puis venir chez vous, je suis de votre famille; pour les autres, cela se remarquerait. Je voulais vous prier de me rendre un service; ce serait de me prêter, pour ce soir, une de vos parures de pierreries.

RODOLPHE.

Eh! mon Dieu, ma belle petite cousine, est-ce que ce serait pour une entrevue? Y aurait-il quelque mariage sur le tapis?

SOPHIE.

Oh bien! oui; je ne suis pas si pressée. A présent que me voilà de la cour, je commence à calculer; je ne veux me marier qu'à bonnes enseignes. C'est pour le bal de ce soir.

LA COMTESSE.

Mais le margrave est malade.

SOPHIE.

Il va mieux. C'était son déjeûner. On dit que le

grand-maréchal se met en frais; ce sera superbe. Madame de Walter croit qu'il n'y aura qu'elle qui aura du rouge; nous en aurons toutes. On sait, de ce matin, que c'est le goût du margrave.

LA COMTESSE, sèchement.

Et vous avez compté sur mes pierreries pour ce bal?

SOPHIE.

Mais oui. Comme vous n'irez pas, vous, ma cousine..... (La comtesse fait encore un mouvement.) Mon cousin, voyez donc, votre sœur a l'air d'avoir de l'humeur.

RODOLPHE.

Pas le moins du monde; mais c'est que vous ne savez pas que ces pierreries sont disgraciées aussi.

SOPHIE.

Moi, je n'y mets pas de finesse. Si l'on ne savait pas que madame de Rosemberg est une personne à part, qu'elle n'aspirait qu'à recouvrer sa liberté, je n'aurais pas parlé aussi franchement. A la cour, il n'y a qu'une voix sur son compte; on est émerveillé de son courage et de sa résignation; la princesse même n'a pas pu s'en taire.

LA COMTESSE, avec empressement.

Qu'est-ce donc qu'a dit la princesse?

SOPHIE.

Vous savez comme elle peint d'un mot.

LA COMTESSE.

Elle a ce talent-là au suprême degré.

SOPHIE.

Ce matin on parlait de vous.

LA COMTESSE, avec la plus vive impatience.

La princesse a donc dit.....

SOPHIE.

Attendez que je me rappelle bien ses paroles. Voici : « Rien ne m'étonne de la part de madame de Rosemberg ; j'ai toujours remarqué qu'elle avait plus de fermeté dans le caractère que de sensibilité dans le cœur. » (La comtesse paraît prête à se trouver mal.) Il y avait là plusieurs personnes qui aiment beaucoup ma cousine, et qui ont trouvé que c'était un bel éloge. Ah ! c'est que la fermeté, c'est si rare !

LA COMTESSE, bas à son frère.

Au nom du ciel ! Rodolphe, faites qu'elle s'en aille ; elle me tue.

RODOLPHE, attirant Sophie à un coin du théâtre.

Ma cousine Sophie, vous n'avez pas remarqué une chose ?

SOPHIE.

Non. Qu'est-ce que c'est ? Je remarque très-peu en général.

RODOLPHE.

Ma sœur est excessivement modeste, et vous venez de la blesser en faisant son éloge devant elle.

SOPHIE.

Elle voulait savoir ce qu'avait dit la princesse.

RODOLPHE.

Elle espérait peut-être que ce serait quelque du-

reté, et au contraire. Laissez-la se remettre, et si je réussis à obtenir une de ses parures, j'irai vous la porter moi-même.

SOPHIE.

Il n'y a pas de femme comme ma cousine, il faut en convenir.

(Elle sort.)

LA COMTESSE.

J'aimerais mieux avoir affaire à une ennemie déclarée qu'à une sotte pareille. Que lui avez-vous donc dit pour m'en débarrasser si vite?

RODOLPHE.

Que vous trouviez trop flatteur le jugement de la princesse sur vous, et que votre modestie s'en était alarmée.

LA COMTESSE.

Y pensez-vous? Elle va reporter cela partout.

RODOLPHE.

Eh bien! tant mieux.

LA COMTESSE.

C'est m'ôter tout espoir.

RODOLPHE.

J'ai été au plus pressé. Vous vouliez qu'elle s'en allât, elle s'est en allée.

LA COMTESSE.

Mais concevez-vous cette princesse qui m'accuse d'insensibilité? Elle qui n'a jamais aimé personne, que pensait-elle donc? Que je devais mourir de chagrin d'avoir perdu ses bonnes grâces?

RODOLPHE.

C'est possible.

LA COMTESSE, d'une voix très-émue.

Soyez tranquille, mon frère; je saurai prendre mon parti. Je voyagerai.

RODOLPHE.

C'est très-bien vu.

LA COMTESSE.

Je me soustrairai par-là à mille tracasseries.

RODOLPHE.

A des désagrémens sans nombre.

LA COMTESSE.

A mon retour, si je vais chez Son Altesse, ce ne sera qu'en visite.

RODOLPHE.

C'est suffisant.

LA COMTESSE.

Un caprice m'a ôté sa faveur, un caprice, qui sait?....

RODOLPHE.

Pourrait vous la rendre? Ne le désirez pas.

LA COMTESSE.

Ah! si cela m'arrivait.... Mais d'où vient donc que mes jambes tremblent ainsi? Je ne puis pas me soutenir.

(Elle s'assied.)

RODOLPHE, effrayé.

Ma sœur, vous trouveriez-vous mal?

LA COMTESSE.

Non, non; c'est de l'indignation. Vous serez con-

tent, mon cher Rodolphe; je serai votre sœur enfin. Il est temps de reprendre ma position. Je suis la comtesse de Rosemberg, veuve d'un brave général; je resterai la comtesse de Rosemberg, veuve d'un brave général. On n'est pas obligé d'être la favorite d'une princesse. Je prouverai du moins à celle-ci qu'elle ne m'a pas mal jugée en disant que j'avais plus de fermeté encore que de sensibilité.

(Elle se renverse sur son siége en mettant la main devant ses yeux.)

LOUISE, annonçant.

Madame la comtesse de Furtzbourg.

(Elle sort.)

LA COMTESSE, se relevant tout à coup.

La comtesse de Furtzbourg! Elle m'a écrit ce matin une lettre pleine d'espérance. Ah! mon cher Rodolphe, ce sont assurément de bonnes nouvelles qu'elle m'apporte.

RODOLPHE.

Je puis donc vous laisser avec elle?

LA COMTESSE.

Oui, oui. Je ne veux pas vous ennuyer davantage de toutes mes faiblesses. Courez la ville; faites vos visites; quand nous nous reverrons, il est probable que je ne serai plus aussi maussade.

RODOLPHE.

Je vais passer par le jardin.

(Il sort d'un côté du théâtre, tandis que madame de Furtzbourg entre par l'autre.)

LA COMTESSE, allant au-devant de madame de Furtzbourg.

Enfin vous voilà!

MADAME DE FURTZBOURG.

Vous m'attendiez donc avec une grande impatience?

LA COMTESSE.

Pouvez-vous en douter, d'après la lettre que vous m'aviez écrite?

MADAME DE FURTZBOURG.

Je croyais vous trouver dans un calme parfait. Je vous avais toujours dit qu'il fallait laisser passer le premier moment. Malgré tout son fracas de dignité blessée, où la margrave trouverait-elle jamais une personne qui lui convînt comme vous?

LA COMTESSE.

On parlait de madame de Walter.

MADAME DE FURTZBOURG.

C'est moi qui ai mis tout cela en train.

LA COMTESSE.

Eh quoi!

MADAME DE FURTZBOURG.

Sans doute. Toute la cour était persuadée que ce serait madame de Walter qui vous remplacerait, que la margrave n'en savait pas encore le premier mot. J'avais choisi madame de Walter positivement parce que c'était le choix le plus antipathique à la margrave, et que sa dignité s'en trouverait d'autant plus offensée. Cette dignité est bonne à tout.

LA COMTESSE.

Mais madame de Rudens qui a de l'esprit....

MADAME DE FURTZBOURG.

Il faudrait d'abord savoir ce que c'est que cet esprit-là. Quand une chose nous séduit, on devient si cré-

dule! Chaque personne que je lui envoyais ne lui portait que des félicitations; jusqu'à votre bon évêque qui est venu me demander en confidence, ce matin, en sortant de chez vous, s'il ne ferait pas bien d'aller aussi lui rappeler qu'il était un peu de sa famille. « Allez-y, mon cher évêque; ne perdez pas un instant. » Vous jugez de sa diligence. L'évêque y allant, toute la cohue a suivi. Le bal demandé au grand-maréchal a mis le feu aux étoupes; et la margrave, frappée de l'isolement où elle se trouvait, m'a fait demander.

LA COMTESSE.

Vous!

MADAME DE FURTZBOURG.

Quel air effrayé! N'allez-vous pas croire que c'était pour m'accabler de vos dépouilles? Rassurez-vous. Je ne suis pas assez complaisante pour un tel emploi; des froideurs, des bouderies me feraient rire; l'honneur de marcher la première derrière une princesse ne me paraît pas valoir le plaisir d'aller seule partout où je veux; je n'aime pas les questions; je n'endurerais pas de reproches; des airs de hauteur seraient pour me faire fuir à cent lieues. Vous voyez que je ne suis pas à craindre.

LA COMTESSE.

Enfin que s'est-il passé entre la margrave et vous?

MADAME DE FURTZBOURG.

Elle a commencé par battre un peu la campagne.

LA COMTESSE.

Et par vous dire beaucoup de mal de moi.

MADAME DE FURTZBOURG.

Non. Il paraît que c'était fini; elle était même assez tendre. « Qu'est-ce qu'on me fait faire? m'a-t-elle demandé : j'aime beaucoup madame de Rosemberg. »

LA COMTESSE, avec la plus vive émotion.

En vérité!

MADAME DE FURTZBOURG.

Si vous n'êtes pas plus philosophe que cela, je ne continuerai pas.

LA COMTESSE.

Continuez, continuez, excellente amie. « J'aime beaucoup madame de Rosemberg. » Vous en étiez là.

MADAME DE FURTZBOURG.

« Il est sûr qu'elle a eu des torts envers moi. » C'est toujours la princesse qui parle. « Mais on s'est plu à les exagérer. » C'était là que je l'attendais pour lui faire un commencement d'histoire que j'avais préparée à l'avance. Je suis si persuadée que le commérage a pris naissance dans une cour, que je ne crois pas m'écarter de l'étiquette en m'en servant toutes les fois qu'il m'est nécessaire.

LA COMTESSE.

Qu'elle est franche!

MADAME DE FURTZBOURG.

« Madame, ai-je répondu, les torts de madame de Rosemberg ne sont que le résultat d'une intrigue pour vous donner madame de Walter; sans cela, pourquoi aurait-on pressé avec tant d'instance le départ du courrier qui devait porter votre lettre?

On savait que madame de Rosemberg s'arrêterait quelques heures chez madame Schwarz, et on comptait qu'il arriverait à votre courrier ce qui lui est arrivé, c'est-à-dire qu'il reviendrait sans réponse. »

LA COMTESSE.

Personne ne pouvait savoir que je m'arrêterais chez madame Schwarz; je ne le savais pas moi-même.

MADAME DE FURTZBOURG.

Qu'est-ce que cela fait? Il fallait bien lui faire un mensonge, puisqu'elle n'avait pas voulu croire la vérité.

LA COMTESSE.

Pardon, pardon.

MADAME DE FURTZBOURG.

L'essentiel pour moi était d'arriver à madame de Walter, que j'ai peinte des couleurs les plus séduisantes.

LA COMTESSE.

Très-bien! Je comprends.

MADAME DE FURTZBOURG.

Sans nommer positivement le margrave, j'ai fait entendre que les Rudens comptaient sur une puissante protection.

LA COMTESSE.

Est-ce que réellement il penserait à madame de Walter?

MADAME DE FURTZBOURG.

Pauvre prince! il avait bien déjeûné. Vous savez que

sa marotte c'est Louis XIV de France. L'évêque était là qui ne tarissait pas sur les perfections de madame de Walter. Louis XIV a eu des maîtresses en titre. C'est ce qui est le plus facile à imiter. Quelques contradictions de ce bon apôtre de président, qui ne voulait pas perdre son droit de contrôle, sont venues se jeter à la traverse; le margrave s'est piqué au jeu; il a demandé ce bal au grand-maréchal; vous savez le reste.

LA COMTESSE.

La margrave s'est alarmée; elle a craint que cela ne devînt sérieux.

MADAME DE FURTZBOURG.

On vous aurait déjà écrit pour vous rappeler, si je n'avais demandé la permission de vous voir auparavant, afin d'être bien sûre que, dans l'état de souffrance où je vous ai représentée, cette nouvelle ne vous donnerait pas une trop violente émotion. On se lamente d'avoir été si cruelle envers vous; vous êtes une victime des plus odieuses machinations; on vous doit une justice éclatante; on vous la rendra. Vous serez obligée de tempérer vous-même le triomphe qu'on vous prépare. (Elle rit aux larmes.) Ah! mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que c'est que des princes?

LA COMTESSE.

Pour comble de bonheur, c'est à vous que je devrai un aussi grand bienfait, à vous qui, si vous l'eussiez voulu, pouviez me supplanter si facilement.

MADAME DE FURTZBOURG.

Je vous répète que je n'y ai aucun mérite. Grâce à

la tournure de mon esprit, je traite d'égale à égale avec votre princesse; j'aime assez cela. Aussi ne voudrais-je pas lui demander la moindre faveur, de peur de rompre cet équilibre; mais à vous je vous dirai ce que je veux; c'est comme cela que je m'arrange. Les princes ont toujours la peur et le besoin d'être menés; je ne me soucie pas de m'en charger; tout ce que je cherche, c'est d'avoir de l'influence sur ceux qui les mènent. De cette façon, j'ai les bénéfices sans les charges. Le président m'a déjà fait payer cent mille florins de dettes; cette fois-ci, ce sera votre tour.

LA COMTESSE.

Vous ne doutez pas du plaisir....

MADAME DE FURTZBOURG.

Je ne doute de rien. L'essentiel à présent, c'est que vous mettiez du rouge pour cette première entrevue. Le rouge, au moment où je vous parle, est la grande affaire de la cour. Cependant, toutes réflexions faites, n'en mettez pas encore; vous serez plus intéressante. Adieu. La lettre de la margrave ne se fera pas attendre. Tenez-vous prête, et n'oubliez pas que vous étiez aux portes du tombeau.

LA COMTESSE.

C'est un peu vrai.

MADAME DE FURTZBOURG.

Eh bien! vous n'en serez que mieux dans votre rôle.

(Elle sort; la comtesse la reconduit avec tous les signes de la plus vive reconnaissance.)

LA COMTESSE, après quelques momens de réflexion.

Ceci ne cache-t-il aucun piége? Oh! non. Madame de Furtzbourg a une conduite assez légère; elle s'en sauve par beaucoup d'esprit; mais elle ne tiendrait pas un mois à la cour; elle le sent bien. La cour est un pays si perfide! on n'y est entouré que d'envieux; aussi, ma résolution est bien prise; si j'y rentre, je ne veux plus m'en éloigner un seul instant. (Elle sonne; Louise paraît.) Venez m'habiller.

(Elle entre dans son appartement.)

LOUISE, seule.

Nous revoilà sur pied. (Elle regarde sa bague.) Ce diamant ne sera pas le dernier présent que j'aurai reçu ici. C'est une habile femme que madame de Furtzbourg. Pas une distraction, pas une émotion. Elle n'a eu garde de parler de la haine qu'elle a contre madame de Walter, qui lui a enlevé le mari qu'elle destinait à sa nièce, ni des vues qu'elle a à présent sur monsieur Rodolphe. Elle est comme toutes les personnes franches, elle ne dit que la moitié de ce qu'elle pourrait dire; c'est déjà beaucoup.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

(Cabinet de la margrave.)

LA MARGRAVE, MADAME DE TELLFINGEN, dame d'atour, TROIS AUTRES DAMES, UN PAGE.

LA MARGRAVE, au page, en lui remettant une lettre.

Pour madame de Rosemberg. Faites diligence.

(Le page sort.)

LA DAME D'ATOUR.

Princesse, Franz, le marchand de modes, attend les ordres de Votre Altesse.

LA MARGRAVE.

On peut le faire entrer. (Une des dames va avertir Franz.) Madame de Tellfingen, approchez cette toilette. (Franz, un carton à la main, s'arrête à la porte.) Madame de Tellfingen, dites-lui d'avancer. (Franz s'avance, pose son carton sur une console, et en retire une coiffure garnie de plumes, qu'il remet à la dame d'atour.) N'est-ce pas bien volumineux? (Franz va pour répondre; la margrave scandalisée le regarde; il se tait.) Qu'en pensez-vous, madame de Tellfingen?

LA DAME D'ATOUR.

On en jugera mieux sur la tête de Votre Altesse.

(La dame d'atour pose la coiffure sur les cheveux de la margrave.)

LA MARGRAVE.

Ces plumes ne me paraissent pas d'un beau blanc, non plus.

FRANZ.

Je puis assurer à Votre Al....

LA MARGRAVE, à la dame d'atour.

Ditez-lui donc que je ne lui parle pas. (Elle se regarde quelque temps dans une glace.) Madame de Tellfingen, demandez-lui si cela a été fait en France, ou si ce n'est qu'une imitation.

FRANZ, à la dame d'atour.

C'est tout ce qu'il y a de plus nouveau à Paris.

LA MARGRAVE, à la dame d'atour.

Madame de Tellfingen, ce n'est pas cela que vous

lui avez demandé. Est-ce envoyé de Paris, ou est-ce fait d'après un modèle envoyé de Paris?

FRANZ, à la dame d'atour.

C'est envoyé de Paris, madame.

LA MARGRAVE.

Madame de Tellfingen, demandez-lui à présent s'il a vendu des coiffures pareilles à quelques dames de la cour.

FRANZ, à la dame d'atour.

Je n'avais que celle-ci, et madame de Walter....

LA MARGRAVE, vivement.

Madame de Tellfingen, que dit-il de madame de Walter?

FRANZ est au moment de répondre à la margrave; mais il se retourne brusquement du côté de la dame d'atour.

Madame de Walter l'avait fait demander; mais on lui a répondu que je ne pouvais pas en disposer avant d'en avoir fait hommage à Son Altesse.

LA MARGRAVE.

Madame de Tellfingen, faites-lui observer qu'hommage n'est pas convenable, et que je lui permets de parler plus simplement. Qu'est-ce que c'est que ce ruban-là?

FRANZ, toujours à la dame d'atour.

C'est un ruban qui doit passer sous le menton; mais que l'on peut ôter ou mettre à volonté.

LA MARGRAVE.

Madame de Tellfingen, je ne veux pas me décoif-

fer, ainsi demandez-lui comment il faut s'y prendre pour le détacher.

LA DAME D'ATOUR, détachant le ruban.

Le voici, madame.

LA MARGRAVE.

C'est bien. Qu'il s'en aille. (Franz sort.) Vous savez, mesdames, que je vais à ce bal; je n'ai pas voulu refuser le margrave. On m'y suivra; mais j'avertis que je le quitterai de bonne heure, et que celles qui ne sont pas de service me désobligeraient si elles y restaient après moi. Vous aurez soin de les en avertir. (A la dame d'atour.) Voyons donc ce rouge, puisqu'il paraît qu'aujourd'hui hors le rouge il n'y a point de salut. Il y a plus de quatre ans que je n'en ai mis.

LA DAME D'ATOUR, lui présentant un pot de rouge.

Voici celui que Votre Altesse a choisi tantôt.

LA MARGRAVE.

Et le coton?

LA PREMIÈRE DAME.

J'ai l'honneur de le présenter à Votre Altesse.

LA MARGRAVE, à la dame d'atour.

Madame de Tellfingen, en l'absence de la dame d'honneur, ne deviez-vous pas présenter le coton aussi?

LA PREMIÈRE DAME, balbutiant.

Princesse, j'ai cru....

LA MARGRAVE.

Présentez-le pour cette fois, madame, puisque

aussi bien vous le tenez; mais que ce soit sans tirer à conséquence. (Se retournant vers les autres dames.) Vous entendez, mesdames, que c'est sans tirer à conséquence. (Elle se met du rouge.) La sotte invention!.... Je n'en mettrai pas plus que cela.... C'est si ridicule. Est-ce assez, madame de Tellfingen? Un peu plus ici, n'est-il pas vrai? J'en ai perdu tout-à-fait l'habitude. C'est singulier; il ne dit rien du tout ce rouge-là. Je croyais avoir pris la nuance la plus foncée. Celui que j'avais il y a quatre ans donnait bien plus d'éclat aux yeux.

(Un chambellan paraît, parle à la dame d'atour et sort.)

LA DAME D'ATOUR, à la margrave.

Madame la comtesse de Furtzbourg qui a une audience de Votre Altesse.

LA MARGRAVE.

Oui, oui.

(Aussitôt que madame de Furtzbourg entre, toutes les dames se retirent dans le fond du théâtre, et finissent petit à petit par en sortir tout-à-fait.)

MADAME DE FURTZBOURG, comme frappée d'admiration.

Si le respect ne me retenait, je sais bien ce que je dirais à Votre Altesse.

LA MARGRAVE.

Dites, dites.

MADAME DE FURTZBOURG.

Qu'elle est d'une beauté éblouissante.

LA MARGRAVE.

A quoi cela me sert-il? Ah! madame de Furtzbourg! Et ma pauvre Rosemberg, comment l'avez-vous trouvée? Bien souffrante, j'en suis sûre.

MADAME DE FURTZBOURG.

Les paroles que je lui ai portées de la part de Votre Altesse lui ont rendu la vie. Je n'exagère pas.

LA MARGRAVE.

Je le crois bien. Mon impatience était si grande que je n'ai pu attendre votre retour; je lui ai écrit. Étiez-vous chez elle lorsqu'elle a reçu ma lettre?

MADAME DE FURTZBOURG.

Non, princesse.

LA MARGRAVE.

Je lui mande que je veux qu'elle vienne à ce bal, qu'elle y arrive après moi, conduite par le grand-maréchal à qui je donnerai l'ordre de l'aller chercher. Cela nous ôtera l'émotion d'un rapprochement et me vengera de ce noble complaisant de son maître. Pour monsieur de Neubrunn, jamais il ne sera le gouverneur de mon fils; c'est sur quoi il peut bien compter. La Rudens et la Greenschloff recevront l'ordre de ne plus paraître devant moi. Quant à la belle Walter.... belle !.... Croyez-vous sérieusement, madame de Furtzbourg, que le margrave... Non, non; cela est impossible. Elles se seront compromises comme des folles. Ce collier qu'elles prétendaient avoir reçu, et qu'elles ont acheté quarante mille florins.

MADAME DE FURTZBOURG.

On m'avait dit soixante mille.

LA MARGRAVE.

Soixante mille! Comme tout se sait cependant! Un

bon exil doit me venger de cette impertinente. N'est-ce pas votre avis?

MADAME DE FURTZBOURG.

Je crois, princesse, que madame de Rosemberg, qui tient tant à votre gloire, vous demandera comme une grâce de laisser tomber dans l'oubli toutes ces misères.

LA MARGRAVE.

Misères, madame de Furtzbourg! Vous appelez misères un complot pour rendre le margrave ridicule, et la hardiesse de me supposer, moi, assez faible pour laisser usurper mes droits. Ah! si les reines de France qui ont été délaissées pour des créatures comme la Walter avaient eu mon énergie!....

MADAME DE FURTZBOURG.

Votre Altesse craindra de flétrir l'avenir d'une femme aussi jeune.

LA MARGRAVE.

Que m'importe?

MADAME DE FURTZBOURG.

En poussant les choses à cette extrémité contre elle, ne pourrait-on pas appréhender de donner au margrave un prétexte pour la défendre.

LA MARGRAVE.

Contre moi? cette idée est affreuse! Je le sens à présent; c'est moi que l'on voulait perdre en me séparant de ma fidèle Rosemberg. Je vais lui écrire. (Elle se met à une table; écrit un billet à la hâte, et le ferme.) Il faut qu'elle vienne tout de suite. Souffrante ou non, elle me

doit cette preuve de dévouement. Les méchantes gens que ceux qui nous entourent! Que veulent-ils? Jamais princesse n'a été moins exigeante que moi pour ceux qui l'approchent. (Elle sonne.) Jamais aucune n'a eu plus d'égards pour ses gens (elle sonne), plus de politesse et de considération, j'ose le dire, pour les hautes familles. (Elle sonne avec violence ; la dame d'atour paraît.) Pourquoi donc ne venait-on pas?

LA DAME DATOUR.

Princesse, il n'y avait que moi là-dedans.

LA MARGRAVE.

Quand je sonne, c'est pour tout le monde. Qu'on fasse promptement porter ce billet chez madame de Rosemberg.

(La dame d'atour prend le billet et s'en va.)

MADAME DE FURTZBOURG.

Je crains vraiment que cette agitation ne fasse du mal à Votre Altesse.

LA MARGRAVE.

Hélas!

MADAME DE FURTZBOURG.

Il vous est si facile de punir la bassesse de madame de Greenschloff et la coquetterie de madame de Walter, sans même en paraître instruite.

LA MARGRAVE.

Expliquez-vous.

MADAME DE FURTZBOURG.

On parle d'une mission à Vienne.

LA MARGRAVE.

Oui; fort importante même.

MADAME DE FURTZBOURG.

Madame de Greenschloff la sollicite vivement pour son frère. Que Votre Altesse y fasse nommer monsieur de Walter, à qui on insinuera d'emmener sa femme. Une mission peut se prolonger tant qu'on veut.

LA MARGRAVE.

Mais monsieur de Walter est-il d'étoffe à faire un ambassadeur?

MADAME DE FURTZBOURG.

Monsieur de Walter! monsieur de Walter a toutes les formes de la diplomatie; une tête longue, une figure qui ne dit rien, une honnête corpulence, de gros mollets. On chercherait long-temps, je crois, avant de trouver un homme mieux conditionné pour cet emploi.

LA MARGRAVE, *gaiement.*

Si cela est ainsi, sa femme ira coqueter à Vienne; le théâtre sera plus digne de sa beauté.

MADAME DE FURTZBOURG.

De retomber sous la dépendance de son mari, c'est ce qu'elle redoute le plus. (*Riant.*) Elle ne pourra s'y résoudre, et elle pleurera jusqu'à ce que sa mère consente à l'accompagner.

LA MARGRAVE, *riant.*

C'est parfait.

MADAME DE FURTZBOURG, *riant.*

Et madame de Greenschloff!

LA MARGRAVE, riant.

Cela les brouillera à la mort. (Sérieusement.) Madame de Furtzbourg, je ne connais que vous qu'on puisse comparer à madame de Rosemberg. Mais vous tenez à votre liberté; je le conçois : vous voyez trop vite et trop loin pour vous plaire à la cour. C'est dommage. Allez la trouver de ma part, cette chère amie. Dites-lui qu'elle ne tienne pas compte de mon dernier billet; que tout reste convenu comme je lui avais écrit d'abord. C'est le grand-maréchal qui doit l'aller prendre chez elle.

MADAME DE FURTZBOURG.

Véritablement vous la comblez.

(Elle sort. Un moment après, arrivent précipitamment la dame d'atour er les autres dames qui se rangent derrière la margrave. On entend au dehors une voix crier : Le margrave! Il entre accompagné du grand-maréchal et suivi du comte de Burcshal et d'autres courtisans.)

LE MARGRAVE.

M'excuserez-vous, madame, si je romps l'étiquette en venant moi-même vous offrir la main pour vous conduire au bal?

LA MARGRAVE.

Chaque preuve de votre attachement n'ajoute-t-elle pas à mon bonheur?

LE MARGRAVE.

On avait dit que ce bal ne vous convenait pas.

LA MARGRAVE.

J'aurais changé d'idée en apprenant votre prompt rétablissement.

LE MARGRAVE.

Des paroles si gracieuses donnent un prix nouveau

à votre complaisance. Le rouge vous sied à ravir. Je regrettais que vous l'eussiez abandonné.

LA MARGRAVE

Pourquoi ne pas vous en être expliqué avec moi directement? Vous entendez : directement; car il y a beaucoup d'intrigans dans cette cour.

LE MARGRAVE.

Madame, il y en avait aussi beaucoup à la cour de Louis quatorzième de France.

LA MARGRAVE.

Ce n'est point en cela qu'elle mérite d'être imitée. Pour moi, j'aime à déclarer hautement ce que je pense. (Au grand-maréchal.) Monsieur le grand-maréchal, j'approuve que vous n'ayez pas invité madame de Rosemberg. Dans la disgrâce où on la supposait, votre discrétion à cet égard était du respect pour moi, et une attention délicate pour elle; mais je veux qu'on sache que les intrigans, loin d'être parvenus à lui faire perdre ma confiance, n'ont fait qu'augmenter l'amitié que je lui porte. Je l'ai moi-même invitée en votre nom.

LE GRAND MARÉCHAL.

Quelle bonté! quelle générosité!

LA MARGRAVE.

Je lui ai fait dire que vous iriez la chercher.

LE GRAND MARÉCHAL.

Votre Altesse a prévenu mes vœux les plus ardens, et je serai le premier à féliciter madame de Rosem-

berg d'un bonheur dont tout le monde se réjouira comme moi.

LE MARGRAVE.

Vous exagérez, grand-maréchal; jamais tout le monde ne se réjouira qu'une place que l'on croyait vacante ne le soit pas. (A la margrave.) Je suis charmé de vous voir rappeler madame de Rosemberg, surtout à cause des sollicitations dont on a dû vous accabler.

LA MARGRAVE.

Moi! c'est de votre main que j'avais reçu madame de Rosemberg; j'aurais reçu avec la même soumission toute femme qui aurait fixé votre choix. On avait parlé de madame de Walter.

LE MARGRAVE, avec quelque embarras.

Ah! on avait parlé de madame de Walter?

LA MARGRAVE.

Oui, on avait parlé; trop peut-être... afin de la desservir.

LE MARGRAVE.

C'est bien possible.

LA MARGRAVE.

Je regarderai toujours comme un de mes devoirs de protéger la réputation d'une femme trop jeune pour deviner jusqu'où peut aller l'envie et la médisance; et je demanderai pour elle, à Votre Altesse, une faveur qui la couvre de notre estime.

LE MARGRAVE, donnant la main à la margrave pour la conduire au bal.

Cette faveur vous est accordée d'avance. Je vous trouve d'une beauté à ne vous rien refuser.

(Ils sortent; toute la cour les suit.)

SCÈNE VI.

(Chez madame de Rosemberg.)

LA COMTESSE, LOUISE.

LA COMTESSE, *achevant sa toilette.*

Ainsi on ne trouve pas mon cocher.

LOUISE.

Que madame soit sans inquiétude, Biber préside à tout; Biber remplacera le cocher; ce n'est pas lui qui s'éloignerait sur l'idée que madame n'aura pas besoin de lui.

LA COMTESSE.

Que vous me soyez attachée, Louise, cela me paraît tout simple; mais ce garçon, à qui je n'ai pas dit quatre mots depuis qu'il est à mon service, c'est très-extraordinaire.

LOUISE.

Des gens de madame, c'est, je puis le dire, le seul qui ait partagé mes inquiétudes.

LA COMTESSE, *prenant quelques pièces d'or sur sa toilette.*

Vous lui donnerez cela, et vous lui direz que je suis très-contente de sa conduite. Avait-on fait encore des propositions à d'autres qu'à vous et à lui ?

LOUISE.

Ah! madame, on dit tant de choses.

LA COMTESSE.

Et que dit-on ?

LOUISE.

Je ne voudrais pas l'affirmer; mais le bruit a couru que la vieille madame Miller, notre femme de charge, s'était comme arrangée.

LA COMTESSE.

Je la leur cède de bon cœur; mais vous vous informerez cependant de ce qu'il en est. Voyez si ma voiture est prête.

(Louise sort. Rodolphe entre.)

RODOLPHE.

Je vous fais mon compliment, ma sœur; tout ici a un air de résurrection.

LA COMTESSE, donnant à son frère les deux lettres de la margrave.

Venez, venez, mon frère. Tenez, lisez. Deux lettres de la princesse depuis le peu de temps que vous m'avez quittée! Elle m'attend! Vous voyez qu'elle m'attend. Madame de Furtzbourg s'est conduite avec un dévouement! Ah! mon cher Rodolphe, il faut lui rendre justice.

RODOLPHE.

A présent que vous êtes contente, je rendrai justice à qui vous voudrez.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec une princesse comme la nôtre, on est toujours si bien venu en montrant des sentimens nobles et généreux! Mais il faut que je vous quitte; mes momens ne sont plus à moi.

LOUISE, annonçant.

Madame la comtesse de Furtzbourg.

LA COMTESSE, allant au-devant de madame de Furtzbourg.

Deux lettres ! deux lettres ! Elle m'a écrit deux lettres !

MADAME DE FURTZBOURG.

Je le sais, je le sais, mais mettez du rouge. Je suis chargée de vous dire de ne tenir aucun compte du second billet; c'est décidément au bal que se fera votre entrevue, afin d'éviter les trop grandes émotions, et d'ajouter encore à votre triomphe. Le grand-maréchal va donc venir vous prendre : je vous dis qu'on veut vous accabler. C'est une recherche de soins, de prévenances. Déjà votre belle-mère a reçu défense de se présenter devant nous, pour la punir d'avoir fait un instant cause commune avec vos ennemis. Le bon prélat sera traité de même; et quant à la Walter, nous l'envoyons à Vienne, à la suite de son mari, en lui souhaitant tout le bonheur qu'elle doit trouver dans un pareil tête-à-tête.

RODOLPHE.

C'est d'une bonté qui passe toute expression.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Son Excellence monsieur le grand-maréchal.

(Il sort.)

LE GRAND-MARÉCHAL.

Je viens vous enlever, charmante comtesse; j'en ai reçu l'ordre de la bouche même de notre maîtresse adorée.

LA COMTESSE.

Que vois-je ? vous avez le grand cordon, monsieur le maréchal !

LE MARÉCHAL.

Oui, madame, de ce matin, avec la pension. Ça paie mes chevaux.

LA COMTESSE.

C'est fort honorable. (Biber paraît.) Vous ne me suivrez pas, Biber; mais vous aurez soin qu'on vienne me chercher à minuit chez monsieur le grand-maréchal. (Biber sort.) Vous ne venez pas avec nous, madame de Furtzbourg?

MADAME DE FURTZBOURG.

A un bal! Je ne vois jamais la cour que quand elle est en deuil.

LA COMTESSE.

Et vous, mon frère?

RODOLPHE.

J'ai une excellente raison, moi; je n'ai pas apporté d'autre uniforme que celui-ci.

MADAME DE FURTZBOURG, à la comtesse.

Partez, partez; ne vous faites pas attendre. Je vous verrai demain matin.

LA COMTESSE.

Demain matin, demain au soir, toujours, sans cesse, et ce ne sera pas encore assez. (A Louise.) Je permets qu'il y ait un petit bal entre mes gens; vous y présiderez.

(Elle donne la main au grand-maréchal, et ils sortent ensemble.)

MADAME DE FURTZBOURG.

Voilà un grand changement, j'espère.

RODOLPHE.

Singulière joie! singuliers chagrins! Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je n'éprouverai jamais ni l'un ni l'autre.

MADAME DE FURTZBOURG.

Venez donc dire cela à ma nièce; vous l'enchanterez.

RODOLPHE.

Vous me donnez bien des regrets, madame, par cette séduisante invitation; mais mon congé est si limité, que j'ai fait demander des chevaux de poste pour repartir tout de suite.

MADAME DE FURTZBOURG, sèchement.

Vous n'aurez pas fait un long séjour ici.

(Elle sort; Rodolphe la reconduit.)

LOUISE, seule.

Cette pauvre nièce de madame de Furtzbourg a du malheur. Monsieur Rodolphe ne se soucie pas de payer pour madame; il a raison. Il est jeune; il est beau garçon; il peut attendre. (Contrefaisant madame de Furtzbourg.) « Venez donc dire cela à ma nièce, vous l'enchanterez. » Je t'en souhaite.

RODOLPHE, revenant.

De quoi ris-tu?

LOUISE.

Est-ce que tout ce qui se passe n'est pas fait pour me donner de la joie?

RODOLPHE.

D'après ce que tu m'avais dit tantôt, j'aurais cru que cela te serait plus indifférent.

LOUISE.

Ah ! si vous allez me parler de tantôt....

BIBER.

La chaise de poste de monsieur est prête.

LOUISE.

Bon voyage, monsieur Rodolphe.

RODOLPHE.

Bonsoir, Louise.

(Il sort en riant.)

BIBER.

Me voilà bien planté, moi, avec la démarche que vous m'avez fait faire chez madame de Walter.

LOUISE.

Qui est-ce qui dit que vous avez fait une démarche? C'est bien plutôt madame de Walter qui en a fait faire auprès de vous; mais vous n'avez voulu entendre à rien, par l'extrême attachement que vous avez pour madame. La preuve, c'est cet argent qu'elle m'a chargée de vous remettre en récompense de votre bonne conduite.

BIBER, prenant l'argent d'un air stupéfait.

A moi?

LOUISE.

Sans doute, à vous. Un sujet fidèle et dévoué, c'est si rare.

BIBER.

Parle donc raison, Louise. Quand bien même tu aurais fait un conte à madame, notre femme de charge, qui sait la vérité, ne manquera pas de la lui dire.

LOUISE.

Elle sera bien reçue, elle qui a eu l'ingratitude de vouloir nous quitter pour offrir ses services à nos plus mortelles ennemies.

BIBER.

C'est trop fort. Qui est-ce qui voudrait d'elle, à l'âge qu'elle a?

LOUISE.

Enfin, comme je suis chargée de prendre des informations là-dessus, vous entendez bien que la vérité ne sera que ce qu'elle doit être. (Elle rit.) Grand nigaud! je crois qu'il se fait des scrupules. Vous avez été chez madame de Rudens parce que vous avez cru de votre intérêt de vous tourner de ce côté-là. Madame de Greenschloff, l'évêque de Neubrunn, le président, le grand-maréchal, tous les gens de la maison du margrave n'ont-ils pas fait de même? A présent que madame a repris sa place, c'est à qui va s'en défendre. Mais, sans aller chercher si loin, madame qui, au moment que je vous parle, est peut-être dans des protestations de tendresse magnifiques auprès de sa maîtresse, que n'en a-t-elle pas dit ce matin? Qu'elle était dure, qu'elle était sèche, qu'elle n'avait jamais aimé personne; la faveur lui revient, elle change de langage. Ne faisons-nous pas de même?

IL N'Y A PAS DEUX ESPÈCES D'ANTICHAMBRES.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL,

OU

OÙ LA CHÈVRE EST ATTACHÉE IL FAUT QU'ELLE BROUTE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DE QUERVILLE.
MADAME DE QUERVILLE.
MADAME D'ORCY, tante de madame de Querville.
MADEMOISELLE LEFÈVRE, demoiselle de compagnie.
CATHERINE, fermière.
BENOIT, domestique.

La scène se passe dans un château.

Le théâtre représente un salon.



CATHERINE.

SAINTE VIERGE ! L'AIJE ÉCHAPPÉ BELLE.

l'Enseignement mutuel, Sc. XX

L'ENSEIGNEMENT
MUTUEL.

SCÈNE I.

MADAME D'ORCY, MADEMOISELLE LEFÈVRE.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Madame, pourquoi m'avez-vous fait signe de vous suivre dans ce salon ?

MADAME D'ORCY.

Parce que ma nièce est souffrante, et que vous ne valez rien auprès d'une personne souffrante.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Il est vrai que quand je suis attachée à quelqu'un comme je le suis à madame de Querville, ses douleurs deviennent les miennes ; j'ai une organisation fatale sous ce rapport-là.

MADAME D'ORCY.

Il faudrait alors tâcher de prendre sur votre organisation ; car destinée, comme je me plais à le croire, à rester auprès de ma nièce, vos angoisses, vos soupirs, vos lamentations chaque fois qu'elle aurait la moindre chose, seraient dans le cas de lui faire plus de mal que de bien.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Jusqu'ici, madame de Querville ne s'en est pas plainte.

MADAME D'ORCY.

Mais je m'en plains, moi, mademoiselle Lefèvre. L'attachement d'une demoiselle de compagnie, qui n'est que depuis six mois dans une maison, ne peut pas être plus vif que celui d'une tante qui a élevé sa nièce. Je ne pleure pas; je ne gémis pas; j'observe; et c'est comme cela que je puis rendre à madame de Querville les services dont elle a besoin.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MADEMOISELLE LEFÈVRE, seule.

Du moment que j'ai su que cette tante nous accompagnerait à la campagne, j'ai été contrariée. Elle n'avait pas besoin de me dire qu'elle observait, je m'en étais bien aperçue. C'est fort gênant. A Paris, je n'y pensais pas; nous ne la voyions que par intervalles; mais ici!... Le régiment de son fils viendra-t-il en garnison près de nous, ou n'y viendra-t-il pas? Voilà ce que je voudrais savoir. Il est plus aimable que sa mère, le colonel. Si madame de Querville pouvait se décider à l'aimer tout-à-fait, cela ne manquerait pas de me mettre en pied. Mais elle ne sait pas ce qu'elle veut; elle est d'une indécision, d'une réserve! On a beau la deviner, on n'ose pas aller plus loin.

SCÈNE III.

MADEMOISELLE LEFÈVRE, M. DE QUERVILLE.

M. DE QUERVILLE.

Vous n'êtes pas auprès de ma femme, mademoiselle Lefèvre.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Ce n'est pas ma faute, monsieur; j'y étais il n'y a qu'un instant; mais madame d'Orcy a l'air de me redouter.

M. DE QUERVILLE.

Elle ne vous redoute pas. Madame d'Orcy fait tout par principes; elle est persuadée, par exemple, qu'il ne faut jamais plus d'une personne auprès d'un malade; elle s'imagine que ma femme est malade; elle se trompe. Madame de Querville a un peu de langueur; le déplacement l'a fatiguée; le changement d'air agit sur elle: ce qu'il lui faudrait, ce serait de la distraction. Vous êtes gaie, vous êtes rieuse; entre nous, je suis sûr que votre société lui est plus salutaire que celle de sa tante; mais je me garderais bien de dire cela.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Que voulez-vous, monsieur? Je ne puis pas non plus lutter coutre madame d'Orcy.

M. DE QUERVILLE.

Madame de Querville n'a rien de particulier qui la tracasse?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Que pourrait-elle avoir?

M. DE QUERVILLE.

Je vous le demande. Comme elle a assez de confiance en vous, elle aurait pu vous faire quelques confidences. J'ai paru désirer de ne pas recevoir, cette année-ci, autant de monde que l'année dernière; mais qu'à cela ne tienne: elle n'a qu'un mot à dire.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Madame n'y a seulement pas fait attention.

M. DE QUERVILLE.

Elle aime beaucoup son cousin; peut-être est elle contrariée de ce changement de garnison, qui fait qu'il ne viendra pas ici.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Est-ce que c'est décidé?

M. DE QUERVILLE.

C'est décidé comme tout ce qu'on décide aujourd'hui. Les ministres, faute de pouvoir faire de grandes choses, s'amusent à en faire des petites. Des vétilles comme celle-là ne laissent pas que d'attirer dans leur antichambre des colonels qui demandent telle ville plutôt que telle autre; qui écrivent, qui vont, qui viennent, qui leur envoient des solliciteurs, des solliciteuses. L'excellence ne manque pas de raisons pour prouver que c'est chose fort importante, et qui mérite un sérieux examen; pendant ce temps-là les commis s'arrangent pour décider comme il leur plaît.

On se plaint, on crie; mais, comme l'autorité ne doit jamais reculer, ce que les commis ont fait est maintenu.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Et, en définitive, vous croyez, monsieur, que le régiment de monsieur le colonel d'Orcy ne viendra pas.

M. DE QUERVILLE.

Par sa dernière lettre, il paraissait ne plus conserver d'espoir; ce n'est pas l'embarras, c'est peut-être une raison pour espérer. Il ne faut qu'un hasard, un garçon de bureau peut-être.

SCÈNE IV.

M. DE QUERVILLE, MADEMOISELLE LEFÈVRE, BENOIT.

MADEMOISELLE LEFÈVRE, à Benoît, qui porte une bassinoire.

Où allez-vous avec cela? (Benoît la regarde sans lui répondre.)

M. DE QUERVILLE.

Vous n'entendez pas la question que vous fait mademoiselle?

BENOIT.

Monsieur, c'est mademoiselle Arsène qui m'a dit de porter cette bassinoire dans la chambre de madame.

M. DE QUERVILLE.

Ma femme ne veut pas se coucher à cette heure-ci, j'espère. Il n'est pas sept heures. Nous sortons de table.

BFNOIT.

Je ne sais pas, monsieur.

M. DE QUERVILLE.

D'ailleurs elle ne ferait pas bassiner son lit au mois de juin.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Non, non, monsieur; c'est une suite des embarras que fait Arsène depuis que nous sommes arrivés; elle veut tout ranger, tout mettre en place. Elle est venue ce matin, jusque dans ma chambre, retirer un grand fauteuil qu'elle prétendait ne pas devoir y être.

BENOIT, *élevant la voix.*

Ce fauteuil-là a toujours été dans le cabinet de madame.

M. DE QUERVILLE.

Plus bas donc. Allez porter cette bassinoire, et vous viendrez me parler ensuite.

BENOIT.

Monsieur, pourrai-je demander auparavant de la bourrache au jardinier?

M. DE QUERVILLE.

Qui est-ce qui a besoin de bourrache?

BENOIT.

Madame d'Orcy a commandé d'en faire de la tisane.

M. DE QUERVILLE.

Alors faites ce qu'elle vous a dit.

(*Benoît sort.*)

SCÈNE V.

M. DE QUERVILLE, MADEMOISELLE LEFÈVRE.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Je trouve qu'à la campagne les domestiques se donnent plus d'importance qu'à Paris.

M. DE QUERVILLE.

Il faut bien qu'ils s'amusent à quelque chose.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Le cocher, tantôt, me faisait rire. Il était dans la basse-cour à regarder, les bras croisés, le garçon de ferme qui pansait vos chevaux. On aurait juré d'un personnage. (Elle se croise les bras et imite les airs du cocher.) « Est-ce comme cela que je vous avais dit de vous y prendre? Qui est-ce qui m'a bâti un pareil maladroit? Recommencez; allons, recommencez. Secouez donc votre étrille. Vous n'avez pas pour un sou de mémoire. » (Elle rit.)

M. DE QUERVILLE, riant aussi.

Je le reconnais bien là; il est si soigneux.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Ménaut montre aussi à la fille de basse-cour à faire la cuisine. Ça lui est fort commode; il met tout en train, part pour la chasse, ne revient guère que sur les quatre heures, et en est quitte alors pour donner la grande main, dresser ce qu'il y a à dresser. Personne ne se plaint; tout est pour le mieux.

M. DE QUERVILLE.

Je ne savais pas cela. C'est assez bien; s'il tombait malade, on ne serait pas pris au dépourvu.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

C'est à quoi j'avais pensé.

SCÈNE VI.

MONSIEUR et MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY, MADEMOISELLE LEFÈVRE.

M. DE QUERVILLE, à sa femme qui entre appuyée sur le bras de madame d'Orcy.

Eh! mon Dieu, ma bonne amie, qu'avez-vous donc?

MADAME D'ORCY.

Elle trouve qu'elle a froid dans son cabinet.

M. DE QUERVILLE.

Il est plus petit que ce salon-ci, et il est à la même exposition.

MADAME DE QUERVILLE.

Que voulez-vous, monsieur de Querville? c'est une idée qui m'a prise. (Elle s'assied sur un canapé.)

MADEMOISELLE LEFÈVRE, lui mettant un tabouret sous les pieds.

Je connais bien cela.

MADAME DE QUERVILLE, à madame d'Orcy.

Vous êtes restée toute la journée auprès de moi, ma tante; j'en suis honteuse. Allez faire une petite promenade avant la nuit.

MADAME D'ORCY.

Quand tu seras couchée, si tu t'endors, nous verrons.

M. DE QUERVILLE prend une des mains de sa femme et se met à genoux devant elle.

Vous coucher, ma bonne amie! Vous êtes donc réellement malade? Mademoiselle Lefèvre, faites-moi le plaisir de dire à Jacques de seller un cheval; je veux envoyer chercher le médecin.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

J'y vais tout de suite.

MADAME D'ORCY.

C'est inutile. Elle n'a besoin que de repos. Laissez-moi donc la conduire. Un peu de bourrache, une petite transpiration, c'est tout ce qu'il lui faut.

MADEMOISELLE LEFÈVRE, de l'air du plus grand intérêt.

Si, par hasard, vous vous trompiez, madame, et que ce fût un commencement de maladie.

MADAME D'ORCY.

Je ne me trompe pas, mademoiselle; ce ne sera rien.

M. DE QUERVILLE, qui n'a pas quitté son attitude.

Elle a les mains assez fraîches; son teint me paraît bon. Dites-moi, Mélanie, que ressentez-vous?

MADAME DE QUERVILLE.

Vraiment, monsieur de Querville, vous vous inquiétez trop: je vois des larmes dans vos yeux. Savez-

vous seulement ce que c'est qu'une femme? J'ai de l'affaiblissement, du vague; demain peut-être ne sera-t-il plus question de rien.

M. DE QUERVILLE.

Allons, allons, je ne vous tourmenterai pas davantage; mais si vous pouviez ne pas vous coucher, je le préférerais.

MADAME DE QUERVILLE, le regardant d'un air attendri.

Soyez content; je ne me coucherai pas.

M. DE QUERVILLE.

Voulez-vous que nous restions? Voulez-vous que nous sortions?

MADAME DE QUERVILLE, en souriant.

J'aime mieux que vous sortiez; car je n'oserais plus être malade.

M. DE QUERVILLE.

C'est bien. Nous allons sortir. Mademoiselle Lefèvre aura la bonté de vous lire pendant ce temps-là quelques pages de ce roman nouveau qu'on nous a envoyé; on dit qu'il est amusant.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Je vais le chercher.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MONSIEUR et MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY.

M. DE QUERVILLE.

Et nous deux, ma tante, pour peu que cela vous convienne, nous irons faire un tour ensemble, sans trop nous écarter de la maison.

MADAME D'ORCY.

Je vous avoue que cette demoiselle Lefèvre ne me rassure pas pour la laisser seule avec Mélanie, quand elle n'est pas tout-à-fait bien portante. Ne t'en gêne pas, toujours, Mélanie; si elle t'ennuie soit par une gaieté hors d'œuvre, soit par sa sensibilité de commande, renvoie-la et fais venir Arsène. Arsène est une très-bonne fille.

MADAME DE QUERVILLE.

Oui, ma tante, je ferai ce que vous me dites.

MADAME D'ORCY.

Notre promenade ne sera pas longue, d'ailleurs.

M. DE QUERVILLE.

Je ne sais pas où est mon chapeau. Je vais voir à le trouver; je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY.

MADAME DE QUERVILLE.

Je crois que vous avez une bien fausse opinion de mademoiselle Lefèvre.

MADAME D'ORCY.

Je ne demande pas mieux que de me tromper.

MADAME DE QUERVILLE.

Elle est bien née. Elle a eu des malheurs; ce n'est pas sa faute.

MADAME D'ORCY.

Toutes les demoiselles de compagnie ont toujours eu des malheurs, si ce n'est que cela.

MADAME DE QUERVILLE.

Je dois lui savoir gré des attentions qu'elle a pour moi; je suis si peu aimable; j'empire de jour en jour; bientôt il n'y aura plus que vous, ma bonne tante, qui pourrez me supporter.

MADAME D'ORCY.

Et ton mari pourtant. Monsieur de Querville a une tendresse de femme, une persévérance de bonté, d'attentions, de prévenances que je ne puis pas me lasser d'admirer.

MADAME DE QUERVILLE.

Il ne lui manque qu'un peu de mouvement dans l'esprit.

MADAME D'ORCY.

Sois sûre qu'il en aurait s'il te voyait autrement. Tu es langoureuse; quel mouvement veux-tu qu'il se donne? Il craindrait de faire contraste.

MADAME DE QUERVILLE.

Son intention, à ce qu'il paraît, est de ne recevoir personne pendant la saison; si le régiment de votre fils ne vient pas en garnison ici, nous serons bien seuls.

MADAME D'ORCY.

Tu répètes sans cesse que tu n'aimes pas le monde.

MADAME DE QUERVILLE.

Mon cousin n'est pas le monde.

MADAME D'ORCY.

Je suis de bonne foi, j'aimerais mieux pour Ernest qu'il allât en Normandie. Il y a une demoiselle de Ponteuil qui est un parti très-sortable, et qu'une de mes amies ne désespérerait pas de lui faire épouser s'il était sur les lieux.

MADAME DE QUERVILLE.

Mon Dieu! ma tante, marier Ernest! Vous ne m'en aviez jamais parlé.

MADAME D'ORCY.

Il faut bien qu'il finisse par-là.

MADAME DE QUERVILLE, *soupirant.*

Ah! sans doute.

SCÈNE IX.

MADAME D'ORCY, MONSIEUR et MADAME DE QUERVILLE.

M. DE QUERVILLE.

Ma tante, me voilà tout prêt.

MADAME D'ORCY.

Est-ce que nous allons la laisser seule ?

M. DE QUERVILLE.

Attendons, si vous voulez, que mademoiselle Lefèvre soit descendue.

MADAME DE QUERVILLE.

Mais non, mais non. Vous me traitez comme une idole. C'est vous qui me gâtez. Allez, allez à votre promenade.

M. DE QUERVILLE.

Vous devriez venir avec nous.

MADAME DE QUERVILLE.

Pas aujourd'hui.

M. DE QUERVILLE.

Venez, madame d'Orcy.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

MADAME DE QUERVILLE.

Ernest se marier ! Pourquoi donc m'étonner ? Je

devais m'y attendre. Pauvre Ernest! Savait-il les projets de sa mère, la dernière fois qu'il est venu nous voir? Il m'a paru rêveur...... Il m'aime; je ne puis en douter. Nous avons presque été élevés ensemble. Ce mariage va nous rendre tout-à-fait étrangers l'un à l'autre. Etrangers! pourquoi étrangers? Cela ne devrait rien faire! Ah!

(Elle passe la main sur son front et paraît tomber dans la rêverie.)

SCÈNE XI.

MADAME DE QUERVILLE, MADEMOISELLE LEFÈVRE.

MADEMOISELLE LEFÈVRE, un livre à la main.

Vous dormiez, madame?

MADAME DE QUERVILLE, cherchant à se remettre.

Non, je réfléchissais. Eh bien, ce livre?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Je l'ai ouvert au hasard. Autant que j'ai pu voir, l'auteur a la prétention d'être plaisant.

MADAME DE QUERVILLE.

C'est une prétention difficile à soutenir.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Surtout à la campagne, n'est-ce pas, madame?

MADAME DE QUERVILLE.

Mais j'aime assez la campagne.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Moi aussi.

MADAME DE QUERVILLE.

Mais.....

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Ah! je vous comprends bien.

MADAME DE QUERVILLE.

Que comprenez-vous?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Il faut un peu de société.

MADAME DE QUERVILLE.

Une personne de plus suffit quelquefois.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Ah! mon Dieu, souvent il n'en faut pas davantage pour qu'un lieu qui paraissait triste et maussade s'embellisse tout à coup, sans qu'on puisse en deviner la raison.

MADAME DE QUERVILLE, après une pause.

Voulez-vous essayer de cette lecture?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Volontiers, madame.

(Elle ouvre le livre.)

MADAME DE QUERVILLE.

Mademoiselle Lefèvre, quelle idée avez-vous de moi?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Il y a tant de rapport entre nous deux, madame, que je n'oserais pas faire votre éloge.

MADAME DE QUERVILLE.

Vraiment, vous trouvez qu'il y a du rapport entre nous? Vous n'êtes pas mélancolique pourtant.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Il n'y a que moi qui le sache. Quand on n'est pas chez soi, il y a tant de choses qu'on doit dissimuler.

MADAME DE QUERVILLE.

La mélancolie est une disposition d'esprit; on n'est pas malheureuse pour cela; mais on rêve des chimères.

MADEMOISEELE LEFÈVRE.

Comme toutes les personnes qui ont de l'imagination.

MADAME DE QUERVILLE.

Vous devez avoir de l'imagination, vous?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Beaucoup trop, madame.

MADAME DE QUERVILLE.

Quel est le titre de ce roman?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Alphonse, ou *le Malheur de s'exagérer ses devoirs*.

MADAME DE QUERVILLE.

Quel singulier titre! Est-ce qu'on peut exagérer ses devoirs? Mais vous dites que l'auteur a la prétention d'être plaisant: ce n'est peut-être qu'une plaisanterie de plus.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Mais dame aussi, ce qu'on appelle devoir est-il bien défini? La folie se glisse partout. Une personne qui se laisserait mourir parce qu'elle trouverait cela mieux qu'autre chose, serait-elle une personne bien raisonnable?

MADAME DE QUERVILLE.

Voyons, mademoiselle Lefèvre, lisez. (Elle s'enfonce dans son siége, croise les bras et tient les yeux immobiles de manière à indiquer qu'elle ne prête aucune attention à la lecture.)

MADEMOISELLE LEFÈVRE lit.

« Les belles n'aiment tant la gloire et les lauriers que parce que, fatiguées d'une liaison, une guerre peut arranger bien des choses. Aussi les longues années de paix diminuent-elles beaucoup le mérite des héros. Un soupirant qui ne s'arrache des bras d'une maîtresse adorée que pour changer de garnison..... »

MADAME DE QUERVILLE, l'interrompant.

Plaît-il?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Je lis.

MADAME DE QUERVILLE.

Pardon. Je croyais vous avoir entendu parler de changer de garnison. Ma tante n'en serait pourtant pas fâchée. C'est singulier; elle aime son fils avec la dernière tendresse, et elle a l'air de désirer qu'il s'éloigne de nous.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Cela ne m'étonne pas. Madame d'Orcy est assuré-

ment une personne bien respectable, bien dévouée à madame; mais ne pousserait-elle pas ce dévouement jusqu'à la jalousie?

MADAME DE QUERVILLE.

Jalousie de quoi?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Voilà monsieur son fils, par exemple, dont la société plaît à madame, et qu'elle désire éloigner; moi, elle ne peut pas me souffrir.

MADAME DE QUERVILLE.

Elle ne peut pas vous souffrir! c'est trop fort.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Non, madame, ce n'est pas trop fort. Je suis sûre qu'elle trouve que je me suis établie trop vite auprès de vous; que je ne me tiens pas assez à ma place. Je suis à peu près de l'âge de madame; il est possible qu'elle craigne que si madame avait quelque chose qui l'occupât, quelque confidence à faire, elle ne me choisît de préférence.

MADAME DE QUERVILLE, *sèchement.*

Rien ne m'occupe, mademoiselle, et je n'ai de confidence à faire à personne.

MADEMOISELLE LEFÈVRE, *à part.*

Oh! oh! de la réserve! il est bien temps.

SCÈNE XII.

MADAME DE QUERVILLE, MADEMOISELLE LEFÈVRE, BENOIT.

BENOIT, *posant un grand portefeuille sur une table.*

Madame, ce sont les lettres et les journaux.

MADAME DE QUERVILLE.

Prenez la clef qui est là, et ouvrez le portefeuille. (*Benoît exécute ses ordres.*) Le messager est venu bien tard aujourd'hui, ce me semble.

BENOIT.

Il n'est pas encore huit heures, madame.

MADAME DE QUERVILLE, *prenant les lettres.*

Est-il reparti?

BENOIT.

Non, madame; il attend le portefeuille; et comme il mange un morceau à la cuisine, s'il y a quelques réponses pressées, il pourra les remporter pour les mettre à la poste.

MADAME DE QUERVILLE.

Voici des lettres pour ma tante et pour monsieur de Querville. Ils ne doivent pas être éloignés; cherchez-les.

BENOIT.

Oui, madame.

(*Il sort.*)

MADAME DE QUERVILLE.

En voici une aussi pour vous, mademoiselle Lefèvre ; si vous voulez y répondre, vous pouvez monter dans votre chambre.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Dès que madame me le permet, je vais voir. (A part, en s'en allant.) Elle a une lettre du colonel, qu'elle veut lire sans témoin.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE QUERVILLE, seule.

Cette demoiselle Lefèvre commence à me déplaire. Mais qui est-ce qui ne me déplaît pas depuis que j'ai quitté Paris? Monsieur de Querville, ma tante, me sont souvent à charge à force de soins, et je suis obligée de leur laisser croire que je suis malade, afin de justifier à leurs yeux l'espèce de découragement que j'éprouve. C'est un état insupportable. (Elle décachette une lettre et reste un instant sans oser la lire.) Que va m'apprendre cette lettre? Le cœur me bat. O ciel! si Ernest pouvait se douter qu'une lettre de lui me cause autant d'agitation! Heureusement, jusqu'ici, personne n'a pu lire au fond de mon cœur. Allons, du courage! Je vais sans doute apprendre qu'il va en Normandie! Nous ne le verrons pas cet été! (Elle soupire.) C'est ce que je devrais vouloir, et cependant... (Elle lit bas.) Mes pressentimens ne sont que trop véri-

fiés. Il va en Normandie ! (Avec accablement.) Tant mieux. (Elle continue à lire bas en essuyant de temps en temps quelques larmes.) Ses expressions sont bien étranges ! Ce n'est pas là son style accoutumé..... Mais c'est de la démence. Je ne dois pas lire cela. (Elle chiffonne légèrement le papier.) Il y a, je crois, un *post-scriptum*. (Elle rouvre la lettre.) « Je ne partirai pas pour cet affreux exil avant d'avoir fait mes adieux à ma mère. Ainsi, après-demain je prends la poste, et mardi, à neuf heures du soir, je serai dans l'avenue de votre château, où j'espère que vous voudrez bien ne pas me refuser l'hospitalité pour vingt-quatre heures. » Mardi ! mardi; mais c'est aujourd'hui. Quoi ! je serais à une heure de le voir ! Je ne sais plus ce que je dois désirer. Que faire ? Cette lettre ne me laisse plus de doute. Voici ma tante et mon mari, cachons ce papier.

SCÈNE XIV.

MONSIEUR et MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY.

M. DE QUERVILLE.

Ma bonne amie, vous n'avez pas idée du beau temps qu'il fait ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez faire un tour rien que sur la terrasse. (Il regarde les lettres qui sont sur la table.) Ah ! ah ! Ernest s'est mis en frais, à ce qu'il paraît. Voici deux lettres de lui, une pour vous, ma tante, et l'autre pour moi. (Il donne une lettre à madame d'Orcy, et décachette l'autre.) Grande nouvelle ! Devinez qui va nous arriver ce soir ?

MADAME D'ORCY, lisant aussi.

Il n'a pas le sens commun. Faire cinquante lieues pour venir passer vingt-quatre heures avec nous, et plus de cent pour retourner à son régiment !

M. DE QUERVILLE.

Belle bagatelle pour un militaire. Moi, j'en suis enchanté ; cela va nous faire passer une bonne journée ; n'est-ce pas, Mélanie ?

MADAME DE QUERVILLE.

Vous n'avez pas besoin de cela, vous ; vos journées sont toujours à peu près de même.

M. DE QUERVILLE.

Pas quand vous souffrez. (Bas, avec enjouement.) Faisons un coup de tête.

MADAME DE QUERVILLE, le regardant avec étonnement.

Que voulez-vous dire ?

M. DE QUERVILLE, toujours bas, tandis que madame d'Orcy est occupée à lire.

Oui, une escapade. Vous vous couvrirez bien ; je vais faire mettre la devanture à la calèche ; on y portera des coussins, et nous irons à la rencontre du colonel.

MADAME DE QUERVILLE

Y pensez-vous?

M. DE QUERVILLE.

A la compagne, j'aime assez les extraordinaires. Nous gagnerons de l'appétit, vous n'avez pas dîné,

nous souperons. Le temps est superbe; nous sommes dans la pleine lune. Répondez. Que vous en semble? Soyez persuadée que cela vous vaudra mieux que de la bourrache et des lits bassinés. (Il lui prend la main qu'il caresse.) Est-ce convenu? Je serais si content de vous faire faire une espèce d'équipée.

MADAME DE QUERVILLE.

Il faut consulter ma tante.

M. DE QUERVILLE.

Au contraire. Elle ne doit rien savoir de cet enlèvement. Traitons cela comme des amoureux qui se cachent. Au moment décisif, nous lui demanderons seulement si elle veut nous accompagner; mais de façon à lui montrer que notre résolution est bien prise, et que rien ne peut nous en détourner.

MADAME DE QUERVILLE.

On ne doit pas écouter un séducteur.

M. DE QUERVILLE, haut et très-gaiement.

Je reprends donc mon rôle de mari, et je vous ordonne, madame, de venir avec moi au-devant de votre cousin.

MADAME D'ORCY, fermant la lettre qu'elle lisait.

A qui en avez-vous, monsieur de Querville?

MADAME DE QUERVILLE.

Il veut que je sorte en calèche avec lui.

MADAME D'ORCY.

Elle a souffert toute la journée.

M. DE QUERVILLE.

Parce qu'elle ne fait pas d'exercice. On ira doucement par la route d'en haut qui est la meilleure ; si elle éprouve la moindre chose, on en sera quitte pour faire retourner la voiture.

MADAME D'ORCY.

Soyez sûr que ce ne serait pas convenable.

M. DE QUERVILLE.

Et vous, Mélanie, qu'en pensez-vous?

MADAME DE QUERVILLE.

Je m'en rapporte à ma tante.

M. DE QUERVILLE, *toujours avec gaieté.*

Quand il fait une soirée aussi douce, aussi belle, on ne doit s'en rapporter aux tantes que jusqu'à un certain point, et je vais faire mettre les chevaux.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY.

MADAME DE QUERVILLE.

Monsieur de Querville devient tout-à-fait despote.

MADAME D'ORCY.

N'importe, mon enfant, ne fais toujours pas cette folie.

MADAME DE QUERVILLE.

Vous craignez que cela ne m'incommode?

MADAME D'ORCY.

C'est au moins inutile.

MADAME DE QUERVILLE.

Si vous saviez combien il était pressant; je ne l'ai jamais vu si aimable.

MADAME D'ORCY.

A la bonne heure; mais j'ai des raisons, vois-tu?

MADAME DE QUERVILLE.

Des raisons pour m'empêcher de faire une promenade en calèche?

MADAME D'ORCY.

Oui.

MADAME DE QUERVILLE.

Vous ne pouvez pas me les dire, ma tante?

MADAME D'ORCY.

C'est sur la pointe d'une aiguille.

MADAME DE QUERVILLE.

Mais encore?

MADAME D'ORCY.

Il n'y a rien de plus simple que d'aller à la rencontre d'un cousin. Eh bien! je parie que mademoiselle Lefèvre en fera la remarque. Elle se rappellera que tu as toujours été languissante depuis que nous sommes à la campagne; qu'à peine es-tu sortie deux fois dans le jardin; que tout à l'heure encore tu étais au moment de faire bassiner ton lit pour te coucher. Mademoiselle Lefèvre a la prétention d'être fine,

c'est-à-dire qu'elle interprète tout malignement; elle va peut-être s'imaginer.... Que sais-je?

MADAME DE QUERVILLE, d'une voix mal assurée.

Vraiment, ma tante, s'il en était ainsi, on n'oserait plus remuer.

MADAME D'ORCY.

Ernest, il faut l'avouer, prête beaucoup aux interprétations. Tu ne t'en es pas aperçue; il est, avec les femmes, d'une exaltation qui va quelquefois jusqu'au ridicule. Vous êtes parens; avec toi j'y prends moins garde; mais partout où il va d'habitude, on jurerait qu'il est amoureux de la maîtresse de la maison.

MADAME DE QUERVILLE.

Partout où il va?

MADAME D'ORCY.

C'est un calcul que font beaucoup d'hommes. Que risquent-ils? Celles qui s'y laissent prendre, tant pis pour elles. Voilà pourquoi je voudrais qu'il se mariât. Tu crois bien que je ne suis pas autrement pressée d'avoir une bru: en général, ce n'est pas très-désirable; mais si ton cousin reste garçon, à soixante ans encore il voudra faire le Céladon. Par amour-propre de mère, je n'aimerais pas à penser qu'il viendra un temps où il se ferait moquer de lui comme tant de vieux beaux qu'on rencontre dans le monde. Tu conçois cela. (Elle s'approche d'une croisée.) Il n'y a pourtant pas à s'en dédire. Je vois monsieur de Querville si occupé autour de la calèche, qu'il y aurait mau-

vaise grâce à lui tenir rigueur. Il faudra que tu sortes. Mademoiselle Lefèvre pensera ce qu'elle voudra; nous ne pouvons pas le contrarier après toute la peine qu'il se donne. Je vais mettre quelque chose de plus chaud, et t'envoyer aussi de quoi te couvrir davantage.

(Elle baise sa nièce sur le front, et sort.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE QUERVILLE, seule.

(Elle regarde machinalement sortir madame d'Orcy, et reste quelque temps les yeux fixés sur la porte, comme une personne absorbée dans ses réflexions; ensuite elle se lève, fait quelques pas, s'arrête, et vient retomber sur le siége qu'elle avait quitté.)

Je ne puis pas me soutenir. Oh! ma tante, ma tante, à quelle terrible épreuve vous venez de me mettre! Voilà donc ce secret que je n'osais m'avouer à moi-même, connu de toutes les personnes qui m'entourent. De toutes! Non, non, monsieur de Querville l'ignore. Mais il ne faut qu'un instant. Je n'ai pourtant pas fait d'indiscrétion; du moins, je ne le crois pas. Si j'étais plus coupable, on le saurait donc de même? Ne peut-on pas le supposer? Grands dieux! cette idée est affreuse.

(Elle se renverse sur son siége, en mettant ses mains devant ses yeux.)

SCÈNE XVII.

MADAME DE QUERVILLE, BENOIT. (Il pose sur un siége une pelisse et un châle.)

BENOIT.

Madame, la fermière est là qui voudrait bien parler à madame.

MADAME DE QUERVILLE.

Qu'est-ce que vous me dites ?

BENOIT.

Madame, c'est la maîtresse Guenault qui demande à voir madame.

MADAME DE QUERVILLE.

Catherine ?

BENOIT.

Oui, madame.

MADAME DE QUERVILLE.

Je ne puis pas dans ce moment-ci; dites-lui de revenir.

BENOIT.

Elle est si agitée, madame, que j'ai dans l'idée qu'il lui est arrivé quelque malheur.

MADAME DE QUERVILLE.

Alors faites-la venir tout de suite, Benoît.

BENOIT.

La voici, madame.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

MADAME DE QUERVILLE, CATHERINE.

MADAME DE QUERVILLE.

Qu'avez-vous, ma bonne Catherine?

CATHERINE, *pleurant.*

Ah! ma chère dame!

MADAME DE QUERVILLE.

Qu'est-ce donc? Votre mari, votre enfant se portent bien?

CATHERINE.

Hélas! Jésus, mon Dieu, il ne manquerait plus que ça.

MADAME DE QUERVILLE.

Vous m'effrayez.

CATHERINE.

Enfin je vous vois, je suis sauvée. Rappelez-vous, madame, qu'étant petites filles, nous jouions parfois toutes les deux ensemble; que votre famille m'a toujours aimée; que j'ai été mariée quand et quand vous....

MADAME DE QUERVILLE.

Parlez, Catherine, parlez.

CATHERINE.

Votre mariage a si bien tourné et le mien pouvait tourner si mal! J'ai manqué faire une grande sottise,

madame. (Elle s'arrête pour essuyer ses yeux.) Mais vous me gronderez bien pour que je ne sois pas obligée de le dire à monsieur le curé; car, excepté vous, j'aimerais mieux tout au monde que d'en ouvrir la bouche à personne.

MADAME DE QUERVILLE, avec bonté.

Allons, allons, Catherine, remettez-vous. Si je puis vous être utile, vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous obliger.

CATHERINE.

Ah! c'est que vous avez beau savoir ben des choses, madame, vous n'en avez peut-être jamais entendues comme ce que j'ai à vous dire. J'ai été au moment d'être amoureuse; oui, madame. (Elle sanglote.) Encore un peu, madame, et j'étais perdue.

(Elle ne peut pas continuer.)

MADAME DE QUERVILLE.

Parlez plus bas, Catherine; Benoît est curieux; il pourrait être à la porte à écouter.

CATHERINE.

V'là ben la bonté. O ma respectable dame, je ne me suis pas trompée en venant vers vous. Attendez; je vas me remettre un peu. Je vous disais donc que j'avais manqué d'être amoureuse; mais je pourrais aussi ben dire que je l'ai été tout-à-fait, si ce n'est que Dieu a eu pitié de moi, et que mon bon ange m'a retenue ben à point.

MADAME DE QUERVILLE.

Vous, Catherine! vous amoureuse! et de qui?

CATHERINE.

Hélas! madame, d'un capitaine du régiment qui s'en va. C'était lui qui avait commencé; je ne m'en suis doutée que sur le tard; mais c'est égal, je n'en suis pas moins fautive. Il y avait déjà long-temps qu'il venait chasser dans nos environs et qu'il entrait toujours à la ferme, tantôt pour demander du lait ou ben du cidre, et queuquefois une omelette ou autre chose, que je ne devinais rien encore. Cependant, faut être juste : j'avais ben remarqué qu'il me regardait. Enfin un jour, v'là qu'il a l'air de prendre son courage à deux mains, et qu'il me parle. C'est un honnête homme; oh! madame, c'est un très-honnête homme : c'était plus fort que lui; il me l'a ben dit. « Tenez, Catherine, qu'il me dit, tous les militaires en général ne cherchent qu'à mettre les femmes à mal; mais moi, je ne voudrais pas vous faire du tort le moins du monde; je vous respecte trop pour cela; seulement je ne peux pas m'empêcher de vous dire que je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne. »

MADAME DE QUERVILLE.

Eh bien! Catherine?

CATHERINE.

D'entendre un capitaine qui vous parle comme ça, tenez, madame, ça vous remue toujours. De ma vie je ne m'étais doutée de pareille chose; les paysans n'ont pas ces manières-là. Aussi je mentirais si je disais que ça m'a fait de la peine dans le moment, ça me donnait bonne idée de moi au contraire, d'avoir

fait cet effet-là sur un capitaine. Il est revenu ben des fois encore, et chaque fois il ajoutait queuque chose de plus, et j'écoutais toujours; et quand il était parti, j'étais des heures entières à me ravoir, tant j'avais la tête ensorcelée. Faut que mon homme soit un ben brave homme pour ne s'être aperçu de rien.

MADAME DE QUERVILLE.

Après, après, ma chère Catherine.

CATHERINE.

Je le rudoyais pourtant queuque fois, ce pauvre Guillaume; il me semblait que sans lui j'aurais pu être heureuse, et je lui en voulais quasi d'être mon mari. C'est comme ça. N'y avait que mon enfant que j'aimais toujours ben; mais le reste, ma mère, ma sœur, tout ce qui n'était pas mon enfant ou le capitaine me paraissait de trop dans le monde.

MADAME DE QUERVILLE.

D'un moment à l'autre, on peut venir m'avertir que la voiture est prête; tâchez d'abréger un peu, si vous pouvez.

CATHERINE.

Eh ben! madame, le capitaine est donc arrivé ce matin pour me faire ses adieux. Croiriez-vous qu'il pleurait, madame? moi, je n'avais pas fait autre chose de toute la nuit, mais tout bas, à cause de Guillaume qui aurait pu m'entendre; de manière que nous ne savions pas ce que nous disions. Il était près de deux heures; nos gens allaient rentrer pour dîner, la bergère était déjà là qui toupillait à l'entour de

nous; le capitaine voyait ben qu'il ne pouvait pas rester davantage. « Adieu, Catherine, qu'il me dit comme un homme qui n'a plus la tête à lui, adieu pour toujours! — Monsieur le capitaine, pourquoi pour toujours? que je lui réponds en fondant en larmes. — Voulez-vous que nous nous revoyions encore? reprend-il à son tour; il ne tient qu'à vous. » Là-dessus il m'explique comme quoi le garde-chasse, qui doit passer la nuit à l'affût, lui a donné la clef de sa cabane, et que si je veux y aller, il y restera ce soir jusqu'à dix heures à m'y attendre. Il tenait ma main qu'il serrait; moi, j'ai serré la sienne aussi; sa figure, alors, est devenue toute joyeuse; il est remonté à cheval, et le v'là parti.

MADAME DE QUERVILLE.

Allons, allons, ma chère Catherine, vous n'avez pas été à ce rendez-vous, j'en suis sûre.

CATHERINE.

C'est là le miracle, madame. Toute la sainte journée je n'avais fait que me demander: J'irai-t-il? je n'irai-t-il pas? Le soleil était déjà sur le bois Saint-Georges que je barguignais encore. Sans m'en douter cependant j'avais mis queuques provisions dans un panier, et mon homme, à qui j'avais menti, croyant que c'était vous qui vouliez me parler, me tourmentait pour partir, de peur de vous faire attendre; il me mettait presque dehors. Je voulais coucher notre enfant; il me dit qu'il s'en chargeait; je cherchais encore mille autres inventions; mais c'était inutile. Je n'avais donc plus d'excuse pour rester, à moins de

tout avouer à Guillaume : ma fine ! j'aimai mieux décamper. A mesure que je marchais, je marchais plus vite, si ben que j'avais les joues comme du feu, et que mon cœur battait à m'en faire trouver mal. Je pensais cependant toujours à mon mari; c'est-il pas singulier? mais je n'en courais pas moins. Il me fallait passer devant votre château; en songeant que vous étiez si tranquille, tandis que la malheureuse Catherine se laissait pousser par le diable, je sentis sur mon estomac un froid qui était comme de la glace; c'était mon salut. N'faut pas aller plus loin, je pensai; faut entrer là. Madame, qui est la vertu même, me remettra l'esprit.

MADAME DE QUERVILLE.

Vous vous calomniez, Catherine; vous n'avez pas besoin de moi. Dès qu'on réfléchit sur ces choses-là, on est sauvé.

CATHERINE.

Je n'aurais plus osé regarder mon homme; j'aurais gâté notre ménage; j'aurais toujours eu la tête à l'envers. Quand la tête d'une maîtresse de maison est à l'envers, il est ben rare que sa maison aille comme il faut. Et mon pauvre petit chérubin, comment son père l'aura-t-il couché? S'il l'a mis sur le dos, il ne jettera qu'un cri; s'il l'a mis sur le côté gauche, il ne pourra pas s'endormir : il ne dort que sur le côté droit. Ajoutez à ça que c'est demain la tonte des moutons, j'ai dix femmes de plus à nourrir; je n'ai seulement pas donné d'ordres. Ah! que je voudrais être chez nous!

MADAME DE QUERVILLE.

Je vais vous y reconduire moi-même, Catherine.

CATHERINE.

Vous, madame?

MADAME DE QUERVILLE.

Oui, Catherine.

CATHERINE.

Comme ça va ben faire pour mon homme! Il me semble que je reviens au monde. Un homme si parfait, qui, en vérité de Dieu, n'a jamais désiré de bonnes récoltes que pour satisfaire mes glorieusetés! Que je vas l'embrasser de bon cœur, ce cher Guillaume! Est-on folle, dites donc, madame, de se donner du tintouin comme ça, quand on a le bonheur sous la main?

MADAME DE QUERVILLE.

Vous avez bien raison.

CATHERINE.

Un mari, ça reste; les autres, qu'est-ce que ça dure? D'ailleurs, quand on en a écouté un autre, on peut en écouter ben d'autres. Y a tant d'hommes qui ne demandent pas mieux qu'à se moquer de vous! Où ça s'arrête-t-il? Et les voisines! et les caquets! Sans compter mon pauvre petit garçon qui n'aurait pas manqué d'apprendre ça un jour! Vaudrait mieux être dans l'enfer. Oui, madame, je le dis comme je le pense; ce n'est pas que je sache trop comment on est par-là; mais ça ne peut pas être pire.

SCÈNE XIX.

MADAME DE QUERVILLE, CATHERINE, et successivement MADEMOISELLE LEFÈVRE et MADAME D'ORCY.

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

Je viens d'apprendre avec bien de la joie que madame allait sortir.

MADAME DE QUERVILLE.

Quelle joie cela peut-il vous faire?

MADEMOISELLE LEFÈVRE.

C'est que d'abord je crois que cela fera du bien à madame, et que je suis sûre que le colonel y sera très-sensible.

MADAME DE QUERVILLE.

Sensible à ce que je reconduise Catherine à sa ferme?

MADAME D'ORCY, qui a entendu ces derniers mots.

Est-ce que c'est à la ferme que tu vas?

MADAME DE QUERVILLE.

Oui, ma tante. Puisque monsieur de Querville veut absolument que je sorte, j'aime mieux aller de ce côté-là.

MADAME D'ORCY.

Je suis tout-à-fait de ton avis, mon cœur.

MADAME DE QUERVILLE.

Si vous restez ici, vous recevrez Ernest.

MADAME D'ORCY.

Ne t'embarrasse pas.

MADAME DE QUERVILLE, *prenant un ton dégagé.*

Vous avez assez de sujets de conversation ensemble. Pendant que nous le tiendrons, il faut absolument le décider à ce mariage dont vous m'avez parlé.

MADAME D'ORCY, *ne pouvant s'empêcher de regarder sa nièce avec étonnement.*

Pour moi, je ne demande pas mieux.

MADAME DE QUERVILLE.

Vous avez beau ne pas aimer les brus, vous finirez toujours par en avoir une; autant celle-là qu'une autre. (*Bas, en serrant la main de madame d'Orcy.*) Devinez-vous pour qui je parle ainsi?

MADAME D'ORCY, *bas à madame de Querville.*

Je n'aurais qu'à regarder mademoiselle Lefèvre, je le devinerais bien vite.

MADEMOISELLE LEFÈVRE, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XX.

MONSIEUR et MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY, MADEMOISELLE LEFÈVRE, CATHERINE.

M. DE QUERVILLE.

Vous avez attendu un peu long-temps; mais j'ai vu le moment où je serais obligé d'atteler moi-même;

il n'y avait personne. ici. Le garde-chasse, qui est ivre-mort, leur a raconté qu'un officier lui avait emprunté sa cabane pour un rendez-vous; ils ont voulu voir avec qui; et ils étaient tous en embuscade depuis plus d'une heure quand je les ai envoyés chercher.

CATHERINE, dans l'oreille de madame de Querville.

Sainte Vierge! l'ai-je échappé belle!

MADAME DE QUERVILLE, bas.

Paix. Taisez-vous.

M. DE QUERVILLE.

A présent, madame de Querville, je suis entièrement à vos ordres.

MADAME DE QUERVILLE, d'une voix caressante.

Mon ami, c'est que j'ai promis à Catherine de la reconduire à la ferme.

M. DE QUERVILLE.

En calèche?

MADAME DE QUERVILLE, riant.

Mais oui. Pourquoi pas?

M. DE QUERVILLE.

Moi, pourvu que je vous enlève d'un côté ou d'un autre, cela m'est égal.

MADAME D'ORCY.

Ernest nous ayant écrit qu'il venait avec sa voiture, aller au-devant de lui eût été inutile.

M. DE QUERVILLE.

Catherine n'est jamais montée dans une calèche, je parie?

CATHERINE.

Pour ça non, ben sûr, monsieur.

M. DE QUERVILLE.

Tant mieux. Si jamais vous venez à Paris, Catherine, je vous mènerai à l'Opéra.

CATHERINE.

Vous êtes trop bon, monsieur; je vous remercie beaucoup; mais j'ai ben de la peine à croire que ça m'arrive. Il faudrait terriblement de choses à présent pour me faire quitter mon ménage.

M. DE QUERVILLE.

Ça fait voir du nouveau, Catherine.

CATHERINE.

Et ça peut dégoûter de l'ancien, monsieur. Une femme qui veut rester heureuse ne doit pas chercher du nouveau.

OÙ LA CHÈVRE EST ATTACHÉE, IL FAUT QU'ELLE BROUTE.

LA RANCUNE,

OU

TROP PARLER NUIT.



PERSONNAGES.

LA VICOMTESSE D'HERBEVILLE.
LA MARQUISE DE SAINT-ANDIOL.
LE COMMANDEUR.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de la vicomtesse.

Le théâtre représente un salon.




UofM



LA MARQUISE.

NE ME RECONDUISEZ PAS, JE VOUS PRIE.

La Rancune, Sc. V.

LA RANCUNE.

SCÈNE I.

LA VICOMTESSE, LE COMMANDEUR.

LA VICOMTESSE.

Mon bon oncle, j'aime mieux vous recevoir ici; il y fait plus chaud.

LE COMMNDEUR.

Je crois que je vous ai trouvé un acquéreur pour cet hôtel.

LA VICOMTESSE.

En vérité! cela m'enchante; car depuis que j'ai décidé de le vendre, il me semble que je ne suis plus chez moi. Avez-vous dit le prix?

LE COMMANDEUR.

Deux cent quatre-vingt mille francs.

LA VICOMTESSE.

Et cela n'a pas effrayé?

LE COMMANDEUR.

Non.

LA VICOMTESSE.

Je suis fâchée alors que vous n'ayez pas dit trois cent mille francs, parce que vingt mille francs de plus m'auraient été fort commodes.

LE COMMANDEUR.

J'ai dit ce que vous avez toujours dit.

LA VICOMTESSE.

C'est juste; aussi suis-je fort reconnaissante. Mais la vie est si chère aujourd'hui; les banquiers ont un luxe effroyable.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi voulez-vous lutter avec eux?

LA VICOMTESSE.

Mon Dieu! mon oncle, ce n'est pas pour moi; vous savez combien je suis philosophe pour toutes ces choses-là; mais si nous ne conservons pas une sorte d'éclat extérieur, on finira par ne plus prendre garde à nous. Je ne vends mon hôtel que pour augmenter mon revenu.

LE COMMANDEUR.

Et risquer le capital dans les paperasses publiques.

LA VICOMTESSE.

Que voulez-vous? je n'ai pas d'enfans.

LE COMMANDEUR.

Mais vous avez des neveux.

LA VICOMTESSE.

Ils ne sont pas intéressés. Et puis aujourd'hui que tout rentre dans l'ordre, ils ne manqueront jamais ni d'emplois ni de faveurs. Quel est le nom de la personne que vous m'avez trouvée?

LE COMMANDEUR.

C'est la marquise de Saint-Andiol.

LA VICOMTESSE.

La drôle de chose ! Lui avez-vous dit que ce serait à moi qu'elle aurait affaire ?

LE COMMANDEUR.

Oui, sans doute.

LA VICOMTESSE.

Elle a dû faire une petite grimace.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi cela ?

LA VICOMTESSE.

C'est que c'est une histoire.

LE COMMANDEUR.

Si c'est une histoire, ne me la contez pas. J'ai horreur de tout ce qui est caquetage. Paris est devenu insupportable sous ce rapport-là. Il y a à présent tant de gens qui ont des pensions, tant de gens qui ont des places, par conséquent tant de gens qui n'ont rien à faire, qu'on ne s'occupe plus que de propos. Que vouliez-vous me dire sur madame de Saint-Andiol ?

LA VICOMTESSE.

Elle a été mon amie intime ; je vous parle de près de trente ans. Nous avons quitté la France le même jour, et toutes deux comme des folles, croyant que ce ne serait qu'un voyage de six semaines.

LE COMMANDEUR.

J'étais plus âgé que vous, et je n'ai pas été plus raisonnable.

LA VICOMTESSE.

Nos maris ne voulant pas nous suivre, nous n'avions pu emporter que nos bijoux, qui ne nous ont pas menées bien loin, comme vous croyez; alors la petite Saint-Andiol, avec un courage véritablement héroïque, s'est mise à faire des modes.

LE COMMANDEUR.

Pour elle?

LA VICOMTESSE.

Non; pour le public, pour vendre.

LE COMMANDEUR.

Ne répétez pas cela, ma nièce.

LA VICOMTESSE.

Cela ne nous compromet pas; c'était une fille de finance.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure; mais cela rappelle toutes les autres. Vous-même qui êtes bien née, n'avez-vous pas vendu des fleurs artificielles?

LA VICOMTESSE.

Pas moi; ma femme de chambre.

LE COMMANDEUR.

Vous m'en avez envoyé de Hambourg à Londres, pour que je tâche de vous les placer.

LA VICOMTESSE.

Toujours pour ma femme de chambre. Ah! je vous en prie, mon oncle, ne confondez pas. Si c'était la

vérité, je ne ferais aucune difficulté de la proclamer hautement.

LE COMMANDEUR.

Allons, allons; comme vous voudrez.

LA VICOMTESSE.

Le malheur ennoblit tout. Mais comme mon mari me fit passer de l'argent aussitôt que j'en eus besoin, de peur que je ne revinsse troubler je ne sais quelle liaison qu'il avait dans ce temps-là, et que lord Traverley, plus tard, me fit obtenir une subvention de l'Angleterre, je n'ai jamais été réduite à aucune extrémité.

LE COMMANDEUR.

C'est bien, c'est bien.

LA VICOMTESSE.

Je n'ai aucun préjugé. Pourquoi me défendrais-je? Faire des modes, faire des fleurs artificielles, c'est très-respectable, surtout quand on est entouré d'étrangers qui admirent votre résignation.

LE COMMANDEUR.

Cela ne m'explique pas la grimace qu'a dû faire madame de Saint-Andiol quand je lui ai parlé de vous.

LA VICOMTESSE.

Vous avez raison. La voilà donc établie marchande de modes à Hambourg, et nous toutes nous faisant une fête de la mettre en vogue; nous la vantons, nous la prônons, nous entraînons chez elle, de vive

force, ces pauvres Allemandes accoutumées aux modes solides de Francfort, et qui ne revenaient pas de la fragilité des chiffons que nous leur faisions acheter. En termes de marchand, la marquise faisait de l'or. Elle avait pris les grâces de l'état; elle était engageante, gracieuse et très-raisonnable. Tout à coup, ce ne fut plus cela. Pour soutenir le luxe d'un salon qu'il lui prit fantaisie d'ouvrir, afin de pouvoir faire la grande dame le soir, après avoir fait la marchande le matin, elle exagéra tellement le prix de ses modes, qu'elle nous les rendit inabordables. Notez qu'elle ne faisait aucun crédit. Oh! là-dessus, elle était sans pitié. La désertion fut complète; elle m'en accusa. Je vous fais grâce d'une foule de détails ridicules que je m'efforce d'oublier, et qui m'étaient plus désagréables à cause d'elle que pour moi. Elle partit pour le Danemarck, je crois; je vins m'établir à Londres, dans le petit logement où vous m'avez vue, et que lord Traverley m'avait procuré; de sorte que jusqu'à ma rentrée en France, je n'ai plus entendu parler de la marquise.

LE COMMANDEUR.

Et depuis votre retour, vous ne vous êtes pas revues?

LA VICOMTESSE.

Si fait; au château et dans quelques maisons, mais sans nous apercevoir.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! comment allez-vous faire aujourd'hui?

LA VICOMTESSE.

Cela ne m'embarrasse pas du tout. Si elle achète mon hôtel, j'ai mille façons de lui prouver que notre amitié n'a jamais éprouvé le moindre échec. N'entends-je pas une voiture entrer dans la cour?

LE COMMANDEUR.

C'est la marquise. Elle est exacte; elle m'avait dit qu'elle serait ici à une heure.

LA VICOMTESSE.

Je vais vous la laisser recevoir d'abord. Je ne m'attendais pas à la visite d'une marchande de modes; il faut que je donne un coup d'œil à ma toilette. Vous le voulez bien?

LE COMMANDEUR.

Je veux toujours tout ce qu'on veut.

(La vicomtesse sort.)

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la marquise de Saint-Andiol.

LA MARQUISE.

Ah! bonjour, monsieur le commandeur. Madame votre nièce n'est pas ici?

LE COMMANDEUR.

Elle va venir à l'instant.

LA MARQUISE.

Vous m'aviez parlé d'un jardin; est-ce que c'est cet acacia qui est au fond de la cour derrière la grille?

LE COMMANDEUR.

Mais il y a autre chose qu'un acacia; il y a un peu de gazon, deux ou trois lilas, et des fleurs quand on en fait mettre.

LA MARQUISE.

Ce que c'est que l'imagination! Je m'étais figuré qu'il y aurait de l'air. Le reste me paraît assez bien; l'escalier est noble; le salon que je viens de traverser a de l'élévation. Ceci est le cabinet de la vicomtesse?

LE COMMANDEUR.

C'est l'endroit où elle se tient d'habitude.

LA MARQUISE.

Nous allons donc nous reparler aujourd'hui pour la première fois depuis trente ans. Nous avons été très-liées ensemble. Ce sont des fleurs qui nous ont brouillées. C'est une singulière origine pour une querelle de femmes. Vous a-t-elle parlé de cela?

LE COMMANDEUR.

Elle ne m'a pas parlé de fleurs.

LA MARQUISE.

J'avais emmené à Hambourg une femme de chambre assez adroite, qui me demanda la permission de faire des modes dans ses momens perdus. Pour varier un peu, elle imagina d'y mettre des fleurs; c'est devenu commun; mais alors c'était une chose toute

nouvelle. J'en parlai à la vicomtesse comme on parle de tout, et je ne fus pas peu étonnée quand elle me dit qu'elle se chargerait de m'en faire. Elle avait pris quelques leçons dans son enfance, et elle m'envoya d'assez jolis œillets. Cela fit fureur. Malheureusement elle ne savait bien faire que les œillets et quelques fleurs de fantaisie, mais qui n'avaient aucun mérite pour des Allemandes qui veulent toujours mettre un nom à tout. Cette petite branche d'industrie venant à lui manquer, elle s'en prit à moi, et fut fort injuste même.... Mais il y a si long-temps de cela.... et je suis si oublieuse! Nous aurons grand plaisir à nous revoir.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, LA VICOMTESSE.

LA MARQUISE, allant au-devant de la vicomtesse.

Eh! la voilà donc enfin cette chère vicomtesse. Elle n'a pas vieilli d'une minute.

LA VICOMTESSE.

Ah! ah!

LA MARQUISE.

Non, en vérité. Et moi, comment me trouvez-vous?

LA VICOMTESSE.

Tenez, marquise, il faut être de bonne foi; on ne peut pas être et avoir été.

LA MARQUISE.

C'est que je ne me soucie pas du tout d'avoir été.

LA VICOMTESSE.

Ni moi non plus.... mais....

LA MARQUISE.

Je crois que vous m'en voulez encore.

LA VICOMTESSE, *en riant.*

Ce que j'aime en elle, c'est que son caractère est toujours le même, franc et vif. Vous voulez donc acheter mon hôtel?

LA MARQUISE.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma petite-fille qui va se marier.

LE COMMANDEUR.

Mesdames, vous avez beaucoup de choses à vous dire; je vous demanderai la permission d'aller faire une courte visite à un pauvre abbé qui meurt de chagrin de ce qu'on ne fait rien pour l'Église.

LA VICOMTESSE.

C'est un abbé bien exigeant.

(*Le commandeur sort.*)

SCÈNE IV.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

LA VICOMTESSE.

Je ne la connais pas, votre petite-fille.

LA MARQUISE.

Vous l'avez vue cependant. Elle était avec moi l'autre jour, quand vous êtes venue chez madame de Lussan.

LA VICOMTESSE.

C'était cette grande personne blonde? Elle est vraiment charmante. A qui la mariez-vous?

LA MARQUISE.

Au jeune comte Eugène de Valmont.

LA VICOMTESSE.

C'est une belle fortune.

LA MARQUISE.

Et un beau nom.

LA VICOMTESSE, *légèrement.*

Ah! sans doute.

LA MARQUISE.

Vous n'avez pas l'air de le penser.

LA VICOMTESSE.

Où voyez-vous cela?.... Vous avez retrouvé des bois considérables, m'a-t-on dit?

LA MARQUISE.

Considérables! comme on exagère! Quarante mille livres de rentes tout au plus. Mais j'ai beaucoup de réclamations à faire, et un parent qui obtient tout ce qu'il veut des ministres.

LA VICOMTESSE.

Elle a toujours été heureuse.

LA MARQUISE.

Et vous?

LA VICOMTESSE.

Rien. Cet hôtel, grevé d'hypothèques, une petite terre en Normandie, et une misérable pension de quinze mille francs.

LA MARQUISE.

Ah! pauvre amie! Vous n'avez donc personne qui s'intéresse à vous?

LA VICOMTESSE.

Je devrais avoir mon beau-frère; mais c'est un gouffre; il n'en a jamais assez; il ne demande que pour lui.

LA MARQUISE.

Et votre oncle qui était là tout à l'heure?

LA VICOMTESSE.

Mon oncle est dans l'opposition; il trouve cela plus noble. Je regrette quelquefois d'être d'aussi bonne famille.

LA MARQUISE, riant.

Ce sont des regrets dont on aime assez à se vanter. Faites comme moi, quand je veux me consoler de quelque chose, je pense à Hambourg.

LA VICOMTESSE.

Vous n'avez pas trop à vous plaindre du séjour que vous y avez fait.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas là que nous nous sommes brouillées?

Et pourquoi? je vous le demande. Monsieur de Mérangé m'en parlait encore hier. Tant qu'il vivra, il pensera à ces malheureuses fleurs de fantaisie.

LA VICOMTESSE.

C'est cependant sa femme qui a entraîné toute la société chez la petite Meyer, dont les modes ne pouvaient certainement pas être mises en comparaison avec les vôtres.

LA MARQUISE.

Je lui pardonne. Je n'ai jamais pu garder de rancune, et la preuve, c'est que vingt fois, au château, j'ai été tentée d'aller vous parler la première.

LA VICOMTESSE, *froidement.*

Je vous en aurais su un gré infini.

LA MARQUISE.

Espérez-vous des indemnités, au moins?

LA VICOMTESSE.

Aucune; je n'avais pas eu une dot comme la vôtre, et le vicomte n'a laissé que des dettes.

LA MARQUISE.

Vous me faites un chagrin que je ne peux pas dire, car il faut de la fortune aujourd'hui; et cela est si vrai, que j'ai refusé pour Léonie un nom encore plus beau que celui de Valmont.

LA VICOMTESSE.

Il y en a quelques uns.

LA MARQUISE.

Pas beaucoup.

LA VICOMTESSE.

Il ne faut que s'entendre. Assurément s'il y avait encore des Valmont.....

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

LA VICOMTESSE.

Mais qu'est-ce que cela fait?

LA MARQUISE.

Expliquez-vous.

LA VICOMTESSE.

Imaginez-vous donc, mon cœur, que de tout ce que j'ai appris dans mon enfance, je n'ai retenu que ce qui regarde le nobiliaire. C'est fou, c'est ridicule; je me moque à tout instant d'une aussi sotte mémoire; mais c'est comme cela.

LA MARQUISE.

Et, selon vous, le comte Eugène ne serait donc qu'un roturier; il ne serait pas Valmont.

LA VICOMTESSE.

Il n'y a plus de Valmont depuis un siècle, il n'en reste pas vestige. Ce sont des Duplessis du Languedoc qui se sont tout bonnement greffés sur les Valmont il y a quelque cent dix ans, et qui les continuent de leur autorité privée.

LA MARQUISE.

Ils les continuent comme les d'Humillat continuent les Richeville.

LA VICOMTESSE.

Pas l'ombre, madame. Ici, c'est une branche collatérale qui s'est fait enter sur la branche aînée ; elle en a pris les noms et armes; le roi l'a permis; il y a des brevets; tout cela est fort régulier. Mais les Valmont, cela fait rire. C'est un tripotage de province, sans aucune consistance, dont on ne sait pas le premier mot à la cour.

LA MARQUISE.

Ah! madame, si nous plaisantons, à la bonne heure.

LA VICOMTESSE.

Quoi que j'aie pu vous dire, madame, croyez que je ne plaisante pas sur de pareilles choses. Prenez seulement la peine d'ouvrir *Lachênée-Desbois*[1].

LA MARQUISE.

Madame prétend qu'elle ne badine pas, et elle me cite Lachênée-Desbois! J'avoue que je ne suis pas aussi savante que bien des gens sur des matières aussi importantes. Mais je croyais que Lachênée-Desbois ne faisait pas autorité pour un certain monde. S'il était question de régler les préséances dans la cérémonie de réception d'un sénéchal de Beauvais ou de Nemours, je ne dis pas.

LA VICOMTESSE.

Eh bien! madame, ouvrez *Chérin* ou *d'Hozier*[2], vous verrez ce que sont vos Valmont.

[1] Généalogiste.
[2] Généalogistes.

LA MARQUISE.

Je verrai qu'ils sont des Valmont.

LA VICOMTESSE.

De la greffe, madame! de la greffe! et cent fois de la greffe! les vrais Valmont sont éteints, archi-éteints; il n'y a plus en France une seule goutte du sang des Valmont.

LA MARQUISE.

A la rigueur, on pourrait dire la même chose de toutes les familles. Mais lorsque la convention tacite n'est pas trop ouvertement violée....

LA VICOMTESSE.

Ah! passe pour des noms de convention.

LA MARQUISE.

Quand personne ne conteste le titre.....

LA VICOMTESSE, avec ironie.

Le titre de comte!

LA MARQUISE.

Et surtout lorsque la fortune s'y trouve jointe.....

LA VICOMTESSE, avec une ironie très-marquée.

C'est une illustration véritable.

LA MARQUISE.

C'est une illustration au moins qui en complète bien d'autres.

LA VICOMTESSE.

Aux yeux de certaines personnes.

LA MARQUISE.

Assez nombreuses, vous l'avouerez.

LA VICOMTESSE, avec hauteur.

Comme ce n'est pas la mienne, il m'est permis, je crois, d'avoir un goût à part.

LA MARQUISE.

Très-permis.

LA VICOMTESSE.

La fortune pour moi est à peine un accessoire.

LA MARQUISE, en riant.

Une fleur de fantaisie.

LA VICOMTESSE.

Dont les roturiers seuls peuvent tirer vanité.

LA MARQUISE.

De très-illustres personnages cependant ne la dédaignent guère.

LA VICOMTESSE.

Parce que c'est la mode; mais vous pouvez savoir ce que c'est que les modes?

LA MARQUISE.

Ne cherchons-nous pas un peu à nous piquer?

LA VICOMTESSE.

Parce que je parle de modes!

LA MARQUISE.

Non; mais parce que je parle de fleurs de fantaisie.

LA VICOMTESSE.

En effet, nous devrions nous borner à traiter de cet hôtel. Croyez-vous qu'il vous convienne?

LA MARQUISE.

Je ne l'ai vu que bien superficiellement; mais j'ai une crainte à cette heure. Malgré quelques petites malices qui ne sont que des souvenirs de jeunesse, nous nous retrouvons l'une pour l'autre le même fonds d'amitié que nous avons toujours eu..... Si nous allions nous brouiller encore une fois pour des affaires d'intérêt !.... Pensez-vous à cela? J'en serais inconsolable.

LA VICOMTESSE.

C'est impossible.

LA MARQUISE.

Ah! ma chère vicomtesse, rappelez-vous Hambourg où il n'était question que de niaiseries.

LA VICOMTESSE.

C'est justement à cause de cela.

LA MARQUISE.

De penser qu'une rancune de chiffons a duré aussi long-temps, qu'elle nous a poursuivies partout dans le monde, et jusqu'au milieu de la cour..... Définitivement, je ne veux pas risquer une nouvelle épreuve; j'en mourrais.

LA VICOMTESSE.

Tout comme il vous plaira.

SCÈNE V.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

Venez, monsieur le commandeur, venez admirer un des plus beaux dévouemens qu'on ait jamais vus. Cet hôtel aurait pu me plaire; mais, par amitié pour votre nièce, j'y renonce.

LE COMMANDEUR.

Je ne comprends pas.

LA MARQUISE.

J'y renonce. Je suis d'origine financière, par conquent je dois être intéressée; la vicomtesse ne l'est pas; je n'aurais qu'à faire des difficultés; le comte de Valmont, qui n'est pas le comte de Valmont, et qui, malgré cela, va épouser ma petite-fille, n'aurait qu'à se jeter à la traverse..... Il faut éviter de réveiller une vieille querelle dont j'ai tant souffert. Nous sommes bien; je veux rester comme nous sommes. Adieu, chère amie. (Au commandeur qui veut lui donner la main.) Ne me reconduisez pas, je vous prie, monsieur le commandeur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LA VICOMTESSE, LE COMMANDEUR.

LA VICOMTESSE.

Vous allez me demander ce que cela veut dire. Cela veut dire que madame de Saint-Andiol ne venait ici que pour passer un accès de folie.

LE COMMANDEUR.

Le moyen d'imaginer cela?

LA VICOMTESSE.

On ne peut pas trouver une autre interprétation à sa démarche.

LE COMMANDEUR.

De quoi avez-vous parlé ensemble?

LA VICOMTESSE.

De bagatelles. Par exemple, elle croit donner sa petite-fille à un Valmont; vous savez bien ce qui en est.

LE COMMANDEUR.

Et vous avez voulu la désabuser?

LA VICOMTESSE.

J'espère, mon oncle, que ce n'est pas vous qui me blâmerez de ma franchise.

LE COMMANDEUR.

Il faut beaucoup de conditions à la franchise. La

mienne ne me coûte rien, parce que je ne désire ni n'envie rien. Je n'ai pas de luxe, pas de fantaisies; je ne cherche à rivaliser de frivolité avec personne. Mais vous, ma nièce, vous n'avez pas les goûts tout-à-fait aussi simples; les banquiers vous paraissent bien brillans; vous voudriez augmenter votre revenu en vendant votre hôtel. Si vous blessez par votre franchise les gens qui se présentent, votre franchise sera toujours admirable; mais il ne faut pas vous plaindre; aussitôt qu'on a besoin des autres, presque toujours

TROP PARLER NUIT.

LE SÉMINARISTE,

OU

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU.

PERSONNAGES.

MADAME HÉBERT.
MADAME LAROCHE.
MONSIEUR SAINT-UTSUNT.
RAYMOND, séminariste.
LOUISE, nièce de madame Hébert.
JULIEN, amant de Louise.
NANETTE, servante.

La scène se passe dans la maison de madame Hébert.

(Le théâtre représente un salon.)



NANETTE.

JE SAIS FAIRE DES NOUGATS, DES CONFITURES, DES RATAFIAS.

Le Séminariste Ch. XII

LE SÉMINARISTE.

SCÈNE I.

MADAME LAROCHE, NANETTE.

NANETTE.

Madame Laroche, madame est dans le village; elle ne tardera pas à rentrer.

MADAME LAROCHE.

Je n'avais rien de particulier à lui dire, mon enfant.

NANETTE.

C'est égal; attendez-la un peu. Madame vous aime tant; il est vrai que vous êtes si bonne!

MADAME LAROCHE.

Pas plus qu'il ne faut.

NANETTE.

Oh! que si fait. Vous avez quelquefois la parole brusque; mais, dans le fond, je serais ben embarrassée pour choisir entre vous et madame.

MADAME LAROCHE.

Madame Hébert passe la permission; je n'appelle pas cela de la bonté; c'est de la faiblesse.

NANETTE.

Ma fine! tous tant que nous sommes, nous ne nous

en plaignons pas. V'là pourquoi nous en voulons tant à ce M. Saint-Utsunt; chaque fois qu'il vient de Paris, c'est pour la tourmenter.

MADAME LAROCHE.

Apparemment que cela plaît à ta maîtresse.

NANETTE.

Mais non; car elle est toujours à nous dire: « N'faut pas parler de ça à M. Saint-Utsunt. Si M. Saint-Utsunt savait ça! » Ce n'est cependant ni son mari, ni son père, ni son amoureux.

MADAME LAROCHE.

Qu'y faire? Quand on manque de volonté, on ne manque jamais de gens qui se chargent de vous faire vouloir.

NANETTE.

Si j'étais riche comme madame, et qu'il vînt des sournois comme M. Saint-Utsunt me parler à tout bout de champ de sauver mon âme, je les enverrais joliment promener. C'est que c'est toujours de l'argent qu'ils demandent pour sauver c't' âme. Notre curé donne des raisons; on en prend ce qu'on veut, v'là qu'est ben; mais les Saint-Utsunt! il faudrait un puits d'or, et je ne sais pas si ça suffirait.

MADAME LAROCHE.

Est-ce que tu as quelqu'un qui te parle?

NANETTE.

Non, madame. Pourquoi ça?

MADAME LAROCHE.

C'est que tu sais bien des choses.

NANÈTTE.

Est-ce qu'on n'a pas des yeux? Chaque voyage que fait M. Saint-Utsunt, il s'en va toujours les mains pleines. C'est parce qu'il trouvait que madame dépensait trop à Paris, qu'il l'a fait revenir ici; il s'imaginait qu'il resterait davantage à madame pour lui donner. Que c'est bête! quand on ne dépense son argent qu'en charités, on trouve à le placer partout.

MADAME LAROCHE.

Je ne reviens pas de cette petite Nanette!

NANETTE.

C'est bien à madame de ne pas avoir rougi de s'établir dans un endroit où tout le monde sait que ses parens n'étaient que de pauvres paysans. Nous aimons ça, nous autres. Quoiqu'elle ait à cette heure la plus belle maison du pays, elle a conservé leur cabane; elle y va souvent, et ça nous fait ben autrement d'effet que des fiertés.

MADAME LAROCHE.

Vous avez raison, mes enfans.

NANETTE.

On dit que c'est sa douceur encore plus que sa beauté qui lui a valu le riche mariage qu'elle a fait. C'est ben possible si elle était restée à Paris, tout en regrettant le défunt, que sa douceur lui eût

attiré un second mari; car Paris, c'est le pays des épouseux, à ce qu'il paraît. Madame est encore si belle et si fraîche! Mettons qu'elle se soit remariée, les recettes de M. Saint-Utsunt auraient ben pu diminuer, oui-da.

MADAME LAROCHE.

Qui est-ce qui croirait jamais qu'une petite paysanne en sait si long?

NANETTE.

Tenez, madame Laroche, il y a une vérité : quand on aime ben ses maîtres, on finit toujours par savoir ce qui les regarde.

MADAME LAROCHE.

C'est comme quand on ne les aime pas.

SCÈNE II.

MADAME LAROCHE, NANETTE, M. SAINT-UTSUNT.

M. SAINT-UTSUNT.

De la matinée je n'ai vu madame Hébert. Elle ne reste donc plus à présent chez elle, Nanette?

NANETTE.

Elle n'y reste qu'autant que cela lui plaît, monsieur.

(Elle sort en courant.)

M. SAINT-UTSUNT.

Ah! bonjour, madame Laroche. Je viens de re-

cevoir des nouvelles du jeune Raymond, le protégé de madame Hébert; je suis très-mécontent de sa conduite.

MADAME LAROCHE.

Qu'est-ce donc?

M. SAINT-UTSUNT.

Je crains qu'il ne réponde pas aux soins qu'on a pris de lui.

MADAME LAROCHE.

Il y a long-temps que vous avez cette crainte-là. Je ne sais pas comment un homme de votre âge peut s'acharner ainsi contre un enfant. A peine êtes-vous arrivé que vous avez déjà reçu de mauvaises nouvelles sur son compte.

M. SAINT-UTSUNT.

N'allez-vous pas dire que je les ai fait faire exprès? Sans savoir de quoi il est question, vous commencez par me donner tort.

MADAME LAROCHE.

C'est que je n'ai pas besoin de savoir de quoi il est question, monsieur Saint-Utsunt. J'aime le petit Raymond; c'est le fils d'un brave officier qu'on appelait de fortune, positivement parce qu'il n'avait rien. A la mort de ses parens, madame Hébert s'en est chargée; elle voulait le faire élever près d'elle; vous n'avez pas eu de cesse qu'elle ne l'eût placé dans un séminaire. S'il s'y conduit mal, c'est votre faute; il n'était peut-être pas fait pour être dans un séminaire.

M. SAINT-UTSUNT.

Soyez donc juste. Madame Hébert pouvait-elle garder dans sa maison un jeune homme qui avait déjà quatorze ans, avec mademoiselle Louise, sa nièce, qui n'était qu'un peu plus jeune que lui?

MADAME LAROCHE.

On aurait vu plus tard. Un beau garçon, fort et robuste comme Raymond, élevé jusqu'alors par une mère remplie de talens et de vertus, n'était certainement pas un sujet embarrassant.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous venez de dire vous-même qu'il n'avait rien.

MADAME LAROCHE.

La belle vocation que de ne rien avoir pour entrer dans un séminaire!

M. SAINT-UTSUNT.

Madame Laroche, brisons là-dessus, je vous prie.

MADAME LAROCHE.

Oh! mais, moi, je ne suis pas une madame Hébert; je ne brise que quand je le veux bien. Il y a trois semaines que Raymond est venu nous voir; nous en avons tous été très-contens. Pourquoi arrivez-vous tout exprès pour le brouiller avec sa protectrice?

M. SAINT-UTSUNT.

Si vous aimez madame Hébert, comme je me plais à le supposer, ne devez-vous pas désirer qu'on lui ouvre les yeux sur le compte d'un jeune homme

qui peut lui donner un jour beaucoup de chagrin?

MADAME LAROCHE.

Il suffit que madame Hébert montre de la bienveillance à quelqu'un, pour que vous preniez ce quelqu'un-là en déplaisance.

M. SAINT-UTSUNT.

Voulez-vous bien m'écouter?

MADAME LAROCHE.

J'aime Raymond, je vous le répète; et quant une fois j'aime quelqu'un, c'est sérieux: il est vrai que quand je déteste.....

M. SAINT-UTSUNT.

Faites-moi la grâce de m'entendre. Vous savez qu'à l'âge de seize ans, Jacqueline Grivel n'était encore qu'une simple paysanne.

MADAME LAROCHE.

Un M. Hébert, fournisseur, qui l'avait vue à une fête de village, et qui l'avait trouvée fort jolie, ne lui en avait pas demandé davantage pour l'emmener à Paris. Eh bien?

M. SAINT-UTSUNT.

Ce ne fut qu'après mes instances qu'il l'épousa.

MADAME LAROCHE.

Je n'ai pas entendu parler de vos instances; ce que je sais, c'est qu'à sa mort ce M. Hébert lui a assuré tout son bien par un testament dans lequel il déclarait que sa femme avait fait le bonheur de sa vie,

déclaration assez rare pour qu'on la remarque. Mais qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec ce que nous disions?

M. SAINT-UTSUNT.

Le voici. Avant de faire ce testament auquel je n'ai pas été étranger, je vous prie de le croire, Hébert, qui était mon ami, me fit venir; et, tout en rendant justice aux qualités de sa femme, ne pouvant pourtant pas se dissimuler la faiblesse de son caractère, il me pria de veiller, autant qu'il me serait possible, à ce qu'elle n'en fût pas victime.

MADAME LAROCHE.

Si madame Hébert croit tout cela, je ne peux pas l'empêcher; mais je vous demande toujours grâce pour Raymond. Il faut penser que cet enfant n'a que madame Hébert au monde.

M. SAINT-UTSUNT.

Cet enfant! Ne dirait-on pas qu'il sort de nourrice?

MADAME HÉBERT.

Il n'a que vingt et un ans.

M. SAINT-UTSUNT.

C'est un âge où l'on devrait savoir se conduire.

MADAME LAROCHE.

Qu'a-t-il donc fait?

M. SAINT-UTSUNT.

Il était ici il y a trois semaines, n'est-il pas vrai? Eh bien! on m'écrit de son séminaire qu'il vient,

sans permission, de s'en absenter encore, et l'on va jusqu'à croire que son intention est de ne plus y revenir.

MADAME LAROCHE.

Alors nous le verrons, et il s'expliquera.

M. SAINT-UTSUNT.

Il ne vous vient pas à l'idée que mademoiselle Louise, la nièce de madame Hébert, puisse être pour quelque chose dans ces sorties continuelles.

MADAME LAROCHE.

Bast! bast! pas plus mademoiselle Louise, que madame Hébert, que moi. Il nous préfère à vous autres; il a raison.

SCÈNE III.

MADAME LAROCHE, M. SAINT-UTSUNT, NANETTE.

NANETTE, accourant.

Madame! madame! (Elle s'arrête en voyant M. Saint-Utsunt.) Je croyais que monsieur était sorti.

MADAME LAROCHE.

Que me voulais-tu?

NANETTE.

C'est que monsieur Raymond est arrivé.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous voyez au moins que mes nouvelles n'étaient pas fausses.

NANETTE.

Oui, madame, il est arrivé; mais comme il a appris que monsieur (indiquant M. Saint-Utsunt) était venu de Paris, au lieu de descendre ici comme de coutume, il est descendu à *la Belle-Image*. Oui, madame.

M. SAINT-UTSUNT, levant les yeux au ciel.

Un séminariste dans une auberge!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME LAROCHE, NANETTE.

NANETTE.

Un séminariste dans une auberge! Ne fallait-il pas qu'il restât dans la rue? Le drôle de corps que M. Saint-Utsunt pour faire les yeux blancs à propos de rien! Avec ça, madame, j'ai peur pour monsieur Raymond. Monsieur Saint-Utsunt a passé toute la journée à dégoiser des mensonges contre lui chez le notaire, chez le chirurgien, chez le percepteur, et partout. Comme il a l'air de n'y pas toucher, ses coups de griffes n'en font que plus de mal; et si, par la suite des temps, monsieur Raymond doit remplacer not' curé, on n'aura pas tant de confiance en lui; car enfin.....

MADAME LAROCHE.

Car enfin, car enfin..... tais-toi. On a déjà fait tort à Raymond auprès du curé en répandant ce bruit-là; tu ne devrais pas en reparler.

NANETTE.

Mais, madame, ça n'arriverait que quand ça arriverait; ça ne fait de mal à personne. Monsieur le curé n'est déjà plus si jeune. C'est que monsieur Raymond serait si joli comme ça.

SCÈNE V.

MADAME LAROCHE, NANETTE, LOUISE.

LOUISE.

Bonjour, madame Laroche.

MADAME LAROCHE.

Bonjour, ma petite Louise. Qu'avez-vous donc? vous me paraissez triste.

LOUISE.

Je viens de parler à Raymond par la fenêtre de la salle à manger; il ne veut pas entrer dans la maison avant de savoir si monsieur Saint-Utsunt est sorti.

NANETTE.

Je vais y aller voir.

(Elle sort.)

LOUISE.

Le vilain homme! Chaque fois qu'il vient dans ce pays, nous sommes tous tracassés.

MADAME LAROCHE.

Je vous laisse, mon enfant. Je suis déjà ici depuis long-temps, et j'ai affaire chez moi; mais je ne tar-

derai pas à revenir ; et jusqu'à ce que le Saint-Utsunt soit reparti, je vous promets de ne vous quitter que le moins possible.

LOUISE.

Oh ! oui, madame, je vous en prie. Vous nous serez bien nécessaire pour combattre son influence sur ma tante.

MADAME LAROCHE, l'embrassant.

Au revoir.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LOUISE, ensuite RAYMOND.

LOUISE.

Il aura beau rendre ma tante dévote, il ne la rendra jamais méchante ; voilà ce qui me rassure. (A Raymond, qui entre.) Si vous eussiez attendu quelques jours de plus, Raymond, vous ne nous auriez pas mis dans un aussi grand embarras. Il n'y a pas trois semaines que vous êtes venu.

RAYMOND.

Vous comptez bien, mademoiselle Louise, effectivement, il n'y a pas trois semaines.

LOUISE.

Je ne croyais pas qu'on laissât courir ainsi les séminaristes.

RAYMOND.

Je ne cours pas ; je reviens dans l'endroit où je suis né.

LOUISE.

Mon Dieu, Raymond, c'est à cause de monsieur Saint-Utsunt ce que je vous dis.

RAYMOND, la regardant avec expression.

Ah! mademoiselle Louise, si je pouvais vous parler à cœur ouvert!

LOUISE.

Qu'avez-vous, Raymond? Baissez donc les yeux. Je ne suis pas accoutumée à ce que vous me regardiez ainsi.

RAYMOND.

Vous ne m'avez jamais aimé, n'est-il pas vrai?

LOUISE.

Pouvez-vous dire cela, Raymond? Quand ma tante vous a eu, pour ainsi dire, adopté, personne, à coup sûr, n'en a été plus contente que moi; mais l'âge est venu, vous êtes entré au séminaire; il est tout simple que je sois plus sérieuse.

RAYMOND.

Je ne suis point ingrat, mademoiselle; je suis seulement bien tourmenté. Si madame Hébert m'eût laissé comme j'étais à la mort de mes parens, j'aurais pris mon parti; je travaillerais, ne fût-ce qu'à la terre, si je n'avais pu faire mieux: ce n'est pas le plus grand des malheurs.

LOUISE.

Allons, allons, Raymond, finissez. Ce n'est pas à vous à vous plaindre de la Providence.

RAYMOND.

Qu'en savez-vous, mademoiselle Louise?

LOUISE.

Comme vous me parlez, Raymond!

RAYMOND, avec douceur.

Je vous ai répondu trop brusquement peut-être? C'est vrai. Vous êtes une jeune personne; je ne devais pas oublier cela. Si j'avais été élevé dans le monde, je connaîtrais les expressions dont on peut se servir sans craindre de choquer; mais dans les séminaires, on nous accoutume à avoir un ton si tranchant! Je compte m'expliquer avec madame Hébert.

LOUISE.

Vous expliquer!

RAYMOND.

Oui, mademoiselle.

LOUISE.

Je ne veux vous faire qu'une question; c'est avec la permission de vos supérieurs que vous êtes venu?

RAYMOND.

J'avais besoin de respirer l'air natal.

LOUISE.

Vous êtes la santé même; vos yeux surtout sont d'un brillant!...

RAYMOND.

Quand on a la fièvre.....

LOUISE.

Vous avez la fièvre, Raymond? Que ne parliez-vous? Je vais avertir ma tante.

RAYMOND.

Pas encore, mademoiselle. (La regardant fixement.) Vous êtes donc bien pressée de me quitter, mademoiselle Louise? Il y a plus de six mois que je suis dans le même état; il n'y a rien à y faire.

LOUISE.

Raymond, vous me regardez toujours de même. Dussé-je vous faire de la peine, je vous dirai que, quand on porte la robe que vous portez, on doit s'observer davantage.

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que la robe que je porte? C'est une robe que je puis quitter demain. Je n'ai pas encore prononcé de vœux; non, mademoiselle, par bonheur, je n'ai pas encore prononcé de vœux.

LOUISE.

Par bonheur! dites-vous.

RAYMOND.

Si je pouvais m'expliquer!

LOUISE.

Ecoutez, Raymond, vous êtes le maître de faire ce que vous voudrez; mais je crois devoir vous dire une chose, quoiqu'elle soit encore assez secrète : Julien et moi, nous nous aimons depuis

long-temps ; nous nous sommes même promis le mariage.

RAYMOND.

Julien Mauduit, le fils du notaire, mon meilleur ami !

LOUISE.

Oui, Raymond. Ses parens ne demandent pas mieux ; mais nous sommes convenus de n'en parler à ma tante que le mois prochain, à cause d'arrangemens qu'on veut faire pour Julien.

RAYMOND, *soupirant*

Je n'ai rien à dire, mademoiselle ; seulement, j'aurais désiré être prévenu plus tôt.

LOUISE.

Dame ! Raymond, je ne savais pas.....

SCÈNE VII.

RAYMOND, LOUISE, JULIEN.

JULIEN.

Ma chère Louise ! Serviteur à M. Raymond. (*Lui prenant la main.*) Tu es sans doute dans la confidence, toi ?

LOUISE, *à Julien.*

Je croyais que vous ne deviez revenir que demain.

JULIEN.

J'ai dépêché ce que j'avais à faire pour vous re-

voir plus vite; et au lieu d'aller chez nous pour porter à mon père une réponse qu'il attend avec impatience, en passant devant votre porte, je me suis trouvé ici.

LOUISE.

Eh bien! Julien, n'y restez pas davantage.

JULIEN.

Elle est toujours parfaite, cette bonne Louise. Si Raymond n'était pas là, je l'embrasserais.

LOUISE, souriant.

Oui, mais Raymond est là.

JULIEN.

Il faut vous obéir. A bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, RAYMOND.

LOUISE.

Je vous avais bien dit.

RAYMOND.

Je vous prie au moins, mademoiselle, que l'entretien que nous avons eu ensemble reste entre nous.

LOUISE.

Je vous le promets, Raymond.

RAYMOND.

Je ne vous ai d'ailleurs rien dit de positif.

LOUISE.

Non, c'est vrai.

RAYMOND.

Ce n'est pas que ma résolution de quitter le séminaire ne soit toujours la même.

LOUISE.

Je ne saurais vous donner de conseil là-dessus; mais prenez bien garde.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

RAYMOND.

Julien est-il heureux! Il est aimé! aimé d'une femme! Sait-il apprécier toute l'étendue de son bonheur? Pour le chercher, il faudra que je quitte ce village. Quitter Louise, sa tante, toutes deux si douces pour moi, si bienveillantes; cette madame Laroche qui me regarde comme son fils, jusqu'à cette petite Nanette! Mais je ne pourrais pas trouver à me marier ici. O Dieu! si j'avais une femme, une femme à moi, il me semble que tout me deviendrait facile. Je travaillerais pour ma femme! On trouve que j'ai de l'intelligence; mais quand on est seul, on n'a pas de courage, on n'a rien qui vous stimule. C'est donc de vivre? A quoi sert de prolonger une existence qui n'intéresse personne? Pour avoir le loisir de s'appliquer à quelque chose, il faut d'abord être heureux, il faut être tranquille; il faut être marié.

SCÈNE X.

RAYMOND, MADAME HÉBERT.

MADAME HÉBERT.

Je ne suis pas contente, Raymond. J'ai peur que tu ne tournes mal, et je ne suis pas la seule qui ait cette crainte-là. Tes supérieurs aussi sont fort en colère, et l'on trouve que je suis trop indulgente. J'ai grand plaisir à te voir; mais je sais me faire une raison. Tu as des goûts trop dissipés : je ne crois pas que tu aies envie de faire le libertin; pourtant tes courses continuelles le donneraient à penser. Pourquoi soupires-tu?

RAYMOND.

C'est que je voudrais vous parler.

MADAME HÉBERT.

T'aurait-on fait encore quelque injustice?

RAYMOND.

Non, madame; mais vous vous rappelez sans doute que quand vous me fîtes entrer au séminaire, pour adoucir le regret que j'avais de vous quitter, vous eûtes la bonté de m'assurer que cela ne m'engagerait à rien.

MADAME HÉBERT.

Eh bien! est-ce que tu voudrais jeter le froc aux orties? Ce n'est pourtant pas un état fatigant. Quand monsieur Saint-Utsunt apprendra cela! Consulte-toi bien, mon enfant.

RAYMOND.

Soyez persuadée, madame, que si je m'étais senti capable.....

MADAME HÉBERT.

Moi qui croyais que ton parti était pris! On parlait, en plaisantant, de te voir un jour curé de ce village; je ne te cache pas que cette idée me flattait.

RAYMOND.

Je sens en moi quelque chose qui s'y oppose.

MADAME HÉBERT.

Tu sens en toi quelque chose qui s'y oppose? (*Elle sourit.*) Pauvre enfant! Si ce n'était pas si embarrassant de faire un sort à un jeune homme, je concevrais cela; mais que va dire monsieur Saint-Utsunt? Après tout, si c'est plus fort que toi, que veux-tu que j'y fasse? Tu as bien combattu?

RAYMOND.

J'avais si peur de vous déplaire.

MADAME HÉBERT.

Quels sont tes projets?

RAYMOND.

Je n'en ai pas.

MADAME HÉBERT.

C'est singulier. Un grand garçon comme toi ne peut pas s'imaginer qu'il passera sa vie à rien faire.

RAYMOND.

Si je ne puis pas prendre d'autre parti, je serai soldat. C'est ainsi que mon père a commencé.

MADAME HÉBERT.

Est-ce pour m'éprouver que tu dis cela? Soldat! Je ne te fais pas de reproches; mais devrais-tu me menacer de te faire soldat, après tous les soins que j'ai pris de toi. T'ai-je dit que je t'abandonnais? Tu as quelque chose dans la tête, Raymond; si tu ne me le confies pas, tu as tort. Louise le sais peut-être.

RAYMOND.

Mademoiselle Louise ne sait que ce que vous savez.

MADAME HÉBERT.

Monsieur Saint-Utsunt a des doutes. (Raymond fait un signe d'impatience très-marqué; madame Hébert se hâte de l'apaiser.) Non, non, Raymond, monsieur Saint-Utsunt ne se doute de rien.

RAYMOND.

Cet homme ne cherche qu'à nuire.

MADAME HÉBERT.

Paix, Raymond.

RAYMOND.

Non, madame, je ne puis pas me taire.

MADAME HÉBERT.

Vous allez être cause que je vais vous quitter.

RAYMOND.

Je donnerais cent fois ma vie pour vous; il n'y a pas d'instant où je ne bénisse votre nom; vous ne pouvez pas vous douter à quel point vous m'êtes chère; mais je suis jeune, mon sang est bouillant;

il est possible que je tombe dans quelque faute, et je frémis en pensant qu'on n'attend peut-être que cette occasion pour me peindre à vos yeux comme un criminel qui ne mérite pas de pardon.

MADAME HÉBERT.

Dans quelle faute crois-tu donc que tu tomberas?

RAYMOND.

Le sais-je? à mon âge.

MADAME HÉBERT.

Ne crains rien : je t'aimerai toujours. (Elle lui prend la main.) Entends-tu? toujours. Comme ta main tremble! Cette agitation n'est pas naturelle. Rassure-toi, mon ami; je ne t'ai pas grondé. Tu sais bien ce que c'est que des gens qui vous disent que vous êtes responsable de la conduite d'un jeune homme. On a beau être bien sûr du jeune homme, on ne peut pas s'empêcher d'écouter. Si tu m'aimes, sois persuadé que je t'aime bien aussi, Raymond, et que, quelque chose que tu fasses, tu ne seras jamais un étranger pour moi.

RAYMOND, retenant la main de madame Hébert.

Madame! répétez-moi que je ne serai jamais un étranger pour vous.

MADAME HÉBERT.

Jamais, mon enfant. Mais calme-toi donc. Je crois te deviner; il ne faut pas beaucoup de finesse pour cela. Songe cependant que tu es bien jeune. Je ne fais pas d'objection sur ta famille; elle valait mieux

que la nôtre; mais tu n'as pas d'état, on me blâmerait, on me regarderait comme une folle.

RAYMOND.

Madame, madame! serait-il possible? Jamais je n'aurais osé concevoir une pareille espérance; croyez qu'elle était à cent lieues de ma pensée.

MADAME HÉBERT.

Prends garde que je ne promets rien. Je dois, avant tout, parler à ma nièce.

RAYMOND.

Laissez-moi baiser votre main. (Il baise la main de madame Hébert avec transport.)

MADAME HÉBERT.

Raymond, vraiment, tu es trop exalté. Ce n'est pas ainsi que l'on traite une affaire sérieuse.

RAYMOND.

Comment ne pas perdre la tête, quand vous me donnez une pareille preuve de tendresse?

MADAME HÉBERT.

Ton costume rend encore cela plus ridicule.

RAYMOND.

Je puis en changer à l'instant même. N'ai-je pas conservé les habits de mon père?

MADAME HÉBERT.

Laisse-moi le temps de réfléchir.

RAYMOND.

Ne réfléchissez qu'à une chose; ma vie est entre vos mains.

MADAME HÉBERT, à part, en s'en allant.

Ce n'est en vérité plus le même Raymond.

(Avant de la laisser sortir, Raymond lui baise encore la main.)

SCÈNE XI.

RAYMOND.

Quel bonheur inespéré! Une si belle femme! Comment cela s'est-il fait? (Il marche à pas précipités.) Je n'en sais rien. Je ne me rappelle plus ce qui nous a conduits là. Elle m'aimait! Assurément elle m'aimait! Pourvu que mademoiselle Louise ne lui parle pas contre moi. J'en mourrais. Ce sentiment que j'éprouvais pour elle, et que je ne pouvais pas définir, c'était cela. Je voudrais pouvoir penser à autre chose pour ne pas devenir fou.

SCÈNE XII.

RAYMOND, NANETTE.

NANETTE.

Vous ne voulez donc plus être notre curé, monsieur Raymond? Madame dit que vous sentez en vous quelque chose qui s'y oppose.

RAYMOND, riant.

Quoi! tu sais déjà cela?

NANETTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

RAYMOND.

Pauvre petite Nanette!

NANETTE.

Voyez un peu; vous m'aviez si bien promis que je serais votre servante. J'arrangeais déjà tout le presbytère à ma fantaisie. On vient d'acheter le clos du père Guillaume pour agrandir le jardin; la fabrique a fait boiser et peindre toute la salle basse en si belle couleur jaune, qu'on dirait d'un paradis; et pis bernique.

RAYMOND.

Cela m'aurait rendu trop fier.

NANETTE.

Quand je pense que moi, qui n'aime pas la servante de notre curé, j'avais pourtant pris sur moi d'aller la voir de temps en temps pour apprendre, sans qu'elle s'en doutât, à blanchir les aubes, les surplis; à apprêter les rabats et le linge d'autel: à quoi ça me servira-t-il?

RAYMOND.

A être servante d'un curé.

NANETTE.

Ne badinez donc pas, monsieur Raymond; il n'y a que vous au monde pour qui j'aurais pu me décider à quitter madame, et ça, parce que je vous connais. Est-ce que je connais les autres curés? Est-ce que je me soucie de les connaître? Comment pouvez-vous donc renoncer à un si bel état, surtout depuis que madame a donné à l'église des ornemens comme

ceux qu'elle a donnés? Je vous voyais déjà là-dedans; je ne disais rien à personne : je gardais ça pour moi; mais je pensais quelquefois, en me carrant : « Ah! que M. Raymond aura ben une autre tournure que notre curé actuel, lui qui est si beau, qui se tient si droit, qui a une démarche si dégagée! »

RAYMOND.

Voilà ce que tu pensais?

NANETTE.

Et ben d'autres choses encore. Je ne suis pas causeuse; jamais vous n'auriez trouvé de commères dans ma cuisine. Je ne les aime pas; je les ai toujours détestées; c'est autant d'espions. Je ne me serais occupée que de ma besogne, sans vous rebattre les oreilles comme il y en a qui le font, pour vous donner de l'humeur contre ceux à qui j'en aurais voulu. De cette façon-là, j'aurais eu tout mon temps à moi, et votre ménage s'en serait ressenti. Sans compter que je sais faire toutes sortes de douceurs, des nougats, des confitures, des ratafias, ce qui donne la meilleure mine à un curé quand il reçoit ses confrères. Ça fait dire partout : « Ah! le curé Raymond a-t-il une servante qui vaut son pesant d'or! »

RAYMOND.

Tais-toi donc, Nanette, car tu vas me donner des regrets.

NANETTE.

Le matin, j'aurais préparé votre déjeûner. Serait donc venue votre messe, pendant laquelle j'aurais

fait votre chambre sans déranger vos arrangemens, vos livres, vos écritures; les curés n'aiment pas ça. Pour arroser le jardin, vous n'auriez eu besoin de personne; je suis infatigable. C'est comme pour une vache à soigner, ça ne m'aurait pas fait peur non plus. Ah! toute servante de curé que j'aurais été, je l'aurais fort bien conduite à la corde le long des chemins et dans les fossés de la route. Et pis, une chose à quoi vous ne pensez pas, est-ce que nous n'aurions pas eu toute l'herbe du cimetière? Y a-t-il un sort comme celui-là? Vous voulez donc être roi? Dites-moi au moins une de vos raisons; quand vous me faites tant de chagrin, vous me devez ben ça. Il ne doit pas y avoir plus de six mois que vous avez changé d'idées; non, il n'y a même pas six mois. Vous rappelez-vous que vous me disiez: « Ah! Nanette, je te promets.... Ah! Nanette, je te jure.... » Les yeux vous sortaient de la tête. Si je m'y étais fiée, hein?

RAYMOND.

Tu ne t'y es pas fiée non plus.

NANETTE.

Pourquoi avez-vous changé d'avis?

RAYMOND.

Parce que....

NANETTE.

Parce que est une raison; mais vous devez en avoir une autre.

RAYMOND.

Tu la sauras plus tard.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

NANETTE.

Si j'avais su écrire, j'aurais signé que M. Raymond n'aurait jamais la patience d'aller jusqu'au bout; il est trop salpêtre. Je vois les autres jeunes gens de séminaire, quand je vas à la ville; ça porte la tête basse, ça ne regarde que de côté. Ils ressemblent tous à ces petits saints qu'on met dans des niches, au lieu que M. Raymond, avec l'air qu'il a, on dirait plutôt d'un évêque que d'un saint. Ce n'est peut-être pas sa faute; mais c'est toujours ben malheureux pour moi.

SCÈNE XIV.

NANETTE, MADAME LAROCHE.

MADAME LAROCHE.

Tu rêves, Nanette?

NANETTE.

Avez-vous vu madame?

MADAME LAROCHE.

Oui.

NANETTE.

Vous a-t-elle parlé de M. Raymond? Vous savez qu'il faut renoncer à l'avoir pour notre curé? Il sent en lui quelque chose qui s'y oppose.

MADAME LAROCHE.

Il n'y a rien à répondre à cela.

NANETTE.

Vous trouvez donc qu'il a raison, madame?

MADAME LAROCHE.

Il agit en galant homme.

NANETTE.

Bon, vous voilà aussi de son parti.

MADAME LAROCHE.

Je croyais le trouver dans ce salon.

NANETTE.

Pardine, oui! Est-ce qu'il reste jamais deux minutes de suite dans le même endroit?

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MADAME LAROCHE, ensuite MADAME HÉBERT et M. SAINT-UTSUNT.

MADAME LAROCHE.

Ce diable de Raymond met toutes les têtes à l'envers dans cette maison. Je ne sais pas ce qu'il a dit à madame Hébert; mais elle en parle avec une chaleur, avec une exaltation....

M. SAINT-UTSUNT, entrant avec madame Hébert.

On se mortifie, madame, et l'on finit par triompher.

MADAME HÉBERT.

Mais si on ne triomphe pas? Madame Laroche, M. Saint-Utsunt prétend que Raymond doit persévérer.

MADAME LAROCHE.

Dans quoi?

MADAME HÉBERT.

Qu'il doit prendre les ordres.

MADAME LAROCHE.

De qui?

M. SAINT-UTSUNT, à madame Hébert.

Il me semble, madame, qu'en pareille matière, mes conseils devraient vous suffire.

MADAME HÉBERT.

Je voudrais aussi en demander à madame Laroche.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous êtes-vous jamais repentie de ceux que je vous ai donnés?

MADAME HÉBERT.

Je ne me les rappelle pas tous.

MADAME LAROCHE.

Moi, je ne me souviens que d'une chose, c'est l'insistance de M. Saint-Utsunt auprès de vous, pour vous engager à mettre mademoiselle Louise en religion, comme ils disent, à l'époque où le petit Raymond entrait malgré lui au séminaire. Vous n'aviez qu'à l'écouter, vous seriez aujourd'hui toute seule.

MADAME HÉBERT.

Aussi ai-je tenu bon.

M. SAINT-UTSUNT.

Avez-vous mieux fait? Vous avez agi pour vous, dans votre intérêt, pour votre agrément.

MADAME LAROCHE.

Cela arrive à bien d'autres.

M. SAINT-UTSUNT.

Savez-vous ce qui est réservé à votre nièce au milieu d'un monde corrompu?

MADAME LAROCHE.

Il faut espérer qu'elle saura se garantir des hypocrites; c'est la grande corruption du siècle.

M. SAINT-UTSUNT.

Hypocrite est un mot de parti.

MADAME LAROCHE.

Je ne sais pas pourquoi tous les dévots disent de même; ils ne veulent pas qu'il y ait d'hypocrites; ils ont pourtant des yeux comme nous. Y a-t-il rien de plus commun que de voir des gens affecter des dehors pieux, pour s'emparer du bien des familles au détriment des héritiers légitimes? Vous avez dû en rencontrer comme tout le monde, monsieur Saint-Utsunt?

MADAME HÉBERT.

Je n'ai pas de crainte pour ma petite Louise; elle sera heureuse, bien heureuse! (Elle soupire.)

MADAME LAROCHE.

Mais Raymond ?

M. SAINT-UTSUNT.

Je me suis chargé de lui parler, madame.

MADAME LAROCHE.

Tant pis. Madame Hébert a cru s'apercevoir que sa tête était dans une grande fermentation.

MADAME HÉBERT.

Une fermentation extraordinaire. Il faut penser que c'est un homme à présent. Nous voulons toujours voir en lui le petit Raymond. Il a pris une assurance..... et puis cette figure noble et spirituelle..... Il a bien des avantages.

M. SAINT-UTSUNT.

Femmes, vous serez donc toujours les mêmes! Quelques larmes traîtresses, une pantomime plus ou moins bien jouée, des grimaces, et vous voilà séduites.

MADAME LAROCHE.

A notre âge, et pour d'honnêtes femmes comme nous, monsieur Saint-Utsunt, ce ne sont pas les grimaces des jeunes gens dont nous devons le plus nous méfier.

MADAME HÉBERT.

Raymond a toujours été franc; Raymond est incapable de la moindre dissimulation; c'est ce qui le perdra, j'en ai peur. Enfin, je sais ce qu'il désire. Si vous ne pouvez pas le ramener dans ce que vous appelez le droit chemin, nous verrons ce que j'aurai à faire. Mais le voici. Ah! qu'il est bien comme cela!

SCÈNE XVI.

MADAME HÉBERT, M. SAINT-UTSUNT, MADAME LAROCHE, RAYMOND.

RAYMOND, en redingote et en pantalon.

Je vous avais bien dit, madame, qu'il ne me faudrait pas beaucoup de temps pour ma transformation.

MADAME LAROCHE, le tirant par le bras.

Il ne me regarde seulement pas.

RAYMOND.

Oh ! pardon, madame Laroche. Comment me trouvez-vous ?

MADAME LAROCHE.

Il est à merveille. Il a l'air du bonheur.

RAYMOND, regardant madame Hébert.

Cela doit être.

M. SAINT-UTSUNT.

Êtes-vous fou, jeune homme ?

RAYMOND.

Plaît-il, monsieur ?

M. SAINT-UTSUNT.

Que signifie ce travestissement ?

RAYMOND.

On n'est travesti que quand on n'est pas mis comme tout le monde.

MADAME HÉBERT.

J'étais prévenue, monsieur Saint-Utsunt, j'étais prévenue. C'est un enfantillage; c'est pour me faire plaisir qu'il s'est habillé comme cela. (Elle attire Raymond à un coin du théâtre.) Vous auriez dû attendre, Raymond. Mais écoutez-moi bien, mon ami; je n'ai pas pu refuser à M. Saint-Utsunt de vous parler en particulier. Si vous m'aimez....

RAYMOND, avec expression.

Si je vous aime!

MADAME HÉBERT.

Vous serez calme.

RAYMOND.

Oui, madame.

MADAME HÉBERT.

Vous ne vous emporterez pas.

RAYMOND.

Non, madame.

MADAME HÉBERT.

Pour vous tranquilliser, je vous avertis qu'il ne sait rien. Ainsi cela reste entre nous.

RAYMOND, transporté de joie.

Oui, oui, entre vous et moi. Qu'ai-je à redouter de lui à présent? Quand on est aussi heureux que je le suis, on peut tout supporter.

MADAME HÉBERT.

J'ai votre parole.

RAYMOND.

Comptez sur moi.

MADAME HÉBERT, bas à madame Laroche.

Venez. Laissons-les ; je n'ai plus d'inquiétude.

SCÈNE XVII.

M. SAINT-UTSUNT, RAYMOND.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous êtes bien content de vous, monsieur Raymond ?

RAYMOND, d'un air cavalier.

Très-content, monsieur.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous trouvez votre conduite admirable ?

RAYMOND.

Pas admirable, mais naturelle. Je ne me sens pas les vertus nécessaires à la profession qu'on voulait me faire embrasser, j'y renonce.

M. SAINT-UTSUNT.

Qui avez-vous consulté pour savoir si vous n'aviez pas les vertus nécessaires ?

RAYMOND.

L'indépendance de mon caractère, la vivacité de mon sang, puisqu'il faut vous le dire.

M. SAINT-UTSUNT.

Eh ! monsieur, sont-ce là des obstacles ? Qui vous demandait ces aveux ? Est-il de rigueur qu'un prêtre soit valétudinaire ? Beaucoup sont gras et bien portans ; leur sang circule plus ou moins rapidement sans qu'ils se soient jamais crus obligés d'en faire confidence à personne. Tout ici retentit du bruit de vos feux ; c'est d'un scandale, d'une inconvenance inouïe.

RAYMOND.

Pourquoi, monsieur, cacherais-je plus long-temps que je suis un homme comme un autre, que j'ai le cœur sensible ?

M. SAINT-UTSUNT.

C'est sans doute à ces précieuses qualités que vous devez le redoublement d'intérêt que vous témoigne madame Hébert.

RAYMOND.

Tenez, monsieur Saint-Utsunt, renoncez aux sermons ; laissez de côté les remontrances, et confondons nos louanges sur cette femme adorable.

M. SAINT-UTSUNT.

Adorable !

RAYMOND.

Si vous l'aimez véritablement, je vous jure que vous serez content de moi.

M. SAINT-UTSUNT.

Que voulez-vous dire ?

RAYMOND, avec embarras.

Sans porter de robe, ne peut-on pas avoir une

conduite régulière, exempte de blâme? Vous n'en portez pas, vous.

M. SAINT-UTSUNT.

Ah! jeune homme, jeune homme, que vous vous repentirez bientôt d'avoir cédé à cet entraînement passager des sens, et de vous être fermé une carrière immense!

RAYMOND.

Je ne veux pas vous fâcher, monsieur Saint-Utsunt; mais je vous demanderai qu'est-ce que cela vous fait? Vous ne m'avez jamais aimé, c'est une chose convenue.

M. SAINT-UTSUNT.

Pas convenue du tout.

RAYMOND.

Quoi! tout ce que vous avez fait contre moi, c'était par amitié!

M. SAINT-UTSUNT.

J'aurais eu un fils, que je n'aurais pas agi autrement pour lui.

RAYMOND.

Je suis bien coupable alors, car la vérité m'oblige à vous dire que je ne vous en ai jamais eu la moindre obligation. Dans ce moment-ci, que me voulez-vous?

M. SAINT-UTSUNT.

Vous avez l'esprit élevé, une grande facilité de conception; c'est une justice que vos supérieurs se plaisent à vous rendre. Ce sont de bons protecteurs

avec lesquels il serait peut-être dangereux de rompre trop brusquement. L'incertitude de votre position dans le monde leur avait fait espérer que vous continueriez à marcher dans la route qu'ils avaient tracée devant nous ; elle est infinie. Quelque ambition que vous puissiez avoir, en restant fidèle aux engagemens que l'on vous ferait contracter, vous êtes assuré d'arriver un jour à la position la plus brillante. Répudierez-vous un pareil avenir pour une folie, une amourette, un mariage ?

RAYMOND.

Quel mariage ?

M. SAINT-UTSUNT.

Une vie obscure passée auprès d'une femme aussi simple, aussi nulle que la nièce de madame Hébert.

RAYMOND.

La nièce de madame Hébert, sa nièce, dites-vous ? Vous ne savez rien, monsieur Saint-Utsunt.

M. SAINT-UTSUNT.

Je ne sais rien ! Ce seul mot m'éclaire ; je sais tout.

RAYMOND, *avec chaleur.*

Non, monsieur ; encore une fois, non : vous ne savez rien. Gardez-vous, monsieur, de donner à vos soupçons un éclat dont vous pourriez vous repentir.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous le prenez sur un singulier ton avec moi, monsieur Raymond !

RAYMOND.

Je ne dois pas souffrir que vous interprétiez des paroles que je n'ai pas dites. (D'un ton plus doux.) Que vous ai-je fait, monsieur, pour que vous ne me laissiez pas un instant de repos?

M. SAINT-UTSUNT.

Ne suis-je pas responsable de votre conduite? Si, dans l'effervescence de vos penchans mondains, vous me trouvez trop sévère, quels reproches ne m'adresseriez-vous pas un jour d'avoir fermé les yeux sur l'affreuse apostasie dans laquelle vous êtes près de tomber! J'en appelle à votre conscience; ne sentez-vous aucun remords d'abandonner le troupeau dont vous faites partie, de vous soustraire à la houlette de vos pasteurs, quand la persécution prépare ses bûchers, quand l'épiscopat tout entier est dans les larmes et dans la détresse? Jeune homme, rentrez au bercail; ne vous mêlez pas à une nation perverse que votre devoir est de combattre et de maudire.

RAYMOND.

On m'a ordonné de vous écouter, je vous écouterai; mais pourquoi me parler comme à un mouton? Vous devez bien penser que nous sommes blasés sur ce langage d'idylle. Je veux voir le monde, afin de le connaître; s'il est aussi mauvais que vous le dites, il sera toujours temps pour moi de rentrer au bercail; je n'en serai même que mieux disposé à rendre justice à la piété, au désintéressement et à l'humilité de ces bons pères, que je n'ai pas encore pu juger par comparaison.

M. SAINT-UTSUNT.

Je vois qu'il faut nous placer sur un autre terrain.

RAYMOND.

Je le crois aussi.

M. SAINT-UTSUNT.

Ne vous mariez pas du moins, mon cher Raymond. Quel sort une femme pourrait-elle vous faire, que vous ne puissiez obtenir en vous consacrant à nous? Je veux bien que la direction de vos idées vous éloigne des détails de la vie monastique; mais qui vous empêche de ne faire que des vœux simples? Cela n'engage à rien, n'impose aucune privation. Vous vivrez de la vie du siècle; seulement nous saurons que nous pourrons compter sur vous.

RAYMOND.

Je suis donc un être bien important?

M. SAINT-UTSUNT.

Les sujets distingués sont fort rares. Si vous pouviez prendre l'esprit de corps, faire abnégation complète de tout ce qui n'est pas les intérêts de notre société, je vous le répète, mon cher Raymond, rien ne vous serait impossible. Ces bons pères, dont vous affectez de parler si légèrement, me sont plus connus qu'à vous. Vous vous êtes arrêté aux prestiges quelquefois bizarres dont ils cherchent à fasciner les yeux du vulgaire; vous aurez remarqué dans leur conduite les irrégularités que l'on trouve dans la conduite de tous les hommes; gardez cela pour vous. La tourbe stupide n'est que trop empressée à crier

haro sur des réformateurs dont pourtant elle a si grand besoin.

RAYMOND.

Je crois que les réformateurs ont encore plus besoin de la tourbe stupide. Au surplus, monsieur Saint-Utsunt, je suis dans une disposition d'esprit à ne rien blâmer.

M. SAINT-UTSUNT.

Soyons de bonne foi, il faut tromper les hommes pour les conduire; ce n'est pas là ce qu'on peut appeler faire des dupes, c'est servir de guide à des aveugles. Il n'y a rien en France; vous en conviendrez avec moi; tout y est d'une faiblesse extrême; nous avons senti qu'il fallait que quelqu'un se mît à la tête de quelque chose, nous nous y sommes mis.

RAYMOND.

Il est bien cruel pour moi, la première fois que vous me parlez avec confiance, de ne pouvoir me rendre à vos désirs. Je vois bien que ce que vous m'offrez, c'est de partager le gouvernement du royaume avec vous.

M. SAINT-UTSUNT.

Ne plaisantez donc pas.

RAYMOND, *avec gaieté.*

En vérité, je trouve mieux que cela.

M. SAINT-UTSUNT.

Nous verrons, monsieur; vous n'en êtes pas encore où vous croyez. Votre feinte douceur, cette joie que vous cherchez à rendre enfantine ne m'en ont

point imposé; elles me font frémir dans un homme de votre âge. Que madame Hébert s'y laisse prendre, c'est ce que j'empêcherai. Mon expérience doit suppléer à ce qui manque à la sienne; et si c'est sur la faiblesse de son caractère que vous comptez pour l'accomplissement de vos vœux, vous pourriez bien vous tromper.

(Il va pour sortir, Raymond l'arrête.)

RAYMOND.

Monsieur!

M. SAINT-UTSUNT.

Que me voulez-vous?

RAYMOND, après un moment d'hésitation.

Non, non, quittez-moi; je n'ai rien à vous dire.

(M. Saint-Utsunt sort.)

SCÈNE XVIII.

RAYMOND, seul, dans une grande agitation.

Il en sera ce que le ciel voudra. J'aime mieux renonçer au bonheur que de m'humilier vis-à-vis de cet homme. Et quand bien même je me serais humilié, aurais-je pu le fléchir? Pourquoi madame Hébert m'a-t-elle condamné à cet entretien? Elle n'a jamais voulu croire à la haine que me porte M. Saint-Utsunt. Je frémis en pensant que c'est l'enfer tout entier que j'ai déchaîné contre moi.

SCÈNE XIX.

RAYMOND, JULIEN.

JULIEN *entre avec vivacité, et regarde Raymond fixement.*

Je viens d'apprendre à te connaître, Raymond. Madame Hébert a fait tes propositions à sa nièce.

RAYMOND.

Mes propositions!

JULIEN.

Tu n'ignorais pourtant pas notre amour; Louise te l'avait confié ce matin.

RAYMOND.

Je l'avoue.

JULIEN.

Et cela ne t'empêchait pas de la demander en mariage?

RAYMOND.

Je n'ai pas demandé mademoiselle Louise en mariage.

JULIEN.

C'est trop fort.

RAYMOND.

Laisse-moi, Julien, je suis assez malheureux. Je ne te cache pas que j'aurais pu aimer mademoiselle Louise; mais d'après ce qu'elle m'avait dit, je ne devais plus conserver d'espoir, et ce n'est pas d'elle que j'avais parlé à madame Hébert. Es-tu content?

JULIEN.

De qui lui avais-tu parlé?

RAYMOND.

Ne me questionne pas. Je croyais qu'elle m'avait compris. Il était si difficile de m'expliquer! Je me rappelle bien qu'elle a prononcé le nom de mademoiselle Louise; mais comme cette idée ne répondait pas à la mienne....

JULIEN.

Je ne vois pourtant pas dans le village d'autre personne qui puisse te convenir.

RAYMOND.

Je ne sais pas comment j'avais pu me faire cette illusion. Dis-moi la conversation qu'elles ont eue ensemble. O mon Dieu! étais-je digne d'un tel bonheur? Sans doute elle aura voulu savoir quelle était la personne que j'avais en vue.

JULIEN.

Elle n'est pas curieuse.

RAYMOND.

De qui me parles-tu?

JULIEN.

Et toi?

SCÈNE XX.

RAYMOND, JULIEN, NANETTE.

NANETTE.

C'est bien, monsieur Raymond; vous en avez tant fait, que voilà madame aussi contre vous à présent.

RAYMOND.

Comment sais-tu cela, Nanette?

NANETTE.

Parce que j'ai écouté à la porte. N'allez pas croire au moins que ce fût par curiosité; c'était seulement pour savoir. De vous marier, je ne trouvais déjà pas ça trop beau, avec l'état que vous avez; quand j'ai cru que c'était avec mademoiselle Louise, j'ai dit: « Allons, c'est de plus fort en plus fort. » Mais, ma fine, ce que je viens d'entendre est le pire de tout.

JULIEN.

Nanette, vous avez dejà fait une indiscrétion en écoutant aux portes; n'en faites pas une seconde.

NANETTE.

Soyez tranquille, monsieur Julien. D'ailleurs, ce ne peut pas être vrai; c'est une invention de monsieur Saint-Utsunt; n'est-ce pas, monsieur Raymond?

JULIEN.

Renvoie-la donc, mon ami. Elle va me révéler tes secrets, et ce n'est pas d'elle que je dois les apprendre.

RAYMOND, dans l'abattement.

Qu'elle parle, qu'elle se taise, tout m'est indifférent à cette heure. Le coup est porté. J'étais trop présomptueux. Que vais-je devenir! Cet espoir s'était emparé de moi avec une violence qui me fait trembler.

NANETTE, pleurant.

Monsieur Raymond, monsieur Raymond, je vous demande excuse. Monsieur Julien, je vous assure que ce n'est pas ma faute. Depuis ce matin, il y a tant de propos que je suis toujours en alerte. On va jusqu'à dire que monsieur Raymond est sorcier, qu'il portera malheur au village, s'il y reste. Ce n'est pas que ça me fasse peur à moi; monsieur Raymond est incapable de ces choses-là, si incapable, que je le rencontrerais la nuit auprès des grottes Saint-Ouen, qui sont pourtant bien dangereuses, que je ne ferais seulement pas le signe de la croix. C'est une preuve, j'espère. Mais les autres ne sont pas si raisonnables que moi.

RAYMOND.

Je veux savoir ce que pense madame Hébert. (Allant au-devant de madame Laroche, qui entre sur le théâtre.) Je sais qu'on cherche à me perdre; a-t-on réussi?

NANETTE, à part.

Il faut que je m'en aille, parce que j'écouterais encore.

(Elle sort.)

SCÈNE XXI.

RAYMOND, JULIEN, MADAME LAROCHE.

MADAME LAROCHE.

Raymond, allez chez moi; je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

RAYMOND.

Que j'aille chez vous! Comment! ne m'est-il plus permis de rester dans cette maison?

MADAME LAROCHE.

Je ne dis pas cela.

RAYMOND.

Eh bien! madame, pourquoi n'attendrais-je pas ici madame Hébert? Il faut que je connaisse mon sort. Je vois que je me suis trahi sans le vouloir; monsieur Saint-Utsunt ne m'a que trop compris. Puisque vous avez été témoin de l'entretien qu'il vient d'avoir avec elle, je n'ai rien à vous apprendre. Vous savez à présent quelle était l'illusion que je me faisais. Les expressions de bonté dont madame Hébert s'était servie avec moi m'avaient paru des expressions de tendresse, je m'étais trompé. Cette erreur me causera peut-être la mort; mais monsieur Saint-Utsunt lui a dit la vérité.

JULIEN, *en riant.*

C'est donc madame Hébert que tu aimes?

RAYMOND.

Ne ris pas, Julien; je t'en prie, ne ris pas. Peux-tu

seulement me comprendre? Tu as toujours joui de ta liberté; j'ai toujours été reclus. Une femme, c'était pour moi madame Hébert ou mademoiselle Louise; je ne connaissais qu'elles; et si mademoiselle Louise se rapprochait plus de mon âge, madame Hébert tenait cependant plus de place dans mes pensées. Cette douceur si continue, cette bienveillance qu'elle porte sur tout ce qui l'entoure, mais que je me plaisais à croire plus marquée pour moi que pour les autres..... Oui, je ne le cache pas, tantôt, lorsqu'elle m'a dit que je ne serais jamais un étranger pour elle, j'ai perdu la tête.

MADAME LAROCHE, le regardant avec intérêt.

Pauvre jeune homme!

RAYMOND.

Est-ce qu'elle est fort en colère contre moi?

MADAME LAROCHE.

Non.

RAYMOND.

Elle aurait bien tort. Je veux me marier, parce que je suis un honnête garçon, que je suis né pour être marié. Une femme qui m'aimera sera si heureuse avec moi! Je lui consacrerai ma vie; elle sera mon idole, l'arbitre de ma destinée.... Mais cette femme, quelle est-elle? car je pense encore à madame Hébert.

MADAME LAROCHE.

C'est pour cela qu'il faut que vous alliez chez moi, Raymond; vous ne pouvez pas lui parler dans la

situation d'esprit où vous êtes. Monsieur Julien va vous accompagner; il vous accoutumera à des idées plus sages; il vous fera entendre, mon cher ami, que madame Hébert n'est pas obligée de vous épouser, parce qu'il y a eu entre vous un quiproquo. Que vous l'aimiez, rien n'est plus naturel; elle vous aime beaucoup aussi; mais j'ai peine à croire que ce soit de la façon que vous le désirez. Laissez-moi lui parler. Je l'ai trouvée tout à l'heure plus rêveuse qu'attentive aux longs sermons de monsieur Saint-Utsunt; il serait possible qu'elle commençât à s'en fatiguer. Prenez patience et ne bravez rien, croyez-moi.

RAYMOND.

Je n'ose pas vous faire une question.

MADAME LAROCHE.

Laquelle?

RAYMOND.

Vous connaissez madame Hébert encore mieux que je ne la connais; si vous étiez à ma place, conserveriez-vous quelque espoir?

MADAME LAROCHE.

Comment voulez-vous que je réponde à cela, innocent que vous êtes? Il serait même question de moi, que je ne saurais que vous dire. Une femme qui ne pense à rien, et qui se trouve tout à coup pour adversaire un jeune homme possédé d'une vocation de mariage à faire trembler, c'est très-étourdissant.

RAYMOND.

Mais ce jeune homme n'est pas un étranger pour

elle; elle le connaît; elle sait combien il a de raisons pour la chérir, pour l'adorer. D'ailleurs, madame Hébert n'est-elle pas charmante? Si Julien n'avait pas un autre amour dans le cœur, je suis sûr qu'il l'aimerait comme je l'aime; et Julien n'est pas beaucoup plus âgé que moi.

MADAME LAROCHE.

Pourtant sans ce malentendu, où elle croyait que vous lui parliez de Louise, et où vous avez cru qu'elle vous parlait d'elle-même, votre tête n'aurait pas fait tout le chemin qu'elle a fait.

RAYMOND.

Il est bien sûr que c'est elle que j'aime. Dans tous les romans que je lis (car on a beau faire, nous lisons des romans), pour peu que l'héroïne soit douce, bonne, tendre, sensible, c'est toujours sous les traits de madame Hébert que je me la représente. Il n'y a pas un de mes camarades, au séminaire, auquel je n'en aie parlé comme je vous en parle; tous voudraient la connaître.

JULIEN.

Voilà une singulière envie pour des séminaristes.

RAYMOND.

Des séminaristes sont des jeunes gens comme d'autres. Ne vas-tu pas t'imaginer qu'ils sont pétris d'un levain particulier? Il n'y en a pas un qui ne soit à se raisonner, depuis le matin jusqu'au soir, pour persévérer dans l'état qu'on lui a fait prendre. Ainsi, à tes yeux, je serais le seul qui aurais les idées que j'ai. Madame

Laroche, c'est encore une chose sur laquelle il faut appuyer auprès de madame Hébert. Monsieur Saint-Utsunt n'aura pas manqué de me peindre comme un homme à part; il n'en est pas moins vrai cependant que tous ceux de mes camarades qui ne sont pas des brutes, ou des ambitieux à qui on a persuadé qu'ils ont une crosse d'évêque dans leur bréviaire, comme on disait aux soldats qu'ils avaient un bâton de maréchal de France dans leur giberne, préféreraient une position franche à celle où on cherche à les mettre.

MADAME LAROCHE.

Je n'ai pas absolument besoin de savoir cela.

RAYMOND.

Puisque vous ne voulez pas que je m'explique avec madame Hébert, il faut bien que je vous mette en garde contre les calomnies que je redoute. Tout ce que je vous dis dans ce moment-ci, c'est comme une confession; je ne le répéterais à personne, mais à vous, à Julien.... Quand il y va de l'opinion que madame Hébert peut se former de moi, ne dois-je pas prévoir toutes les fausses impressions qu'on aurait pu lui donner?

MADAME LAROCHE.

Vous qui parlez si peu ordinairement, je ne vous reconnais pas. Et toujours madame Hébert! Il semblerait que quand j'aurai répété à madame Hébert tout ce que vous venez de me dire, elle n'aura plus qu'à vous épouser. Rien ne va aussi vite que cela, mon enfant.

JULIEN, cherchant à entraîner Raymond.

Viens. Laissons faire madame Laroche.

RAYMOND.

C'est que madame Laroche ne m'a pas dit pourquoi je ne pouvais pas rester.

MADAME LAROCHE.

Parce que vous diriez quelque folie, et que si madame Hébert consentait à se remarier, ce ne serait assurément pas avec un fou.

RAYMOND.

Je vous obéis. Aussi bien je sens que je suis trop ému, et que, comme vous le dites, madame Hébert s'y méprendrait peut-être. Mais, de grâce, n'oubliez rien, madame. Que madame Hébert ne voie plus en moi un enfant dont elle a pris soin, mais un homme dont l'expérience a été avancée par la réflexion, un homme que ses supérieurs estimaient assez pour lui faire faire encore ici, tout à l'heure, par l'entremise de monsieur Saint-Utsunt lui-même, les offres les plus avantageuses. Elle peut le lui demander; à moins qu'il n'ait abjuré tout sentiment d'honneur, il sera forcé d'en convenir. On ne me reproche que d'avoir trop de chaleur d'âme, des idées trop arrêtées, de n'être pas assez flexible à des combinaisons qui me paraissent funestes. Sont-ce là des reproches que l'on ferait à un enfant? Il y a des maris à barbe grise qui ne seraient pas si sûrs que moi. (Il s'arrête et ne peut pas s'empêcher de rire.) Qu'il faut être ensorcelé comme je le suis pour oser parler de soi avec autant d'assurance! Mais j'ai

vingt et un ans, il faut bien que je prouve que je vaux mieux que cela. Je vais chez vous, madame; songez avec quelle anxiété je vous y attendrai.

JULIEN.

As-tu fini?

RAYMOND, toujours à madame Laroche.

Ce n'est ni comme philosophe, ni comme esprit fort, que je quitte le séminaire; mais il me serait impossible de faire des vœux avec la certitude de ne pas pouvoir les accomplir.

(Il prend le bras de Julien et sort avec lui.)

SCÈNE XXII.

MADAME LAROCHE, ensuite MADAME HÉBERT.

MADAME LAROCHE.

En conscience, je trouve que ce garçon-là a tout ce qu'il faut pour faire un bon mari. Mais, mon Dieu! que le sentiment est bavard! Je ne plaindrais pas beaucoup madame Hébert; elle ne tient à personne; sa nièce mariée peut s'en aller bien loin : à qui s'intéressera-t-elle? Madame Hébert a besoin d'aimer. Elle ne s'en apercevait pas, parce qu'elle avait ces deux enfans; mais seule, que deviendra-t-elle? Raymond la conduira beaucoup mieux que ce méchant apôtre dont elle finirait par être la victime. Il y a du cœur dans ce jeune homme-là, du moins. Pauvre petit diable! Je l'ai vu assez attentif

auprès de Nanette, il y a quelque temps. Il a fait, ce matin, une déclaration d'amour à Louise; il est persuadé à présent qu'il n'a jamais aimé que madame Hébert, et tout cela de très-bonne foi. (*Madame Hébert entre d'un air inquiet, en regardant de tous côtés.*) Vous cherchez quelqu'un?

MADAME HÉBERT.

Est-ce qu'il n'est pas ici?

MADAME LAROCHE.

Qui?

MADAME HÉBERT.

Raymond.

MADAME LAROCHE.

Non, je l'ai envoyé chez moi.

MADAME HÉBERT.

Pourquoi faire?

MADAME LAROCHE.

Pour vous sauver le premier moment à tous les deux. Si monsieur Saint-Utsunt a continué avec vous comme je l'ai entendu commencer, vous devez croire que Raymond est un homme à pendre.

MADAME HÉBERT.

Monsieur Saint-Utsunt pense très-bien, vous ne pouvez pas dire le contraire.

MADAME LAROCHE.

Il ne s'agit pas de penser. Croit-il un mot de ce qu'il pense?

MADAME HÉBERT.

Madame Laroche, nous ne valons rien ni l'une ni l'autre pour nous mêler du sort d'un jeune homme; moi, parce que je suis trop faible; vous, parce que vous avez l'esprit trop gai. Nous avons gâté Raymond. Je riais des plaisanteries que vous faisiez sur sa robe; nous avions tort toutes les deux. Il s'est accoutumé à croire que nous ne mettions pas d'importance à l'état qu'il apprenait, de sorte qu'il a tourné ses idées tout de travers. Il s'est mis à aimer les femmes; il n'a pas rougi de s'en vanter à ses camarades et chez les personnes les plus recommandables de ce village. J'ai vu ce matin deux dames que je ne vous nommerai pas, et qui en étaient scandalisées.

MADAME LAROCHE.

C'est la femme du notaire et celle du percepteur, chez qui monsieur Saint-Utsunt a passé hier toute la journée.

MADAME HÉBERT.

On assure que mon devoir est d'exiger qu'il retourne à son séminaire, et de lui défendre de remettre les pieds chez moi, jusqu'à ce qu'il se soit engagé par des vœux; autrement je serais blâmée par tout le monde.

(*Elle s'essuie les yeux.*)

MADAME LAROCHE.

Voilà ce qu'on vous a dit. Je suis sûre que vous ne me le répétez avec tant de vivacité que parce que vous n'avez pas voulu prendre la peine d'y réfléchir.

MADAME HÉBERT.

Je sais que j'y mets un peu de vivacité; mais c'est que cela me coûte tant! Il va s'imaginer que, parce que je lui ai rendu quelques services, je me crois en droit de lui commander. Commander! Je n'ai jamais su commander à personne. Cependant, lorsqu'il s'agit de choses aussi sérieuses, on est bien embarrassé. Qu'est-ce que j'ai voulu? Empêcher qu'il ne devînt ce que malheureusement il est devenu.

MADAME LAROCHE.

Mais qu'est-ce donc qu'il est devenu? et s'il est si perverti qu'on veut vous le faire croire, pourquoi, au lieu d'être ravi d'en être débarrassé, montre-t-on tant d'empressement à le faire rentrer au séminaire? En le tourmentant, a-t-on l'espoir de le faire changer? Prenez-y garde, madame Hébert, prenez-y bien garde. Pour vous complaire, il est possible qu'il se soumette à tout dans ce moment-ci; mais l'avenir!

MADAME HÉBERT.

Qu'en faire? Le garder avec moi; je ne le puis plus. Lui-même n'y a-t-il pas mis obstacle par les enfantillages qu'il a débités à qui a voulu l'entendre?

MADAME LAROCHE.

A qui a voulu l'entendre! quelle exagération!

MADAME HÉBERT.

Enfin monsieur Saint-Utsunt me l'a dit positivement. Certes, ils ne sont pas assez amis ensemble pour qu'il ait cru devoir lui faire cette confidence, de préfé-

rence à tout autre. Il est amoureux de moi! Comme c'est croyable! je serais sa mère.

MADAME LAROCHE.

Ah! pas tout-à-fait.

MADAME HÉBERT.

C'est égal, madame Laroche, un jeune garçon comme cela ne peut pas être amoureux d'une femme de mon âge.

MADAME LAROCHE.

Cela paraît pourtant bien vrai.

MADAME HÉBERT.

Il vous en a donc parlé aussi?

MADAME LAROCHE.

D'après ce que monsieur Saint-Utsunt vous avait débité devant moi, j'ai voulu savoir....

MADAME HÉBERT.

Et il vous a recommencé ses extravagances?

MADAME LAROCHE.

Il ne m'a pas paru extravagant du tout; il m'a parlé de très-bon sens; il était ému : c'est tout simple; je l'étais bien, moi.

MADAME HÉBERT.

Effectivement, je lui ai trouvé ce matin un autre air que de coutume. Mais monsieur Saint-Utsunt prétend qu'il sait déjà jouer toute sorte de rôles, et qu'il est bien plus avancé que nous ne nous le figurons.

MADAME LAROCHE.

C'est donc alors que monsieur Saint-Utsunt a besoin de quelqu'un qui sache jouer toutes sortes de rôles, qu'il tient tant à ne pas le laisser échapper.

MADAME HÉBERT, souriant.

Votre remarque est assez juste.

MADAME LAROCHE.

Je ne vous dis pas de consentir à ce qu'il demande; mais ne le forcez pas à faire ce qu'en conscience il ne peut pas faire. Il trouvera toujours bien par ses talens l'équivalent d'une cure comme celle-ci. Quand un pauvre pasteur de village a empêché ses paysans de danser, il a fait la seule chose qui pouvait l'amuser; le reste est fort ennuyeux. Est-ce un sort pour un jeune homme qui se sent du mérite?

MADAME HÉBERT.

Du mérite, c'est bientôt dit, madame Laroche. Monsieur Saint-Utsunt est loin de trouver que Raymond ait le mérite qu'il devrait avoir.

MADAME LAROCHE.

Est-ce qu'à nous deux nous ne suffisons pas pour connaître Raymond aussi bien que monsieur Saint-Utsunt prétend le connaître? Tant qu'il n'a été qu'un enfant, il n'y a pas d'éloges qu'on ne vous en ait faits; il est devenu homme, ce n'est pas sa faute. On lui mettrait à présent dix robes de séminariste l'une sur l'autre, que cela n'y ferait rien. Sortez-le de l'état qu'on veut lui faire prendre de force, il n'y aura plus un mot à

dire; ce sera un jeune homme qui veut se marier un peu plus tôt que les autres : cela prouve qu'il est bien innocent.

MADAME HÉBERT.

Quand Louise, tantôt, m'a avoué qu'elle avait une autre inclination, et que Raymond le savait, je me suis demandé : « Mais alors que me voulait-il ? » Il était tremblant comme une feuille; il me serrait les mains d'une manière extraordinaire. J'étais si loin de m'imaginer que cela me regardait, que je cherchais à lui donner du courage; je croyais devoir lui parler avec plus de douceur encore qu'à l'ordinaire.

MADAME LAROCHE.

C'était tout bonnement de l'huile que vous jetiez sur le feu.

MADAME HÉBERT.

Pouvais-je m'en douter?

MADAME LAROCHE.

Parce que vous n'êtes pas coquette. Vous êtes d'une candeur, à cet égard, qui est perfide pour un jeune homme comme Raymond. J'ai été vingt fois au moment de vous avertir de le traiter avec plus de réserve, à cause de lui, et pour éviter ce qui est arrivé.

MADAME HÉBERT.

Il fallait m'avertir, madame Laroche.

MADAME LAROCHE.

Je vous demande ce qu'un jeune homme peut désirer de mieux qu'une femme charmante, toujours

occupée de lui, prévenant ses moindres fantaisies, entrant dans tous ses petits chagrins comme lui-même, ne lui disant pas un mot qui ne soit de bonté, d'intérêt, prête à faire tous les sacrifices pour assurer son bonheur? Vous me direz que vous le regardiez comme votre fils; mais vous ne pouviez pas faire qu'il vous regardât comme sa mère. Je ne vous donne pas de conseils; mais je vous réponds que si j'avais vos avantages, et que je pusse me croire aimée comme je suis sûre que vous l'êtes, j'essaierais.

MADAME HÉBERT.

Vous essaieriez?

MADAME LAROCHE.

Oui; que risquez-vous? Raymond a le caractère décidé; vous avouez vous-même que vous êtes parfois trop faible; il pourra vous être avantageux d'avoir un mari qui supplée à ce qui vous manque en résolution, et qui veille à des intérêts que nous autres femmes, il faut être juste, nous ne savons jamais bien défendre.

MADAME HÉBERT.

De sorte qu'il ne tiendrait qu'à moi de regarder cela comme une affaire de raison.

MADAME LAROCHE.

Parlons sérieusement. Comment le trouvez-vous de sa personne?

MADAME HÉBERT.

Depuis quelque temps, je m'apercevais qu'il changeait beaucoup à son avantage, mais sans y prendre

autrement garde. Je sentais pourtant bien que je ne devais plus le tutoyer; si je continuais, c'était par la crainte de lui faire de la peine.... mais ce grand jeune homme! cela me paraissait ridicule.

MADAME LAROCHE.

Il est certain qu'à vous voir tous les deux, des gens qui ne sauraient rien ne devineraient pas à quel titre vous le traitez aussi familièrement. Grâce à ce que vous n'avez jamais eu ni humeur, ni colère, ni violence, vos traits se sont conservés fort jeunes; les siens ont pris de là gravité, je vous assure que vous êtes du même âge.

MADAME HÉBERT.

Monsieur Saint-Utsunt m'avait bien dit de ne pas entrer en explication avec vous, avant d'avoir renvoyé ce pauvre jeune homme.

MADAME LAROCHE.

Bon hypocrite!

MADAME HÉBERT.

Quel plaisir auriez-vous donc à me voir faire la folie d'épouser Raymond?

MADAME LAROCHE.

Si je trouvais que ce fût une folie, à coup sûr cela ne me ferait aucun plaisir; mais vous êtes peut-être la seule femme pour laquelle je ne voie pas d'inconvénient à un pareil mariage. N'importe comment, vous l'aimez beaucoup?

MADAME HÉBERT.

Ai-je tort? Ce petit Raymond!

MADAME LAROCHE.

Vous l'appelez petit?

MADAME HÉBERT.

Je l'ai élevé.

MADAME LAROCHE.

On ne peut pas dire qu'on a élevé un jeune homme qui avait déjà quatorze ans quand on a commencé à se charger de lui, et qu'on a placé presque aussitôt dans un séminaire.

MADAME HÉBERT.

De penser qu'il serait mon mari! Non, madame Laroche, cela ne se peut pas. Ce n'est pas l'embarras, je crois le connaître assez pour être persuadée qu'il se conduirait toujours en galant homme.

MADAME LAROCHE.

Moi aussi.

MADAME HÉBERT.

Vu sa jeunesse, cependant, il serait possible qu'il se laissât aller à quelques légèretés; il faudrait même m'y attendre, n'est-il pas vrai?

MADAME LAROCHE.

Il faut s'y attendre avec tous les hommes.

MADAME HÉBERT.

Mais Raymond a le cœur trop bien placé pour me donner jamais de chagrins sérieux; qu'en pensez-vous?

MADAME LAROCHE.

Une femme qui ne s'exagère rien, qui ne se tour-

mente pas sur des sottises que les hommes oublient aussitôt qu'ils les ont faites; une femme comme vous, enfin, calme, pleine d'attentions, d'une humeur égale, est toujours sûre d'être aimée, à moins de tomber dans les mains d'un diable incarné ou d'un sauvage.

MADAME HÉBERT.

Je ne sais auquel entendre. Vous avez de l'amitié pour moi, je ne puis pas en douter; d'un autre côté, je n'ai pas à me plaindre de monsieur Saint-Utsunt; que dois-je faire? Renvoyer Raymond au séminaire, je vois bien que c'est impossible; l'épouser.....

MADAME LAROCHE.

Est plus facile.

MADAME HÉBERT.

Oui; mais que ne va-t-on pas dire!

MADAME LAROCHE.

On dira que c'est un mari que vous vous êtes élevé à la brochette; que vous êtes une femme de précaution; que vous voyez de loin; mais comme il n'y a que la vérité qui offense, et qu'il n'y aura pas un mot de vrai dans tout cela, vous laisserez dire.

MADAME HÉBERT.

Vous êtes un esprit tentateur.

MADAME LAROCHE.

Bien désintéressé, au moins. Il m'est tellement démontré que si vous ne prenez pas un défenseur, monsieur Saint-Utsunt finira par s'emparer de votre for-

tune; qu'il ne cherche depuis si long-temps à vous isoler de tous ceux qui vous aiment que dans ce seul but; qu'il vous prépare l'existence la plus malheureuse.....

MADAME HÉBERT.

S'emparer de ma fortune! il a deux fois mon âge.

MADAME LAROCHE.

Si ce n'est pas pour lui, ce serait pour les siens, pour sa compagnie, pour sa troupe. Ruiner les familles, enrichir ses complices, c'est pour ces messieurs une action doublement méritoire. Quelle folie de livrer son bien à de vieux renards comme ceux-là, plutôt que de se donner un joli petit mari, qui ne vous fatiguera que de sa reconnaissance!

MADAME HÉBERT.

Madame Laroche, faites-moi le plaisir de m'envoyer Raymond. Il faut que je lui parle. Peut-être y a-t-il de l'exagération dans tout ce qu'on dit de ses sentimens pour moi, et je tâcherai de lui faire entendre raison.

MADAME LAROCHE.

C'est juste; en l'évitant, vous auriez l'air de le craindre; et les choses en sont au point qu'il faudra bien que l'un de vous deux cède à la volonté de l'autre.

(Elle sort.)

SCÈNE XXIII.

MADAME HÉBERT.

Me voilà presque engagée; je vais réfléchir à présent. C'est toujours comme cela que je fais; je m'engage d'abord, et je réfléchis ensuite. Laissons aller les choses. Il y a peut-être bien des femmes qui voudraient être à ma place. Etre aimée d'un beau jeune homme sans avoir rien fait pour cela; l'épouser, s'il le veut absolument; je ne puis pas m'empêcher de sourire. Louise est ma nièce, je la regarde comme ma fille, mais, sans trop vouloir m'interroger, je crois que j'ai toujours eu un peu de préférence pour Raymond. Il est certain que j'avais plus de plaisir à lui faire de petits présens; sa reconnaissance me flattait davantage. Apparemment cela s'apercevait, car madame Laroche semble l'avoir deviné. Que va-t-il me dire? Sans doute il sera bien agité; mais moi, suis-je plus tranquille?

SCÈNE XXIV.

MADAME HÉBERT, RAYMOND.

MADAME HÉBERT, à Raymond qui reste à la porte.

Approchez donc, Raymond, que je sache au moins ce que vous voulez de moi.

RAYMOND, s'avançant d'un air timide.

Ne le savez-vous pas?

MADAME HÉBERT.

Quoi ! c'est bien sérieusement que vous avez parlé à madame Laroche ?

RAYMOND.

Oui, madame.

MADAME HÉBERT.

Hé bien, mon ami, supposez que je vous consulte; oubliez qu'il est question de vous; vous avez de l'esprit, de l'instruction; vous pouvez distinguer ce qui est convenable de ce qui est ridicule; que penseriez-vous de moi, si je vous disais que je suis au moment de contracter..... (Elle s'arrête.) Je n'ose pas prononcer le mot de *mariage*, tant cela me paraît peu raisonnable.

RAYMOND.

Prononcez-le, puisqu'il n'y en a pas d'autre pour rendre votre idée.

MADAME HÉBERT.

A la bonne heure; il est prononcé. Le jeune homme serait de votre âge; je ne l'aurais jamais regardé que comme un fils; je l'aimerais beaucoup, mais comme je devrais l'aimer, pas autrement; et pourtant il aurait formé des projets que vous connaissez, puisque ce sont les vôtres. Que répondriez-vous ?

RAYMOND.

Que voulez-vous que je vous réponde ? Je croyais, en venant vous trouver, n'avoir que des remercîmens à vous faire; mais l'embarras où je vous vois m'anéantit.

MADAME HÉBERT.

Tu n'as pas pu t'imaginer qu'une chose aussi extraordinaire se ferait sans que nous ayons eu une espèce de conversation ensemble.

RAYMOND.

Pardonnez-moi. Je comptais assez sur votre bonté pour espérer que vous m'épargneriez cette conversation, qui, je l'avoue, me paraît très-difficile à soutenir.

MADAME HÉBERT.

Tu vois bien.

RAYMOND.

S'il m'était permis de vous faire lire dans mon cœur; si je pouvais vous entretenir de la vivacité de mes sentimens..... mais on me l'a défendu. On m'a recommandé d'avoir du calme, de la réserve; je dois vous cacher ma tendresse, et ne vous faire entendre que le langage de la raison; voilà en quoi je trouve cette conversation difficile.

MADAME HÉBERT.

Pense aussi à une chose; à ton âge, tout est à craindre pour moi; tes goûts peuvent changer; ce qui te paraît le bonheur aujourd'hui, dans bien peu de temps te paraîtra peut-être un fardeau. Je m'en apercevrai, j'en gémirai; mais il faudra que je cache ma douleur, avec d'autant plus de soin qu'elle ne toucherait personne. Quand je n'aurais cédé à tes vœux que parce que je ne sais rien te refuser, et pour pouvoir fixer auprès de moi un des deux êtres

qui me sont le plus chers au monde, on m'accuserait d'avoir mérité mes chagrins, comme si je les eusse provoqués par une conduite légère et inconséquente. De nous deux, je paraîtrais seule coupable; vois à quoi tu m'exposes.

RAYMOND.

Me connaissez-vous si peu que vous puissiez me soupçonner d'un tel excès d'ingratitude?

MADAME HÉBERT.

Tu ne serais pas ingrat, car je suis persuadée que tu ferais tous tes efforts pour prolonger ma sécurité; mais, mon cher Raymond, quoique je sois une femme d'un caractère assez simple, tu ne pourrais pas me tromper long-temps. Songe à cela; interroge-toi bien. Nous pouvons être très-malheureux ensemble, toi par délicatesse, pour ne pas affliger une personne qui n'aura fait que ce que tu auras voulu; moi, parce que je me regarderai comme un obstacle à ce que tu sois aussi heureux que je voudrais que tu le fusses.

RAYMOND.

Vous ne voulez pas que je puisse répondre de moi. Je suis jeune, tout le monde me le répète, et quand on est jeune, apparemment il faut s'attendre à devenir je ne sais quoi. Quelles sont donc les sûretés que je puis vous donner? J'aurais beau vous jurer en ce moment qu'un mot de votre bouche, le son de votre voix suffisent pour commander à tous mes sens, vous ne seriez pas rassurée, parce que je

suis jeune. Que croyez-vous donc que je cherche dans une femme? Oui, je le confesse, j'avais songé à mademoiselle Louise, mais parce que je n'osais pas dire toute ma pensée.

MADAME HÉBERT.

Tu avais songé à Louise, parce que tu veux te marier; je ne trouve pas cela mal; votre âge, vos goûts auraient été les mêmes.

RAYMOND.

Pas du tout. Mademoiselle Louise, tout aimable qu'elle est, annonce cependant quelque penchant pour le monde; moi, c'est la retraite qui me convient; c'est le bonheur qu'on trouve chez soi, auprès d'une personne qui est comme un autre vous-même; c'est d'aimer, de servir cette personne, de ne penser, de n'exister que par elle. Ce que je lui demanderais, ce serait de ne jamais se fatiguer des soins que je lui rendrais. Vous ne pouvez pas vous imaginer, avec un cœur aussi aimant, combien tous mes goûts sont tranquilles. Madame, croyez-moi, je vous en supplie. J'ai toujours été de même; jamais je n'ai pu comprendre ces tourmens d'ambition que je voyais à tous mes camarades. Le séminaire m'était devenu odieux par les projets de fortune et de domination qui les occupaient tous. Demandez, recherchez si personne m'a entendu former une seule fois de pareils vœux.

MADAME HÉBERT.

Si ce n'était que la fortune, je puis disposer d'une somme assez considérable, sans qu'il m'en coûte la

qui me sont le plus chers au monde, ce
serait d'avoir mérité mes chagrins, com
eusse provoqués par une conduite lég
quente. De nous deux, je paraîtrais
vois à quoi tu m'exposes.

RAYMOND.

Me connaissez-vous si peu,
soupçonner d'un tel excès d'i

MADAME

Tu ne serais pas ingrat,
tu ferais tous tes efforts
mais, mon cher Ra
femme d'un caractè
pas me tromper lo
toi bien. Nous p
semble, toi par
personne qui n ceux de
moi, parce qu en rien aux
à ce que tu s union soit bénie
le fusses. rent, qu'ils se réjouis-
voila ce qui nous importe;
e indifférent.

Vous
moi. J

MADAME HÉBERT.

quand s savoir ce qu'une femme prudente ferait
à de e. Mais il faudrait qu'elle t'aimât comme
tés ne, qu'elle eût de toi l'opinion que j'en ai; car
ju est pas ce que tu es à présent qui m'effraie. Jus-
qu'ici tu as toujours été ce que tu devais être; mais
l'avenir! Raymond, l'avenir! personne ne le connait.

RAYMOND.

ouloir l'envisager qu'avec terreur,
er ?

AME HÉBERT.

ois, un an, séparés l'un de
retour, si tu as changé
as; si tu persistes, ce
à me reprocher. Le
je n'aurai pas fait
ls. Que penses-tu
pour t'éprou-
loin de moi
as plus ce Ray-
rcouru du pays; tu
je n'en ai vues; tu con-
erence que tu me donneras
mérite. Conçois-tu ?

RAYMOND, très-ému.

nez, madame, et j'obéirai, c'est mon devoir.
sais pas l'effet que ce voyage produira sur vous; quant à moi, je suis sûr d'avance qu'il ne me sera que pénible. L'imagination préoccupée sans cesse de l'idée de mon retour, loin de retirer aucun fruit de ce cruel exil, je ne verrai rien; je ne m'intéresserai à rien; je compterai les jours qui se seront écoulés; je calculerai ceux qui me resteront encore à passer pour arriver au terme de mon ennui. Mais vous aurez la satisfaction de revoir en moi un autre que moi; je ne serai plus à vos yeux ce Raymond que vous avez élevé; j'aurai connu le chagrin, le malheur! J'ai

moindre privation. En t'adressant à un ami de monsieur Hébert, qui a bien voulu me conserver de l'intérêt, il pourrait t'associer pour cette somme dans une entreprise....

RAYMOND.

Ne continuez pas, madame. Je ne me sens d'intelligence pour aucune espèce d'entreprise. J'ai de l'instruction ; je veux en acquérir davantage : je serais si fier d'illustrer un nom qui serait devenu le vôtre ! N'ayez pas d'inquiétude pour moi ; l'avenir me sera favorable. Ce n'est pas pour me vanter que je parle ainsi ; c'est pour que vous soyez bien assurée que je n'ai fait aucun calcul sur ce mariage.

MADAME HÉBERT.

Tu n'es pas assez raisonnable pour cela.

RAYMOND.

Cette somme qui vous est inutile, donnez-la à mademoiselle Louise ; ce sera à ses yeux, à ceux de Julien, la preuve que je ne veux nuire en rien aux intérêts de votre famille. Que notre union soit bénie de tous ceux qui nous entourent, qu'ils se réjouissent de notre bonheur, voilà ce qui nous importe ; le reste doit vous être indifférent.

MADAME HÉBERT.

Je voudrais savoir ce qu'une femme prudente ferait à ma place. Mais il faudrait qu'elle t'aimât comme je t'aime, qu'elle eût de toi l'opinion que j'en ai ; car ce n'est pas ce que tu es à présent qui m'effraie. Jusqu'ici tu as toujours été ce que tu devais être ; mais l'avenir ! Raymond, l'avenir ! personne ne le connaît.

RAYMOND.

Pourquoi ne vouloir l'envisager qu'avec terreur, au lieu de s'y confier?

MADAME HÉBERT.

Voyage; soyons six mois, un an, séparés l'un de l'autre; tu verras. A ton retour, si tu as changé d'idées, je ne t'en voudrai pas; si tu persistes, ce sera ta faute, je n'aurai rien à me reprocher. Le monde ne pourra pas dire que je n'aurai pas fait tout ce que je pouvais faire. Réponds. Que penses-tu de ce que je te propose? Ce n'est pas pour t'éprouver; mais il me semble qu'un an passé loin de moi te rendra un autre homme; tu ne seras plus ce Raymond que j'ai élevé; tu auras parcouru du pays; tu auras vu plus de choses que je n'en ai vues; tu connaîtras le monde; la préférence que tu me donneras alors en aura plus de mérite. Conçois-tu?

RAYMOND, très-ému.

Ordonnez, madame, et j'obéirai, c'est mon devoir. Je ne sais pas l'effet que ce voyage produira sur vous; quant à moi, je suis sûr d'avance qu'il ne me sera que pénible. L'imagination préoccupée sans cesse de l'idée de mon retour, loin de retirer aucun fruit de ce cruel exil, je ne verrai rien; je ne m'intéresserai à rien; je compterai les jours qui se seront écoulés; je calculerai ceux qui me resteront encore à passer pour arriver au terme de mon ennui. Mais vous aurez la satisfaction de revoir en moi un autre que moi; je ne serai plus à vos yeux ce Raymond que vous avez élevé; j'aurai connu le chagrin, le malheur! J'ai

peine à croire que ce soit cela que vous vouliez; cependant dites un mot, et je vous fais mes adieux.

MADAME HÉBERT, le regardant avec le plus grand intérêt; lui tend la main.

J'ai trente-six ans, tu le veux; embrasse-moi.

RAYMOND.

Qu'ai-je entendu? Vraiment! J'aurai une femme, et ce sera vous!

(Il lui prend les mains, qu'il baise avec une espèce de délire.)

SCÈNE XXV.

MADAME HÉBERT, RAYMOND, MADAME LAROCHE, LOUISE, JULIEN, NANETTE.

MADAME HÉBERT.

Mais monsieur Saint-Utsunt?

MADAME LAROCHE, en riant.

Il est parti.

MADAME HÉBERT.

Parti!

MADAME LAROCHE.

En menaçant d'attirer le feu du ciel sur le village, parce que la plus aimable des femmes allait épouser le meilleur des garçons.

NANETTE.

Le feu du ciel!

RAYMOND, gaiement.

Sois tranquille, Nanette; s'il a des moyens pour

attirer le feu du ciel, j'en ai moi, pour l'empêcher de tomber.

MADAME HÉBERT.

Mais comment a-t-il su ?....

LOUISE.

Nous le souhaitions tous, ma tante.

JULIEN.

Cela ne pouvait pas manquer d'arriver.

NANETTE.

C'est peut-être mieux pour madame que si monsieur Raymond s'était fait curé; mais pour les autres, ça n'est pas la même chose.

RAYMOND.

Mes amis, mes chers amis, nous ne faisons plus qu'une même famille. Madame Laroche, que je vous remercie ! (Il l'embrasse.) Soyez tous témoins du serment que je fais....

MADAME HÉBERT.

Ne fais pas de sermens, Raymond; je m'en rapporte à toi. Mais que vas-tu répondre à ceux qui te diront : « Pourquoi avez-vous quitté l'état que vous aviez embrassé ? »

MADAME LAROCHE.

Vous êtes toujours inquiète de ce qu'il faudra répondre; il répondra : « Je sens en moi quelque chose qui s'y oppose. »

JULIEN.

Non possumus.

RAYMOND.

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION,

OU

IL FAUT VOIR POUR SAVOIR.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DE MÉRIGNY.
MADAME DE MÉRIGNY.
MONSIEUR LIÉVEN.
MADAME HERFORT.
MONSIEUR DE LORMON.
MADAME DE LORMON.
SAINT-PAUL.
MONSIEUR DE THÉMINES.
MADAME MORIN, marchande de modes.
MADEMOISELLE FÉLICITÉ, fille de boutique.
GATIEN, domestique.

La scène se passe à Paris, chez M. de Mérigny.

(Le théâtre représente un salon.)



Mme MORIN.

LE VELOURS A ENCORE LA MAJORITÉ.

La Première Représentation. T. I

LA PREMIÈRE

REPRÉSENTATION.

SCÈNE I.

MADAME MORIN, MADEMOISELLE FÉLICITÉ, GATIEN.

GATIEN.

Je vous assure, madame Morin, que vous feriez mieux de laisser votre carton et de ne pas voir madame.

MADAME MORIN.

Mais pourquoi cela?

GATIEN.

Parce qu'elle est furieuse contre vous.

MADAME MORIN.

Elle n'est pas encore partie pour le bal?

GATIEN.

Quel bal?

MADAME MORIN.

N'est-ce pas pour un bal qu'elle a commandé ce chapeau?

GATIEN.

Eh! non; c'était pour la première représentation de ce soir.

MADAME MORIN.

Au théâtre Français?

GATIEN.

Sans doute.

MADAME MORIN, à mademoiselle Félicité.

Vous voyez bien, mademoiselle, que j'avais raison. J'étais sûre que c'était pour la représentation de ce soir. Vous entendez toujours tout de travers, parce que vous pensez toujours à je ne sais quoi.

MADEMOISELLE FÉLICITÉ.

Je croyais....

MADAME MORIN.

Je me soucie bien de votre crédulité; elle ne vous fait faire que des sottises. (A Gatien.) De sorte que madame de Mérigny est restée toute la soirée ici?

GATIEN.

Oui, madame. Elle avait une loge qu'elle a été obligée de céder quand elle a vu qu'à six heures passées vous ne lui aviez pas envoyé ce qu'elle vous avait commandé.

MADAME MORIN.

Vous me désolez. (A mademoiselle Félicité.) Mademoiselle, je ne suis pas rigoriste; mais je veux que mes affaires se fassent avant tout. Voilà la dernière étourderie que je vous passe. Je parlerai aussi à l'avoué d'en face, pour qu'il défende à ses clercs de rester aussi long-temps à la croisée de leur étude après le dîner.

MADEMOISELLE FÉLICITÉ.

Madame, ce n'est pas cela.

MADAME MORIN.

Vous allez m'en remontrer là-dessus ! (A Gatien.) Il faut absolument que je voie madame de Mérigny.

GATIEN.

Croyez-moi, madame, laissez passer son humeur.

MADAME MORIN.

Je ne veux pas m'excuser; mais il est de mon devoir d'atténuer mes torts dans cette affaire. Je me mets à sa place : il est si humiliant de rester chez soi faute d'un chapeau !

GATIEN.

Madame en avait tant d'autres !

MADAME MORIN.

Une femme qui sait le monde ne va pas à des représentations comme celle de ce soir avec des modes qu'on lui connaît. Ça ne se fait pas.

GATIEN.

Je l'entends qui vient. Nous avons du monde à souper; je me sauve. Tâchez de vous arranger avec elle.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADAME DE MÉRIGNY, MADAME MORIN, MADEMOISELLE FÉLICITÉ.

MADAME MORIN.

Madame, vous me voyez désespérée.

MADAME DE MÉRIGNY.

C'est vous, madame? Que me voulez-vous à cette heure-ci ?

MADAME MORIN.

J'apportais ce carton.

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous pouvez le faire remporter.

MADAME MORIN.

Je sais la bévue que l'on a faite chez moi. Malheureusement vous ne m'aviez pas parlé; j'ai été obligée de m'en rapporter à ces demoiselles. On avait entendu que vous n'aviez commandé ce chapeau que pour un bal.

MADAME DE MÉRIGNY.

C'est bon.

MADAME MORIN.

Madame doit voir l'intérêt que je porte à ce qui la regarde, puisque mon premier soin, en sortant des Français.....

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous venez donc des Français?

MADAME MORIN.

Hélas! oui, madame.

MADAME DE MÉRIGNY.

Je ne m'étonne plus. Vous voulez être marchande et aller au spectacle!

MADAME MORIN.

Ce n'est certainement pas pour mon plaisir; mais nous devons nous tenir au courant. Les premières représentations donnent assez une idée de ce qui se porte.

MADAME DE MÉRIGNY.

Et moi, à cause de cela, je me suis vue forcée de céder une loge que j'avais eu toutes les peines du monde à me procurer, et, qui pis est, pour ne pas faire de confidences, de prétexter une migraine, ce qui ne m'est peut-être jamais arrivé.

MADAME MORIN, à mademoiselle Félicité.

Vous voyez, mademoiselle, à quoi vous exposez une personne comme madame.

MADAME DE MÉRIGNY.

Je ne donne à souper ce soir que pour entendre parler de cette représentation, car encore faut-il que j'en sache quelque chose. Quelles sont les étoffes qui dominent?

MADAME MORIN.

Madame sait comme moi qu'en général les commencemens de printemps sont assez une époque d'anarchie; cependant je croirais pouvoir affirmer que le velours a encore la majorité.

MADAME DE MÉRIGNY.

Voilà de ces choses sur lesquelles on ne peut s'en rapporter qu'à soi. Ah! madame Morin, vous m'avez fait bien du tort en me privant du spectacle.

MADAME MORIN.

Madame veut-elle que je lui laisse ce carton?

MADAME DE MÉRIGNY.

Non assurément. Je ne dis pas que je vous quitte; mais il me serait impossible de porter un chapeau qui m'a fait faire autant de mauvais sang.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, MADAME HERFORT.

MADAME HERFORT.

Bonsoir, madame, comment va la santé?

MADAME DE MÉRIGNY, souriant.

Si vous saviez de quoi j'étais malade..... Mais n'en parlons plus..... Madame Morin, si je passe demain matin chez vous, tâchez de pouvoir me parler.

MADAME MORIN.

Madame doit être assurée que je quitterai tout pour elle.

(Elle sort avec mademoiselle Félicité qui emporte le carton.)

MADAME HERFORT.

Est-ce que c'est une marchande de modes?

MADAME DE MÉRIGNY.

Oui.

MADAME HERFORT.

Je ne la connais pas.

MADAME DE MÉRIGNY.

Une merveilleuse comme vous ne doit pas connaître madame Morin.

MADAME HERFORT.

Ce n'est pas que je sois merveilleuse; mais depuis que j'ai pris la toilette en dégoût, je ne vais que dans les premiers magasins. On paie trois fois plus cher;

mais au moins on est sûr d'avoir des modes convenables sans être obligé de s'expliquer. C'est beaucoup.

MADAME DE MÉRIGNY.

Eh bien! la pièce nouvelle?

MADAME HERFORT.

Détestable.

MADAME DE MÉRIGNY.

Elle est tombée?

MADAME HERFORT.

Au contraire, un succès fou; on a demandé l'auteur. Je me suis en allée pour ne pas l'entendre nommer; c'était si ridicule!

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous n'êtes guère curieuse.

MADAME HERFORT.

Qu'est-ce que cela m'aurait appris? Il était clair que c'était un triomphe arrangé d'avance, un mot donné. Monsieur Liéven, qui était dans une loge en face de moi, applaudissait à se faire remarquer. Monsieur Liéven enthousiaste! S'il n'y avait pas quelque chose là-dessous, est-ce que ce serait croyable?

MADAME DE MÉRIGNY.

Les personnes avec lesquelles vous étiez paraissaient-elles contentes aussi?

MADAME HERFORT.

Ce sont des personnes qui ont une loge à l'année, et qui sont toujours contentes pour peu qu'on leur donne quelque chose qu'elles n'aient pas vue cent fois.

MADAME DE MÉRIGNY.

J'ai pourtant peine à croire que monsieur Liéven, qui ne manque pas de goût, se soit mis en avant.....

MADAME HERFORT.

C'était peut-être pour plaire à une dame avec laquelle je le voyais en grande conversation, et que j'ai supposée être une amie de l'auteur. Je n'en sais rien; je ne veux pas le savoir.

MADAME DE MÉRIGNY.

Connaissez-vous cette dame?

MADAME HERFORT.

Non, Dieu merci! Une femme qui souffre qu'un homme avec lequel elle est se donne tout le mouvement que se donnait monsieur Liéven, n'est pas une femme à connaître.

MADAME DE MÉRIGNY.

Comment aurait-elle pu l'empêcher?

MADAME HERFORT.

S'il eût été question d'un chef-d'œuvre encore; mais pour un amas de niaiseries, de platitudes, c'est de la dernière inconvenance. Vous verrez cette pièce; et vous jugerez alors le prétendu goût de monsieur Liéven.

SCÈNE IV.

MADAME DE MÉRIGNY, MADAME HERFORT, M. LIÉVEN.

GATIEN, annonçant.

Monsieur Liéven. (Il sort.)

M. LIÉVEN, *à madame de Mérigny.*

Madame, j'ai été au moment de vous présenter ma sœur qui est de retour de son grand voyage, et que j'ai été assez heureux pour pouvoir conduire ce soir aux Français.

MADAME HERFORT, *d'un ton très-doux.*

Est-ce que c'était cette jolie dame que j'ai vue dans votre loge?

M. LIÉVEN.

Oui. Je voulais aller vous en prévenir ; mais je ne pouvais pas la laisser seule avec des personnes qu'elle ne connaissait pas.

MADAME DE MÉRIGNY.

Monsieur votre beau-frère n'était donc pas avec vous?

M. LIÉVEN.

Mon beau-frère s'est couché en arrivant; mais pour elle, depuis quatre ans qu'elle n'entend que de l'allemand, c'était une trop grande fête pour qu'elle pût résister. Elle était ravie.

MADAME DE MÉRIGNY.

On dit pourtant que cette pièce n'est pas bonne.

M. LIÉVEN.

Qui est-ce qui dit cela?

MADAME HERFORT, *un peu embarrassée.*

Sous le rapport de la versification.

M. LIÉVEN.

Elle est en prose?

MADAME HERFORT.

En vérité? La plupart des vers que l'on fait aujourd'hui sont si singuliers, que souvent, à moins de les lire, je m'y trompe. Eh bien! une tragédie en prose, c'est un mélodrame.

M. LIÉVEN.

Si vous voulez. Je ne mets pas d'importance aux dénominations. C'est intéressant, c'est naturel.

MADAME HERFORT.

Allons, allons, il faut en convenir, monsieur Liéven, un peu trop naturel. Il y a là-dedans des rois, des princes, des gens de cour qui parlent comme tout le monde.

M. LIÉVEN.

Est-ce que vous seriez fâchée d'entendre des rois parler comme tout le monde?

MADAME DE MÉRIGNY.

L'art du poète consiste pourtant à embellir un peu la nature.

M. LIÉVEN.

D'embellissemens en embellissemens nous avons été conduits à ne plus voir que des personnages de fantaisie. Certainement les trônes de l'Europe n'ont jamais été occupés par des souverains plus éclairés, plus spirituels que ceux qui existent aujourd'hui; eh bien! je parierais qu'il n'y en a pas quatre qui parleraient comme ceux que Corneille et Racine font parler dans leurs pièces.

MADAME DE MÉRIGNY.

Il se tire toujours de tout par des plaisanteries.

M. LIÉVEN.

Mais non. Les acteurs eux-mêmes ont perdu la tradition de ces enflures de voix, de ces airs gourmés qui faisaient pâmer nos pères; ils sont plus à l'aise dans les rôles qu'on leur fait à présent, parce qu'ils sont plus vrais, et que, pour les bien rendre, on n'est pas obligé de se jeter dans des combinaisons idéales.

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous avez beau jeu avec des femmes pour soutenir la thèse que vous soutenez; mais, sans pouvoir vous répondre, je sens bien que je ne suis pas convaincue du tout.

MADAME HERFORT.

Moi, je commence à comprendre. Je vous avoue, monsieur Liéven, qu'avant de savoir tout cela, vous m'aviez paru presque exagéré dans vos applaudissemens; mais dès que vous étiez avec madame votre sœur.....

MADAME DE MÉRIGNY.

Contez-moi donc au moins quelque chose; je ne vous donne à souper qu'à cette condition-là.

M. LIÉVEN.

Je n'ai jamais su raconter une pièce.

MADAME HERFORT.

Ni moi.

MADAME DE MÉRIGNY.

Comment! de tout cet enchantement il ne vous reste rien à dire? C'est de la folie.

M. LIÉVEN.

N'appelez pas cela de la folie; c'est de la franchise.

Vous voulez que je me mette au pis-faire pour ne rien oublier d'une représentation aussi longue; que je vous la fasse voir, pour ainsi dire, comme si vous y eussiez été vous-même.

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous êtes insupportable. Qui est-ce qui vous parle de me faire voir la représentation sans en rien oublier? y avait-il beaucoup de toilettes? quelles étaient les femmes de ma connaissance qui étaient là? avec qui étaient-elles? Vous pouvez bien me répondre là-dessus au moins.

M. LIÉVEN.

S'il ne s'agit que de cela, il est aisé de vous satisfaire. Il y avait déjà Saint-Paul, que voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-PAUL.

SAINT-PAUL, avec un air de componction.

Ah! madame, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

MADAME DE MÉRIGNY.

De quel ton me dit-il cela!

SAINT-PAUL.

Pardon. Je suis si rempli d'émotions....

M. LIÉVEN.

A qui en avez-vous, mon cher?

SAINT-PAUL.

Vous y étiez aussi, je crois?

M. LIÉVEN.

Quelle foule, n'est-ce pas?

SAINT-PAUL.

Y avait-il de la foule?

M. LIÉVEN, riant.

Ah! ah! ah!

SAINT-PAUL.

De quoi riez-vous?

M. LIÉVEN.

Eh! parbleu, de votre question.

SAINT-PAUL.

Elle est déplacée. Je vous avoue que je n'ai vu que la scène.

MADAME DE MÉRIGNY.

Enfin, moi, j'apprends qu'il y avait de la foule.

SAINT-PAUL.

Il y en aura à cent représentations, madame. Pour mon compte, je promets bien de n'en pas manquer une.

M. LIÉVEN.

C'est du fanatisme.

SAINT-PAUL.

C'est tout ce qu'il vous plaira; mais l'engouement du public ne m'a jamais paru mieux justifié. J'aurais voulu que vous eussiez été au balcon; imaginez-vous des convulsions, des trépignemens.

M. LIÉVEN.

Et la contagion vous a gagné?

SAINL-PAUL.

Je ne trépigne jamais; mais ça aide beaucoup d'être avec des gens qui sentent vivement. Il y a quantité de beautés qu'on n'apercevrait peut-être pas soi-même, et qui vous frappent d'autant plus qu'on vous les fait remarquer.

M. LIÉVEN.

Vous êtes justement la personne que cherche madame. Voyons, faites-nous un récit dans les règles.

MADAME HERFORT.

Quoique j'aie vu la pièce, je ne serais pas fâchée de l'entendre analyser avec suite.

M. LIÉVEN.

Surtout par quelqu'un qui l'a écoutée en conscience, à ce qu'il paraît.

SAINT-PAUL.

D'abord les costumes sont magnifiques.

M. LIÉVEN.

C'est vrai. Ensuite.

SAINT-PAUL.

Ensuite?

M. LIÉVEN.

Oui, ensuite.

SAINT-PAUL.

Faut-il vous dire le nom de tous les acteurs, et de quel rôle chacun était chargé?

M. LIÉVEN.

Passez.

SAINT-PAUL.

Au fait, c'est inutile. Eh bien! qu'est-ce donc que vous voulez savoir?

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous n'avez pas vu autre chose?

SAINT-PAUL.

J'ai tout vu, puisque je suis arrivé au lever du rideau.

M. LIÉVEN.

Bon. Voilà le rideau levé.

SAINT-PAUL.

Je ne vous dissimulerai pas qu'un monsieur qui était auprès de moi a été très-content de l'exposition.

MADAME DE MÉRIGNY.

Et vous?

SAINT-PAUL.

Moi?

M. LIÉVEN.

Oui. Avez-vous été satisfait aussi?

SAINT-PAUL.

Dans ce moment-là, j'avais prêté ma lorgnette.

M. LIÉVEN.

Ah! diable, c'est triste pour une exposition.

SAINT-PAUL.

Je m'en suis bien repenti. La première fois, j'en emporterai deux; de cette façon-là, du moins, il

faut espérer qu'il m'en restera une. Mais c'est la catastrophe qui m'a enlevé. Dieu ! qu'on fait bien les catastrophes à présent! Il y a plus de vingt femmes qui n'ont pas pu rester dans leurs loges.

MADAME DE MÉRIGNY.

C'est donc bien terrible.

SAINT-PAUL.

Ce n'est pas parce que j'étais entouré de gens qui frémissaient; mais je tremblais comme une feuille. Malgré cela, j'ai tenu bon.

MADAME DE MÉRIGNY.

Ce sont de ces occasions où il faut qu'un homme sache montrer du courage.

SAINT-PAUL.

Vous voulez plaisanter; mais quand on se livre à son imagination, qu'on s'identifie avec ce qui se passe sous vos yeux, et que ce qui se passe sous vos yeux est touché si fortement, si vigoureusement qu'on n'a pas le temps de reprendre haleine, ma foi! il est difficile de conserver son aplomb.

MADAME HERFORT.

J'étais préoccupée, moi; c'est ce qui m'aura sauvée.

SAINT-PAUL.

Il fallait que vous le fussiez terriblement, madame. Il n'y a qu'une voix sur le dénoûment. A-t-on idée qu'il se soit trouvé au foyer quelqu'un d'assez insensible pour dire que toute cette pièce n'était rien, parce qu'elle n'était pas en vers? Heureusement,

un monsieur de beaucoup d'esprit lui a répondu : « Monsieur, la poésie est le langage des dieux; nous ne sommes pas des dieux. »

M. LIÉVEN, avec une légère teinte d'ironie.

C'était piquant.

SAINT-PAUL.

Il n'avait que ce qu'il méritait. Oh! d'abord je le déclare, les envieux ne me feront jamais pitié.

M. LIÉVEN.

Tant qu'il y aura des gens d'esprit comme ce monsieur pour leur répondre, ils ne seront pas à craindre, soyez tranquille. (A madame de Mérigny.) Vous voilà bien au courant de la pièce, j'espère, madame. Vous savez les sensations qu'elle produit, les jugemens qu'on en porte; il ne vous manque rien.

MADAME DE MÉRIGNY.

Monsieur Saint-Paul fait toucher les choses au doigt.

SAINT-PAUL.

C'est comme cela qu'on doit faire, ce me semble, ou il ne faut pas s'en mêler.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MONSIEUR et MADAME DE LORMON.

GATIEN, annonçant.

Monsieur et madame de Lormon.

M. LIÉVEN, bas à madame de Mérigny.

Quelles sont ces personnes-là ?

MADAME DE MÉRIGNY.

Ce sont des parens de mon mari qui vivent toute l'année dans leur terre. C'est à eux que j'avais cédé mon coupon de loge.

MADAME DE LORMON.

Je vais donc respirer. Ma chère dame, que je vous félicite d'avoir eu la migraine! vous avez évité un furieux cauchemar.

M. DE LORMON.

Cauchemar est le mot propre.

MADAME DE LORMON.

Il n'y en a pas d'autre pour peindre la situation pénible dans laquelle vous mettent de pareilles pauvretés.

SAINT-PAUL.

Pauvretés, madame! On ne voit que des habits couverts d'or.

M. LIÉVEN.

Ne faut-il pas de la variété, d'ailleurs?

MADAME DE LORMON.

C'est ce que je nie, monsieur. Quand on possède les richesses littéraires que nous possédons, on doit s'en tenir là.

MADAME DE MÉRIGNY.

Moi qui ne connais pas la pièce qu'on donnait, j'en demande des nouvelles à tout le monde. Qu'est-ce qui vous a donc tant choquée ?

MADAME DE LORMON.

Tout, madame, tout. Une absence de dignité qui révolte. Si l'on ne trouve plus de dignité au théâtre Français, où en trouvera-t-on, je vous prie? Dans le chaos de nos nouvelles institutions, il n'y avait que là où, du moins, on devait espérer d'en conserver.

SAINT-PAUL.

Que voulez-vous de plus digne que des rois, des reines, des princes, des princesses qui ne font pas un seul pas sans être escortés par des légions de pages?

MADAME DE LORMON.

Ah! fort bien. Si vous vous contentez à cette heure, à Paris, de valeurs nominales, je n'ai rien à répondre. Ainsi, du moment qu'on vous dit : « Cet homme-là est un roi », vous n'en demandez pas davantage! c'est un roi?

SAINT-PAUL.

Mais, dame, oui.

MADAME DE LORMON.

Quelles que soient ses actions, quel que soit son langage, vous n'en démordez pas?

SAINT-PAUL.

Mais, dame, non.

MADAME DE LORMON.

C'est commode pour les auteurs.

MADAME DE MÉRIGNY.

Ne nous prêchez pas la révolte; nous consentons à nous soumettre.

M. DE LORMON.

Eh bien! je n'hésite pas à vous le dire, madame, on a grand tort, on a le plus grand tort. Même dans les jeux de l'esprit, il n'est jamais permis de toucher à l'auréole sacrée qui doit toujours environner les personnages augustes. Voyez nos grands maîtres et monsieur de Voltaire lui-même, avec quel art ils savent ennoblir jusqu'aux crimes les plus odieux, quand les coupables ont des droits à nos respects.

MADAME DE LORMON.

Vous avez affaire à forte partie; monsieur de Lormon est littérateur jusqu'au bout des ongles.

M. DE LORMON.

Ce serait peu de n'être que littéraire; je suis noble, et par conséquent intéressé au maintien de tout ce qui est noble.

M. LIÉVEN.

On prend peut-être de mauvais chemins: mais aujourd'hui la prétention est de courir après le vrai.

MADAME DE LORMON.

Nous avons plus de tact chez nous; nous ne courons qu'après le beau. Aussi aucune de vos productions nouvelles n'a-t-elle pu s'acclimater parmi nous. Nous voulons du vieux, de l'ancien, du rebattu; nous ne nous en lassons pas, et nous en faisons gloire. Si toutes les villes ressemblaient à la nôtre, vos auteurs nouveaux pourraient se tenir bien tranquilles.

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous les proscrivez tous?

MADAME DE LORMON.

Tous.

M. LIÉVEN.

Il y en a, ce me semble, qui devraient vous satisfaire, madame.

MADAME DE LORMON.

En connaissez-vous qui consentiraient à appeler leurs personnages Dorante ou Cidalise? Pourquoi exclure Dorante? J'aime Dorante, je connais Dorante; Dorante est tout ce qu'on veut. Dorante est comte, chevalier ou marquis; c'est égal, c'est Dorante. On est toujours sûr que c'est un homme de bonne compagnie. Cidalise est coquette, à la bonne heure: mais c'est d'une coquetterie décente, d'une coquetterie d'esprit; on recevrait Cidalise. Éraste est un peu froid, j'en conviens; mais quel sens! quelle raison! Il n'y a pas jusqu'au bonhomme Oronte qui n'ait son mérite; sa présence tranquillise pour le dénoûment, on prévoit qu'il arrangera tout à la satisfaction générale. Ces gens-là sont de mon temps, que voulez-vous que je vous dise? ce sont d'anciennes connaissances; j'ai toujours du plaisir à les voir.

M. DE LORMON.

Madame de Lormon se laisse un peu aller à sa verve; nous ne parlions pas de comédie; mais il est certain qu'il faut des caractères dans une comédie, et de certains caractères. Car que nous importe de savoir ce que pensent des marchands? quels sont leurs habitudes, leurs tracasseries, leurs chagrins, leurs malheurs? Est-ce pour peindre des bourgeois

que l'art dramatique a été inventé? Peignez des gens comme il faut; mais peignez-les d'une manière convenable. Ménagez leurs faiblesses, adoucissez leurs ridicules; et si vous voulez que nous applaudissions vos personnages, donnez-leur de l'esprit, de la délicatesse, du désintéressement; qu'avec cela, vos acteurs aient bonne mine; qu'ils mettent de la grâce et de la finesse dans leur jeu, nous dirons : Nous voilà.

MADAME DE LORMON.

Mais des caricatures comme celles qu'on se permet! Le théâtre Français devrait rougir.

MADAME DE MÉRIGNY.

Blâmez plutôt le public. Le théâtre Français est bien obligé de le servir à son goût.

M. LIÈVEN.

Pourquoi ne donne-t-on plus *la Comtesse d'Escarbagnas?* C'est une comtesse, et une comtesse du temps de la dignité du théâtre Français. *Le Roi de Cocagne* ne dérogerait pas non plus, je crois.

M. DE LORMON.

Monsieur, monsieur, vous voulez nous dérouter; mais je trancherai la question, et je dirai que, dans des temps comme ceux-ci, il est très-malheureux qu'il y ait des théâtres. Si j'étais le maître, je défendrais au moins qu'on y représentât des pièces nouvelles. Peut-être de loin à loin daignerais-je octroyer la permission de jouer quelques tragédies; mais ce serait à condition qu'elles seraient taillées sur de bons

patrons, qu'elles ne remueraient aucune idée, qu'elles ne réveilleraient aucun souvenir. Ah! que je voudrais être gouvernement!

MADAME DE LORMON.

C'est la seule ambition de monsieur de Lormon.

M. DE LORMON.

Rien que pour châtier le premier auteur qui s'aviserait de traiter pour le théâtre des sujets tirés de l'histoire de France.

MADAME DE LORMON.

Il est certain qu'on ne respecte pas assez notre histoire.

MADAME DE MÉRIGNY.

Que j'étais simple alors! je trouvais agréable de l'apprendre comme cela, moi.

MADAME HERFORT.

Moi aussi.

SAINT-PAUL.

Il y a trop peu de choses dans les historiens. C'est toujours un roi qui succède à un roi, et puis un autre, et puis un autre, et toujours, toujours, toujours; c'est sans intérêt. Au lieu que de voir passer sous ses yeux les mœurs, les costumes, les usages, soyons de bonne foi, cela instruit beaucoup mieux.

M. DE LORMON.

Si on le prend ainsi; si l'on croit que des parades sont des usages; que nos ancêtres ressemblaient à ce qu'on nous montre sur les tréteaux; que nous n'é-

tions que des baladins; qu'il n'y avait dans nos sentimens rien qui fût au-dessus de ceux du vulgaire; qu'en un mot, nous étions des hommes comme d'autres; que nos femmes n'étaient ni plus chastes ni plus fidèles que celles des classes moyennes; l'esprit public a fait de grands progrès, il faut l'avouer.

MADAME DE MÉRIGNY

Messieurs, de grâce, un peu moins d'érudition, et revenons à la représentation de ce soir. (Apercevant monsieur de Mérigny.) Allons, voici mon mari; il ne va jamais au spectacle; on va parler d'autre chose, et je ne saurai rien.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE MÉRIGNY.

M. DE MÉRIGNY.

Vous n'êtes donc pas restés pour la petite pièce, vous autres?

MADAME DE LORMON.

Madame de Mérigny nous ayant invités à souper, nous aurions eu peur de la faire attendre.

SAINT-PAUL.

A une première représentation, d'ailleurs, on ne reste jamais pour la petite pièce.

M. DE MÉRIGNY.

Moi, je veux toujours en avoir pour mon argent.

MADAME DE MÉRIGNY

Est-ce que vous étiez aux Français, monsieur?

M. DE MÉRIGNY.

Cela vous étonne? Oui, j'y étais. Je ne vous en avais pas parlé, parce qu'il aurait fallu faire cette partie avec vous; voyez comme cela m'aurait réussi, vous n'avez pas pu y aller. Je m'étais assuré d'une place à l'orchestre pour être bien tranquille, sans distraction, n'entendre que ce qui se dirait sur le théâtre, et n'avoir pas sans cesse devant les yeux un rideau mouvant de plumes et de chapeaux de femmes, qui me mettent à la torture.

M. DE LORMON.

De sorte, mon cousin, que vous avez eu une jouissance complète?

M. DE MÉRIGNY.

A notre âge, mon cousin, on n'a plus guère de jouissances complètes; mais je me suis amusé.

M. DE LORMON.

Je vous en fais mon compliment.

M. DE MÉRIGNY.

Je me laisse assez séduire par le succès. Nous aurions couru voir cela aux boulevards; on le rapproche de nous en le mettant dans la rue de Richelieu, de quoi peut-on se plaindre?

M. DE LORMON.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'aujourd'hui, en littérature, on reconnaît deux écoles?

M. DE MÉRIGNY.

Moi, je n'en connais qu'une, l'école amusante. Je ne vous dis pas que cette pièce traversera les siècles, mais comme j'aime assez à m'amuser de mon vivant, je voudrais que, sans tirer à conséquence, on en mît de temps en temps de semblables dans la circulation.

MADAME DE LORMON

Et les chefs-d'œuvre, s'il vous plaît, que deviendront-ils ?

M. DE MÉRIGNY.

Les chefs-d'œuvre resteront toujours des chefs-d'œuvre.

M. LIÉVEN.

Ne dirait-on pas qu'on enterre un chef-d'œuvre chaque fois qu'il paraît une pièce nouvelle ?

SAINT-PAUL.

Je me suis laissé dire qu'il y avait trois cent soixante-cinq jours dans l'année.

M. LIÉVEN.

Et trois cent soixante-six quand elle est bissextile.

SAINT-PAUL.

Par conséquent, chacun peut avoir son tour.

MADAME HERFORT.

Il y a encore une grande vérité; c'est qu'il se trouve plus d'amateurs que de connaisseurs.

MADAME DE MÉRIGNY.

De toute la soirée, je n'aurai pas pu sortir d'un cours de littérature.

M. LIÉVEN.

C'est instructif.

MADAME DE MÉRIGNY.

Oui, on a parlé de tout, excepté de ce que je voulais savoir. Dieu soit loué ! monsieur de Thémines aura peut-être pitié de moi.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE THÉMINES.

MADAME DE MÉRIGNY.

Monsieur de Thémines, je ne vous permets pas un mot, à moins que ce ne soit sur la représentation de ce soir.

M. DE THÉMINES.

Je sais que vous n'avez pas pu y aller; vous aviez la migraine. J'ai reçu votre invitation comme je partais pour le spectacle.

M. LIÉVEN, à madame de Mérigny.

Eh! madame, puisque vous vous étiez assurée de lui, qu'est-ce que vous nous demandiez donc? Thémines n'est-il pas le narrateur par excellence.

M. DE THÉMINES.

Si j'avais le talent que vous dites, il ne tiendrait qu'à moi de l'exercer, car je viens d'être témoin d'une scène qui pourra avoir les suites les plus funestes.

M. LIÉVEN.

Qu'est-ce que c'est donc ?

M. DE THÉMINES.

C'est que deux hommes peuvent se couper la gorge demain matin.

MADAME DE MÉRIGNY.

A propos de cette pièce ?

SAINT-PAUL.

Oh ! oh ! je commence à croire, comme le disait tout à l'heure monsieur de Lormon, que ces sortes d'ouvrages ne sont pas sans danger.

M. DE THÉMINES.

Quelles sortes d'ouvrages ?

SAINT-PAUL.

Ce que nous venons de voir.

M. DE THÉMINES.

Vous l'avez donc vu ?

SAINT-PAUL.

J'y étais.

M. DE THÉMINES.

Dans le corridor des secondes ?

SAINT-PAUL.

Non, au balcon.

M. DE THÉMINES.

Il ne s'est rien passé au balcon.

M. LIÉVEN.

Ce qui se passe sur la scène se passe pour toutes les places.

M, DE THÉMINES.

Il est bien question de places.

MADAME DE MÉRIGNY.

Ah çà, à quel jeu jouons-nous?

M. DE THÉMINES.

Je parle de ce qui s'est passé dans le corridor des secondes, d'une dispute.

MADAME DE MÉRIGNY.

Mais encore, à quel sujet?

M. DE THÉMINES.

Vous n'en avez connaissance ni les uns ni les autres? Oh! bien, asseyez-vous, asseyez-vous. Personne ne peut vous raconter cela comme moi; je n'en ai rien perdu. (Tout le monde s'assied.)

MADAME HERFORT.

Je ne sais pas comment fait monsieur de Thémines, mais il est toujours partout où il se passe quelque chose.

M. DE THÉMINES.

J'ai du bonheur. Imaginez-vous que j'étais dans le corridor des secondes, ou des troisièmes; car je crois bien.... enfin, c'est égal; j'étais dans un corridor. Une loge s'ouvre, une dame en sort, jette un petit cri à propos de je ne sais quoi. Une femme qui trouve l'occasion de jeter un petit cri ne la laisse guère échapper, comme vous savez.

MADAME DE MÉRIGNY.

Pas de réflexions.

M. DE MÉRIGNY.

Si fait, si fait, Thémines, ne vous gênez pas.

M. DE THÉMINES.

Un monsieur qui marchait devant moi s'empresse d'offrir la main à cette dame, croyant apparemment qu'elle s'était blessée, ou pour la voir de plus près, ou, ce qui est encore probable, pour essayer si.... dans le fait, je ne sais pas. Au même moment, un monsieur qui était dans la loge d'où sortait cette dame, et qui, vraisemblablement, était ou un frère, ou un mari, ou quelque chose d'approchant, adresse à l'autre monsieur quelques mots que je n'ai pas entendus, mais qui avaient l'air de signifier : « Monsieur, de quoi vous mêlez-vous ? » L'autre répond à peu près ce qu'il devait répondre, je crois; sur quoi l'autre, qui paraissait un homme sanguin, prend tout à coup la mouche. L'autre, au lieu de s'émouvoir, regarde l'autre avec un grand sang-froid, ce qui ne fait qu'animer l'autre davantage; parce que, il faut tout dire, l'autre avait dans la physionomie quelque chose d'un tant soit peu goguenard. Plus l'autre élevait la voix, plus l'autre mettait de modération dans ses paroles, mais de cette modération, vous savez? La pauvre dame ne savait que devenir. Elle avait beau prier l'autre de se calmer, il n'en faisait rien; l'autre, de son côté, ne voulait pas s'éloigner, de peur d'avoir l'air de fuir devant l'autre. Cela se comprend.

MADAME DE MÉRIGNY, riant de toutes ses forces.

Eh bien ! est-ce l'autre qui a cédé ?

M. DE THÉMINES.

Il se serait plutôt fait hacher sur la place.

M. LIÉVEN, riant aussi.

C'est donc l'autre ?

M. DE THÉMINES.

Non plus. (Tous les personnages éclatent de rire à la fois.) Cela paraît plaisant à entendre raconter; mais quand on en a été témoin !

MADAME DE MÉRIGNY.

Auquel des deux vous intéressiez-vous ?

M. DE THÉMINES.

A l'autre. (Les rires recommencent; M. de Thémines reprend avec humeur.) Sans doute, parce qu'il me paraissait de meilleure compagnie que l'autre : non pas que l'autre fût un homme commun; mais un genre militaire, brusque, de ces gens dont le visage devient tout de suite cramoisi.

SAINT-PAUL.

J'ai un cousin comme cela.

M. LIÉVEN.

Comment ! mauvais cœur, vous avez un cousin comme cela, et vous avez le courage de rire ?

SAINT-PAUL.

Je n'ai ri qu'à cause de la ressemblance; mais vous tous, à moins que vous n'ayez des cousins comme le mien, je ne vous comprenais pas.

M. DE MÉRIGNY.

C'est que nous voulions savoir la fin.

M. DE THÉMINES.

Voilà positivement ce que je ne puis pas vous dire. C'est encore un fait singulier.

GATIEN, une serviette sous le bras.

Madame est servie.

M. DE MÉRIGNY.

Eh bien ! mon cher Thémines, vous nous le conterez à table.

M. DE THÉMINES.

Pas à table. Je vous prie, au contraire, qu'il ne soit question de rien devant les domestiques, absolument de rien. Je ne veux pas être cité le moins du monde. Si cette affaire ne s'arrangeait pas, voyez un peu.

M. DE MÉRIGNY.

Je vous comprends. Donnez le bras à madame Herfort. (Il offre le sien à madame de Lormon.)

MADAME DE LORMON, bas à M. de Mérigny.

Que vous êtes frivoles, vous autres Parisiens !

MADAME DE MÉRIGNY, à Saint-Paul.

Passez, passez, monsieur Saint-Paul. (Saint-Paul suit les personnes qui sont entrées dans la salle à manger.)

M. LIÈVEN, à madame de Mérigny.

Vous avez l'air de faire la moue.

MADAME DE MÉRIGNY.

En vérité, je regrette presque mon souper; il m'aura servi à grand'chose.

M. LIÉVEN.

Vous aurez les journaux.

MADAME DE MÉRIGNY.

Je n'en lis aucun.

M. LIÉVEN.

Monsieur de Mérigny.

MADAME DE MÉRIGNY.

Mon mari est si causeur! surtout avec moi.

M. LIÉVEN.

On redonnera cette pièce après-demain; vous la verrez, et vous serez aussi avancée que nous.

MADAME DE MÉRIGNY.

C'est le seul moyen qui me reste. En effet,

POUR SAVOIR, IL FAUT VOIR.

LA BONNE MAMAN,

OU

IL FAUT CASSER LE NOYAU POUR EN AVOIR L'AMANDE.

PERSONNAGES.

MADAME CARRÉ.
MADAME DUBREUIL, fille de madame Carré.
VICTORINE, fille de madame Dubreuil.
MONSIEUR LE COMTE DU ROSNAY, ami de madame Carré.
LA BARONNE DE CRÉDICOURT.
LE COMTE DE BRETIGNAC.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Dubreuil.

Le théâtre représente un salon.



Mme CARRÉ.

POUR DIEU, TAISEZ-VOUS

La Bonne Maman. St. 2

LA BONNE MAMAN.

SCÈNE I.

MADAME CARRÉ, VICTORINE.

MADAME CARRÉ.

TA mère a donc changé son jour, ma chère Victorine?

VICTORINE.

Non, ma bonne maman; nous recevons toujours le mardi, mais maman vous a priée de venir ce soir...

MADAME CARRÉ.

Parce que vous avez quelque chose d'extraordinaire; de la musique, peut-être? Tout cela est fort joli, mon enfant; mais les grandes réunions commencent terriblement à me fatiguer.

VICTORINE.

Aussi, maman, ne resterez-vous dans le salon que le temps que vous voudrez. Vous savez bien que cette pièce-ci est votre refuge.

MADAME CARRÉ, lui donnant une boîte.

Tiens, petite, vois si ces bracelets sont aussi jolis que ceux dont tu me parlais l'autre jour.

VICTORINE, ouvrant la boîte.

Oh! vraiment, ils sont bien plus jolis.

MADAME CARRÉ.

Tant mieux. Cela prouve que j'ai encore du goût.

VICTORINE, baisant la main de madame Carré.

Vous savez qu'il est convenu que je ne dois plus vous remercier.

MADAME CARRÉ, embrassant Victorine.

Comme tu voudras.

VICTORINE, baissant la voix.

Bonne maman (elle regarde de tous côtés), j'aurais quelque chose à vous dire; mais c'est que j'ai peur que maman, qui doit avoir fini sa toilette, ne vienne pendant ce temps-là.

MADAME CARRÉ.

Alors dépêche-toi.

VICTORINE.

On doit vous présenter ce soir un monsieur....

MADAME CARRÉ.

A moi! Pourquoi faire?

VICTORINE.

C'est un comte qui me recherche en mariage.

MADAME CARRÉ.

Est-ce que vous avez rompu avec monsieur Édouard Latour?

VICTORINE.

Non, ma bonne maman.

MADAME CARRÉ.

Eh bien?

VICTORINE.

Maman assure que cela ne fait rien et que l'on peut toujours recevoir ce monsieur, pourvu que ce ne soit pas un mardi, parce que monsieur Édouard vient tous les mardis.

MADAME CARRÉ.

Vraiment, ma chère enfant, ta mère est quelquefois.... Enfin ta mère est ta mère; ce n'est pas cela que je veux dire. Il ne me paraît pourtant pas bien, quand on a accueilli un jeune homme, de chercher à en attirer un autre. Lequel des deux préfères-tu?

VICTORINE.

Vous sentez bien, ma bonne maman, qu'après la manière dont je vous ai parlé de monsieur Édouard, je ne pourrais pas vous dire que j'aime mieux monsieur le comte. Je suis seulement fâchée que monsieur le comte, qui jusqu'ici avait refusé tant de mariages, se soit décidé si promptement pour moi.

MADAME CARRÉ, prenant le menton de Victorine.

Je crois sans peine qu'il s'est décidé pour toi; tu es si gentille! Mais sois sûre qu'il sait aussi que tu seras bien riche un jour.

VICTORINE.

Il paraît que cela lui est égal.

MADAME CARRÉ.

Vous allez donc donner congé à monsieur Édouard?

VICTORINE.

O Dieu! pauvre monsieur Édouard!

MADAME CARRÉ.

Il n'y a pas de milieu, ce me semble.

VICTORINE.

Lui qui est si gai, si bon, si aimable; lui qui a tant de confiance en moi! Je ne consentirais jamais à lui faire ce chagrin-là; il serait capable d'en mourir.

MADAME CARRÉ.

Que comptes-tu faire?

VICTORINE.

Je suis encore bien jeune, bonne maman; rien ne presse, on peut voir.

MADAME CARRÉ.

Non, ma bonne amie, on ne peut pas voir; c'est de la coquetterie. De mon temps on n'aurait pas su ce que cela signifiait. Il est vrai que vous vivez dans un autre monde que celui où j'ai été élevée; mais quand il a été convenu que j'épouserais monsieur Carré, quoique ce ne fût qu'un marchand de bois, mes parens n'auraient pas retiré leur parole pour un duc et pair.

VICTORINE.

Voici maman. Je vous en prie, ne paraissez instruite de rien.

MADAME CARRÉ.

N'aie pas d'inquiétude.

SCÈNE II.

MADAME CARRÉ, VICTORINE, MADAME DUBREUIL.

MADAME CARRÉ.

Dis-moi donc, ma fille, qu'est-ce que c'est que ce nouveau mariage que tu veux faire faire à Victorine?

MADAME DUBREUIL.

Comment? elle n'a pas pu attendre que je vous en parlasse moi-même?

MADAME CARRÉ.

Ce n'est pas par elle que je le sais. Et puis, écoute donc, madame Dubreuil, quand ce serait par elle que je le saurais, ce ne serait pas un crime. Il faut toujours bien que je le sache.

MADAME DUBREUIL.

Oui, maman; mais si elle a commencé par vous donner des préventions?...

MADAME CARRÉ.

Quelles préventions veux-tu qu'elle m'ait données? Je trouve seulement singulier, puisque vous aviez trouvé un petit jeune homme qui était charmant, que vous ne vous en soyez pas tenues là. Après cela je puis me tromper.

MADAME DUBREUIL.

La personne que vous verrez ce soir est dans une

position beaucoup plus avantageuse que monsieur Édouard de Latour. C'est un officier bien né qui va être nommé chef d'escadron au premier jour.

MADAME CARRÉ.

A-t-il de la fortune ?

MADAME DUBREUIL.

Maman, ce n'est pas la première question à faire pour une alliance comme celle-là.

MADAME CARRÉ.

Dans toutes les alliances, quand il y a de l'argent d'un côté, il n'est pas mal qu'il y en ait de l'autre, à moins qu'une inclination mutuelle....

MADAME DUBREUIL.

Si vous ne regardez pas comme une valeur, un titre, l'état que Victorine tiendra dans le monde, la facilité d'obtenir des grâces....

MADAME CARRÉ.

Tout cela est bel et bon. Aussitôt que Victorine m'a dit que c'était un comte, je me suis douté que c'était à notre fortune qu'on en voulait. D'où le connaissez-vous ?

MADAME DUBREUIL.

Il est déjà venu ici plusieurs fois.

MADAME CARRÉ.

Il faut prendre un parti. Te plaît-il à toi, Victorine? (Victorine baisse les yeux.) Elle ne dit rien ; tu vois bien qu'il ne lui plaît pas. (A Victorine.) Tu aimes mieux M. Edouard? (Victorine baisse encore les yeux.) Elle ne répond

pas, c'est clair comme le jour. (A madame Dubreuil.) Ainsi, tu forcerais son choix; et pourquoi? Je te le demande?

MADAME DUBREUIL.

Mais, maman, je ne veux rien forcer du tout. Les choses n'ont été amenées au point où elles sont qu'après que nous en avons eu causé ensemble, nous deux Victorine; et vous me voyez tout étonnée du rôle de victime qu'elle cherche à jouer ce soir.

VICTORINE.

La vérité est que je ne croyais pas que cela irait si vite. Il n'a d'abord été question que du désir que ce monsieur avait de venir ici; ensuite vous m'avez dit qu'il serait possible qu'il pensât à moi, mais sans m'en demander davantage.

MADAME DUBREUIL.

Je ne m'amuserai pas, vous croyez bien, Victorine, à plaider contre vous devant maman; mais il est certain que vous avez souri à l'idée de devenir comtesse de Bretignac.

MADAME CARRÉ.

Juste ciel! je parierais que c'est encore un Gascon. Ils envahiront tout, jusqu'à ma petite-fille.

MADAME DUBREUIL.

Songez, maman, que monsieur de Bretignac dont je vous parle tient réellement à une vraie famille de Gascogne.

MADAME CARRÉ.

Est-ce qu'il y a quelque chose de vrai dans ce

pays-là, madame Dubreuil? Ah! si ton pauvre père vivait encore, et qu'on lui parlât d'avoir un petit-gendre gascon! Ce n'est pas qu'il ne trouvât les Gascons fort amusans; mais il n'avait pas la moindre confiance en eux. Malheureusement je tiens de lui pour cela.

MADAME DUBREUIL.

C'est bon pour plaisanter.

MADAME CARRÉ.

Donne-toi au moins le temps de réfléchir.

MADAME DUBREUIL.

Vous aimez beaucoup qu'on réfléchisse.

MADAME CARRÉ.

Tu as peut-être le défaut contraire. Ah çà! nous pourrons parler de ce monsieur *gnac* devant monsieur du Rosnay?

MADAME DUBREUIL.

Monsieur du Rosnay est comme de la famille. Donnez-nous donc de ses nouvelles. Comment se porte-t-il?

MADAME CARRÉ, avec intérêt.

Pas bien, cela m'inquiète. Il est pourtant allé dîner aujourd'hui chez un de ses vieux compagnons d'armes, et je viens de lui envoyer ma voiture pour l'amener ici. Il aurait besoin de plus de distraction qu'il n'en prend.

MADAME DUBREUIL.

Il y a long-temps que je suis de cet avis-là.

MADAME CARRÉ.

Sais-tu quelle est sa manie à présent? C'est d'aller

loger autre part que dans ma maison. Comme depuis vingt ans qu'il y est, les loyers sont augmentés, et que je n'ai jamais voulu entendre ce qu'il m'a dit là-dessus, il a chargé son domestique de lui chercher en cachette un autre logement.

VICTORINE.

Quoi! ma bonne maman, monsieur du Rosnay quitterait votre maison?

MADAME CARRÉ.

Ah! ah! ma chère enfant, il y a des petites délicatesses de fortune, de fierté.... C'est un si digne, un si brave homme!

MADAME DUBREUIL.

Monsieur du Rosnay d'un côté, ma mère de l'autre! vous mourriez tous les deux.

MADAME CARRÉ.

Il serait bien avancé dans une maison étrangère. Quoique son domestique soit dans mes intérêts, on ne se fait pas une idée de tout ce qu'il faut inventer pour le tromper, tant il craint d'avoir des obligations à qui que ce soit. Je l'ai pourtant apprivoisé depuis quelque temps avec monsieur Dutheil, mon médecin; il consent à lui parler un peu de sa santé. Mais que de peines pour en venir là!

MADAME DUBREUIL.

A-t-on enfin augmenté sa pension de retraite?

MADAME CARRÉ.

Oh bien oui! Tu connais monsieur du Rosnay, jamais il ne saura faire de démarches pour lui.

MADAME DUBREUIL.

Il doit être cependant serré de près dans sa fortune.

MADAME CARRÉ.

Il ne s'en doute pas. C'est mon secret.

SCÈNE III.

MADAME CARRÉ, MADAME DUBREUIL, VICTORINE, MONSIEUR DU ROSNAY.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte du Rosnay.

(Il sort.)

M. DU ROSNAY.

Bonsoir, mesdames. Bonsoir, mademoiselle Victorine.

MADAME CARRÉ.

Regardez-moi donc, monsieur du Rosnay. Il me semble que vous êtes bien rouge.

M. DU ROSNAY, à madame Dubreuil.

Est-ce que je suis rouge?

MADAME DUBREUIL.

Mais non, maman.

MADAME CARRÉ.

Vous avez peut-être eu trop chaud chez monsieur de Mordon?

M. DU ROSNAY.

On a eu soin de moi comme si vous eussiez été là. Que c'est bon de vieux amis, madame Carré!

MADAME CARRÉ.

A qui le dites-vous, monsieur du Rosnay?

M. DU ROSNAY.

Nous avons ri comme des jeunes gens.

MADAME CARRÉ, *d'un air de satisfaction.*

C'est vrai que je vous trouve bon visage. De quoi donc avez-vous ri?

VICTORINE, *avançant un siége.*

Monsieur du Rosnay, voici un fauteuil.

M. DU ROSNAY.

Ah çà, mademoiselle Victorine, est-ce que vous allez recommencer votre bonne maman et me gâter comme elle le fait?

MADAME CARRÉ.

Effectivement, vous êtes bien facile à gâter. Asseyez-vous, asseyez-vous.

M. DU ROSNAY.

De grâce, laissez-moi comme je suis.

MADAME CARRÉ.

C'est que j'ai à vous consulter, et je voudrais vous voir à votre aise. Supposons, monsieur du Rosnay, qu'une dame qui a une fille à marier ait trouvé pour Victorine.....

(Tout le monde rit.)

MADAME DUBREUIL.

Maman ne sait pas supposer.

MADAME CARRÉ.

C'est vrai. Je suis plus libre quand je dis les choses

comme elles sont. J'avoue que j'aime monsieur Edouard, et que je serais fâchée qu'on le sacrifiât pour monsieur de Bretignac, que je n'ai jamais vu. Et vous, monsieur du Rosnay?

M. DU ROSNAY.

Je ne suis pas encore très au fait.

MADAME DUBREUIL.

Il doit venir ce soir ici un jeune homme qui se nomme le comte de Bretignac. Il est possible qu'il ait des vues sur Victorine, nous n'en savons rien.... Mais comme on ne peut pas compter sur monsieur Edouard de Latour avant que son père, qui avait pris des engemens dans une autre famille, ait trouvé moyen de les rompre.....

VICTORINE.

Je crois bien qu'ils doivent être rompus à l'heure qu'il est, maman.

MADAME CARRÉ.

Tu vois, cette petite est plus au courant que toi. Monsieur de Latour le père a connu monsieur Carré; il sait que c'était une des plus belles réputations dans le commerce des bois.....

MADAME DUBREUIL.

Maman, ne parlez pas si souvent de votre commerce....

MADAME CARRÉ

Laisse-m'en parler au moins devant monsieur du Rosnay. Il n'y a pas non plus de quoi être si honteuse d'avoir fait un commerce qui nous a valu qua-

rante mille livres de rentes. Voilà ce que je crains : si ta fille épousait monsieur de Bretignac et qu'elle devînt comtesse, ce serait encore pis, je n'oserais plus dire un mot. Qui donc vous a mis dans la tête votre monsieur de Bretignac?

MADAME DUBREUIL.

Sa famille est de la connaissance de madame de Crédicourt.

MADAME CARRÉ.

Il ne manquait plus que cela. Monsieur du Rosnay, vous ne venez pas assez souvent ici pour avoir rencontré madame de Crédicourt, j'en suis fâchée; vous m'auriez dit ce que vous en pensiez. Quant à moi, elle ne me plaît guère.

MADAME DUBREUIL.

Vous ne pourriez pas dire pourquoi, maman.

MADAME CARRÉ.

Tu as raison; mais on a un instinct qui fait qu'on se sent de l'éloignement pour certaines personnes. Madame de Crédicourt est trop légère pour son âge.

MADAME DUBREUIL, en riant.

Je n'ai jamais vu maman aussi frondeuse qu'aujourd'hui.

M. DU ROSNAY.

Allons, allons, madame Carré, vous me reprochez quelquefois d'être maussade.

MADAME CARRÉ, à M. du Rosnay et à madame Dubreuil, tandis que Victorine s'arrange devant une glace.

Je ne suis pas maussade. Si je pouvais croire que

monsieur de Bretignac fût véritablement amoureux de Victorine.....

MADAME DUBREUIL.

C'est une chose à peu près sûre.

MADAME CARRÉ.

Il faudrait encore que Victorine n'eût pas d'éloignement pour lui.

MADAME DUBREUIL, lui montrant Victorine, qui est toujours devant la glace.

Regardez-la donc. Pour qui prend-elle tant de soin?

MADAME CARRÉ.

Pauvre petite! c'est tout naturel. Une entrevue a beau déplaire, on ne veut pas faire peur.

UN DOMESTIQUE, à madame Dubreuil.

Madame, voici plusieurs personnes qui arrivent.

(Il sort.)

MADAME DUBREUIL.

Maman, vous permettez que je vous laisse dans votre salon? (A Victorine.) Avez-vous fini, Victorine? Venez avec moi.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY.

MADAME CARRÉ.

Qu'est-ce que vous pensez de tout cela, monsieur du Rosnay?

M. DU ROSNAY.

Je pense que vous vous tourmentez trop.

MADAME CARRÉ.

Mais cependant, quand je vois ma fille sur le chemin de ressembler à madame Abraham de *l'École des Bourgeois*, et toute prête à donner Victorine à un comte qui n'a rien, sur la recommandation de madame de Crédicourt qui est une singulière caution, ce n'est pas agréable.

M. DU ROSNAY.

Alors expliquez-vous avec madame Dubreuil; dites-lui que ce mariage ne vous convient pas.

MADAME CARRÉ.

Vous savez le mal que nous nous sommes donné, monsieur Carré et moi, pour amasser notre fortune; n'est-il pas cruel de penser qu'elle ne servira qu'à enrichir des petits Bretignac, qui ne sauront seulement pas où était situé notre chantier.

M. DU ROSNAY.

Vous voyez de trop loin. Quand on fait sa fortune, est-ce bien à ses arrière-petits-enfans que l'on pense?

MADAME CARRÉ.

A la bonne heure; mais je suis certaine que monsieur Édouard ne rougirait pas de nous; au lieu que votre comte de Bretignac, qui est accoutumé à vivre de l'air du temps, ça doit mépriser le travail et ceux qui ont travaillé.

M. DU ROSNAY.

Je vous le répète, refusez votre consentement.

MADAME CARRÉ.

Oui; et puis ce mariage avec monsieur Édouard n'a qu'à mal tourner, j'en serai responsable.

M. DU ROSNAY.

Pour n'être responsable de rien, ne vous mêlez de rien.

MADAME CARRÉ.

On peut bien demander des conseils.

M. DU ROSNAY.

Sans doute; mais je voudrais avant tout vous voir plus tranquille. Vous voulez arranger un avenir à perte de vue; cela n'est pas raisonnable. Votre fortune vous a déjà servi à marier madame votre fille d'une manière avantageuse; elle aidera encore à l'établissement de mademoiselle Victorine. Voilà une fortune qui vous aura servi à tout ce qu'elle pouvait vous servir. Le reste n'est que du tourment en pure perte.

MADAME CARRÉ.

Je me tais, je me tais; vous m'accuseriez de trop de prévoyance, et vous blâmeriez encore ce que je pourrais vous dire. Laissons aller les choses; Victorine en décidera. Vous ne m'en voulez plus?

M. DU ROSNAY.

De quoi vous en voudrais-je, mon Dieu?

SCÈNE V.

MADAME CARRÉ, M. DU ROSNAY, MADAME DE CRÉDICOURT.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Puisque madame Carré ne veut pas paraître dans le salon, il faut bien venir la chercher ici.

MADAME CARRÉ.

Monsieur du Rosnay, madame est madame de Crédicourt.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Monsieur s'appelle du Rosnay? Ce nom-là ne m'est pas inconnu. Du Rosnay! Eh! mon Dieu, c'était le nom d'une de mes amies intimes à Bruxelles. (Madame Carré tousse pour couvrir la voix de madame de Crédicourt, qui n'y fait pas attention.) Une petite femme charmante, qui nous donnait des soupers délicieux.

(M. du Rosnay montre une très-grande impatience.)

MADAME CARRÉ.

Madame la baronne, il fait bien humide ce soir.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Très-humide. Cette petite madame du Rosnay.... (M. du Rosnay sort, après avoir fait un geste d'impatience.) Qu'est-ce donc qu'il a, ce monsieur?

MADAME CARRÉ, avec émotion.

C'est de sa femme que vous parliez.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Ah! c'est drôle.

MADAME CARRÉ.

Une femme qu'il idolâtrait. Il n'a émigré qu'à cause d'elle, parce qu'elle voulait à toute force émigrer.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Je me rappelle. Il y avait un chevalier d'Espérat qui avait émigré aussi à la même époque.

(Elle rit.)

MADAME CARRÉ.

Ce qui vous paraît si gai a fait le malheur de sa vie. C'est ce qui l'a engagé à passer en Russie, où il

est resté jusqu'à ce qu'il ait pu revenir en France.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Pauvre homme ! Mais quelle folie aussi de s'aviser d'être jaloux de sa femme dans un temps où rien ne vous y obligeait. C'est donc un original ?

MADAME CARRÉ.

Madame, je vous demande la permission d'aller voir ce qu'il est devenu. Je le connais; il serait possible que le peu de mots que vous avez prononcés lui eussent fait beaucoup de mal.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Après plus de trente ans ! (Elle va au fond du théâtre.) Tranquillisez-vous, madame; je le vois établi sur un bon canapé, où il peut se livrer en pleine liberté à toute l'amertume de ses regrets. Parlons de quelque chose de plus nouveau. Madame Dubreuil a dû vous instruire de nos projets pour Victorine.

MADAME CARRÉ, d'un air de discrétion.

Madame, cela ne me regarde pas.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Depuis quand le mariage d'une petite-fille ne regarde-t-il plus sa grand'mère ? Dites plutôt que vous pencheriez pour monsieur Édouard de Latour. Je le sais; et vraiment, madame Carré, il y a assez d'argent dans votre famille pour que vous cherchiez à présent à y faire entrer quelque chose de mieux.

MADAME CARRÉ.

Qu'est-ce qu'il y a de mieux, madame, qu'une fortune bien acquise ?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Un titre.

MADAME CARRE.

Un titre! quelle plaisanterie! Un titre est joli pour se faire annoncer dans un salon; mais, passé cela, je n'y vois pas d'autre avantage.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Cependant, pour les personnes raisonnables, un sang transmis pur et sans tache depuis plusieurs générations....

MADAME CARRÉ.

Par des Lucrèces, n'est-il pas vrai? Et encore, voyez ce qui est arrivé à Lucrèce. Entre femmes, tenez, il ne faut pas parler de cela, madame de Crédicourt. D'ailleurs, si vous mettez tant de prix à l'illustration de monsieur de Bretignac, pourquoi voulez-vous le marier à la petite-fille d'anciens marchands de bois?

MADAME DE CRÉDICOURT.

C'est vous qui savez que vous avez été marchande de bois. Qui est-ce qui se le rappelle? Vous avez quarante mille livres de rentes, il n'y a rien de plus noble. Madame votre fille est veuve d'un magistrat; je ne connais personne qu'on puisse comparer à Victorine pour les grâces et le caractère. Qu'y a-t-il donc de si étonnant à ce que monsieur le comte de Bretignac en soit devenu éperdument amoureux?

MADAME CARRÉ.

Malgré mon âge, ce mot d'*amour* me fait encore sourire. Vous me répondez que monsieur de Bretignac est réellement amoureux?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous croyez bien que je m'y connais.

MADAME CARRÉ.

Oh! oui, oui.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Eh bien! madame Carré, si vous voulez le bonheur de votre petite-fille, vous ne pouvez pas mieux choisir. J'ai vu Alfred venir au monde. Sa grand'-mère, madame du Rosnay et moi en émigration, nous étions les trois inséparables. Comment donc, on nous appelait les trois Grâces. C'était un temps affreux; c'est souvent celui que je regrette le plus.

MADAME CARRÉ.

A-t-il encore un père, une mère?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Personne que des cousins, des alliés.

MADAME CARRÉ.

Et sa fortune?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Rien. Son grade, des espérances.

SCÈNE VI.

MADAME CARRÉ, MADAME DE CRÉDICOURT, MADAME DUBREUIL, M. DE BRETIGNAC, VICTORINE.

MADAME DUBREUIL.

Maman, je vous présente monsieur le comte de Bretignac.

(Madame Carré et M. de Bretignac se saluent.)

MADAME CARRÉ, à madame Dubreuil.

Ma bonne amie, que fait monsieur du Rosnay ?

MADAME DUBREUIL.

Il cause avec différentes personnes, maman.

MADAME CARRÉ.

Il cause; ah ! tant mieux.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Monsieur le comte, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez rencontré ces jours derniers quelqu'un qui vous avait parlé de madame Carré ?

M. DE BRETIGNAC.

C'est madame la marquise de Valigny.

MADAME CARRÉ.

Je suis très-reconnaissante de son souvenir. C'est une des personnes à qui mon mari aimait le mieux avoir affaire. A-t-elle toujours ses beaux bois du Morvand ?

M. DE BRETIGNAC.

Je ne pourrais pas vous le dire, madame.

MADAME CARRÉ.

Pendant vingt ans, monsieur Carré en a acheté presque toutes les coupes.

MADAME DUBREUIL, riant d'un air contraint.

Vous saurez, monsieur de Bretignac, que maman est très-fière d'avoir été marchande de bois.

MADAME CARRÉ.

Il faut bien être fier de quelque chose. D'ailleurs, ma fille, entre madame de Valigny et nous, c'était elle qui était la marchande.

M. DE BRETIGNAC.

Madame a raison. Le commerce des bois doit être...

MADAME CARRÉ.

Fort désagréable, monsieur, surtout dans les commencemens, quand on veut tout voir par soi-même et qu'on reste depuis huit heures du matin jusqu'à la chute du jour...

MADAME DUBREUIL.

Maman, ce sont des détails...

M. DE BRETIGNAC.

Qui sont très-intéressans pour moi je vous assure.

MADAME CARRÉ.

Non, ce n'est pas fort intéressant; mais, quand on ne se connaît pas, c'est une conversation comme une autre.

MADAME DUBREUIL.

Maman, monsieur le comte m'a priée de vous demander pour lui la permission de vous rendre une visite.

MADAME CARRÉ, *avec embarras.*

Monsieur, assurément... Est-ce que monsieur du Rosnay ne viendra pas par ici, madame Dubreuil?

MADAME DUBREUIL, *bas à sa mère.*

Maman, vous n'avez pas besoin de monsieur du Rosnay pour répondre à monsieur le comte.

MADAME CARRÉ.

Madame de Valigny doit avoir une fille mariée, ce me semble, une demoiselle Clara? A-t-elle fait un bon mariage?

M. DE BRETIGNAC.

Vous avez une mémoire excellente, madame. Quoi-

que fort riche, elle a épousé un homme sans fortune.

MADAME CARRÉ.

C'est extraordinaire. Madame de Valigny est pourtant une personne raisonnable.

(Madame Dubreuil tire madame Carré par sa robe d'un côté, Victorine la tire de l'autre.)

MADAME DE CRÉDICOURT.

Et c'est parce qu'elle est raisonnable qu'elle n'a pas voulu faire le malheur de sa fille, qui aimait beaucoup le jeune homme qu'elle a épousé.

MADAME CARRÉ.

Il faut que je parle à Victorine.

(Elle attire Victorine à un coin du théâtre.)

MADAME DUBREUIL, bas à M. de Bretignac.

Maman n'y entend pas plus de finesse, il faut vous y accoutumer.

MADAME CARRÉ, à Victorine.

Tu me fais faire le plus sot métier du monde. Je ne veux pas m'engager que tu ne m'aies dit ton dernier mot. Qu'en penses-tu?

VICTORINE.

Dame! maman, ne vous paraît-il pas aimable?

MADAME CARRÉ.

Il faudrait qu'il fût bien maladroit pour ne pas le paraître au moins aujourd'hui. Mais enfin renonces-tu à monsieur Édouard?

VICTORINE.

Bonne maman, que feriez-vous à ma place?

MADAME CARRÉ.

C'est impatientant, ma chère amie. J'ai peur que tu ne sois indécise comme moi, et légère comme ta mère. (Haut.) Je vais au salon.

SCÈNE VII.

MADAME DUBREUIL, MADAME DE CRÉDICOURT, MONSIEUR DE BRETIGNAC, VICTORINE.

M. DE BRETIGNAC, à madame Dubreuil.

Madame votre mère ne me voit pas d'un œil favorable.

MADAME DUBREUIL.

Que cela ne vous effarouche pas, monsieur le comte.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Elle nous a quittés sans doute pour aller consulter son oracle. Cet ascendant de M. du Rosnay sur elle me paraît une chose bien singulière. (En riant.) Si Victorine n'était pas là, je vous ferais une question.

MADAME DUBREUIL, très-sérieusement.

Ma mère a transporté à monsieur du Rosnay tout le respect qu'elle avait pour mon père, dont il était le meilleur et le plus ancien ami.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Prenez donc garde que je ne blâme jamais rien. D'ailleurs, à l'âge qu'ils ont! Mais monsieur du Rosnay a été militaire, puisqu'il a servi en Russie; pourquoi n'est-il pas employé quelque part? ça ferait encore un excellent lieutenant de roi.

M. DE BRETIGNAC.

Il est certain qu'après les espérances flatteuses que madame a bien voulu me permettre, il est cruel de voir mon bonheur à la merci d'une influence étrangère. Je suis dans une position fort délicate. Les mé-

nagemens que demandent les convenances vis-à-vis de madame Carré, pour les personnes qui ne me connaissent pas, auront l'air d'être dictés par l'intérêt.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Quelle folie! qui est-ce qui pourrait penser cela?

M. DE BRETIGNAC.

Je puis affirmer cependant que si, en renonçant à tout ce qu'elle aurait l'intention de faire pour mademoiselle Victorine, j'étais sûr d'obtenir son consentement....

MADAME DUBREUIL.

Mais non, mais non. Ma mère ne permettra jamais qu'on marie sa petite-fille sans lui faire des avantages; monsieur du Rosnay serait le premier à s'y opposer. Elle s'était accoutumée à d'autres idées; il faut lui laisser le temps d'en adopter de nouvelles; elle les adoptera.

M. DE BRETIGNAC.

Vous sentez bien, madame, que, n'ayant pas de fortune positive, je dois craindre toutes les interprétations. A peine osé-je parler des sentimens que m'a inspirés mademoiselle votre fille. Je ne me fais pas meilleur qu'un autre. Peut-être si j'apprenais qu'un officier qui n'a qu'un nom et son grade recherche en mariage une jeune personne d'une famille riche, et qu'on me dît qu'il ne la recherche que parce qu'il la trouve adorable, je ne pourrais pas m'empêcher de sourire. Pourquoi ne craindrais-je pas que le monde eût la même pensée à mon égard?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous êtes d'une ingénuité puérile, mon cher comte.

Il ne faut pas jouer son bonheur sur ce qu'on dira ou ce qu'on ne dira pas.

M. DE BRETIGNAC.

Je le sais bien, et pourtant cela m'a toujours gêné dans le peu de conversations que j'ai eues avec mademoiselle Victorine. Elle ne peut pas se douter du charme que je trouve en elle; elle a pu croire que je ne rendais pas assez de justice au naturel et à la délicatesse de son esprit; que sa beauté me paraissait vulgaire. Pourquoi? parce qu'une maudite barrière d'argent se trouvait entre nous deux.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Que ce langage est vrai!

M. DE BRETIGNAC.

Je suppose même que mademoiselle Victorine ne m'eût pas inspiré des sentimens aussi vifs que ceux que j'éprouve pour elle, je vous demande pardon, mademoiselle, de parler ainsi devant vous (c'est la première fois); ne serait-ce pas encore le comble de la félicité pour moi que de devenir le fils d'une personne aussi distinguée que madame Dubreuil? Je n'ai jamais eu de famille; c'est tout au plus si j'ai connu ma mère.... et j'en retrouverais une telle que mon cœur l'a rêvée tant de fois.

MADAME DUBREUIL, avec affection.

Monsieur de Bretignac, il faut que vous alliez parler vous-même à monsieur du Rosnay.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous connaissez tant de monde au ministère de la guerre; faites-lui des offres de service.

MADAME DUBREUIL.

Il a une pension qu'on devait augmenter.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Promettez-lui de la faire doubler, de la faire quadrupler; que nous importe?

M. DE BRETIGNAC.

Il est peut-être désintéressé.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Qui est-ce qui est désintéressé? (M. de Bretignac lui fait un signe; elle s'approche de lui.) Elles n'ont pas fait attention.

MADAME DUBREUIL, à M. de Bretignac.

Plus j'y pense, et plus je trouve essentiel que vous voyiez M. du Rosnay. Je vais vous le présenter.

M. DE BRETIGNAC.

Je ferai là-dessus tout ce qui vous plaira.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Puis-je garder la petite comtesse?

MADAME DUBREUIL.

Mais certainement.

(Elle sort avec M. de Bretignac.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE CRÉDICOURT, VICTORINE.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Ce pauvre comte est bien tourmenté.

VICTORINE.

Et moi aussi.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous l'aimez donc un peu ?

VICTORINE.

Ce n'est pas cela; mais je ne croyais pas que ce mariage dût se décider ce soir.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Tant mieux, si cela se peut. (Victorine soupire.) Je n'ai pas encore pu vous deviner, ma chère enfant. Avez-vous besoin de conseils comme votre grand'maman? Prenez-moi pour votre monsieur du Rosnay, donnez-moi votre confiance, vous verrez que vous vous en trouverez bien.

VICTORINE.

Aller si vite lorsque le père de monsieur Édouard rompt des engagemens qu'il avait contractés pour son fils ! On aurait dû au moins le prévenir !

MADAME DE CRÉDICOURT.

Il recevra un billet de part comme les autres. (Victorine la regarde avec un léger frémissement.) Ne faut-il pas aussi lui demander son consentement? Je sais bien qu'en prolongeant cette incertitude, vous pourriez avoir encore quelques soirées agréables. Tenir des rivaux en présence, c'est assez amusant; mais où cela vous mènerait-il? Il faudrait toujours en finir. Sachez prendre une résolution une fois pour toutes. Je ne vois pas ce qu'il y a de si tentant à s'appeler madame de Latour. Il me semble qu'il faut être grosse et commune pour s'appeler madame de Latour.

VICTORINE.

La mère de monsieur Édouard, qui s'appelle madame de Latour, est mince et a l'air très-distingué.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Épousez monsieur Édouard. Il est certain qu'il mettra bien de l'argent par-dessus celui que vous lui aurez apporté; vous aurez des voitures, des chevaux; vous pourrez vous faire faire des toilettes bien chères pour aller où tout le monde va; mais la cour deviendra un pays étranger pour vous. Le salon de madame votre mère est rempli ce soir de tous les nôtres; est-ce que cela ne vous paraît pas mieux que la société que vous recevez d'habitude?

VICTORINE.

Comme je n'y suis pas encore faite....

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous vous y ferez bien vite, comme on se fait à tout ce qui est bon. Vous êtes née comtesse; n'allez pas contre le vœu de la nature. Un habit de cour vous siéra à merveille. Je voudrais déjà être au jour de votre présentation, vous voir avec du rouge, beaucoup de rouge.

VICTORINE.

C'est bien laid.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Il faut cela, c'est l'étiquette. Vous aurez les diamans de madame votre mère.

VICTORINE.

Ma bonne maman m'a aussi promis les siens.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Monsieur le comte ne manquera pas d'en mettre dans votre corbeille. Ce sera quelque chose d'assez rare qu'une femme présentée sans avoir fait d'emprunt, rien qu'avec des diamans de famille.

VICTORINE, *soupirant.*

Oui... mais...

MADAME DE CRÉDICOURT.

Expliquez-vous. Je ne sais pas deviner. Qu'y a-t-il encore de nouveau?

VICTORINE, *avec explosion.*

Tenez, madame, si monsieur Édouard était comte, je ne désirerais plus rien au monde.

MADAME DE CRÉDICOURT.

C'est pitoyable, mon enfant, il faut que je vous le dise. Comment! vous nous laissez convoquer le ban et l'arrière-ban des personnes les plus recommandables, sans vous soucier de l'esclandre que cela peut causer!

VICTORINE, *piquée.*

Ces personnes seraient encore plus recommandables qu'elles ne le sont, je ne vois pas ce qui pourrait les compromettre d'être venues chez ma mère.

MADAME DE CRÉDICOURT, *d'un ton patelin.*

Réfléchissez donc qu'elles n'y sont venues qu'à cause de ce mariage.

VICTORINE.

Si l'on a cru m'engager par-là, on a eu grand tort. Nous n'avions pas encore parlé, puisque même ma bonne maman n'a rien su que ce soir. On n'avait qu'à imiter notre discrétion.

MADAME DE CRÉDICOURT, *lui prenant la main.*

Je crois qu'elle se fâcherait.

VICTORINE.

Ce serait avoir une singulière idée de nous que de

penser que nous nous trouvons très-honorées d'avoir reçu telle ou telle personne plutôt que telle ou telle autre.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Qui vous parle d'être très-honorée, ma chère amie?

VICTORINE.

Certainement je n'entrerai jamais par grâce dans aucune famille.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Voilà sa petite tête aux champs. Au surplus, j'aime assez qu'on prenne les choses de travers, cela prouve de l'imagination. Où voit-elle que nous croirions lui faire grâce, quand au contraire nous n'éprouvons pour elle que de la reconnaissance? Oui, de la reconnaissance. Depuis le temps que nous désirons marier monsieur de Bretignac sans avoir pu fixer son choix sur aucun des partis que nous lui avons offerts, nous sommes dans le ravissement de ce que l'amour enfin a triomphé de lui.

VICTORINE, secouant la tête.

L'amour!

MADAME DE CRÉDICOURT.

Oh! pour cela, il n'y a pas à en douter, c'est de l'amour et du véritable amour. Si vous éprouviez pour lui ce que vous croyez éprouver pour un autre, vous ne vous y tromperiez pas. Je suis sa confidente, et je puis vous affirmer qu'il en perd la tête. Il y a bien aussi de la vanité dans tout cela. Comme depuis un temps immémorial les comtesses de Bretignac ont toujours passé pour des modèles de perfection, il a à cœur de soutenir cette gloire de famille.

VICTORINE, *souriant.*

Quelle flatterie !

MADAME DE CRÉDICOURT.

C'est la vérité. Dans une grande partie de la Gascogne c'est encore un dicton reçu en parlant d'une femme qu'on veut faire valoir : « Elle a la grâce des dames de Bretignac. »

VICTORINE.

Vous aimez donc beaucoup monsieur le comte, madame, que vous le défendez avec tant de chaleur ?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Je ne le défends pas, il n'a pas besoin d'être défendu ; mais je vous vois hésiter, et cela me fait de la peine. Vous avez assez d'esprit pour qu'on puisse vous parler raison ; mettez-vous bien dans la tête que le mariage ne se compose que de deux choses : l'amour d'abord, ensuite l'estime. Eh bien ! qu'est-ce donc ? Quand on aime un peu moins long-temps, on estime un peu plus vite, voilà tout. J'ai estimé monsieur de Crédicourt presque aussitôt mon mariage ; je ne m'en suis pas plus mal trouvée.

VICTORINE.

Voici ma bonne maman avec monsieur du Rosnay ; ils vont me faire des questions. Rentrons au salon, madame.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Rentrons au salon.

(*Elle sort avec Victorine, après avoir salué madame Carré et M. du Rosnay.*)

SCÈNE IX.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY.

MADAME CARRÉ.

Madame de Crédicourt obsède cette pauvre enfant.

M. DU ROSNAY.

Me voilà ici; que voulez-vous me dire?

MADAME CARRÉ.

J'ai cru voir que vous ne vous amusiez pas des conversations que l'on vous tenait, et j'ai voulu vous en débarrasser.

M. DU ROSNAY.

Vraiment, madame Carré, j'en suis très-reconnaissant; mais vous vous occupez trop de moi.

MADAME CARRÉ.

Me suis-je trompée? Vous n'êtes pas fort, monsieur du Rosnay, vous avez besoin de ménagement. Je me suis déjà repentie vingt fois de vous avoir fait venir à cette soirée. N'est-ce pas qu'on vous impatientait?

M. DU ROSNAY, riant malgré lui.

Vous êtes bien la femme la plus....

MADAME CARRÉ.

Dites tout ce que vous voudrez, ça m'est égal. Eh! mon Dieu, monsieur du Rosnay, on est trop heureux à notre âge d'avoir quelqu'un qui s'intéresse à nous. Pour peu que j'aie la moindre chose, vous faites une belle figure aussi. Ce pauvre monsieur

Carré s'y entendait mieux que moi; il ne vous tourmentait pas tant; mais chacun a sa manière.

M. DU ROSNAY.

On ne peut pas se fâcher contre vous.

MADAME CARRÉ.

Qu'est-ce qu'ils vous disaient donc?

M. DU ROSNAY.

Je vous conterai cela.

MADAME CARRÉ.

Le salon de ma fille a l'air d'une invasion d'étrangers; des comtes, des marquis, des baronnes, des vicomtesses.... Elle doit être enchantée, elle a toujours visé à cela.

M. DU ROSNAY.

Il faut la laisser faire.

MADAME CARRÉ.

Oui; mais c'est que je crains qu'elle n'en soit déjà aux confidences avec tous ces nouveau-venus.

M. DU ROSNAY.

J'ai cru m'en apercevoir aussi à quelques petites choses.

MADAME CARRÉ.

Quand je vous le disais. Je parie que c'est cela qui vous aura contrarié. Madame Dubreuil a tout plein d'esprit, mais elle est parfois un peu inconséquente. Un mot jeté en l'air ne lui paraît souvent qu'une gentillesse. Pour ces gens-là, qui doivent être aux écoutes par intérêt pour leur monsieur de Bretignac, on devrait prendre garde à tout.

M. DU ROSNAY.

Ils sont venus me dire que je ne devais pas avoir de quoi vivre.

MADAME CARRÉ.

En vérité!

M. DU ROSNAY.

A peu près. Ils veulent me faire rentrer en activité, à mon âge! Ils veulent faire augmenter ma pension.

MADAME CARRÉ.

Vous avez dû rire. Vous m'avez répété tant de fois que, pour les gens de cour, puiser partout où il y a à prendre leur paraissait une chose si naturelle! Ils vous parlaient comme ils se parlent entre eux.

M. DU ROSNAY.

Je ne veux pas passer pour un homme à plaindre; c'est une fausseté, je ne le suis pas. Vous savez mieux que personne que je ne me prive de rien.

MADAME CARRÉ.

Vous avez tant d'ordre!

M. DU ROSNAY.

C'est qu'au contraire je n'en ai pas.

MADAME CARRÉ.

Georges en a pour vous, cela revient au même.

M. DU ROSNAY.

Il est sûr que mon bon Georges est une providence. Je ne devine rien à sa manière d'administrer mes finances; il trouve moyen de faire face à tout. Vous ne m'en avez jamais paru assez surprise.

MADAME CARRÉ.

Laissons cela. De quoi allez-vous vous embar-

rasser? Vous avez remarqué sans doute une vieille dame, presque aussi vieille que nous, qui est si singulièrement mise.

M. DU ROSNAY.

C'est la marquise de Verfeuil.

MADAME CARRÉ.

Eh bien! cette marquise de Verfeuil s'était imaginée triompher de moi. « Qu'est-ce donc, ma bonne madame Carré? m'a-t-elle dit en m'abordant de l'air d'une reine qui veut bien s'humaniser; on prétend que vous ne nous aimez pas? » Je l'ai regardée comme vous savez que je regarde quelquefois. « Madame Carré, a-t-elle repris alors d'un ton beaucoup plus convenable, est-il vrai que vous n'aimiez pas la noblesse? — Moi, madame! Qui est-ce qui peut dire cela? Il y a plus de quarante ans que je suis liée avec monsieur le comte du Rosnay dont assurément la noblesse en vaut bien une autre. — Sans contredit; mais monsieur du Rosnay passe pour être un tant soit peu philosophe. — Philosophe! » Je l'ai laissée là.

M. DU ROSNAY.

C'est brusque.

MADAME CARRÉ.

Vous appeler philosophe!

M. DU ROSNAY.

Ce n'est point une injure.

MADAME CARRÉ.

Cela n'empêche pas que je voudrais que tout le monde vous ressemblât; la France serait bien plus tranquille.

M. DU ROSNAY.

Je vois que nous allons tomber dans la politique.

MADAME CARRÉ.

Non, monsieur du Rosnay; mais je ne puis pas vous cacher que je suis contrariée de tout ce qui se passe ici. Ma petite Victorine, que l'on éblouit comme un pauvre oiseau qu'on veut faire tomber dans un filet; sa mère qui devrait avoir plus d'expérience et qui se livre elle-même avec un abandon inconcevable; ce mariage que je vois s'avancer, s'avancer....

SCÈNE X.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY, VICTORINE.

VICTORINE accourt d'un air très-ému et remet une lettre à madame Carré.

Bonne maman, une lettre qu'on vient de me donner de la part de monsieur Édouard. C'est la première que je reçois de lui, je n'ai pas osé l'ouvrir, et je vous l'apporte.

MADAME CARRÉ.

Bonté divine! comme te voilà, mon enfant! Calme-toi donc. Que crois-tu qu'il y ait dans cette lettre?

VICTORINE.

Je n'en sais rien, bonne maman; mais j'ai peur qu'il ne se doute de toutes nos folies.

(Elle s'assied en pleurant.)

MADAME CARRÉ.

Ne pleure pas; nous allons voir. Tu l'aimes donc encore?

VICTORINE.

Oh! ma bonne maman, délivrez-moi de monsieur de Bretignac; c'est tout ce que je demande.

MADAME CARRÉ.

Pourquoi ne t'es-tu pas expliquée tantôt?

VICTORINE.

C'est vrai. Monsieur Édouard doit être bien mécontent.

MADAME CARRÉ.

S'il faut être témoin que tu n'as jamais hésité entre lui et monsieur de Bretignac, j'en suis témoin.

VICTORINE, l'embrassant.

Ma bonne maman, que vous êtes indulgente!

MADAME CARRÉ.

Pourvu que tu ne changes plus.

VICTORINE, avec une émotion toujours croissante.

Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir; mes réflexions sont trop bien faites. J'ai profité d'un instant où ils m'ont laissée libre, pour m'asseoir seule dans un coin du salon. Là, j'ai fermé les yeux, et je me suis vue comtesse avec un habit de cour, beaucoup de rouge, des diamans; j'étais nommée quêteuse; un duc me donnait la main; mon nom était mis dans les journaux. Tous ces messieurs et toutes ces dames que monsieur de Bretignac et madame de Crédicourt nous ont amenés m'accablaient de ces complimens à bout portant dont ils m'ont donné ce soir un échantillon, et cependant je pleurais.

MADAME CARRÉ.

Tu pleurais!

VICTORINE.

Je pensais que tout cela n'était que de la vanité; qu'il faudrait pour ainsi dire renoncer à vous, à maman....

MADAME CARRÉ.

Et puis à monsieur Édouard.

VICTORINE.

Et puis à monsieur Édouard. Que des complimens, des flatteries n'étaient pas de l'amitié, de la confiance; que ma vie n'allait plus dater que du jour de mon mariage; que tous nos parens, qui ont toujours été si bons pour moi, que monsieur du Rosnay surtout, ne me regarderaient peut-être que comme une idiote qui s'était laissé prendre à un sot orgueil, et qui méritait d'en être punie; que si j'étais malheureuse, personne ne me plaindrait....

MADAME CARRÉ.

Tais-toi donc, tais-toi donc. Personne ne te plaindrait!...

M. DU ROSNAY.

Et cette lettre que vous tenez, vous ne voulez donc pas la lire?

MADAME CARRÉ.

Il n'oublie rien, ce bon monsieur du Rosnay. (*Elle lui présente la lettre.*) Tenez, la voici, ouvrez-la.

M. DU ROSNAY.

Je ne puis pas ouvrir une lettre qui est adressée à mademoiselle Victorine.

MADAME CARRÉ.

C'est que je n'ai pas mes lunettes.

M. DU ROSNAY.

Voulez-vous les miennes?

(Il lui donne ses lunettes.)

VICTORINE.

Comme le cœur me bat!

MADAME CARRÉ.

Attends un peu, nous allons voir.

(Elle ouvre la lettre et lit.)

« Mademoiselle,

« Enfin je suis libre. » Voilà déjà un bon commencement. « Mon père est dégagé de sa parole. J'aurais « été vous porter moi-même cette heureuse nouvelle « si je n'avais craint de rencontrer chez vous un mon- « sieur de Bretignac qui y est reçu depuis quelque « temps. Dans la position incertaine où j'étais, je n'ai « pas l'injustice de blâmer la conduite de madame « votre mère; mais jugez de ce que j'ai dû souffrir. » (A Victorine.) Il ne t'avait jamais parlé de cela?

VICTORINE.

Jamais.

M. DU ROSNAY, attendri.

C'est un excellent jeune homme.

MADAME CARRÉ, à Victorine.

Entends-tu ce que dit monsieur du Rosnay, que c'est un excellent jeune homme?

M. DU ROSNAY.

Vous n'avez pas fini.

MADAME CARRÉ.

Non, il y a encore quelque chose. (Elle lit.) « Grâce « au ciel, me voilà sauvé; aussi demain, sans plus

« tarder, irons-nous, mon père et moi, demander « votre main à madame Dubreuil et à votre bonne « maman avec tout le cérémonial requis en pareille « circonstance. Depuis long-temps je ne dormais « guère ; mais certainement cette nuit je ne dormi- « rai pas. A demain matin.

« Le plus heureux des hommes,

« ÉDOUARD DE LATOUR. »

Cela a-t-il le sens commun ? Cette lettre n'est pas pour moi ; mais cette confiance, cette bonne foi, cette candeur de ce pauvre enfant, me rendent tout je ne sais comment. Va chercher ta mère, Victorine, je veux lui parler tout de suite ; n'est-ce pas monsieur du Rosnay ? Il n'y a plus à balancer. Va, ma petite, va.

VICTORINE.

Oui, ma bonne maman.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DUROSNAY.

MADAME CARRÉ.

Vous avez toujours aimé Édouard, c'est une justice que je puis vous rendre. J'avais une frayeur horrible en ouvrant cette lettre. Voyez donc, au moment où Victorine venait de me prier de la dégager avec monsieur de Bretignac, si Édouard eût rompu de son côté ! O mon Dieu !

(Elle ses laisse tomber sur un siége en mettant se mains devant sa figure.)

M. DU ROSNAY.

Bien ! faites-vous du mal à plaisir.

MADAME CARRÉ.

C'eût été affreux !

M. DU ROSNAY.

Quand les choses s'arrangent comme vous le désirez, à quoi sert de supposer ce qui serait arrivé si elles eussent tourné autrement ?

MADAME CARRÉ.

On n'est pas maîtresse de cela, monsieur du Rosnay.

M. DU ROSNAY.

Il faudrait pourtant en être maîtresse, madame Carré. Quoique je sois censé le plus calme de nous deux, il n'en est pas moins vrai que vous n'avez pas une agitation sans que je ne la partage. Épargnez-moi du moins celles qui sont inutiles.

MADAME CARRÉ, *se levant.*

Serait-il possible, monsieur du Rosnay ? Vous ne m'aviez jamais dit cela. Comment, depuis tant d'années, vous avez partagé toutes les agitations que j'ai eues ? Vous avez dû me trouver bien égoïste.

M. DU ROSNAY.

Je croyais toujours que vous vous corrigeriez.

MADAME CARRÉ.

Mais non, je vous trouvais l'air si impassible que je ne me gênais pas. J'espérais même quelquefois vous amener à fermenter avec moi.

M. DU ROSNAY.

Je fermentais en dedans.

MADAME CARRÉ.

Ah! que j'y prendrai garde à l'avenir! C'est une bonne leçon.

M. DU ROSNAY.

A présent, songez que vous attendez madame votre fille pour une explication sérieuse, que vous devez lui parler avec sang-froid, et que si vous conserviez l'émotion où vous êtes, vous pourriez manquer votre but.

MADAME CARRÉ.

La fâcher peut-être?

M. DU ROSNAY.

Mais certainement.

MADAME CARRÉ.

Comme tout ce que vous dites est juste! Plus j'y pense et plus cette explication me paraît difficile à cette heure. Vous resterez là au moins?

M. DU ROSNAY.

Ce ne serait pas convenable.

MADAME CARRÉ.

Vous me laisserez seule dans une circonstance aussi embarrassante?

M. DU ROSNAY.

L'amitié que vous avez pour moi vous fait illusion; mais je ne suis qu'un étranger pour votre famille.

MADAME CARRÉ.

Vous un étranger!

M. DU ROSNAY.

Entre nous c'est comme un blasphème; mais pour votre famille, c'est la vérité.

MADAME CARRÉ.

Si je m'en rapportais à quelques mots que j'ai entendus ce soir, aux prévenances dont vous avez été l'objet, aux offres de services qu'on vous a faites, je parierais qu'il y a dans le salon de ma fille plus d'une personne qui jurerait....

(Elle rit.)

M. DU ROSNAY.

Qui jurerait quoi?

MADAME CARRÉ, toujours riant.

Que vous ne m'êtes pas si étranger que vous le dites.

M. DU ROSNAY.

Expliquez-vous.

MADAME CARRÉ.

Je mettrais ma main au feu que beaucoup de ces gens-là s'imaginent que nous sommes mariés ensemble, par exemple.

M. DU ROSNAY.

Mariés!

MADAME CARRÉ.

Oui, mariés; et que s'ils en avaient la certitude, peut-être seraient-ils moins pressés de conclure. (Elle regarde dans la coulisse.) Monsieur du Rosnay, mon cher monsieur du Rosnay, j'aperçois madame de Crédicourt et son protégé qui viennent par ici. Voulez-vous me laisser faire? Soyez sûr que c'est une inspiration.

M. DU ROSNAY.

Prenez-y garde.

MADAME CARRÉ, à voix basse.

Les voilà qui entrent, ne dites plus rien.

SCÈNE XII.

MADAME CARRÉ et MONSIEUR DU ROSNAY, sur le devant du théâtre ; MADAME DE CRÉDICOURT et MONSIEUR DE BRETIGNAC dans le fond.

MADAME DE CRÉDICOURT, arrêtant M. de Bretignac.

Ils causent ensemble, n'avançons pas.

MADAME CARRÉ, élevant la voix.

Victorine a la fortune de son père; celle de sa mère lui reviendra un jour à elle ou à ses enfans; c'est toujours un très-beau parti.

(M. du Rosnay montre le plus grand étonnement; madame Carré lui fait signe de se taire.)

M. DU ROSNAY.

C'est que vraiment je ne conçois pas....

MADAME CARRÉ.

Mon avis est de ne déclarer notre mariage qu'après le sien.

M. DU ROSNAY.

Ne déclarer notre mariage qu'après celui de mademoiselle Victorine?

MADAME DE CRÉDICOURT, bas à M. de Bretignac.

Qu'est-ce que je vous disais?

M. DE BRETIGNAC.

C'est clair.

MADAME CARRÉ.

Il me semble que ma proposition n'a pas besoin d'autre explication. (Bas.) Pour Dieu, taisez-vous.

MADAME DE CRÉDICOURT, à M. de Bretignac.

Eh bien! que comptez-vous faire?

M. DE BRETIGNAC.

C'est tout fait; je me retire.

(Il sort; madame de Crédicourt le suit.)

SCÈNE XIII.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY.

M. DU ROSNAY.

Ah! madame Carré!

MADAME CARRÉ.

Ne me grondez pas; j'ai fait un chef-d'œuvre. Ils sont partis.

M. DU ROSNAY.

Je suis désolé. Ne crût-on qu'un seul instant à cette folie, c'est encore trop.

MADAME CARRÉ, avec gaieté.

Vous êtes galant.

M. DU ROSNAY.

On ne doutera pas que ce stratagème ne vienne de moi.

MADAME CARRÉ.

Il est vieux comme le temps. Parler haut pour punir des curieux, on n'a pas fait autre chose depuis le commencement du monde. Je suis étonnée que cela réussisse encore.

M. DU ROSNAY.

Vous qui ne mentez jamais.

MADAME CARRÉ, riant.

Bast!

SCÈNE XIV.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY, MADAME DUBREUIL.

MADAME DUBREUIL.

Maman, qu'avez-vous fait?

MADAME CARRÉ.

Qu'y a-t-il donc?

MADAME DUBREUIL.

M. de Bretignac vient de me tenir je ne sais quels discours sans suite; il parle de mystère qu'on lui a fait; vous êtes mêlée là-dedans, monsieur du Rosnay aussi. Madame de Crédicourt, de son côté, prétend qu'il est humiliant pour elle d'avoir été mise en avant sans qu'on l'ait instruite de choses que tout le monde sait. Que leur avez-vous dit?

MADAME CARRÉ.

Je ne leur ai pas ouvert la bouche.

MADAME DUBREUIL.

C'est cependant par vous qu'ils ont l'air d'avoir appris ce qu'ils savent. Si vous voyiez mon salon, on dirait d'une ruche effrayée. C'est un bourdonnement, des allées, des venues, des mots à l'oreille, des regards que je ne pourrais pas définir. Il faut pourtant bien qu'il y ait un motif.

SCÈNE XV.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY, MADAME DUBREUIL et VICTORINE.

VICTORINE.

Maman, savez-vous que tout le monde s'en va?

MADAME DUBREUIL.

Je n'ose pas retourner là-dedans. Mettez-moi du moins au fait, que j'aie quelque chose à leur dire.

MADAME CARRÉ.

Monsieur du Rosnay, que faut-il faire?

M. DU ROSNAY.

Leur souhaiter le bonsoir.

VICTORINE, après avoir regardé dans la coulisse.

Il n'y a bientôt plus personne.

MADAME DUBREUIL, à Victorine.

C'est pourtant vous, mademoiselle, qui êtes cause de cet affront.

MADAME CARRÉ.

Où vois-tu un affront là-dedans? Ce sont des gens qui sont venus et qui s'en vont. Ils ne disent pas adieu; ce n'est plus la mode.

MADAME DUBREUIL.

Sans les hésitations continuelles de Victorine....

M. DU ROSNAY.

Elle a hésité comme on doit hésiter dans toutes les choses sérieuses.

MADAME DUBREUIL.

Enfin, monsieur du Rosnay, vous ne pouvez pas dire qu'il n'y ait pas de sa faute.

MADAME CARRÉ.

Pas du tout. S'il y a quelqu'un de coupable, c'est moi, ou plutôt c'est monsieur de Bretignac. Tu parais étonnée; tu vas l'être bien davantage. Tu croyais bonnement que c'était à ta fille qu'il en voulait; c'était à ta mère, ma chère amie.

MADAME DUBREUIL.

A vous!

MADAME CARRÉ.

Je t'en fais juge. Il est entré un moment dans cette pièce, et au lieu d'avancer jusqu'à nous, ce qui était assez naturel, croyant apparemment que nous ne l'avions pas aperçu, il s'est tenu, avec madame de Crédicourt, là, au fond, contre la porte. Je ne sais pas pourquoi je me suis amusée alors à parler à monsieur du Rosnay comme s'il était mon mari. Je ne pensais pas que cela dût déplaire à monsieur de Bretignac; cependant quand j'ai tourné la tête, il avait disparu. Donc c'était de moi qu'il était amoureux.

MADAME DUBREUIL

Je n'ai pas le droit de vous faire de reproches, maman; mais je crois que, quand on veut marier une fille, il est quelquefois dangereux de pousser trop loin les épreuves.

MADAME CARRÉ.

Je suis de ton avis; mais dans ce cas-là il faut

prendre un mari tout éprouvé. Tiens, lis cette lettre.

(Elle lui donne la lettre d'Edouard.)

MADAME DUBREUIL, après l'avoir lue.

Elle est bien.

MADAME CARRÉ.

Elle est parfaite. Voilà un amoureux, du moins.

MADAME DUBREUIL.

Comme les autres peut-être.

MADAME CARRÉ, avec enjouement.

Je suis si rassurée sur le compte de celui-là que je ne me dédis pas des propositions que j'ai faites à monsieur du Rosnay.

M. DU ROSNAY, de même.

Mais moi je les refuse.

MADAME CARRÉ.

J'ai un bon caractère, je ne m'en fâche pas. J'y mets une condition cependant, c'est que vous ne ferez plus chercher de logement en cachette.

M. DU ROSNAY, riant.

Vous saviez cela!

MADAME CARRÉ.

Je suis plus fine que je ne le parais.

MADAME DUBREUIL.

Ne plaisantez pas, maman, c'est très-vrai.

MADAME CARRÉ, avec bonhomie.

Tu dis cela à cause de ma ruse avec monsieur de Bretignac. Si tu savais ce que c'est que d'être contrariée sans oser s'expliquer! L'intérêt que je porte à Victorine m'avait rendue clairvoyante; il m'était dé-

montré qu'on ne voulait de ma pauvre enfant qu'avec toutes ses perfections, c'est-à-dire sa fortune, celle de sa mère et la mienne; tu n'en étais pas aussi persuadée que moi. Que faire? J'ai peut-être été un peu vite, mais

IL FAUT CASSER LE NOYAU POUR EN AVOIR L'AMANDE.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME SIXIÈME.



